BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
SCOMP
34(2
NAPOLI

II Suppl. Tabl. Suppl. 34

LES VEILLÉES DU CHATEAU.

« Come raccende il gusto il mutare esca,
» Cosi mi par che la mia Istoria quanto
» Or quà, or là più variata sia,
» Meno a chi l' udirà nojosa fia ».

[illegible]do Furioso, Canto terzo decimo.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Comme le changement de nourriture ranime le goût, ainsi il me semble que plus mes récits seront variés, moins ils paroîtront ennuyeux à ceux qui les entendront.

LES VEILLÉES DU CHATEAU,

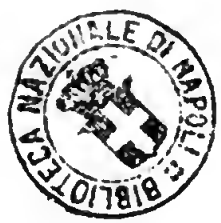
OU

COURS DE MORALE

A L'USAGE DES ENFANS.

Par l'Auteur d'Adèle et Théodore.

TOME SECOND.



DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

A PARIS,

Chez Maradan, Libraire, rue des Grands-Augustins, nº. 9.

1804.

LES VEILLÉES DU CHATEAU.

Eugénie et Léonce, ou l'habit de bal.

MADAME de Palmène, jeune encore, et veuve depuis plusieurs années, se consacroit entièrement à l'éducation d'une fille unique, objet de toute sa tendresse comme de tous ses soins. Son mari, en mourant, avoit laissé beaucoup de dettes; et madame de Palmène n'avoit pu les acquitter qu'en quittant Paris, et se retirant dans une terre qu'elle possédoit en Touraine, à une petite lieue de Loches (*a*). Le château étoit antique et vaste. Son pont-

(*a*) La ville de Loches est située sur l'Indre, auprès d'une grande forêt. On y voit un château-fort où fut enfermé le cardinal de la Balue. On trouve dans l'église collégiale, bâtie dans l'enceinte du château, le tombeau d'Agnès Sorel. Loches est à cinq lieues d'Amboise, autre petite ville célèbre par ses manufactures et la conjuration qui porte son nom. Cette dernière ville est située sur la Loire.

levis, ses fossés et ses tours rappeloient les siècles mémorables des Duguesclin et des Bayard, ces beaux jours de la chevalerie, qu'on devroit regretter sans doute, si la loyauté et la vaillance de quelques preux chevaliers pouvoient tenir lieu de police et de lois. L'intérieur du château répondoit au dehors. Tout y retraçoit la noble simplicité de nos ancêtres. On n'y trouvoit ni dorures, ni cette ridicule profusion de porcelaine, de magots, de petits vases qui remplissent nos maisons modernes; mais on y voyoit de belles tapisseries représentant des traits intéressans d'histoire. On s'y promenoit dans de grandes galeries ornées de portraits de famille, et l'on y découvroit, des fenêtres du salon, d'un côté une superbe forêt, et de l'autre les bords agréables de l'Indre. C'est là qu'Eugénie (c'étoit le nom de la fille de madame de Palmène) passa son enfance et les premières années de sa jeunesse; c'est là qu'elle prit le goût des amusemens champêtres et de la vie paisible et retirée. Durant les beaux jours du printemps et de l'été, elle faisoit avec sa mère de longues promenades; dans le haut du jour on alloit chercher dans la forêt l'ombre et la fraîcheur. Tantôt Eugénie s'y exer-

çoit à la course, tantôt elle y cueilloit des plantes dont sa mère lui apprenoit les noms et les propriétés. Souvent elle y prenoit ses leçons, elle y écoutoit des lectures intéressantes; et sur le déclin du jour on quittoit la forêt pour aller sur les bords rians de la rivière. Lorsqu'Eugénie fut dans sa huitième année, elle devint plus sédentaire. Mille occupations différentes la retenoient au château; mais elle se levoit avec le jour, elle alloit déjeûner dans le parc ou dans les champs, et le soir elle faisoit encore une ou deux lieues avec sa mère. Elle avoit pour compagne de ses jeux la fille de sa gouvernante. Cette jeune personne, appelée Valentine, étoit de quatre ans plus âgée qu'Eugénie. Elle avoit un heureux naturel, un bon cœur et de l'application. Elle se trouvoit à toutes les leçons que recevoit Eugénie, et elle profita de manière que sa jeune maîtresse la regarda toujours avec raison comme son amie. Cependant Eugénie atteignit sa seizième année; son caractère étoit aussi formé que son âme étoit sensible. Elle joignoit à la gaîté, aux grâces naïves de son âge, un esprit cultivé, de la discrétion, une douceur inaltérable, et la plus parfaite égalité d'hu-

meur. Sa tendresse et sa reconnoissance pour madame de Palmène étoient sans bornes. Dans tous les momens de sa vie, occupée de sa mère, et saisissant tous les moyens de lui plaire, il n'étoit point d'occupation qui n'eût un attrait sensible pour elle. Apprenoit-elle des vers par cœur, elle se disoit: *Maman me les entendra répéter avec plaisir. Ce soir, en nous promenant, je les lui dirai. Elle louera ma mémoire, mon application.* Etudioit-elle l'anglais ou l'italien : *Quelle sera*, disoit-elle, *la surprise, la joie de maman, lorsqu'elle verra qu'au lieu de la page prescrite, j'en ai traduit deux!* En écrivant, en dessinant, en jouant de la harpe, du clavecin ou de la guitare, elle faisoit les mêmes réflexions: *Ce tableau ornera le cabinet de maman. Toutes les fois qu'elle le regardera, elle pensera à son Eugénie. Cette sonate, que je barbouille à présent, quand je la saurai bien, enchantera maman! etc.* Cette idée qu'elle appliquoit à tout, lui faisoit trouver un charme inexprimable dans l'étude; elle lui aplanissoit les difficultés les plus fatigantes, et changeoit en plaisirs délicieux tous ses devoirs.

Afin d'achever de perfectionner l'éducation d'Eugénie, madame de Palmène prit la résolution d'aller passer deux ans à Paris. Elle s'arracha de son agréable solitude sur la fin de septembre, et, arrivée à Paris, elle loua une petite maison dans laquelle Eugénie regretta plus d'une fois les bords enchantés de l'Indre et de la Loire. Madame de Palmène retrouva avec plaisir plusieurs personnes qu'elle avoit connues autrefois. Dans ce nombre elle distingua surtout un ancien ami de son mari, nommé le comte d'Amilly, digne en effet de cette préférence par son mérite et ses vertus. Veuf depuis plusieurs années, il n'avoit qu'un fils unique, âgé de dix-huit ans, et dont il venoit de se séparer pour deux ans. Ce jeune homme, appelé Léonce, étoit en Italie, et devoit ensuite aller voyager dans le Nord.

Le comte d'Amilly venoit tous les soirs souper chez madame de Palmène; à dix heures et demie, Eugénie alloit se coucher. Aussitôt qu'elle étoit sortie, le comte parloit d'elle, et c'étoit toujours pour faire son éloge. Il admiroit également ses talens, sa modestie, sa réserve, et un certain air de douceur et de franchise qui répandoit un charme inexprimable sur ses moindres ac-

tions. Ensuite il parloit de son fils, il vantoit son esprit, son caractère, son cœur. Madame de Palmène écoutoit avec transport l'éloge d'Eugénie. Elle n'entendoit pas sans quelqu'émotion prononcer si souvent le nom de *Léonce*, et dans ces doux entretiens l'heure fut oubliée plus d'une fois. On s'écria plus d'une fois avec surprise : *Comment donc ! il est trois heures ?* Le comte d'Amilly continua toujours ses assiduités, mais sans s'expliquer davantage. Seulement il dit un jour : Mon fils aura une fortune considérable, puisque je la possède; mais avant de la partager avec lui, je veux lui apprendre à en jouir. A son retour il aura vingt ans; je le marierai, je lui donnerai une femme aimable, dont les grâces, l'exemple et la douceur puissent lui rendre tous ses devoirs agréables et lui faire chérir la vertu. Madame de Palmène reconnoissoit bien dans le portrait de cette femme celui d'Eugénie; mais en réfléchissant à l'extrême disproportion qui se trouvoit entre sa fortune et celle du comte d'Amilly, elle avoit peine à se persuader que ce dernier eût réellement des vues sur sa fille.

Il y avoit déjà près de deux ans que

madame de Palmène étoit à Paris. Eugénie touchoit à sa dix-huitième année, lorsqu'un soir le comte d'Amilly entrant chez madame de Palmène, lui demanda la permission de lui présenter son fils qui venoit d'arriver. Au moment même on vit paroître un jeune homme de la figure la plus intéressante, et qui s'avança vers madame de Palmène avec un air à la fois empressé et timide, qui ajoutoit encore à ses agrémens naturels. Le comte et son fils restèrent à souper. Léonce parla peu, mais il regarda beaucoup Eugénie, et il ne dit pas un mot qui ne montrât qu'il éprouvoit le plus vif désir de plaire à madame de Palmène. Le lendemain, le comte revint avec son fils, et madame de Palmène déclara qu'elle s'étoit fait une loi irrévocable de ne point recevoir chez elle de jeunes gens de l'âge de Léonce. Mais, madame, reprit le comte, il faut pourtant bien que vous examiniez s'il peut vous convenir... — Comment! que voulez-vous dire?... — Eh quoi? ne voyez-vous pas que son bonheur et le mien en dépendent? Donnez-vous donc le temps de le connoître; s'il est assez heureux pour vous plaire, tous mes vœux et les siens seront exaucés. C'étoit enfin parler claire-

ment. Madame de Palmène témoigna au comte la reconnoissance que ce discours lui inspiroit. Cependant elle ne prit point d'engagement positif, voulant auparavant consulter Eugénie, et prendre quelques informations particulières sur le caractère de Léonce. Tout ce qu'elle en apprit ne fit que redoubler le désir qu'elle éprouvoit de l'adopter pour son fils; et le comte la pressant de nouveau de lui donner une réponse décisive, elle ne balança plus. Tout étant d'accord, on signa le contrat de mariage. Le lendemain, Léonce reçut avec transport la main de l'aimable Eugénie, et l'on conduisit aussitôt les nouveaux époux dans une terre charmante que possédoit le comte à dix lieues de Paris. Il fut décidé qu'on ne retourneroit à Paris que sur la fin de l'automne.

Madame de Palmène passa trois mois avec eux. Au bout de ce temps elle fut obligée de les quitter. Voulant s'établir pour jamais à Paris, l'arrangement de ses affaires exigeoit qu'elle fît un voyage en Touraine. Quoiqu'elle dût arriver avant l'hiver, Eugénie eut besoin de toute sa raison pour supporter une séparation si douloureuse. Son chagrin et sa mélancolie,

après le départ de sa mère, la rendirent plus intéressante encore aux yeux de Léonce. Il trouvoit une douceur secrète à la contempler dans cet état d'abattement et de tristesse. En voyant couler ses larmes, il se disoit: Quels seront un jour mes droits sur un cœur si sensible et si reconnoissant! Eugénie cependant, dans la crainte d'affliger Léonce, ne lui montroit pas tout son chagrin; mais elle se dédommageoit de cette contrainte avec Valentine, cette jeune fille dont j'ai déjà parlé, et qui avoit été la compagne de son enfance. Les plus douces consolations d'Eugénie étoient de parler de sa mère, et de lui écrire tous les jours de longues lettres qui contenoient le détail le plus circonstancié de ses sentimens, de ses occupations et de ses plaisirs.

Déjà près de deux mois s'étoient écoulés depuis le départ de madame de Palmène; Eugénie, dans cet espace de temps, n'avoit pas fait une seule course à Paris; avec son beau-père et son mari, elle n'avoit à désirer que le retour de sa mère. Elle tenoit lieu de tout à Léonce, et Léonce chaque jour lui devenoit plus cher. Souvent ils alloient se promener tête à-tête dans les bois et dans les champs.

Eugénie questionnoit Léonce sur ses voyages, et goûtoit le plaisir de s'instruire en l'écoutant. D'autres fois, assis l'un et l'autre sur le bord des ruisseaux, Eugénie chantoit de jolies romances. Sa voix douce et mélodieuse attiroit les bergers et les moissonneurs. Les uns quittoient leur ouvrage, les autres abandonnoient leurs troupeaux, et tous accouroient pour l'entendre. Elle suspendoit les travaux, et faisoit oublier la fatigue. Un soir Eugénie remarqua dans cet auditoire champêtre, un vieillard qu'elle n'avoit point encore vu : il avoit une figure si vénérable, de si beaux cheveux blancs, qu'Eugénie voulut savoir son nom. Elle apprit qu'il se nommoit Jérôme, qu'il étoit âgé de soixante-quinze ans, qu'il avoit une sœur paralytique à sa charge, et qu'il étoit grand-père de cinq petits enfans orphelins qui ne vivoient que de son travail. Eugénie n'avoit qu'une très-petite pension. Son beau-père possédoit une fortune considérable; il étoit noble et bienfaisant; mais voulant donner à son fils et à sa belle-fille de l'ordre et de l'économie, il avoit la sagesse et le courage de ne point partager encore sa

fortune avec eux. Quand vous m'aurez prouvé, leur disoit-il, que vous savez faire un digne emploi de l'argent, nous ferons bourse commune; dans cinq ans, par exemple, si d'ici là je suis satisfait de votre conduite, je me dépouillerai avec transport en faveur d'un fils économe et raisonnable; mais je n'abandonnerai point à un insensé et à un dissipateur une fortune que je ne dois qu'à moi seul, et dont je puis disposer à mon gré. Ah! mon père, répondoit Léonce, en me donnant Eugénie, ne m'avez-vous pas tout donné!

Eugénie, de son côté, ne désiroit pas une pension plus considérable que la sienne. Avec de la raison et de l'économie, la fortune la plus médiocre est toujours suffisante. Aussi, Eugénie étoit-elle assez riche pour pouvoir être généreuse et bienfaisante. Toute occupée du bon vieillard Jérôme, le soir, en se couchant, elle dit à Valentine qu'elle l'enverroit lui porter quelques secours. Le lendemain matin, le comte d'Amilly vint, comme à l'ordinaire, déjeûner avec sa belle-fille: voici, lui dit-il, un billet de bal paré pour vous. On donne à Paris, dans quinze jours,

une superbe fête : vous en êtes priée. Je veux, ma fille, que vous y alliez. Il vous faut un habit de bal, et je vous l'apporte. En disant ces mots, le comte posa sur une table une bourse qui contenoit soixante louis. Quand Eugénie fut seule, elle appela Valentine, et lui montra le présent qu'elle venoit de recevoir : avec cinquante louis, dit-elle, j'aurai un habit assez beau. Ainsi, je vais prendre dix louis sur cette somme pour les donner au pauvre Jérôme : et toi, Valentine, va t'informer dans le village si tout ce qu'on m'a dit de ce vieillard est bien conforme à la vérité; et s'il n'y a pas d'exagération dans le récit qu'on m'a fait, je lui porterai moi-même l'argent que je lui destine.

L'après-midi Valentine revint du village, et dit à sa jeune maîtresse que non-seulement elle avoit pris des informations chez le curé et chez plusieurs villageois, mais qu'elle avoit été dans la cabane du vieillard, qu'elle avoit vu la pauvre sœur paralytique, gardée par l'aînée des petits-enfans de Jérôme, jeune fille âgée de douze ans; que la malade étoit dans une chambre bien propre, avec un assez bon lit, tandis que le vieillard

couchoit dans une espèce de petite grange, sur de la paille, et qu'enfin Jérôme étoit le paysan du village le plus honnête homme, le plus malheureux, ainsi que le meilleur frère et le meilleur grand-père. Allons, dit Eugénie, j'ai sur moi la bourse que m'a donnée mon beau-père, portons-lui sur-le-champ dix louis. En achevant ces paroles, Eugénie prit le bras de Valentine, et sortit avec elle, en faisant dire à Léonce, qui achevoit une partie de wisck, qu'elle alloit du côté de la petite allée des saules voir travailler les moissonneurs. Eugénie arrive dans le champ où Jérôme travailloit ordinairemeut jusqu'au déclin du jour. Elle le cherche des yeux, et ne le voyant pas, elle demande où il est; on lui répond qu'accablé de chaud et de fatigue, il est allé se reposer un moment à l'ombre, et qu'il s'est endormi sur le bord du ruisseau, auprès de la grande haie d'églantiers. Eugénie et Valentine tournent leurs pas de ce côté; au bout d'un instant elles aperçoivent de loin le vieillard endormi, et entouré de ses petits-enfans. Elles approchent avec précaution, dans la crainte de le réveiller, et s'arrêtent à quelques pas pour contempler le tableau le plus

intéressant et le plus touchant. Le bon vieillard dormoit profondément. Une jolie petite fille de huit ou neuf ans attachoit doucement son tablier à la haie de rosiers sauvages, au-dessus de la tête de son grand-père, afin de former un abri qui pût le garantir de l'ardeur du soleil : un de ses frères l'aidoit dans ce travail, tandis que les deux autres, armés de branches de saule, et à genoux aux côtés du vieillard, s'occupoient à chasser les mouches et les cousins qui s'approchoient de son visage. La petite fille, en voyant Eugénie, lui fit signe de la main de ne pas faire de bruit. Eugénie sourit, et s'avançant sur la pointe des pieds, elle embrassa la petite fille, et lui dit tout bas : Il faut que je parle à votre grand-père, lorsqu'il se réveillera. Allez-vous-en là-bas jouer avec vos frères : vous reviendrez quand je vous appellerai. La jeune fille fit quelques difficultés de s'éloigner, ainsi que les petits garçons, qui ne consentirent à s'en aller qu'à condition qu'Eugénie et Valentine promettroient *de bien chasser les mouches* à leur place.

Cet accord fait, Eugénie prit les branches de saule, et s'assit avec Valentine

auprès de la haie d'églantiers; et la petite famille s'éloigna et disparut. Alors Eugénie tirant sa bourse de sa poche, la mit sur ses genoux pour y prendre les dix louis. Ensuite, craignant de faire trop de bruit en comptant l'argent, elle s'arrêta, et jetant les yeux sur le vieillard, elle le regarda avec attendrissement. Comme il dort paisiblement, dit-elle! pauvre et respectable vieillard!..... Que sa figure est touchante et vénérable! Soixante-quinze ans, quel âge!... Durant une si longue carrière, combien de fatigues il a supportées! et maintenant que ses forces l'abandonnent, il est encore obligé de travailler sans relâche! En achevant ces mots, Eugénie laissa couler quelques larmes. Songez, madame, dit Valentine, songez à la joie que vous allez lui procurer en lui donnant dix louis..... Ce présent, reprit Eugénie, cette légère somme ne peut faire le bonheur de sa vie!..... Oh! qu'il seroit doux d'assurer la tranquillité de ses vieux jours! Quel réveil il auroit! Dix louis ne seront qu'un soulagement à sa misère; mais cinquante le mettroient dans l'aisance. Cinquante louis!..... ce que mon habit coûtera! Et quel plaisir me fera cet habit? Il ne sera

seulement pas remarqué; j'en verrai cent de plus magnifiques!.... Quand j'aurai un habit garni de franges d'or et de paillons, crois-tu, Valentine, que Léonce m'en trouve plus jolie? Aujourd'hui il a tant loué ma figure! je n'ai pourtant qu'une robe blanche, et des bluets qu'il a cueillis ce matin dans les champs. Valentine, avec dix louis je pourrois avoir un habit neuf, simple à la vérité, mais il me siéroit mieux qu'un habit riche : des fleurs, de la gaze iront mieux à mon âge, qu'en penses-tu? — Moi, madame, je vous avoue que je serois charmée de vous voir bien parée. — Ah! Valentine, regarde ce vieillard, et tu ne seras plus occupée d'une si vaine idée. Songe donc à la satisfaction que j'éprouverois à tirer de la misère ce bon père de famille!.... Valentine, avec quelle gaîté ce soir il souperoit, entouré de ses petits-enfans! Avec quelle joie pure il les embrasseroit et recevroit leurs caresses!.... Et moi, demain matin, je pourrois écrire tout ce détail à ma mère!..... O ma mère! combien elle seroit heureuse en lisant cette lettre!.... — Mais, madame, vous serez la seule à cette fête, mise aussi simplement : cela peut déplaire à M. votre beau-père....

Et peut-être à Léonce..... Cependant, ils sont l'un et l'autre si bons, si bienfaisans!... Allons, Valentine, je consulterai Léonce. Je ne dois rien faire sans son aveu. Mais éloignons-nous d'ici, car la vue de ce vieillard me cause une tentation à laquelle je ne pourrois résister. Viens, allons chercher Léonce; nous reviendrons après: viens. En disant ces paroles, Eugénie alloit se lever, lorsqu'elle entendit derrière elle un bruit de feuilles qui lui fit tourner la tête; et au même instant elle aperçoit Léonce, qui, franchissant la haie, vint se jeter à ses pieds. Un instant après le départ d'Eugénie, il étoit sorti du château pour l'aller rejoindre : sachant qu'Eugénie cherchoit Jérôme, et ne doutant pas que ce ne fût pour lui porter des secours, Léonce étoit venu se cacher derrière la haie d'églantiers, afin d'écouter la conversation d'Eugénie et du vieillard; et là, quoiqu'Eugénie ne parlât qu'à demi-voix, comme il n'étoit séparé d'elle que par un léger feuillage, il n'avoit pas perdu un seul mot de tout ce qu'elle avoit dit. O ma charmante Eugénie! s'écria-t-il, en tombant à ses genoux, j'ai tout entendu! En vous occupant des moyens d'assurer le bonheur

de ce vieillard, vous avez mis le comble au mien, puisque cet entretien m'a fait connoître à quel point vous méritez d'être aimée.

Léonce parloit encore, lorsque Jérôme se réveilla. Aussitôt Eugénie se dégage des bras de Léonce et s'approche du vieillard. Ce dernier la regarde avec étonnement, et, par respect pour elle, veut se lever. Eugénie l'invite à rester assis. Il s'en excuse en ajoutant : il faut que j'aille travailler. Non, dit Eugénie : reposez-vous aujourd'hui..... — Et ma journée ?.... — Je vous la paierai. Tenez, acceptez cette bourse : puisse-t-elle vous faire autant de plaisir que j'en éprouve à vous l'offrir ! A ces mots, Eugénie, d'un air attendri et respectueux, se penche, et remet dans les mains tremblantes du vieillard, la bourse qui contenoit cinquante louis. Léonce, debout vis-à-vis d'Eugénie, la contemple avec ravissement. Jamais elle ne parut si charmante à ses yeux; jamais elle ne fit sur son cœur une impression si douce et si profonde.

Cependant le vieillard considère avec une espèce de saisissement la bourse ouverte posée sur ses genoux. Il n'a vu de sa vie une somme aussi considérable. Il

se frotte les yeux, il craint de dormir et de rêver encore. Eugénie en silence jouit délicieusement de l'excès de sa surprise. Enfin, Jérôme joignant fortement ses deux mains : Mais, mon Dieu, dit-il d'une voix entrecoupée, qu'ai-je fait pour mériter un si grand don! En achevant ces paroles, il leva la tête, et regardant Eugénie avec des yeux remplis de larmes : O madame, poursuivit-il, que le Seigneur, pour vous récompenser, vous accorde des enfans qui vous ressemblent! Il n'en put dire davantage ; ses pleurs lui coupèrent la parole. Dans ce moment, toute la petite famille de Jérôme revint en courant. Eugénie pria le vieillard de serrer sa bourse et de cacher à tout le monde cette aventure jusqu'à ce qu'elle lui permît d'en parler. Ensuite Eugénie embrassa encore la jolie petite Simonette, et après avoir dit adieu au bon vieillard, elle reprit avec Léonce le chemin du château. Eugénie, par une délicatesse très-naturelle, ne vouloit pas qu'avant la fête où elle devoit aller, son beau-père pût apprendre cette aventure, dans la crainte que le comte ne lui donnât un autre habit de bal. Le jour de cette fête arriva enfin. Le comte resta

à la campagne, il confia Eugénie à une de ses parentes, et Léonce la suivit à Paris. Eugénie au bal, attira et fixa tous les yeux, non-seulement par les charmes de sa figure, mais par l'élégante simplicité de son habit, qui la distinguoit de toutes les autres femmes. L'or, les diamans et les perles ne surchargeoient point sa parure; rien ne nuisoit à sa légéreté naturelle, et elle remporta le prix de la danse comme celui de la beauté. Le doux souvenir du vieillard vint plus d'une fois s'offrir à son imagination et redoubler sa gaîté; et souvent en considérant l'excessive et folle magnificence des jeunes personnes de son âge, elle se dit à elle-même: que je les plains! elles ne connoissent pas les vrais plaisirs. Au point du jour, Léonce ramena Eugénie à la campagne: il vouloit que son père la vît avec son habit de bal; car il brûloit d'impatience de lui conter l'histoire du vieillard. Léonce connoissoit son père, et jouissoit d'avance du plaisir qu'il alloit lui procurer. En effet, le comte écouta ce récit avec autant d'attendrissement que de joie; il serra mille fois dans ses bras l'aimable Eugénie, et de cet instant, il prit véritablement pour elle tous les sentimens du père

le plus tendre. Le lendemain, Eugénie et Léonce allèrent voir le vieillard. Léonce lui annonça qu'il se chargeroit du sort de deux de ses enfans : la jolie petite Simonette et son second frère. La première fut envoyée à Paris chez une lingère, l'autre placé en apprentissage chez un menuisier, et le comte d'Amilly mit le comble au bonheur du vieillard, en lui donnant une vache et un arpent de terre voisin de sa chaumière. L'heureuse mère d'Eugénie, madame de Palmène, qui revenoit de la Touraine, reçut en route la lettre qui contenoit tous ces détails.

Mes enfans, ce n'est pas encore à votre âge qu'il est possible d'imaginer l'impression qu'une semblable lettre peut produire sur le cœur d'une mère !.... Enfin, la sensible et charmante Eugénie se retrouva dans les bras de madame de Palmène, qui passa le reste de ses jours avec une fille si digne de toute sa tendresse. Eugénie fit toujours les délices de sa mère, de son époux, de sa famille ; elle trouva dans son cœur et dans l'estime publique, la juste récompense de ses vertus et de sa conduite ; et, pour mettre le comble à sa félicité, le ciel exauça les vœux du vieillard ; elle eut des enfans dignes

d'elle, et qui lui firent goûter tout le bonheur qu'elle procuroit à sa mère.

Ici, la baronne cessa de parler, et madame de Clémire prenant la parole : Eh bien! mes enfans, dit-elle, cette histoire vous a-t-elle fait plaisir? — Oh! oui, maman; et je tâcherai de ressembler un jour à l'aimable Eugénie. — Et moi aussi, puisqu'elle a rendu sa mère heureuse. Et moi, dit César, j'imiterai Léonce. Mais, à propos de lui, maman, permettez-moi de vous faire une question. Léonce caché derrière une haie, écoutoit Eugénie : cela n'est-il pas un peu indiscret? — J'aime à vous voir cette délicatesse, elle est très-fondée. Il est vrai que Léonce étoit bien sûr qu'Eugénie ne parleroit que du vieillard, et qu'il étoit certain d'ailleurs qu'elle n'avoit aucun secret à dire à Valentine; mais n'importe, il eut toujours tort de se cacher pour l'écouter. Dès qu'une action est condamnable par elle-même, on ne doit jamais se la permettre, quel que soit le motif qui nous guide. Je tâcherai, mes enfans, de vous faire connoître *ce qui est mal et ce qui est bien;* et quand vous aurez cette précieuse connoissance, j'en suis sûre, vous aimerez la vertu, parce que rien n'est aimable

comme elle, et vous détesterez le vice : alors si vous voulez être heureux et estimé, dites-vous : je ne ferai jamais une action condamnable, quels que soient la situation, l'intention et le motif qui puissent l'excuser à mes propres yeux.

En achevant ces dernières paroles, madame de Clémire se leva, et après s'être embrassés, chacun prit le chemin de sa chambre. Madame de Clémire, en se couchant, étoit bien loin de prévoir le chagrin qu'elle devoit éprouver à son réveil. Depuis deux mois toutes les nouvelles qu'elle recevoit de Paris et de l'armée, lui persuadoient que la paix seroit faite avant l'ouverture de la campagne. Quelle fut sa douleur, lorsqu'à huit heures du matin elle reçut des lettres qui annonçoient que les armées se trouvoient en présence, et qu'une bataille étoit inévitable!.....

Ses enfans, en apprenant cette cruelle nouvelle, partagèrent le chagrin et les vives inquiétudes de leur mère ; tous les jeux furent suspendus, tous les plaisirs oubliés ; et les *heures de récréation* s'écoulèrent dans la tristesse et dans les larmes. Cette situation dura quinze jours. Enfin, la veille du premier mai, les enfans,

à neuf heures du matin, écoutoient avec attention l'abbé lisant tout haut un chapitre de l'évangile, quand tout à coup ils entendirent des accens entrecoupés, des cris confus. Ils distinguent parmi beaucoup d'autres voix, la voix de leur mère: tremblans, éperdus, ils s'élancent tous trois vers la porte, et se trouvent au même instant dans les bras de leur mère, qui s'écrie: *La bataille est donnée et gagnée, et votre père se porte bien.* A ces mots, les enfans baignés de pleurs, se jettent avec transport au cou de madame de Clémire, et ne peuvent exprimer l'excès de leur joie que par des sanglots..... Madame de Clémire, appuyée sur sa tendre mère, et serrant ses enfans contre son sein, offroit à toute la maison rassemblée le spectacle le plus touchant..... Au bout de quelques momens d'un silence interrompu par les douces larmes que la joie faisoit répandre, madame de Clémire s'assit au milieu de son heureuse famille, et lut tout haut les lettres qu'elle venoit de recevoir. Tous les détails ajoutèrent encore à la satisfaction si pure qu'on éprouvoit; car il paroissoit certain que la paix seroit le fruit de la bataille gagnée.

La tranquillité, le bonheur ramèrenent ans le château la gaîté, les jeux et les plai- rs. Ce jour si intéressant étoit précisé- ıent celui où l'on devoit planter *le mai*. fut décidé que ce seroit dans la cour du ıâteau, et l'on attendit avec impatience heure où devoit commencer cette fête ıampêtre. A peine sortoit-on de table, u'on entendit le bruit des cornemuses, :s hautbois et des musettes. On descendit récipitamment dans la cour. Elle étoit éjà remplie de ménétriers et de toute jeunesse du village; les garçons, en :stes blanches ornées de rubans, entou- ıient *le mai* couché à terre, et tenoient s cordes qui devoient le soulever dans le oment marqué pour le planter. Au signal ınné, on vit s'avancer une troupe de jeunes les portant des corbeilles remplies de :urs; elles en couvrirent *le mai*. L'une tache un bouquet, l'autre entrelace une ıirlande : dans un instant tout l'arbre fut ;coré de mille festons d'aubépine et de ıses printanières, et d'une multitude de ıuronnes de violettes, de narcisses et d'a- ;mones. Alors, deux paysans d'un âge ûr s'approchent gravement; ils ont cha- ın une bouteille à la main, ils versent

du vin sur le pied de l'arbre. Après cette libation, on *boit à la santé du Seigneur*. César, représentant son père, suivant l'usage, *doit faire raison* aux bons villageois. Il s'avance fièrement, les salue, reçoit un verre à moitié rempli de vin, et le boit d'une assez bonne grâce. Aussitôt on soulève *le mai*, et dès qu'il est planté, les garçons et les jeunes filles se prennent par la main, et dansent autour de l'arbre, en chantant une ronde à la louange du *joli mois de mai*. César, Caroline et Pulchérie se mêlèrent à la danse, et répétèrent de tout leur cœur le refrain de la chanson; les sauteuses (*a*) succédèrent à la ronde, et la fête finit par une belle partie de barres faite dans les jardins.

César, étonnamment leste et fort pour son âge, se distingua dans ce dernier jeu, où l'on peut montrer de l'agilité, en surpassant les autres à la course; de l'adresse, en donnant le change à l'ennemi; de la bonne foi, ou de la délicatesse, en se condamnant soi-même dans les cas douteux; enfin, de la valeur et de la générosité, en exposant sa liberté pour délivrer les pri-

(*a*) Danse villageoise de Bourgogne.

nniers de son parti. Il ne manqua à ce
eau jour qu'une *veillée;* mais madame
e Clémire en promit une pour le lende-
ain; et l'on convint en se couchant qu'on
lèveroit avant l'aurore, afin d'aller faire
us ensemble une longue promenade dans
s champs. En effet, aux premiers rayons
ı jour, on vint éveiller les enfans. Un
ıart d'heure après, madame de Clémire les
ıvoya chercher, et l'on sortit aussitôt du
ıâteau, suivis seulement du fidèle Morel.

Au bout d'une heure de promenade, les
ıfans s'aperçurent qu'ils n'avoient point
jeûné. On étoit à trois quarts de lieue
ı château, la faim étoit pressante; on se
cida à chercher une chaumière où l'on
ıt trouver du lait. Morel en enseigne une,
l'on suit avec autant d'empressement que
gaîté le chemin qu'il indique. Enfin, au
ut d'une demi-heure, on arrive à la
aumière, où l'on est surpris de trouver
ı grand tumulte, beaucoup de gaîté, et
ıe nombreuse assemblée de paysans, tous
habits de fête, et avec des *livrées de*
ce. Le vigneron, possesseur de la ca-
ne, avoit marié sa fille le matin même;
revenoit de l'église, et l'on préparoit le
pas de noce. Madame de Clémire avec ses

enfans passa dans le jardin. On s'assit sur l'herbe, et un moment après, la nouvelle mariée vint apporter du lait excellent et du pain bis. Caroline, autorisée par un signe d'approbation de sa mère, détacha une grande croix d'or qu'elle portoit, et la passa au cou de la jeune paysanne, tandis que cette dernière se penchoit vers elle pour lui présenter une jatte remplie de crême. La nouvelle mariée rougit, et, en regardant madame de Clémire, se défendit d'accepter ce présent; mais madame de Clémire prenant la parole : Manette, dit-elle, n'affligez pas Caroline en refusant cette bagatelle, et allez dire à votre père que j'invite toute la noce à venir dîner dimanche au château avec nous. Manette, charmée de cette proposition, et surtout impatiente d'aller montrer à l'assemblée sa croix d'or, partit sur-le-champ en courant, et sans songer à remercier Caroline. Elle revint bientôt avec son père ; et, après avoir fait beaucoup de remercîmens, l'un et l'autre retournèrent dans la cabane. Maman, dit alors Caroline, je suis comme vous : j'aime les paysans à la folie. Comme Manette est gentille! qu'elle a l'air doux! qu'elle est jolie quand elle rougit! Et puis,

e donne de si bon lait! et du pain !.....
uel plaisir vous avez fait à ces bonnes
ns, en les priant de venir dimanche au
âteau ! Je suis sûre qu'ils se féliciteront
ng-temps du hasard qui nous a conduits
ns leur chaumière..... Cette petite aven-
re, reprit madame de Clémire, me rap-
lle un trait que j'ai lu dans l'histoire de
ussie..... — Ah! maman, contez-nous ce
ait..... — De tout mon cœur; le voici :

Le czar Iwan (*a*) se déguisoit quelque-
is, afin d'apprendre d'une manière cer-
ine ce que le peuple pensoit de son gou-
rnement. Un jour qu'il se promenoit
ul aux environs de Moscou, il entra dans
1 village; et feignant d'être excédé de fa-
gue, il y demanda l'hospitalité ; il avoit
s habits déchirés, tout en lui annonçoit
misère; et ce qui auroit dû exciter la
mpassion, et surtout engager à le rece-
ir, ne lui attira que des refus. Plein d'in-
gnation de la dureté de ces méchans ha-
tans, il alloit quitter le village, lorsqu'il
perçut qu'il y avoit une maison à laquelle

(*a*) Vers l'an 1550. On a pris ce trait dans un vrage qui a pour titre : *Fastes de Pologne et Russie*, tome II, page 40.

il ne s'étoit point adressé : c'étoit la chaumière la plus pauvre et la plus petite du village. L'empereur s'en approche, et frappe doucement à la porte; au même instant un paysan arrive, et demande à l'étranger ce qu'il désire. Je meurs de lassitude et de faim, répond le czar, pouvez-vous me recueillir pour cette nuit? Hélas! dit le paysan en le prenant par la main, vous serez bien mal, vous me trouvez dans un grand embarras. Ma femme est dans les douleurs de l'enfantement : ses cris vous empêcheront de prendre du repos ; mais venez, du moins vous ne souffrirez pas du froid, et nous partagerons notre souper avec vous. En achevant ces mots, le paysan fait entrer le czar dans une petite chambre remplie d'enfans. Un même berceau en contenoit deux qui dormoient profondément. Une petite fille de trois ans, couchée sur une natte auprès de ses frères, dormoit aussi, tandis que ses deux sœurs aînées, l'une âgée de six ans, l'autre de sept, étoient à genoux, et priant Dieu en pleurant pour la délivrance de leur mère, qui occupoit la chambre voisine, et dont on entendoit distinctement les plaintes et les gémissemens. Restez ici, dit le paysan à l'empereur, je

ais vous chercher à souper. En disant ces
ots, il sortit. Un instant après il revint.
l apportoit de l'hydromel, du pain noir et
es œufs. Voilà, dit-il, tout ce que nous
vons; soupez avec mes filles; pour moi,
: vais soigner ma femme. La bonne action
ue vous faites en me recevant si bien,
it le czar, doit vous porter bonheur.
)ui, je n'en doute pas, le ciel récompen-
era votre charité. Mon ami, reprit le pay-
an, priez Dieu que ma femme accouche
eureusement : c'est tout ce que j'ai à dé-
irer..... — Vous vous trouvez donc heu-
eux ?..... — Heureux ! jugez-en : j'ai cinq
nfans qui viennent bien; une femme que
'aime, un père et une mère qui se portent
ien; et mon travail suffit pour faire sub-
ister tout cela. — Et votre père et votre
nère logent avec vous ? — Assurément :
ls sont là-dedans avec ma femme. — Cette
abane est si petite !..... — Elle est assez
rande, puisqu'elle peut nous contenir
ous. En achevant ces paroles, le paysan
ut retrouver sa femme, qui accoucha heu-
eusement une heure après. Le bon paysan,
ransporté de joie, apporta son enfant au
zar : Voilà, dit-il, le sixième qu'elle me
onne, Dieu me le conserve ainsi que les

autres! Voyez, ajouta-t-il, comme il est gros et bien portant! Le czar prit l'enfant dans ses bras, et le regardant avec attendrissement: Je me connois un peu en physionomie, dit-il, celle de cet enfant est bien heureuse; je parierois qu'il fera une grande fortune. Le paysan sourit. Dans ce moment, les deux petites filles s'approchèrent pour baiser le nouveau-né, que la vieille grand'mère vint reprendre. Les deux petites filles le suivirent, et le paysan étendant à terre une natte de paille, invita l'étranger à s'y coucher avec lui. Au bout d'un moment, le paysan s'endormit du plus paisible sommeil. Une petite lampe répandoit une foible lueur dans la chambre. Le czar se soulevant, jeta ses regards autour de lui, et considéra avec intérêt le paysan et ses trois petits enfans endormis. Un silence profond régnoit dans la chaumière. Quelle tranquillité, dit l'empereur, quel calme! Homme simple et vertueux!..... comme il dort paisiblement sur cette natte! Les remords, les soupçons, les projets ambitieux ne troublent point son repos. Son sommeil est délicieux; c'est celui de l'innocence!..... De semblables réflexions occupèrent l'empereur toute la

nuit. Aussitôt que parut le jour, le paysan s'éveilla, et le czar prenant congé de lui: Je retourne à Moscou, dit-il; j'y connois un homme bienfaisant; je vais lui parler de vous, et je suis sûr que je l'engagerai à servir de parrain à votre enfant nouveau-né. Ainsi, promettez-moi de m'attendre pour la cérémonie du baptême. Je serai de retour ici dans trois heures au plus tard. Le paysan n'attacha pas un grand prix à cette promesse; mais par complaisance, il consentit à ce que l'étranger demandoit. Après cette assurance, le czar partit sur-le-champ.

Cependant les trois heures s'écoulèrent, et le paysan ne voyant point revenir l'inconnu, se disposa, suivi de sa famille, à porter son enfant à l'église. Comme il alloit sortir de la maison, on entendit tout à coup un grand bruit de chevaux et de voitures. Le paysan met la tête à la fenêtre, et voit la rue pleine de cavaliers et de superbes carrosses. Il reconnoît les gardes de l'empereur. Aussitôt il invite sa famille à venir voir passer le czar : chacun sort en tumulte, et se place devant la porte de la chaumière. Plusieurs voitures défilent, et enfin celle du czar s'arrête vis-à-vis la

cabane du bon paysan. Dans ce moment, les gardes repoussent et font éloigner la foule des villageois attirés par l'espérance d'entrevoir leur souverain. On ouvre la portière du carrosse; le czar descend; il aperçoit son hôte, et s'avançant vers lui: Je vous ai promis un parrain, lui dit-il, je viens remplir ma promesse. Donnez-moi votre enfant, et suivez-moi à l'église. A ces mots, le paysan, immobile de surprise, regarde le czar avec un saisissement égal à sa joie. Il contemple d'un air stupide l'habit magnifique du czar, les pierreries éclatantes dont il est couvert, et le brillant cortége qui l'environne. Au milieu de cet appareil pompeux, il ne peut reconnoître ce pauvre inconnu avec lequel il a passé la nuit sur une natte. L'empereur jouit un moment de son incertitude et de l'excès de son étonnement; ensuite reprenant la parole: Hier, lui dit-il, vous avez rempli les obligations qu'imposent la religion et l'humanité; aujourd'hui je viens m'acquitter du plus doux devoir d'un souverain, celui de récompenser la vertu. Je vous laisserai dans un état que vous honorez, et dont j'envie l'innocence et la tranquillité; mais je vous donnerai les

biens qui vous manquent. Vous aurez de nombreux troupeaux, de beaux vergers, et une chaumière où vous pourrez avec aisance accorder l'hospitalité. Enfin, je me charge à jamais de l'enfant que j'ai vu naître cette nuit ; car vous devez vous souvenir, ajouta le czar en souriant, que j'ai prédit qu'il *feroit une grande fortune*. A ces mots, pour toute réponse, le paysan, pénétré de reconnoissance et baigné de larmes, fut chercher l'enfant, et vint le poser aux pieds de son souverain. Le czar, attendri, prit l'enfant, le porta lui-même à l'église. Il le tint sur les fonts de baptême. Ensuite, ne voulant pas le priver du lait de sa mère, il le rapporta dans sa cabane, en annonçant qu'il le reprendroit quand il seroit sevré. Le czar tint fidèlement toutes ses promesses. Il se chargea de l'éducation de l'enfant, qu'il éleva dans son palais et dont il fit la fortune, et il combla de bienfaits le bon paysan et sa vertueuse famille.

Ah! s'écria César, quels dûrent être les regrets des méchans villageois qui avoient refusé l'hospitalité à l'empereur déguisé! — Ils trouvèrent dans leurs regrets la juste punition de leur dureté. La honte et

le repentir sont les suites naturelles d'une mauvaise action. Comment, dit Pulchérie, les méchans ne font-ils pas cette réflexion? — Un mauvais cœur étouffe toutes les lumières naturelles de la raison. Ah! que les méchans sont à plaindre! Aussi dans Sadi, poète persan, un sage fait cette prière : « Grand Dieu, ayez pitié des » méchans, car vous avez tout fait pour » les bons, lorsque vous les avez faits » bons (*a*) ».

En disant ces paroles, madame de Clémire se leva; elle quitta la chaumière, et reprit avec ses enfans le chemin du château. On ne s'entretint durant la route que du czar Iwan. Maman, dit Pulchérie, je voudrois bien que vous prissiez l'engagement de nous conter un trait d'histoire à chaque promenade que nous avons le bonheur de faire avec vous..... — Ah! oui, maman..... — Ah! oui, maman, cela est bien imaginé. — J'entends, il vous faut tous les jours régulièrement une *histoire le matin et une histoire après le souper.* Il me semble que vous comptez beaucoup

(*a*) Poétique de M. de Marmontel, tome 1, page 321.

sur ma mémoire.... — Et sur votre bonté, maman ; et nous avons raison. — Je vois qu'il faudra bien justifier cette confiance. A ces mots, madame de Clémire fut embrassée à plusieurs reprises par ses trois enfans. Dans cet instant on touchoit aux portes du château ; on rentra. Madame de Clémire s'enferma dans son cabinet avec ses filles, et César monta dans sa chambre avec l'abbé. Après le dîner, madame de Clémire ayant une lettre à écrire, laissa ses enfans dans le salon avec l'abbé. C'étoit l'heure de la récréation. Au bout d'un quart d'heure, madame de Clémire revint. Elle aperçut Caroline et Pulchérie assises dans un coin qui lisoient. Que lisez-vous là, dit madame de Clémire? — Maman, c'est un livre que nous a prêté mademoiselle Julienne. — Mademoiselle Julienne est-elle en état de vous guider dans vos lectures? et d'ailleurs, devez-vous emprunter des livres sans mon aveu ?.... C'est ce que j'ai dit à ces demoiselles, interrompit l'abbé, qui, à l'autre bout de la chambre, jouoit aux échecs avec le curé ; mais elles n'ont pas voulu me croire. M. César est plus raisonnable, il suit notre partie d'échecs, et lit *le Journal de Paris*..... Enfin,

reprit madame de Clémire en s'adressant à ses filles, quel ouvrage lisez-vous?..... — Maman..... c'est..... *le prince Percinet et la princesse Gracieuse.* — Un conte de fées! Comment une telle lecture peut-elle vous plaire? — Maman, j'ai tort, mais j'avoue que les contes de fées m'amusent. — Et pourquoi? — C'est que j'aime ce qui est merveilleux, extraordinaire; ces métamorphoses, ces palais de cristal, d'or et d'argent.... tout cela me paroît joli. — Mais vous savez bien que tout ce merveilleux n'a rien de vrai? — Sûrement, maman, ce sont des contes. — Comment donc cette seule idée ne vous en dégoûte-t-elle pas?.... — Aussi, maman, les histoires que vous nous contez m'intéressent mille fois davantage; je passerois toute la journée à les entendre, et je sens bien que je me lasserois promptement de la lecture des contes de fées..... — D'autant mieux que si vous aimez le *merveilleux*, vous pourrez beaucoup mieux satisfaire votre goût en faisant des lectures utiles. — Comment cela, maman?..... — Votre ignorance seule vous persuade que les prodiges et le merveilleux n'existent que dans les contes. La nature et les arts offrent des phénomènes

tout aussi surprenans que les événemens remarquables du *prince Percinet*..... — Oh! maman, c'est une façon de parler. — Point du tout; et pour vous le prouver, je m'engage à faire un conte le plus frappant, le plus singulier que vous ayiez jamais entendu, et dont cependant tout le merveilleux sera vrai. Dans cet endroit de la conversation, César abandonna la partie d'échecs et le journal de Paris, et s'approchant de madame de Clémire: Quoi! maman, dit-il, cela seroit possible? — Enfin vous en jugerez. Je supposerai des personnages, j'inventerai des situations..... — *Mais tout le merveilleux sera vrai?* — Oui. Tout ce qui vous paroîtra *prodige, enchantement,* sera pris dans la nature, sera véritablement arrivé, ou même souvent existera encore. — Cela est incroyable!..... Mais, maman, je suis bien sûre d'une chose: c'est qu'il n'y aura point de *palais de cristal* dans votre conte, *ni de colonnes de diamans*. — Puisque vous le désirez, il y aura dans mon conte des *palais de cristal, des colonnes de diamans, et même toute une ville d'argent.* — Eh quoi! sans le secours de la féerie, sans enchantemens, sans magie? — Sans

magie, sans enchantemens, sans féerie. Vous y trouverez bien d'autres choses plus étonnantes encore. — Je ne reviens pas de ma surprise. — Ah! maman, que j'ai d'impatience que votre conte soit fait! — Il me faut au moins trois semaines pour le composer. Il est nécessaire que je relise plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle, et quelques voyages. — Quoi! dans ces livres instructifs, on trouve des choses plus merveilleuses que dans *Percinet!* Mais comment n'ont-ils pas fait tomber entièrement les contes de fées? — C'est qu'il faut pour les entendre quelques connoissances préliminaires qui coûtent un peu d'étude. — Mais, sans *connoissances préliminaires*, pourrons-nous comprendre votre conte? — Oui; je n'emploierai point de termes scientifiques; je vous exposerai les effets sans vous expliquer les causes. Aussi, je vous assure que si vous n'étiez pas prévenus, mon conte vous paroîtroit un véritable conte de fées. — Il faudra l'attendre trois semaines! — Et d'ici là, point de veillées, point de trait d'histoire aux promenades du matin. — O ciel!.... — Rendez-vous justice : Caroline, Pulchérie, ne vous avois-je pas défendu de jeter les yeux sur

un livre que vous ne tiendriez pas de votre bonne maman ou de moi? — Ah! cela est vrai; et même nous mériterions une pénitence plus longue.

Les enfans, pour se consoler autant qu'il étoit possible de la privation des veillées, passèrent ce jour-là tout le temps des récréations dans leur jardin. Madame de Clémire y fut sur le soir avec eux, et Pulchérie lui faisant admirer une plate-bande de jacinthes : tout cela est à moi, s'écria-t-elle avec transport. Oh! chère maman, que vous avez rendu votre Pulchérie heureuse en lui donnant ce charmant petit morceau de terre! Si avec cela je me souvenois toujours de ne jamais vous désobéir, rien ne manqueroit à mon bonheur. Ah! maman, vous qui êtes bonne comme ce sage qui prioit pour les méchans, priez Dieu que je me corrige de mon étourderie, de ma curiosité, et qu'aucune de mes jacinthes ne meure.... — Enfin, vous ne vous lassez point de votre jardin? — Non, maman; je l'aime tous les jours davantage.... — Je n'en suis pas surprise. Les goûts innocens et simples sont les seuls durables. On se lasse d'un palais et même d'un trône: on ne se lasse point d'un jardin que l'on cul-

tive. Dioclétien, sollicité par son ancien collègue Maximien, de reprendre avec lui la couronne impériale qu'ils avoient depuis long-temps abdiquée l'un et l'autre, lui écrivit pour toute réponse : « Mon ami, » venez voir les belles laitues que j'ai plan- » tées dans mes jardins de Salonne (*a*) ». — Qu'auroit-il donc dit s'il eût possédé mes jacinthes ?.... — Prenez garde, cependant, de prendre pour vos fleurs un goût trop vif, point de *préférence exclusive ;* point d'excès en rien. — Quoi ! maman, le goût des fleurs pourroit-il devenir une *passion ?* — Il n'est rien dont l'homme ne puisse abuser quand il cesse d'écouter sa raison et de réprimer ses fantaisies. Croiriez-vous qu'il existe des gens assez extravagans pour donner deux ou trois cents louis d'un oignon de fleur ? — Quelle folie !.... — J'ai vu plusieurs jacinthes à Harlem en Hollande, qui avoient coûté ce prix (1). — Mais, maman, qu'est-ce qui peut rendre une fleur aussi chère ? — La délicatesse minutieuse des amateurs ; par exemple, ils cherchent des couleurs rares ; ils exigent qu'une jacinthe

(*a*) Histoire de Charlemagne, par M. Gaillard, tome 1, page 287.

porte sur sa tige quinze, vingt, ou au moins douze fleurons; ils veulent que les fleurons soient grands, courts, unis, larges de feuille, etc.—Ainsi donc ils comptent les fleurons et mesurent les feuilles? Ces amateurs-là sont plus enfans que moi. Leurs fleurs de trois cents louis ne sentent pas meilleur que les miennes; elles ne paroissent plus belles qu'en les considérant avec attention et de bien près. Ainsi, j'aime autant mon petit carré de jacinthes que la plus belle plate-bande de Harlem. — Vous avez raison.

Dans cet endroit de la conversation, on vint avertir madame de Clémire qu'une voiture entroit dans la cour du château. C'étoit une visite, M. et madame de Luzanne, avec la jeune Sydonie, leur fille unique, âgée de quinze ans. Madame de Clémire ne les avoit point encore vus, quoiqu'ils fussent ses voisins, parce qu'ils passoient tout l'hiver à Autun. Les croyant de retour au mois d'avril, elle avoit été chez eux sans les trouver, et ils venoient lui rendre sa visite. M. de Luzanne étoit un homme de quarante ans, d'une assez belle figure; également vain de cet avantage, et de celui d'avoir fait dans sa jeunesse quel-

ques voyages à Paris, il méprisoit profondément tous les *provinciaux*, traitoit sa femme avec dédain, et sa fille avec indifférence, se croyant au-dessus de tout ce qui l'environnoit; il se consoloit du malheur de ne vivre qu'avec *ses inférieurs*, par l'idée qu'au moins sa supériorité étoit évidente et généralement sentie. N'ayant jamais vu le grand monde, il joignoit à l'ignorance totale des usages, le ridicule de prétendre les savoir tous; il se piquoit de galanterie, s'étoit fait un recueil de phrases qu'il avoit prises dans plusieurs romans, et dans quelques petits contes dont les auteurs imaginant représenter des scènes du grand monde, n'ont offert que celles de la plus mauvaise compagnie; et cette espèce d'érudition donnoit à M. de Luzanne un ton libre et familier, un jargon ridicule, et des manières aussi désagréables qu'impertinentes. Madame de Luzanne n'avoit aucun de ces travers; elle étoit bonne, simple, aimable; quoique dédaignée par son mari, elle l'aimoit avec excès; et forcée de reconnoître par ces procédés les défauts de son caractère, l'aveuglement inspiré par un sentiment trop tendre, lui faisoit regarder tous ces ridicules comme autant

d'agrémens. Sydonie, sa fille, douce, modeste, ingénue, sensible, parloit peu, répondoit avec timidité, rougissoit souvent; mais son embarras n'avoit rien de gauche, sa réserve rien de farouche, et dans aucune société, son maintien, sa personne et ses discours n'eussent paru déplacés.

Madame de Clémire, suivie de ses trois enfans, entre dans le salon, où elle trouva monsieur et madame de Luzanne et leur fille. M. de Luzanne voulant plaire à une *dame de Paris*, ne montra jamais tant de sottise et de fatuité. Après les premiers complimens: Madame, dit-il en s'adressant à madame de Clémire, je n'imagine pas que nous puissions nous flatter de vous voir passer ici l'hiver prochain. — J'espère ne retourner à Paris que de l'automne prochain en un an. — Vous espérez, madame; voilà une phrase bien polie! — J'aime beaucoup la campagne.... — Il faut convenir cependant, que lorsqu'on a vécu dans la *Capitale*, la province n'est pas supportable.

« L'on ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs ».

Mais, madame, à propos, comment se porte Verglan? — Est-ce de mon frère,

monsieur, dont vous avez la bonté de me demander des nouvelles? — Oui, madame; je l'ai beaucoup connu. Nous avons fait ensemble de délicieux soupers!... Il *étoit un peu crâne* alors.... Son aventure avec Bleinville fit un bruit!... Il s'est marié depuis; ce qui refroidit bien une tête... — Il est très-heureux; il a une femme aimable.... — Oui, je sais qu'elle est fort riche. On me mande *qu'un vieil oncle à elle vient de mourir, et de lui laisser dix mille écus de rente. Cet oncle-là étoit un galant homme* (*a*); la province n'en produit point d'aussi honnêtes. — Ma belle-sœur regrette bien vivement son oncle. Un bon parent est un ami si précieux et si sûr!.... — *C'est un triste ami qu'un vieil oncle, et, dans la règle, il faut que chacun vive à son tour. Les jeunes gens seroient fort à plaindre si les vieillards étoient immortels.* Mais, madame, de grâce, Blanford aime-t-il toujours autant *le Champagne?* — Mon oncle? Je l'ignore. — Il avoit une *petite maison céleste*.....

(*a*) Toutes ces phrases de mauvais ton, en lettres italiques, sont tirées des Contes de Marmontel.

Madame la marquise est trop jeune pour avoir connu dans son éclat la comtesse de Blane. Elle étoit de mon temps la beauté du jour; elle avoit une loge à l'opéra.... Ici, madame de Clémire adressa la parole à madame de Luzanne, et tâcha de rendre la conversation générale. Alors monsieur de Luzanne apercevant Caroline et Pulchérie, s'écria: *Mais on n'est pas de cette beauté: quels traits! quelles tailles! quels yeux!* Assurément ce ne sont pas là des yeux faits pour rester en province; *ce seroit un larcin, une trahison* que d'en priver la *Capitale*. Quel âge a mademoiselle votre fille, demanda madame de Clémire? *Madame* sait cela, répondit négligemment monsieur de Luzanne; pour moi, je l'oublie toujours. Madame de Clémire voyant qu'il parloit de sa femme, s'adressa à madame de Luzanne, et en même temps fit un éloge de Sydonie, que sa mère écouta avec un sensible plaisir; tandis que monsieur de Luzanne, d'un air froid et distrait, ouvroit quelques brochures posées sur la cheminée. Tout à coup, se rapprochant de madame de Clémire: Que pensez-vous, madame, dit-il, de notre vieux voisin la Palinière? Peut-on

croire qu'il ait passé sa jeunesse à Paris ? Tel est l'effet de la province : on y perd ce *vernis* et ces grâces qu'on ne conserve qu'à la Cour et dans la *Capitale ;* et vous devez, madame, nous trouver bien rouillés ! Ces derniers mots, prononcés d'un ton suffisant, demandoient un compliment, et ne l'obtinrent pas. Madame de Clémire se contenta de rendre justice à l'esprit et au mérite de M. de la Palinière. Ensuite elle parla de choses indifférentes ; et au bout d'un quart d'heure, M. de Luzanne fit un signe à sa femme, qui termina la visite. En s'en allant, madame de Luzanne et sa fille dirent que madame de Clémire étoit aimable ; et M. de Luzanne, d'un air sec et mécontent, leur imposa silence, en répondant que madame de Clémire manquoit absolument d'esprit, de *tact* et de finesse.

Mon dieu, maman, dit César à sa mère, que M. de Luzanne est singulier ! — Que lui trouvez-vous ? — Je ne saurois le dire ; mais il est comique. Ses manières, son sourire, ses mines, ont je ne sais quoi d'extraordinaire.... Il semble qu'il le fasse exprès.... — Cela s'appelle n'avoir aucun naturel.... — Et puis il ne parle pas en trop

bons termes..... — Qu'appelez-vous ne point parler en bons termes?.... — Mais, par exemple, il répète toujours la *Capitale*, au lieu de dire *Paris*. Il dit *le Champagne*, pour du vin *de Champagne*.—Vos observations sont justes, mais bien minutieuses : il est vrai que dans le monde on est convenu d'appeler toutes ces manières de parler des expressions du mauvais ton; et comme il faut se conformer à l'usage, je vous ai défendu de les employer. Cependant vous conviendrez que l'usage en cela, comme en beaucoup d'autres choses, n'est fondé ni sur la raison ni sur le goût. Dire *j'aime le Champagne, j'habite la Capitale*, ou bien *j'aime le vin de Champagne, j'habite Paris*, sont des phrases assez indifférentes en elles-mêmes. Ainsi l'on seroit bien frivole si l'on critiquoit sérieusement les gens qui n'emploient pas ces petites formules d'usage ; et l'on seroit absurde si l'on se moquoit de ceux qui, n'ayant jamais vécu dans le grand monde, doivent nécessairement les ignorer. On peut, avec beaucoup d'usage du monde, n'être qu'un sot ; cette vérité, dans le cours de votre vie, vous sera démontrée plus d'une fois; et l'on peut, sans aucun usage

du monde, avoir des talens supérieurs, du génie, et même de l'agrément et des grâces; car les véritables grâces ne sont dues qu'à l'heureuse réunion de l'esprit et du naturel. N'attachez donc jamais d'importance aux petites choses, et par conséquent à ce qui n'est qu'extérieur et frivole. C'est sur l'âme et l'esprit qu'on doit juger la personne, et non sur l'habillement, la figure, le ton et les manières. Si les manières sont décentes, si le ton est modeste et réservé, qu'importent les expressions, ou le choix et l'arrangement des mots.—Mais, maman, j'ai déjà vu plusieurs de nos voisins qui, je me le rappelle à présent, disent aussi du *Bourgogne* et la *Capitale*, et dans leur bouche ces expressions me paroissoient en effet fort indifférentes; je n'ai seulement pas été tenté de m'en moquer; et pourtant, je vous l'avoue, M. de Luzanne m'a paru d'un ridicule! — Cherchez bien la raison de cette différence: peut-être en est-il une.... — Je la devine, s'écria Pulchérie: c'est qu'il fait semblant d'être instruit de ce qu'il ne sait pas; il vouloit faire croire à maman qu'il étoit bien aimable, et. ...— Justement, il a des prétentions qui ne sont pas fondées; et rien ne rend plus ridicule. Il n'a jamais

vécu dans le monde : il voudroit persuader qu'il en sait tous les usages, et qu'il en a conservé le ton. Il a lu quelques ouvrages dans lesquels il a cru trouver une fidèle peinture du grand monde et de ses mœurs ; et sur la foi d'auteurs, très-ignorans à cet égard, il a pris tous les travers que vous lui voyez.

—Mais, maman, il n'a sûrement pas vu dans un *livre imprimé*, qu'il soit d'usage, en parlant à une femme de son frère, d'appeler ce frère par son nom tout court. Il vous a dit, en vous demandant des nouvelles de mon oncle : *Comment se porte l'erglan ?* — Il a vu, n'en doutez pas, cette impolitesse dans des *livres imprimés*. Il y a vu aussi des hommes se tutoyer constamment devant des femmes, et même dans les cercles les plus nombreux et les plus imposans. Il y a vu qu'on appelle les jeunes gens à la mode de *jolis coureurs de toilettes et de coulisses*. Il y a vu qu'un homme, en parlant de sa femme, dit *Madame* tout court ; et que les autres, en lui parlant d'elle, disent : *Nous avons passé chez vous ; ni vous, ni Madame, n'étiez visibles*. Il y a vu mille autres choses d'aussi mau-

vais ton..... — Ce qui m'a le plus choquée, c'est tout ce qu'il a dit au sujet de ma tante..... — Sur la mort de son oncle ?..... — Oh ! oui, cela m'a paru affreux ! — Eh bien ! il a encore pris tout cela dans des *livres imprimés*. Il y a vu qu'il est fort commun de trouver des gens qui, en présence de femmes respectables, ayant même dessein de plaire à ces femmes, affectent de semblables sentimens, et adressent ces révoltans discours à l'héritier lui-même qu'ils rencontrent en grand deuil et avec des pleureuses. — Est-il possible ! Mais dans ces livres prétend-on que ceux qui tiennent de pareils discours soient des gens aimables ? — On répète qu'ils sont méprisables, mais on prétend qu'ils ont de la grâce et de l'esprit, et on les représente tournant toutes les têtes, en gagnant les cœurs des jeunes personnes les plus estimables. — Mais cela est impossible. — Oui, assurément ; de telles peintures sont, grâces au ciel, absolument chimériques. Le monde n'est point encore assez corrompu, non-seulement pour trouver de *l'agrément et des grâces* à celui qui afficheroit avec tant de grossièreté un semblable mépris des bienséances ;

mais cet excès de sottise et de perversité n'y seroit pas toléré par les gens les moins délicats. — Mais, où les auteurs de ces livres ont-ils donc pris des idées si fausses ? — Je vous l'apprendrai un jour; présentement vous ne comprendriez point l'explication que je pourrois vous donner. J'ai fait un petit conte pour votre jeunesse, il a pour titre : *Les deux Réputations*. Vous y trouverez la réponse à votre question. — Notre jeunesse n'arrivera pas de sitôt ! Maman, à quel âge commencerai-je à être une jeune personne ? — A quatorze ou quinze ans, si d'ici là vous vous conduisez bien. — Si je me conduis bien ! Oh ! j'entends cela : pour devenir jeune, il faut devenir raisonnable : cela fait peur... — Oui; car, par exemple, il faut cesser d'être étourdie et curieuse. — *Les deux Réputations !* Voilà un drôle de titre. Maman, si je n'étois plus curieuse à douze ans, le lirois-je alors ? — Non, parce que votre esprit ne seroit point assez formé pour l'entendre. — Maman, dans ce conte vous critiquez les ouvrages qui peignent si mal le monde ? — Devinez si je dois les critiquer; et songez qu'il faut toujours se refuser une critique qui ne tomberoit que

sur des choses frivoles. Ainsi, considérez d'abord, d'après ce que je vous ai dit de ces ouvrages, s'ils peuvent ou non être dangereux. — Premièrement, je vois qu'ils ont été très-dangereux pour M. de Luzanne, qui a cru que tout cela étoit vrai; et qui, afin de passer pour un homme à la mode, et pour tourner les têtes, imite le langage des *jolis coureurs de toilettes*. — D'ailleurs, outre l'inconvénient de prendre un mauvais ton et des manières ridicules, il résulte encore de cette lecture un plus grand mal : c'est, comme nous l'avons déjà dit, de se représenter le monde infiniment plus corrompu qu'il ne l'est en effet; c'est enfin de croire (ce qui n'a jamais existé) que le vice puisse plaire sans aucun déguisement, et qu'une dépravation effrontée et grossière puisse s'allier avec les grâces, séduire la multitude, et des cœurs innocens et vertueux. — Allons, je vois, maman, que vous avez critiqué. — D'autant mieux qu'il y a dans ces ouvrages des scènes bien plus choquantes que celles dont je vous ai parlé : vous en verrez quelques détails dans mon conte. — Oh! que je voudrois voir *ces scènes plus choquantes!*.... Chère ma-

man, dites-nous-en quelques petites choses? — Vous ne pourriez être frappée de l'excès d'invraisemblance. — Ah! pardonnez-moi; car déjà tout ce qui n'est pas vraisemblance m'amuse..... — Ce n'est point là du tout la disposition que je vous désire pour lire mon conte. — Allons, il faudra donc attendre: mais sûrement, maman, vous n'avez point parlé de ces expressions qui avoient frappé mon frère, puisque vous avez trouvé *ses observations minutieuses*. — Je suis forcée d'en parler, pour démontrer que ce prétendu tableau du monde est idéal; ne faut-il pas prouver que les auteurs de ces ouvrages n'ont pas connu le monde; et le puis-je mieux qu'en prouvant qu'ils en ignorent absolument le ton et les usages? — Cela est vrai: ainsi dans ce conte vous nous défendrez de lire tous ces ouvrages? — Tous, non; je ne l'écris au contraire qu'afin que vous puissiez en lire plusieurs, non-seulement sans danger, mais avec fruit. — Quoi! il y en a de bons? — Vous en lirez beaucoup auxquels on ne peut reprocher que le défaut dont nous venons de parler; d'ailleurs, vous y trouverez une sensibilité touchante, des principes excel-

lens, des idées ingénieuses, des tableaux charmans, et presque toujours un dialogue rempli d'esprit, de finesse et de naturel. Quel dommage que l'auteur, avec un mérite si supérieur, n'ait peint le monde que d'après quelques ouvrages qu'il étoit plus qu'un autre en droit de mépriser! En ne consultant que son cœur et sa raison, il eût bien davantage approché de la vérité.

A présent, continua madame de Clémire, parlons de madame de Luzanne et de Sydonie. Comment les trouvez-vous?— Maman, je trouve madame de Luzanne très-aimable, et sa fille me paroît charmante. — Vous avez raison; elles sont obligeantes, réservées, naturelles; et voilà de quoi plaire à tout le monde et dans tous les pays. — J'ai causé tout bas avec mademoiselle de Luzanne; elle me répondoit avec une complaisance, un air si doux! Que seroit-elle donc, si elle avoit eu une bonne éducation? — Mais, je vous prie, qu'appelez-vous une bonne éducation? — Maman..... c'est la nôtre. — Je vous remercie du compliment; cependant ce n'est pas un éloge que je vous demande, c'est une définition. — Une bonne éducation..... c'est d'avoir bien des talens..... Mademoiselle de

Luzanne, a ce qu'elle m'a dit, ne sait ni la musique, ni le dessin; elle n'a jamais eu de maître à danser..... — Vous rappelez-vous d'avoir entendu parler d'une chanteuse de l'opéra, nommée mademoiselle Flore? — Oui, maman; cette personne que ma tante ne voulut pas avoir à la fête qu'elle vous donna? — Justement. Et cette ariette qui fut si mal exécutée, auroit été chantée à merveille par mademoiselle Flore? — Oui; mais mademoiselle Flore n'est pas une personne honnête. — Cependant, mademoiselle Flore chante supérieurement; elle danse bien, elle joue de plusieurs instrumens, *elle a bien des talens*; ainsi, suivant votre définition, elle a reçu une éducation parfaite. — Oh! certainement non, puisqu'elle n'est pas honnête. — Vous sentez donc à présent qu'une éducation qui n'est que brillante, n'est pas une bonne éducation? — Assurément, maman. — Ne vous ai-je pas mille fois répété de ne jamais attacher un grand prix aux choses qui ne sont pas véritablement importantes? On trouve dans les talens mille ressources charmantes: plus on en possède, plus on a d'agrémens, de grâces et de moyens de plaire aux autres, et de se suffire à soi-même; mais

les grâces, les agrémens, peuvent-ils sans les vertus nous rendre heureux ? — Non sûrement, dit César, puisque, pour être heureux, il faut être estimé, aimé..... La danse, le dessin, la musique ne peuvent ni nous rendre estimables, ni nous faire aimer. — Ce ne sont donc que des agrémens frivoles ? — Mais cependant infiniment moins frivoles que la beauté et les charmes extérieurs, parce qu'outre l'amusement inépuisable qu'ils nous procurent, il en coûte de la peine pour les acquérir; et l'on suppose avec raison qu'une jeune personne qui a beaucoup de talens, a dû être docile et capable d'application et de persévérance; et sous ce point de vue, les simples talens agréables méritent sans doute un certain degré d'estime. — Et l'instruction, maman ? — Tout ce qui peut éclairer l'esprit, étendre les idées, doit perfectionner notre raison et nous rendre meilleurs : avoir beaucoup lu, savoir la géographie et plusieurs langues, la géométrie, etc. toutes ces connoissances doivent éclairer l'esprit; par conséquent l'érudition et les sciences ne sont donc pas des choses frivoles ? — Certainement, puisqu'elles peuvent contribuer à nous rendre

estimables. Aussi, elles sont au-dessus des *talens qui ne sont qu'agréables*. — Cela n'est pas douteux, il n'y a même que les qualités du cœur qu'on doive leur préférer.

Maintenant, dites-moi, si vous rencontriez une jeune personne sans talens, ne sachant aucune langue étrangère, n'ayant les élémens d'aucune science, mais aimant la lecture et l'ouvrage, n'étant jamais oisive, d'ailleurs modeste, bonne, égale, toujours obligeante, naturelle et réservée, se défiant d'elle-même, désirant, cherchant des conseils, enfin, joignant la prudence et la discrétion à la franchise : répondez, Pulchérie, diriez-vous que cette jeune personne *n'a pas reçu une bonne éducation ?* — Ah ! maman, j'ai eu tort. Si mademoiselle de Luzanne, comme je le crois, est tout cela, je vous assure que je pense bien à présent que son éducation a été excellente. — Oui ; puisque le vrai but que doit avoir un instituteur, l'objet principal qui doit l'occuper, c'est de réprimer les défauts de son élève et de perfectionner son caractère. S'il le rend bon, vertueux, sociable, il a dignement rempli son noble emploi. — Oh ! je sens cela ; mais, maman,

si l'élève, avec des vertus et de la bonté, pouvoit encore avoir des talens et de l'instruction, l'éducation alors seroit parfaite; et cela est très-possible?—Oui assurément, je m'en flatte, et j'espère qu'un jour vous en serez la preuve; d'ailleurs, je pourrois vous citer plusieurs jeunes personnes qui réunissent aux qualités du cœur et de l'esprit, de l'instruction et des talens agréables; sans compter *Delphine*, *Eglantine*, et cette aimable *Eugénie*.—Ah! maman, je n'oublierai de ma vie cette conversation. Je me souviendrai toujours qu'il ne faut attacher *une grande importance* qu'aux choses essentielles, et je ne confondrai plus les éducations *qui ne sont que brillantes*, avec les *bonnes éducations*, c'est-à-dire, avec celles qui rendent *bon et vertueux*. —Tout ceci doit encore vous apprendre qu'une mère tendre, dans le fond d'une province, sans fortune et sans le secours d'aucun maître, peut, avec de la raison et de la vigilance, donner à sa fille une excellente éducation. Il ne lui faut pour cela que de l'affection, de la patience, et une petite bibliothèque bien choisie.

Le soir même de cette conversation, César et ses sœurs, à souper, se permirent

quelques plaisanteries sur M. de Luzanne. Madame de Clémire leur fit à ce sujet une sévère réprimande. Eh quoi! leur dit-elle, je croyois avoir reçu de vous une grande preuve de confiance; et je vois que ce que j'attribuois à votre tendresse pour moi, n'étoit que l'effet de votre malignité..... — O ciel! maman. — Il est naturel, il est nécessaire de consulter sa mère, de lui faire part de ses opinions, des impressions que l'on reçoit, afin d'apprendre si l'on voit bien, ou si l'on juge mal : ainsi je trouve très-simple que vous me disiez avec franchise ce que vous pensez des personnes qui viennent ici, pourvu que vos observations ne roulent point sur des minuties; mais si dans la conversation on dit une chose qui vous paroisse blesser les bienséances, je vous autoriserai toujours à me faire part de vos remarques. Cette liberté avec moi ne sera que de la confiance; mais quand vous vous la permettrez avec les autres, elle ne sera plus que de l'indiscrétion ou de la médisance..... — Ah! ma chère maman, nous avons eu tort.... — Un tort bien grave..... La médisance, ce vice odieux, est, surtout dans la jeunesse, aussi ridicule, aussi révoltante que haïssable;

non-seulement à votre âge, mais à dix-huit ans, à vingt ans, est-on en état de juger, de décider, et lorsqu'il s'agit de condamner? A cet âge, on n'a point encore de réputation établie. Comment obtiendra-t-on l'estime générale, si l'on montre de la légéreté, de l'indiscrétion, de la malignité? Quand on est sans expérience, quel besoin n'a-t-on pas de l'indulgence des autres? et qui pourroit en avoir pour une jeune personne inconsidérée et méchante? En se livrant à la médisance, elle perd toutes les grâces touchantes de son âge, et elle prouve qu'elle manque également de discernement, d'esprit et de principes.

Cette leçon fit d'autant plus d'impression sur César et ses sœurs, que madame de Clémire la termina, en déclarant que cette faute retarderoit *la reprise des veillées*.... — Et de combien, maman, s'écria-t-on douloureusement? — Je vais, répondit madame de Clémire, travailler au conte merveilleux que je vous ai promis....—Et quand il sera fait, nous aurons les veillées?..... — Non; nous ne les reprendrons que quinze jours après..... — Ah! quel long retard! — C'est sur la faute qui le cause qu'il faut gémir; car vous savez

bien que des murmures prolongeroient encore la pénitence. — Oh! chère maman, pourrions-nous murmurer? Nous sentons bien que vous êtes la justice même; et c'est surtout le repentir qui nous afflige tant. Ici quelques larmes coulèrent; la tendresse maternelle les essuya, et les douces caresses d'une si bonne mère consolèrent d'une punition si sensible.

Cependant madame de Clémire se mit à travailler au petit ouvrage qu'elle avoit promis; et le 15 de juin, elle annonça que son conte étoit achevé et copié. La joie fut extrême; cependant on soupira, en pensant qu'il faudroit encore attendre quinze jours avant d'en entendre la lecture; mais les plaisirs si charmans, si variés de la plus agréable de toutes les saisons, rendirent cette privation moins pénible qu'elle ne l'eût été dans les longues soirées de l'hiver. Les cerises commençoient à rougir, et déjà dans les bois on pouvoit cueillir des fraises. César apprenoit d'Augustin à grimper sur les arbres; il en rapportoit souvent en triomphe de petits nids remplis de chardonnerets, ou de pinsons nouvellement éclos. Heureuse celle de ses sœurs à laquelle ce don charmant étoit destiné! Quelle joie

pure ! quelle reconnoissance il devoit exciter ! Cependant en le recevant, on s'attendrissoit sur le sort de *la pauvre mère* privée de ses petits ; mais on gardoit les nids, et l'on achetoit des cages.... Enfin, on s'amusoit à faire de jolis paniers d'osier, et des corbeilles de joncs, qui devoient contenir *toutes les fleurs des champs et toutes les fraises des bois.* Ces divers amusemens ne faisoient pas négliger la culture du jardin, les jonquilles et les œillets avoient remplacé les jacinthes. Les lilas n'offroient plus de fleurs ; mais comment les regretter ! on voyoit naître les roses.

Un matin que madame de Clémire se promenoit avec l'abbé et sa petite famille, auprès du jardin de ses enfans, Pulchérie demanda la permission d'aller faire *une visite à ses rosiers.* Au même instant elle part en courant, elle entre dans le jardin ; et elle y trouve la plus charmante rose entièrement épanouie : elle veut la cueillir pour l'offrir à sa mère ; mais elle n'a ni couteau ni ciseaux. La tige est grosse et couverte de longs piquans, et Pulchérie n'a pas plus d'industrie que de force : elle imagine d'envelopper sa main dans un pan de son fourreau ; et croyant qu'une toile

mince et légère doit la garantir des épines, elle saisit hardiment la tige. Aussitôt elle pousse un cri perçant, retire avec précipitation ses doigts ensanglantés, et donne au rosier une secousse si violente, que la belle rose en perd la moitié de ses feuilles. A cette vue Pulchérie ne peut retenir ses pleurs. Malgré sa douleur elle s'occupe toujours de l'arbuste chéri; elle craint que le sang qui dégoutte de ses doigts ne ternisse la fraîcheur du feuillage : elle écarte sa main, mais elle trouve quelque douceur à laisser couler ses larmes sur la rose à demi-effeuillée.

Dans ce moment, madame de Clémire, pâle et tremblante, entre précipitamment dans le jardin : l'abbé et ses deux autres enfans la suivoient. Elle avoit entendu le cri de sa fille, et elle accouroit pleine d'effroi. Pulchérie, en voyant sa mère, fut honteuse de sa foiblesse, et courut se jeter dans ses bras. Après avoir conté son aventure : Maman, ajouta-t-elle, c'étoit la plus belle de toutes mes roses, et je vous la destinois! — Ainsi, une ridicule délicatesse n'a point été la cause de ce cri terrible qui m'a fait tant de peur. — Maman.... je ne crois pas avoir crié bien fort.

— Il me semble que je n'ai jamais entendu de cri si pénétrant.... — C'est parce que vous avez reconnu le son de la voix... Ah! chère maman, vous pouvez à peine encore vous tenir sur vos jambes; asseyons-nous... — Enfin, j'en suis charmée; vous ne pleuriez que pour la perte de votre rose que vous vouliez me donner. Cela est aimable!.... — Maman.... — Q'avez-vous, mon enfant? pourquoi cet air embarrassé? — Maman.... c'est que je pleurois un peu aussi de la piqûre.... Cet aveu naïf valut à Pulchérie les tendres caresses et les plus doux éloges. Ah! mon enfant, s'écria madame de Clémire, conserve cette candeur et cette générosité! sois toujours vraie, et ne souffre jamais une louange qui ne seroit fondée que sur une erreur. Il y a de la bassesse et de l'injustice à jouir de l'approbation des autres, quand on ne la mérite pas: c'est à la fois une usurpation et une lâcheté. Une belle âme est heureuse par le bien qu'elle a fait, et non par l'applaudissement qu'elle reçoit.

Il est certain, dit l'abbé, que mademoiselle Pulchérie est naturellement d'une franchise qu'on ne sauroit trop louer. Il seroit bien à désirer qu'elle fût aussi cou-

rageuse qu'elle est sincère. Heureusement, répondit Pulchérie, que le courage n'est pas une qualité nécessaire dans une femme. Il est vrai, reprit l'abbé, qu'une femme n'ayant pas la force d'un homme, ne peut en avoir la bravoure; elle n'est faite ni pour se servir d'une épée, ni pour commander des armées : aussi peut-elle, sans se déshonorer, manquer de courage. Cependant, si elle en est absolument dépourvue, elle est fort à plaindre, et en même temps elle n'est pas parfaitement estimable. On n'exige point d'elle un courage héroïque, mais on ne lui pardonne pas de la pusillanimité; car la lâcheté n'est jamais excusable. D'ailleurs, ajouta madame de Clémire, si vous pleurez pour une piqûre, que feriez-vous donc si l'on vous arrachoit une dent? Comment supporteriez-vous une infinité d'autres maux nécessairement attachés à la condition humaine, tels qu'un violent mal de tête, une colique, une attaque de nerfs?..... — Maman, je voudrois bien devenir courageuse. — Il ne tient qu'à vous. — Comment? — Imitez votre frère; apprenez à souffrir sans vous plaindre : voilà tout le secret. — Mais, cela est bien difficile. — Point du

tout : avec un peu d'empire sur vous-même, et quelques réflexions, vous en viendrez à bout fort aisément. En se plaignant, on s'exagère ses maux, on les augmente; en se faisant la violence de n'en point parler, on s'en distrait. Par exemple, l'autre jour, à la promenade, vous aviez soif : à quoi vous a servi de répéter cent fois : *Que j'ai soif! mon Dieu, que j'ai soif! je meurs de soif!* Vous étiez fort importune, vous nous avez excédés, vous n'avez pris aucune part à la conversation; et tous vos ennuyeux gémissemens ne vous ont pas procuré une goutte d'eau. — Cela est bien vrai : j'ai là une mauvaise habitude; ce qui m'en fâche le plus, c'est de vous avoir ennuyée, ma chère maman. Pour moi, si je vous voyois souffrir, ce ne seroit pas *de l'ennui* que j'éprouverois. — Vous ne pouvez avoir une souffrance imaginaire ou réelle, que je ne la partage, parce que je suis votre mère : ainsi, vos plaintes m'ennuyoient et m'affligeoient; mais si vous n'eussiez pas été ma fille, elles ne m'auroient inspiré que du mépris; car en général on ne plaint les maux légers, que lorsqu'ils sont supportés avec patience.

— Ma chère maman, je me corrigerai, je vous le promets.

Cinq ou six jours après cet entretien, la pénitence de Pulchérie étant finie, madame de Clémire promit de lire à la veillée le conte qu'elle avoit composé. Après le souper, on passa précipitamment dans le salon, et madame de Clémire s'asseyant à côté d'une petite table, tira son manuscrit de sa poche. Avant de commencer la lecture, dit-elle, je dois vous rappeler que j'ai pris l'engagement de ne vous conter que des choses extraordinaires, et en même temps possibles; des événemens qui vous paroîtront incroyables, et qui cependant ou sont arrivés, ou peuvent arriver; en un mot, des phénomènes dont l'existence actuelle ou passée soit parfaitement constatée. Je n'ai inventé dans cet ouvrage que les aventures, c'est-à-dire, la seule partie du conte qui pourra vous paroître croyable. Mais tout ce qui vous semblera *merveilleux*, tout ce qui vous rappellera les contes des fées, est exactement vrai et naturel. — Oh! que cela est charmant!.. Des *vérités incroyables*! cela est bien plus joli que des vérités qui sautent aux yeux!..... — Comment! maman, il faudra

continuellement croire ce que nous ne pourrons pas comprendre? — Mon fils, n'en soyez point humilié : c'est le destin commun, et de l'enfance, et de l'homme raisonnable et curieux. Nos lumières sont trop bornées pour que nous puissions comprendre toutes les vérités qui sont démontrées. Il seroit absurde de croire un fait, uniquement parce qu'il seroit merveilleux : il seroit insensé d'affirmer qu'une chose ne peut exister, parce qu'au premier abord elle paroît incompréhensible. Gardons-nous d'adopter des erreurs; mais ne nous livrons point à cette vaine et ridicule présomption qui rejette avec dédain, et sans examen, tout ce que notre foible raison ne peut concevoir. — Maman, tout le merveilleux de votre conte est bien constaté; ainsi, nous pouvons y croire aveuglément : voilà tout ce qu'il me faut. — Et moi, je voudrois le comprendre; maman, me l'expliquerez-vous? — Oui : je vous en expliquerai ce que j'en sais, c'est-à-dire, très-peu de chose. Je ne suis nullement savante; d'ailleurs, je vous le répète, il existe une infinité de phénomènes dont les hommes les plus savans ne pourroient donner de raisons. — Ainsi, maman, à

chaque fait merveilleux, vous interrompez donc votre récit pour nous donner une explication? — Point du tout; vous sentez que ces interruptions ôteroient tout l'agrément de mon conte. J'ai fait des notes, que nous lirons avec attention dans une seconde lecture de ce petit ouvrage. A présent, voulez-vous m'entendre? je vais commencer. — Ah! volontiers, chère maman! A ces mots, chacun rapprocha sa chaise de madame de Clémire, qui, reprenant son manuscrit, lut tout haut le conte suivant:

ALPHONSE et DALINDE, ou la féerie de l'art et de la nature, conte moral.

« Ce n'est point en se promenant dans nos » campagnes cultivées, ni même en parcourant » toutes les terres du domaine de l'homme, que » l'on peut connoître les grands effets des va- » riétés de la Nature; c'est en se transportant » des sables brûlans de la Torride, aux glacières » des poles, etc. ». (*M. de Buffon.*)

ALPHONSE, le héros de mon histoire, naquit en Portugal. Dom Ramire, son père, ne devoit qu'à la faveur, et ses richesses et ses emplois. Issu d'une famille obscure, mais né avec de la souplesse dans

le caractère, le goût de l'intrigue et de l'ambition, il sut s'introduire à la cour, s'y faire des partisans, y former une cabale, et devenir enfin le favori de son roi. Le jeune Alphonse fut élevé à Lisbonne, dans le palais somptueux de son père. Fils unique de l'homme le plus riche et le plus puissant du royaume, la flatterie, la vile adulation entourèrent son berceau, et corrompirent sa première jeunesse. Dom Ramire, occupé de grands projets et de petites brigues, ne pouvant être à la fois courtisan assidu et père vigilant, se crut obligé de confier entièrement à des mains étrangères l'éducation de son fils. Alphonse eut des maîtres de langues, d'histoire, de géographie, de mathématiques, de musique, de dessin; tous firent l'éloge de ses dispositions merveilleuses, de son esprit, de son génie; cependant Alphonse n'apprit qu'à dessiner des fleurs et à jouer quelques airs de guitare. C'en étoit assez pour charmer toutes les dames de la cour; d'autant mieux qu'Alphonse d'ailleurs leur faisoit entendre qu'il étoit profond géomètre, excellent physicien et grand chimiste. Il le disoit de bonne foi. Son gouverneur, ses maîtres, ses valets, et les

nombreux complaisans de son père lui avoient si souvent répété qu'il étoit un prodige, qu'il n'en doutoit pas. Non-seulement il se croyoit le jeune homme le plus distingué de la cour par ses talens, sa figure et son instruction, mais il pensoit encore que sa naissance étoit aussi illustre que sa fortune étoit considérable ; car depuis sa faveur, dom Ramire, dans ses momens perdus, avoit composé une superbe généalogie qui faisoit remonter son origine jusqu'aux temps fabuleux de Lusus (*a*). Ce fruit des loisirs de dom Ramire n'en imposoit qu'à son fils. Le monde et les courtisans ne croient pas aisément *aux vieux titres* qu'on ne retrouve que lorsqu'on a fait sa fortune. Mais Alphonse, trop vain pour n'être pas crédule à cet égard, ne voyoit au-dessus de son père et de lui que son souverain et les princes de la famille royale. Enfin, Alphonse enivré d'orgueil, plein d'ignorance, de présomption et de fatuité, gâté par le faste, la flatterie, la faveur,

(*a*) Les Portugais s'appeloient anciennement *Lusitaïns ;* nom qui, suivant une tradition fabuleuse, leur vient de *Lusus* ou *Lysas*, l'un de leurs rois, fils ou compagnon de Bacchus.

Alphonse n'étoit pas corrompu sans ressource. Il avoit du courage, un cœur sensible et de l'esprit. L'inconstance de la fortune lui préparoit la plus utile de toutes les leçons.

Dom Ramire n'avoit dû son élévation qu'à l'intrigue : une nouvelle intrigue changea sa destinée. Il fut disgracié et dépouillé de tous ses emplois. Alphonse étoit alors âgé de dix-sept ans. Cette révolution imprévue, non-seulement ravissoit à dom Ramire tout ce qui pouvoit flatter son orgueil, mais elle lui enlevoit encore la plus grande partie de ses richesses ; et il étoit du nombre de ces ambitieux subalternes, qui regrettent également et les honneurs et les pensions : d'ailleurs, il avoit des dettes. Sa disgrâce rendit ses créanciers aussi importuns et aussi pressans qu'ils avoient été jusqu'alors patiens et modérés. Il fallut, pour les satisfaire, vendre ses terres, et les vendre fort au-dessous de leur valeur. Enfin, dom Ramire ne sauva de toute sa fortune que son superbe palais de Lisbonne. Il est vrai que ce palais contenoit encore d'immenses richesses en tableaux, en meubles, en argenterie, et surtout en diamans. Dom Ramire, obligé de se dé-

faire de cette magnifique habitation, n'attendoit qu'une occasion favorable, lorsqu'un événement terrible vint mettre le comble à ses malheurs. Il n'avoit point encore déclaré à son fils que l'état des ses affaires le forçoit à vendre son palais et à se retirer dans le fond d'une province. Il se décida enfin à lui parler avec vérité sur sa situation, et l'envoya chercher un matin pour lui ouvrir son cœur.

Lorsqu'ils furent seuls : Alphonse, dit dom Ramire, apprenez-moi l'effet qu'ont produit sur vous, et ma disgrâce et le renversement de ma fortune? Mon père, répondit Alphonse, j'ai toujours entendu dire, durant votre faveur, que nul ministère n'avoit été aussi glorieux que le vôtre; que la nation vous admiroit et vous chérissoit : ainsi, j'ai pensé que l'amour des peuples et la gloire devoient vous consoler d'une injuste disgrâce. D'ailleurs, nous avions tant d'amis! Quand vous voudrez les recevoir, ils reviendront tous, n'en doutez pas; Nugnès, dom Alvar, et beaucoup d'autres que j'ai rencontrés, me l'ont protesté; ils m'ont dit que plusieurs d'entr'eux n'ont paru s'éloigner de vous qu'afin de vous mieux servir en secret. Enfin, il

vous reste une fortune immense, la naissance la plus illustre : quoi que l'envie puisse tramer, vous serez toujours le plus grand seigneur du royaume.....

Alphonse, interrompit dom Ramire, vous vous abusez..... Eh quoi donc! ignorez-vous que le nom de mon père étoit absolument inconnu? Non, reprit Alphonse : je le sais; mais je sais aussi que ces vieux titres que vous avez retrouvés depuis quelques années, nous égalent à tout ce qu'il y a de plus grand en Portugal : vous-même, mon père, avez daigné me le dire en me les montrant, ces titres précieux que contient une cassette renfermée dans votre cabinet. A ces mots, dom Ramire soupira. Il avoit eu en effet la ridicule vanité d'acheter une généalogie, et il n'avoit senti que depuis sa disgrâce combien cette indigne supercherie est méprisable et superflue. Il voyoit enfin ce que la flatterie jusqu'alors avoit su lui cacher : c'est, qu'excepté son fils, tout le monde connoissoit sa naissance, et se moquoit de ses folles prétentions à cet égard. Il auroit bien voulu désabuser Alphonse; mais il ne pouvoit se résoudre à faire l'aveu d'un mensonge si bas. Dans cette perplexité il gardoit triste-

ment le silence, lorsque tout à coup il tressaille et voit Alphonse chanceler. Dom Ramire pâlit et se lève : Sauvez-vous, mon père, s'écrie Alphonse; appuyez-vous sur mon bras : venez.... En achevant ces mots, il entraîne impétueusement son père. Au même instant ils entendent mille cris confus : ils se précipitent vers l'escalier; une partie de plancher s'entr'ouvre sous les pas d'Alphonse; pour ne pas entraîner son père dans sa chute, il abandonne son bras; et tombant avec les débris du mur qui s'écroule, il disparoît aux yeux de dom Ramire éperdu.

Alphonse, légèrement blessé, se relève, il se trouve au rez-de-chaussée dans le cabinet de son père. Au milieu des décombres qui l'environnent, deux cassettes frappent ses regards. L'une contient toutes les pierreries de son père; l'autre renferme ces titres généalogiques si vantés jadis par dom Ramire. Alphonse n'hésite pas; voulant du moins, dans ce désastre horrible, sauver ce qui lui paroît le plus précieux, il saisit la cassette où sont les papiers. Alors il s'élance vers la porte, il entre dans le jardin; mais, inquiet du destin de son père, il alloit, au péril de sa vie, rentrer dans la maison,

lorsqu'il entendit sa voix, et un instant après, il l'aperçut à l'autre bout du jardin. Ce ne fut pas sans peine qu'il le rejoignit. Le terrain qu'il parcourt, semblable à la mer agitée par une violente tempête, s'enfonce ou s'élève sous ses pas. Son oreille est frappée d'un bruit souterrain pareil au mugissement des vagues en furie se brisant contre des rochers. Alphonse chancelle, tombe, se relève, retombe encore; et ne pouvant se soutenir sur ses jambes, rampe, roule et se traîne avec effort. Il voit de tous côtés la terre se fendre et former de longs sillons, d'où s'élancent avec rapidité des feux étincelans et des flammes subtiles qui s'élèvent et s'évanouissent dans les airs. Le ciel est obscurci, des éclairs pâles et livides percent les sombres nuages qui le couvrent, le tonnerre gronde, éclate; Alphonse voit sur sa tête la foudre menaçante, et l'enfer entr'ouvert sous ses pas. Souvent, lorsqu'il croit approcher de son père, une nouvelle secousse l'en éloigne, la sueur inonde son visage; ses cheveux et ses habits sont couverts de sable et de poussière; mais, dans cet affreux désordre, il n'abandonne jamais sa chère cassette : il imagine que dom Ramire la recevra avec transport.

Cette idée soutient ses forces et son courage..... Enfin il n'est plus qu'à deux pas de son père, qui lui tend les bras. O mon père, s'écrie Alphonse, voyez cette cassette..... — Ce sont mes diamans, interrompt vivement dom Ramire? Non, non, reprit Alphonse : j'ai su mieux choisir; ce sont vos papiers que j'ai sauvés.

A ces mots, dom Ramire consterné, lève les yeux au ciel. Je suis cruellement puni, dit-il, d'une ridicule vanité. Il n'en put dire davantage : ses pleurs lui coupèrent la parole. Alphonse, trop préoccupé, trop agité pour comprendre le sens de ces paroles, reste dans son erreur, et s'approchant de dom Ramire, il le reçoit dans ses bras..... Un moment de calme leur laissa la possibilité de considérer les tristes objets qui les environnoient. Ils étoient assis vis-à-vis de leur palais à moitié détruit. Ce palais superbe, élevé depuis dix ans, ce palais si neuf, si brillant la veille, n'est plus qu'une ruine! En voyant ces toits écroulés, ces pilastres brisés, ces colonnes abattues, on croiroit que le temps seul a pu produire une si terrible révolution; il semble qu'il ait fallu des siècles pour détruire un monument bâti avec tant de magnificence et

de solidité; et cependant cette affreuse destruction est l'ouvrage de quelques minutes!..... Ce jardin, chef-d'œuvre de l'art et de la nature, n'offre plus que l'effrayante image du chaos. Ce n'est plus qu'un amas informe de sable, de boue et de feuilles desséchées. Là, ce matin encore, on admiroit une superbe cascade : elle a disparu. A la place de cette montagne artificielle qui coûta des sommes prodigieuses, maintenant on n'aperçoit plus qu'un gouffre horrible! Que sont devenus ces bosquets de citronniers, ces statues de marbre, ces vases d'albâtre et de porphyre?.... On en voit encore quelques vestiges, on en retrouve quelques fragmens brisés; le reste est englouti!....

Dom Ramire tourne de tous côtés ses regards désolés : il est assis près d'un petit bois qu'il a vu naître, et dont les arbres déracinés sont épars, ensevelis ou couchés dans la fange ; ces arbres, faits pour survivre à la main qui les a plantés, et qui viennent d'être arrachés du sein de la terre, avec autant de rapidité que l'ont été les tapis de verdure et les fleurs légères qui croissoient sous leur ombrage!.... — O jour affreux, s'écrie douloureusement dom Ra-

mire ! que de travaux perdus ! que de trésors enterrés dans ces tristes lieux ! Ah !..... que n'ai-je fait un autre usage de tout l'argent que m'a coûté ce malheureux palais !... Mais le tremblement de terre (2) paroît se calmer : essayons de regagner la maison. Si nous pouvions du moins sauver mes diamans !.... Comme il achevoit ces mots, une secousse épouvantable le renverse sur la terre : dans cet instant les murs du jardin s'écroulent de tous côtés, le palais s'abîme et disparoît. Dans l'espace qu'il occupoit, s'élève en tourbillon un nuage épais de poussière et de fumée : au même moment dom Ramire aperçoit une troupe de scélérats armés de torches enflammées, et se traînant vers les débris du palais, dans l'intention de le piller (3). Alphonse veut s'élancer vers ces brigands effrénés : son père le retient, et le serrant dans ses bras, le baigne d'un déluge de pleurs.... O mon fils, dit dom Ramire, éloignons-nous d'un séjour plein d'horreur. Ces murs abattus favorisent notre fuite ; nous sommes près des bords du Tage : allons chercher un abri sur les vaisseaux.

Alphonse, donnant le bras à son père, et tenant toujours sa cassette, sort du jar-

din, et se trouve dans une place publique dont toutes les maisons sont renversées et consumées par les flammes d'un incendie universel. Après avoir couru mille dangers affreux, dom Ramire et le jeune Alphonse sont enfin reçus à bord du vaisseau commandé par le brave et généreux Fernandez; Fernandez, qui jadis eut à se plaindre de dom Ramire, mais qui, dans cette calamité publique, ne voit plus dans un ancien ennemi que l'homme malheureux auquel son secours est nécessaire. Il accueille dom Ramire, l'embrasse et le console, car la compassion des belles âmes est si tendre et si délicate, qu'elle adoucit les maux les plus cruels. En même temps, comme Fernandez ne laisse échapper aucune plainte sur sa propre situation, dom Ramire le questionne. Vous aviez, dit-il, une grande fortune; cette horrible catastrophe ne l'a-t-elle pas détruite? — Ma maison de Lisbonne est consumée..... — Cette perte est considérable? — Non; ma maison étoit petite et simple.... — Et vos bijoux, vos diamans, les avez-vous sauvés? — Je n'en ai point. — Aviez-vous un jardin? .... — Oui; mais dans une terre éloignée de Lisbonne, où je passe la moitié de ma vie....

dans l'Alentéjo (*a*). — J'en ai entendu parler. Fasse le ciel que le tremblement de terre n'ait pas ravagé cette province! Votre château est-il beau? — Non; mais il est commode. — N'avez-vous pas formé là quelques établissemens avantageux? — Oui, satisfaisans. — De quel genre? — Une manufacture et un hôpital. — La manufacture vous rapporte beaucoup? — Oui, elle fait subsister une grande quantité d'ouvriers, et paie une partie des frais de l'hôpital. — Je vois que vous faites un digne usage de votre fortune!.... Le ciel vous la conservera. Ah! c'est surtout avec une âme aussi bienfaisante, qu'il est affreux d'être ruiné et de se voir forcé d'abandonner des établissemens glorieux. — On se console alors par le souvenir du bien qu'on a fait. Ces derniers mots arrachèrent un profond soupir à dom Ramire. Il regrettoit amèrement le vain usage qu'il avoit fait de sa fortune: ses yeux s'ouvroient enfin, mais trop tard, pour son repos et pour sa gloire.

Dom Ramire, totalement ruiné, reçut de son souverain, grâce aux sollicitations

(*a*) Province de Portugal entre le Tage et la Guadina; Evora en est la capitale.

de Fernandez, une pension très-modique, mais qui du moins lui assuroit les moyens de subsister. Il résolut de se retirer dans une province et de se fixer dans le Beïra (*a*). En effet, il partit avec son fils, et fut s'établir dans une retraite obscure et champêtre, sur les bords agréables du Mondégo. Là, suivi de souvenirs importuns et de regrets amers, il ne put trouver la tranquillité qu'il cherchoit.

Alphonse, dévoré d'ambition, et dont les revers n'avoient diminué ni la présomption ni l'orgueil, se consoloit du renversement de sa fortune, par l'espoir d'en faire une avec le temps, plus éclatante et plus solide que n'avoit été celle de son père. Il formoit mille projets extravagans et chimériques, dont son ignorance et sa vanité ne lui permettoient pas de sentir l'absurdité. Incapable de réfléchir et de s'occuper d'une manière utile et raisonnable, il passoit une partie des jours à lire des romans. Cette lecture frivole et dangereuse exaltoit, enflammoit son imagination, et lui donnoit les idées les plus fausses et du monde et des hommes. Non loin de la retraite qu'il ha-

(*a*) Coïmbre en est la capitale.

bitoit, se trouvoit la fameuse fontaine de l'*Amour*, nom qu'elle doit à deux amans infortunés, que jadis une passion imprudente conduisit souvent sur ses bords. Ce fut là que dom Pèdre et la belle et sensible Inès s'entretinrent mille fois de leur penchant secret (*a*). Deux antiques palmiers ombragent la fontaine : ils sont unis l'un à l'autre par une guirlande flexible de pampres et de lierre ; l'eau s'élançant impétueusement d'un rocher majestueux, retombe en cascade, et forme sur un lit de cailloux, un large ruisseau qui serpente lentement, avec un doux murmure, parmi des gazons toujours verts et des buissons de myrtes, de citronniers et de lauriers-roses.

Alphonse alloit souvent lire ou rêver dans cet asyle champêtre. Un matin qu'il s'y rendoit plus tard qu'à l'ordinaire, il entendit, en s'approchant de la fontaine, deux

(*a*) Telle est en effet la tradition. Cette fontaine existe encore en Portugal, près du Mondégo, sous le nom de *Fontaine de l'Amour*. Le Camoëns, dans son beau poëme de la Lusiade, fait naître cette fontaine des larmes que la mort d'Inès fit répandre aux nymphes du Mondégo.

personnes qui s'entretenoient ensemble dans une langue étrangère. Alphonse distingue un son de voix d'une douceur inexprimable, qui excite toute sa curiosité. Il s'avance avec émotion derrière un buisson de myrte, dont il écarte les branches ; et, sans être aperçu, il découvre l'objet le plus digne de fixer l'attention et les regards : c'est une jeune personne à peine âgée de quinze ans, d'une beauté parfaite, assise au bord de la fontaine, à côté d'un homme qui paroît être son père. Dans ce moment elle écoute avec une extrême attention l'inconnu qui lui parle. On voit que ce dernier fait un récit intéressant ; il montre les palmiers, la fontaine. Alphonse juge à ses gestes, qu'il conte l'histoire de la malheureuse Inès ; la jeune personne, les yeux levés et fixés sur l'inconnu, garde un profond silence : mais l'expression de son visage fait deviner aisément tout ce qu'on lui dit. La curiosité, la crainte, la pitié se peignent successivement dans ses regards, et avec tant d'énergie, qu'Alphonse croit lui-même entendre le récit qu'elle écoute. Bientôt il voit couler ses larmes ; il pleure avec elle la mort d'Inès. Ensuite les larmes de la jeune personne s'arrêtent tout à coup ; elle pâlit,

l'effroi, l'indignation succèdent à l'attendrissement. Alphonse frémit comme elle, et déteste les excès auxquels la passion et le désir de la vengeance portèrent l'infortuné dom Pèdre !.... L'histoire d'Inès est finie : cependant l'inconnu parle encore : sans doute il fait de sages réflexions sur le danger des passions, et sur la criminelle et fatale imprudence d'un jeune cœur qui, sans l'aveu de ses parens, ose faire un choix et disposer de lui-même. La charmante étrangère se jette dans les bras de l'inconnu, avec l'expression touchante de la plus vive sensibilité ; ensuite, tournant ses yeux mouillés de pleurs vers cette fontaine, dont l'écho répéta jadis les sermens indiscrets de l'amour, elle soupire ; et, tombant à genoux, elle élève vers le ciel ses belles mains fortement jointes. Elle paroît promettre à l'auteur de ses jours une obéissance éternelle : dans cette attitude, sa beauté avoit quelque chose d'angélique et de céleste.

Alphonse ne peut contenir les transports de son admiration ; une vive exclamation lui échappe : au même moment, craignant d'être découvert, il s'éloigne précipitamment du buisson. Rempli de ce

qu'il vient de voir, il suit au hasard le premier sentier qui se présente. Bientôt, sortant de sa rêverie, il retourne sur ses pas, et reprend le chemin de la fontaine; mais il n'y retrouve plus la charmante inconnue. Alphonse contemple tristement la place qu'elle occupoit! il se la représente aux genoux de son père, il croit la voir encore; et cependant cette illusion ne l'empêche pas de sentir vivement son absence. Son cœur est oppressé, ses yeux sont remplis de larmes!..... Il étoit plongé dans une profonde méditation, lorsque tout à coup il entend un cri douloureux, qui retentit jusqu'au fond de son âme. Il court, il vole: quel objet frappe ses regards!.... C'est la belle inconnue seule, pâle, échevelée, et fuyant un taureau furieux qui la poursuit... Alphonse s'élance vers elle, la saisit dans ses bras, l'enlève au moment même, où, terrassée par l'excès de sa frayeur, elle venoit de tomber à dix pas du taureau. Alphonse, chargé d'un fardeau si précieux, se détourne rapidement du chemin de l'animal en fureur, et porte l'inconnue évanouie sur une roche élevée, derrière les palmiers de la fontaine. Alors on aperçoit le père de la jeune personne.

Il accourt éperdu, et voyant sa fille en sûreté, bénit le ciel et son libérateur. Il se précipite vers la fontaine. Dans cet instant, le taureau se retourne, et dirige sa course sur l'inconnu. Ce dernier, pour l'éviter, n'a pas le temps de monter sur la roche : en vain Alphonse, tenant d'un bras l'étrangère toujours sans connoissance, lui tend l'autre main : l'étranger lui crie en portugais de ne point abandonner sa fille sur cette roche escarpée, et se range derrière le plus gros des arbres. Le taureau veut passer entre les deux palmiers : le passage est étroit ; il s'y précipite. Sa tête et ses cornes s'embarrassent dans les festons de pampre : les deux arbres lui serrent fortement les flancs ; il s'abat. L'inconnu saisit cet instant ; il tire de sa poche un étui, il l'ouvre, il y prend une aiguille, et l'enfonce dans la croupe du taureau. Quelle est à cette vue la surprise d'Aphonse ! Le taureau pousse un mugissement effroyable : il fait un effort pour se relever, il chancelle, il retombe, se débat ; toutes ses forces l'abandonnent ; il expire.

Ah ! pour le coup, s'écrient les enfans tous à la fois, ceci n'est pas possible !

— Pardonnez-moi, dit madame de Clémire. — Comment ! maman, reprit Caroline, un taureau terrassé, tué par une piqûre d'épingle..... — Cela est très-possible. — Voyez donc, dit Pulchérie, si j'avois tort de pleurer quand cette épine de rose m'a piquée ! — Cette épine n'étoit pas tout à fait aussi dangereuse que l'aiguille de mon inconnu. — Maman, cette aiguille étoit-elle bien longue?..... — Non; elle étoit beaucoup plus courte que les grandes épingles qui attachent mon chapeau.... — Cela est incroyable, et nous trouverons dans vos notes l'explication de ce prodige?... — Assurément... — Oh ! que cela est curieux !..... — J'ai bien d'autres choses à vous dire, plus étonnantes encore. — La belle histoire ! ah! ma chère maman, ayez la bonté de la continuer : nous ne vous interromprons plus.

Alphonse, reprit madame de Clémire, fut aussi surpris que vous l'êtes de la mort subite du taureau, l'étonnement le rendoit immobile, lorsque l'inconnu monta sur la roche et prit sa fille dans ses bras, au moment où, recouvrant l'usage de ses sens, elle ouvroit les yeux. Alphonse ne fut pas un

témoin insensible de la joie touchante du père et de la fille. Cette dernière n'entendoit pas le portugais : elle ne pouvoit remercier Alphonse ; mais elle conta en peu de mots à son père de quel affreux péril elle avoit été délivrée. L'inconnu témoigna la plus vive reconnoissance au généreux libérateur de sa chère Dalinde (c'étoit le nom de la jeune personne) ; et tandis qu'il parloit, Dalinde jeta sur Alphonse un regard timide, plus expressif encore que le discours de son père. Alphonse pénétré, transporté, pour prolonger un entretien si doux, fit avec distraction quelques questions à l'inconnu. Il s'informa de la manière dont il avoit été séparé de sa fille. L'inconnu répondit qu'il cueilloit des simples ; que Dalinde, occupée du même soin, s'étoit un peu éloignée de lui, sans cependant être hors de sa vue ; que levant la tête, il l'avoit aperçue courant avec une vîtesse inconcevable, et déjà à plus de six cents pas de lui ; qu'au même moment, découvrant le taureau qui la poursuivoit de loin, il s'étoit précipité vers le chemin qu'elle avoit pris ; mais qu'ayant rencontré sous ses pas un tronc d'arbre, il étoit tombé ; que cet accident, en retardant sa course,

l'avoit empêché de rejoindre Dalinde. Quand l'inconnu eut fini ce récit, Alphonse lui demanda s'il comptoit séjourner quelque temps en Portugal. Non, reprit l'inconnu : nous partons incessamment pour l'Espagne, que nous désirons voir avec détail. A ces mots Alphonse, consterné, baisse les yeux, et garde un morne silence; et l'inconnu, lui renouvelant encore dans les termes les plus affectueux tous ses remercîmens, se lève, prend congé de lui, et disparoît avec Dalinde.

Alphonse reste quelques instans immobile et pétrifié; ensuite, revenant à lui, il s'arrache impétueusement de la fontaine; il veut retrouver l'inconnu, lui faire mille questions, et surtout apprendre quel est son nom, son pays..... Il ne conçoit pas qu'il ait pu le laisser partir sans avoir pris de lui des informations si intéressantes; il marche, il court comme un insensé : toutes ses recherches sont vaines. Accablé de fatigue et de désespoir, il revient à la fontaine. Comme il en approchoit, il aperçoit sur le chemin quelque chose de brillant; il s'avance : il voit un large ruban bleu, brodé d'or; son cœur palpite : il reconnoît l'écharpe de Dalinde! C'est dans ce lieu

même que Dalinde, saisie d'effroi, tomba privée de connoissance, et c'est là qu'Alphonse, en l'enlevant dans ses bras, dénoua le ruban qui ceignoit sa taille. Alphonse, attendri, ramasse avec transport, avec respect, ce ruban si cher à ses yeux. L'écharpe de Dalinde est la ceinture des grâces et de l'innocence. Il fait en soupirant le serment de conserver toujours ce gage précieux qu'il doit au hasard; cependant les heures s'écoulent, Alphonse ne peut s'arracher de la fontaine, et la nuit l'eût surpris plongé encore dans sa rêverie, si dom Ramire ne fût venu lui-même le chercher.

Dom Ramire n'avoit point présidé à l'éducation de son fils; il n'avoit jamais désiré sa confiance, il ne la possédoit pas. Alphonse ne lui parla point de son aventure; il lui cacha avec soin son trouble et son agitation. Livré aux idées romanesques qui séduisoient son imagination, il n'avoit plus qu'un seul plaisir, celui de passer des heures entières à la fontaine où Dalinde s'offrit à sa vue. Là, tout lui rappelle l'objet que la raison devroit écarter de son souvenir; ici, Dalinde aux genoux de son père, se retrace à sa mémoire. En fixant sa pensée

sur ce tableau touchant, il voit, il admire la beauté ornée de tous les charmes de l'innocence et de la vertu..... Près de ce bois, Dalinde lui dut la vie; sur ce rocher, Dalinde ouvrit les yeux; Alphonse obtint d'elle un regard. Dalinde fut assise à l'ombre de ces palmiers; cette eau pure a réfléchi son image..... Alphonse se consume en vains regrets sur les bords dangereux de cette onde fatale. Tel la fable nous dépeint le malheureux Narcisse, foible victime d'un amour insensé; tel Alphonse pâle, abattu, sans force, sans courage, fixe des yeux noyés de pleurs sur la *Fontaine de l'Amour*. Les échos de ce lieu solitaire, qui jadis ont retenti si souvent du nom d'Inès, maintenant ne répètent plus que celui de Dalinde : ce nom chéri est tracé sur tous les arbres, sur ces mêmes palmiers autrefois couverts des chiffres d'Inès. Alphonse chante sur sa guitare des romances qu'il a composées pour Dalinde, et il grave sur les rochers des vers dictés par l'amour et la mélancolie. Toutes ces folies romanesques l'occupèrent vivement pendant quelques jours; mais comme les goûts et les plaisirs que la raison réprouve ne peuvent être durables, bientôt son ima-

gination se refroidit; le dégoût et l'ennui succédèrent à l'enthousiasme; les chants et les plaintes cessèrent; les échos de la fontaine devinrent muets; et les arbres, l'onde et la verdure perdirent le pouvoir de lui inspirer des romances, des vers, et de profondes rêveries.

Dom Ramire, frappé de l'altération qu'il remarquoit dans ses traits et dans son humeur, le questionna. Alphonse avoua que l'ennui le consumoit; et n'ayant point oublié que l'inconnu devoit faire en Espagne un assez long séjour, Alphonse ajouta qu'il brûloit du désir de voyager, et de connoître l'Espagne. Dom Ramire qui, de son côté, n'avoit en lui-même aucune des ressources qui font aimer la solitude, saisit avec plaisir cette proposition, et deux jours après l'on partit pour l'Espagne. Ils parcoururent d'abord la province de Tralos-Montes, et de là ils entrèrent en Espagne par la Galice; ensuite ils traversèrent toute la partie septentrionale de l'Espagne, les Asturies, la Biscaye, la Navarre, l'Aragon, et ils arrivèrent en Catalogne (4). Toute la passion d'Alphonse pour Dalinde s'étoit rallumée depuis qu'il étoit en Espagne; l'espoir et le désir de la retrouver ranimoient

avec force des sentimens qui n'étoient produits que par une imagination exaltée. Alphonse éprouvoit la plus vive impatience d'arriver à Madrid, croyant qu'il ne pouvoit manquer de rencontrer Dalinde dans la capitale de l'Espagne, mais dom Ramire voulut absolument séjourner dans la Catalogne : il eut la curiosité d'aller voir le fameux Mont-Serrat. Cette montagne, composée de rochers escarpés, est si élevée, que lorsqu'on est parvenu à son sommet, les autres montagnes voisines qui l'environnent, semblent s'affaisser, et, ne paroissant plus qu'au niveau de la plaine, laissent découvrir la vue la plus majestueuse et la plus étendue (*a*). Au pied d'un des rochers de cette solitude, on voit un monastère antique (*b*) : « mais la partie » la plus intéressante de la montagne est » le désert ; c'est là que sont répandus plu-

(*a*) On découvre, dit-on, de cette hauteur jusqu'aux îles Baléares, aujourd'hui Majorque et Minorque, qui en sont éloignées de plus de soixante lieues. (Voyez *Nouveau voyage en Espagne, fait en* 1777 *et* 1778, *tome* 1.)

(*b*) Saint Ignace s'y dévoua à la pénitence, et y forma le dessein de fonder la compagnie de Jésus.

» sieurs hermitages, asyles touchans aux » yeux de la vraie philosophie. On trouve » dans chacune de ces retraites, une cha- » pelle, une cellule, un puits creusé dans le » roc, un petit jardin : les hermites qui les » habitent sont presque tous des gentils- » hommes qui, dégoûtés du monde, vien- » nent dans ce séjour tranquille se livrer » entièrement à la méditation (*a*) ».

Au jour naissant, dom Ramire et son fils se rendirent au Mont-Serrat. L'aspect de la montagne pourroit faire renoncer au dessein de la gravir; son élévation prodigieuse, et les énormes pointes de rochers dont elle est hérissée de toutes parts, ne promettent pas une promenade agréable; mais en parcourant ces roches menaçantes, on rencontre des vallons délicieux, des gazons émaillés de mille fleurs champêtres, des bocages charmans, ouvrage de la simple nature; des cascades qui se précipitent de la cime des rochers, et dont les formes variées, le mouvement et le bruit animent, embellissent cette solitude (5), asyle fortuné de la paix et de la vertu.

Dom Ramire, en entrant dans le désert,

(*a*) Voyez l'ouvrage cité ci-dessus, tome 1.

rencontra un des hermites qui se promenoit en lisant. Sa figure noble et vénérable le frappa; il passa auprès de lui. Comme dom Ramire s'entretenoit avec son fils, l'hermite, en entendant parler portugais, leva les yeux et s'approcha de dom Ramire. Il lui témoigna la joie qu'il éprouvoit de rencontrer un compatriote, et l'invita à venir se reposer dans son hermitage. La proposition fut acceptée avec reconnoissance : le vieillard offrit aux deux voyageurs des fruits et des légumes. Ensuite Alphonse, désirant reprendre sa promenade, sortit de l'hermitage, en disant à son père qu'il alloit l'attendre dans le désert. Le vieillard conduisit dom Ramire dans son jardin : ils s'assirent à côté d'une chute d'eau, sur un rocher couvert de mousse. Alors dom Ramire prenant la parole et l'adressant à l'hermite : Mon père, lui dit-il, quelle révolution dans la fortune, quels revers ont pu vous arracher de notre patrie commune, et vous fixer dans cette retraite? Il est aisé de connoître par vos manières, par votre langage, que vous n'étiez pas né pour finir vos jours dans un désert? En effet, répondit l'hermite en soupirant; pour mon malheur, j'ai

connu le monde et la cour... Ces mots inspirèrent à dom Ramire la plus vive curiosité; le vieillard consentit à la satisfaire. Il vous importe peu, dit-il, de savoir quel est mon nom. Il y a douze ans que j'habite cette montagne: on doit croire en Portugal que je n'existe plus. Je me suis consacré à l'oubli; ainsi je ne vous parlerai point de ma famille; mais je vais en peu de mots vous conter ma déplorable histoire.

Madame de Clémire alloit continuer sa lecture; mais la baronne donna le signal de la retraite. En vain plusieurs voix s'élevèrent pour demander une prolongation d'un quart d'heure : il fallut se retirer.

A la veillée suivante, madame de Clémire reprenant son récit : Nous en sommes restés, dit-elle, à l'histoire de l'hermite; ainsi, c'est lui qui va parler. Alors, ouvrant son manuscrit, elle lut ce qui suit :

« — Ma famille est une des plus anciennes du Portugal : je reçus une éducation distinguée; j'héritai d'une fortune honnête. Quelques succès à la guerre m'obtinrent l'estime et les bienfaits de mon souverain. J'épousai une femme que j'ai-

» mois; je devins père; rien ne manquoit
» à ma félicité. Tel étoit mon sort, lors-
» que le feu roi mourut : cet événement
» me privoit d'un maître chéri, d'un pro-
» tecteur, d'un père; car pour l'honnête
» homme et le sujet fidèle, un bon roi
» réunit tous ces titres sacrés. Je quittai
» la cour, je me retirai dans une terre
» éloignée de Lisbonne, et je me consacrai
» entièrement à l'éducation de mon fils.
» Ce fils, objet de ma plus tendre affec-
» tion, répondit à mes soins au-delà même
» de mon attente. Quand il fut en âge de
» paroître à la cour, je confiai sa jeunesse
» à un parent, qui le conduisit à Lisbonne,
» et je restai dans ma solitude. J'étois pour
» la première fois séparé de mon fils, et
» jamais je ne fus plus heureux..... Je me
» représentois ses succès, je m'enivrois des
» plus chères espérances;..... l'espérance,
» ce bien fragile et trompeur, mais le plus
» doux peut-être qui nous soit accordé, et
» dont le cœur d'un père peut seul con-
» noître tous les charmes! quand l'intérêt
» personnel produit cette illusion flatteuse,
» la raison l'affoiblit, la modère ou la dis-
» sipe. Eh! quel père jamais a su mettre
» des bornes aux espérances qu'il conçoit

» de son fils!..... Hélas! je crus voir une
» partie des miennes se réaliser! Mon fils
» eut en effet des succes brillans. Son nom,
» mes anciens services, dont sa présence fit
» revivre le souvenir, et mieux encore son
» esprit, son caractère et ses agrémens,
» lui firent obtenir à la cour des distinc-
» tions que l'amour de son père et la ja-
» lousie des courtisans ne manquèrent pas
» de regarder comme un commencement
» de faveur. Il vit à Lisbonne une jeune
» personne qui joignoit aux talens, aux
» vertus, aux grâces, tout l'éclat que peu-
» vent donner une naissance illustre et
» une fortune considérable. Mon fils pré-
» tendit à sa main; j'autorisai le choix de
» son cœur, et cet attachement, ap-
» prouvé par un père, fit le destin de sa
» vie. Les parens de cette personne con-
» sentirent à l'union qui devoit assurer le
» bonheur de mon fils, mais à condition
» qu'il obtiendroit une place à la cour. Mon
» fils demanda cette place; on promit de
» la lui donner avant trois mois; mais on
» exigea, pour des raisons qu'on lui dé-
» tailla, qu'il tînt cette faveur secrète jus-
» qu'au moment où il en devoit jouir; ce-
» pendant, on lui permit de la confier aux

» parens de celle qu'il devoit épouser. Il
» leur fit part sur-le-champ d'une si heu-
» reuse nouvelle. On le présenta en qua-
» lité d'époux à la jeune personne, qui lui
» laissa connoître, dans cette dernière en-
» trevue, des sentimens qui mirent le com-
» ble à sa félicité. Comme il ne devoit se
» marier qu'à l'époque où sa place lui se-
» roit donnée, il s'arracha de Lisbonne,
» afin de venir m'apprendre lui-même tous
» les détails de son bonheur. Je jouis de
» la satisfaction inexprimable de serrer
» dans mes bras ce fils si passionnément
» aimé, et de le voir au comble de ses
» vœux. Hélas! tandis que je me croyois
» le plus heureux des pères, un barbare,
» un monstre tramoit la noire intrigue
» qui me priva d'une épouse et d'un fils.
» Plein de candeur et de franchise, mon
» fils n'avoit pu douter de la probité d'un
» traître qui ne désira sa confiance qu'afin
» de pouvoir le perdre plus sûrement. Ce
» perfide, tiré de l'obscurité par un ca-
» price de son souverain, crut voir dans
» mon fils un rival dangereux; mais dis-
» simulant sa jalousie, il rechercha mon
» fils, et gagna sans peine son amitié ».
— Dans cet endroit du récit de l'hermite,

dom Ramire se troubla ; mais le vieillard ne s'aperçut pas de son émotion ; et, continuant son discours : « Mon fils, poursuivit-il, en sollicitant la place qu'il désiroit » avec tant d'ardeur, mit dans sa confidence cet homme abominable, qui, » dans ce moment, ne pouvant lui nuire, » eut l'air de le seconder et de partager sa » joie ; mais le départ de mon fils laissoit » à sa rage les moyens de l'exercer. Il avoit » de l'ascendant sur l'esprit et sur le cœur » du roi. Il calomnia mon fils, il sut persuader un jeune prince foible et sans » expérience : la grâce fut révoquée, la » place donnée à une des créatures de l'indigne favori, et mon fils exilé dans ma » terre. Je n'appris cette affreuse nouvelle » que par l'ordre du roi, qui défendoit à » mon fils de quitter sa province ; en » même temps, mon fils reçut une lettre » de la jeune personne qu'il aimoit. Elle » contenoit ce peu de mots :

« Vous nous avez indignement trompés. Nous savons, à n'en pouvoir douter, » que jamais la place qu'on vient de donner ne vous fut promise ; ainsi, oubliez » jusqu'au nom de l'infortunée qui ne se

» consolera jamais d'avoir pu vous estimer
» un moment ».

» Après avoir lu ce fatal billet, mon mal-
» heureux fils s'écria : Ainsi donc je perds
» ce que j'aime, et je suis déshonoré!.... En
» achevant ces mots il pâlit, ses genoux
» fléchissent, il tombe, me tend les bras.
» Je m'élance vers lui...O souvenir affreux!
» je le serre contre mon sein.... Infor-
» tuné père, je n'avois plus de fils (6)....
» Sa malheureuse mère, témoin de ce
» spectacle horrible, semble frappée du
» même coup ; sa raison s'égare, elle en
» perd l'usage, et conserve encore le sen-
» timent de ses maux... Enfin, victime
» touchante de l'amour maternel, elle sui-
» vit de près son fils dans la tombe!... Con-
» damné à leur survivre, je ne supportai
» la vie que dans l'espoir de les venger....
» O toi, m'écriai-je, souverain arbitre du
» sort des malheureux humains, être su-
» prême, dont la main sévère s'appesantit
» sur moi, daigne au moins, du fond de
» l'abîme où me plonge ta colère, daigne
» écouter les cris de mon désespoir. La
» voix de l'opprimé s'élève jusqu'à toi ; tu
» n'as jamais rejeté sa prière... Hélas! je
» n'aspire plus au bonheur, le mien est

» détruit sans retour ! C'est la vengeance
» que j'ose te demander : je le puis ; c'est
» implorer ta justice. Que l'ennemi lâche
» et perfide dont les noirs artifices ont
» causé la mort de mon épouse et de mon
» fils, que ce monstre perde à la fois et sa
» faveur et sa fortune.... Il est père, qu'il
» en gémisse comme moi ; qu'il soit sur-
» tout malheureux par son fils !... ».

Ici l'hermite s'arrêta. Voyant dom Ramire éperdu faire un mouvement et se lever.... « Vous frémissez, dit-il ; tant de haine et de désir insensé de vengeance vous font craindre d'entendre la suite de mon histoire ? Rassurez-vous : je n'ai rien de tragique à vous dire. Le ciel changea mon cœur, et j'abjurai bientôt les sentimens violens que la religion réprouve... ». Dom Ramire fut un moment sans répondre. Depuis quelques minutes, l'étonnement et la terreur le rendoient immobile.... Enfin, se levant tout à coup : Où suis-je, s'écria-t-il, dans quel asyle !.... Ah ! seigneur, interrompit l'hermite, que m'annonce le trouble affreux où je vous vois ?.... Quelle imprudence ai-je commise ?... Mon persécuteur vous seroit-il connu ? seroit-il votre ami ? — Ce persécuteur, ce barbare, dom Ra-

mire, enfin !.... — Oui, c'est lui; oui, seigneur, je l'avoue.... Vous venez de nommer l'auteur de ma misère... — Dom Ramire.... — Ah ! ne répétez plus ce nom terrible.... je ne puis l'entendre sans frémir !... — Malheureux Alvarès ! apprenez du moins que le ciel s'est chargé du soin de punir votre ennemi... — Que dites-vous ?... Il ne gouverne plus le Portugal ? — Ruiné, dépouillé, sans parens, sans amis, il ne lui reste que des regrets superflus et des remords déchirans.... — S'il souffre, je le plains.... — Vous, le plaindre ! seroit-il possible ?.... — N'en doutez pas.... Mais, seigneur, je vois couler vos larmes !.... Quel trait de lumière vient m'éclairer ? Dieu ! se pourroit-il ?.... — Oui, je suis cet infortuné, s'écria dom Ramire en se jetant aux pieds du vieillard, qui, pénétré d'une horreur involontaire, recule en tressaillant. O mon père ! poursuivit dom Ramire en se traînant vers lui et saisissant sa robe; mon père ! arrête, écoute-moi ! Oh ! daigne révoquer cette imprécation terrible qui sut attirer sur ma tête tout le poids des vengeances divines. J'ai mérité ta haine; que dis-je ? il n'est point d'expression qui puisse te peindre l'horreur que doit t'inspirer ma

présence ; mais je suis le plus infortuné des hommes. Cependant il me reste un fils, il peut me consoler.... O mon père, cesse de me maudire ; cesse de désirer que mon fils mette le comble à mes malheurs !.... A ces mots, l'hermite levant les yeux au ciel : Grand Dieu, dit-il, dom Ramire dans ma chaumière, dom Ramire suppliant à mes pieds, et me donnant le titre sacré de père ; ce titre jadis ma gloire et mon bonheur ; ce titre enfin.... qu'il m'a ravi !.... Mais, sois tranquille, poursuivit-il en jetant sur dom Ramire un regard de compassion ; je le répète, depuis long-temps la haine est bannie de mon cœur.... Tu gémis, tu te plains du sort ; serois-tu persécuté ? Parle, es-tu proscrit ?.... Cette grotte devient ton asyle ; en la partageant avec toi, je saurai respecter les droits si saints de l'hospitalité. Ne crains pas d'indignes reproches ; va, si mon secours t'est nécessaire, tu ne trouveras en moi qu'un père et qu'un ami !.... O grandeur d'âme qui me confond, s'écria dom Ramire ; l'homme peut-il s'élever à ce degré sublime de vertu ?.... Non, Ramire, reprit le vieillard, ne cherche point dans le cœur de l'homme une générosité qui n'est pas dans la nature ; n'admire

point le foible Alvarès, mais adore et reconnois l'ouvrage et le pouvoir suprême de la religion. En achevant ces paroles, l'hermite tendit les bras à dom Ramire, et s'avança pour l'embrasser. Les pleurs de dom Ramire coulèrent sur le sein du vertueux vieillard, sur ce sein paternel qu'il avoit si cruellement déchiré!

Un quart d'heure après cette touchante réconciliation, Alphouse revint dans l'hermitage. Dom Ramire prit congé du vieillard, et quitta la montagne, emportant avec lui des remords accablans et les pressentimens les plus funestes. Il ne pouvoit écarter de son souvenir la malédiction prononcée jadis contre lui par le vieillard; il en voyoit déjà l'effet dans la perte de sa fortune; et malgré le pardon généreux d'Alvarès, il se sentoit trop coupable pour ne pas redouter que le ciel n'eût exaucé tous les vœux que les premiers transports du désespoir arrachèrent au malheureux Alvarès, si injustement opprimé. Hélas! disoit dom Ramire, au comble de l'infortune, il remit au ciel le soin de sa vengeance; cette vengeance sera terrible! O mon fils, tu deviendras l'instrument de la colère céleste.... Alphonse fera le tourment de son

père; maintenant lui seul peut achever de venger Alvarès.

Plein de ces noires idées, dom Ramire devint sombre, taciturne et rêveur. Souvent, en regardant son fils, ses yeux se remplissoient de larmes. Il éprouvoit en le considérant une inquiétude vague, un serrement de cœur inexprimable. Enfin, il ne goûtoit plus qu'imparfaitement le bonheur d'un père. Il quitta la Catalogne après avoir vu Tarragone et Tortose (7), et se rendit à Madrid. Alphonse se flattoit de retrouver Dalinde dans cette ville. Son espérance fut trompée; mais cependant, d'après le portrait qu'il fit d'elle, il sut qu'elle y avoit séjourné, et il apprit que son père s'appeloit Thélismar, qu'il étoit Suédois, qu'il devoit rester quelque temps en Espagne, et qu'il avoit pris la route de Grenade.

Ces informations qu'Alphonse eut soin de faire à l'insu de son père, lui inspirèrent le plus vif désir d'aller à Grenade. Dom Ramire, qui portoit partout ses chagrins et sa tristesse, consentit sans peine à quitter Madrid plutôt qu'il ne l'avoit projeté. Il se rendit d'abord à Tolède; ils

virent dans cette ville *l'Alcazar* (*a*) ou l'ancien palais maure, dont l'architecture tient à la fois de la romaine, de la gothique et de la morisque. Ce qu'ils admirèrent surtout dans ce palais, c'est un hospice pour les pauvres de la ville et des environs, établi par l'archevêque de Tolède; cet hospice renferme des manufactures, des écoles de dessin; on y élève environ deux cents enfans auxquels on inspire le goût du travail et l'amour de la vertu: les femmes et les vieillards ont aussi un asyle dans ce palais antique, consacré par la religion à l'humanité souffrante et malheureuse (8).

Nos voyageurs, après un court séjour dans la ville de Tolède, prirent la route de Cordoue. Ils traversèrent la *Sierra-Morena* (*b*), lieux incultes et sauvages, que le génie actif et bienfaisant d'un seul homme a depuis métamorphosés en un

---

(*a*) On voit aussi à Séville un *Alcazar*, ou palais morisque, mais moins beau que celui de Tolède.

(*b*) Longue chaîne de montagnes, ainsi nommée, parce qu'étant couverte de romarins, de houx et d'autres arbustes toujours verts, elle paroît noire quand on la voit de loin.

séjour agréable et fertile (9). Cordoue, sur les bords du Guadalquivir, est dominée par une chaîne de montagnes toujours couvertes de verdure qui font une partie de la Sierra-Morena. Cette ville, si fameuse autrefois, ne conserve de son ancienne grandeur qu'une vaste enceinte remplie de maisons à demi-ruinées, et la superbe mosquée bâtie jadis par Abdérame (10).

Dom Ramire passa trois jours à Cordoue, et continua sa route. Alphonse ne vit pas sans une vive émotion les murs de Grenade (11). Il se flattoit de retrouver Dalinde dans cette ville; mais il ne conserva pas long-temps cet espoir. Malgré sa préoccupation et son inquiétude, il fut vivement frappé de la situation ravissante de Grenade, et des beaux édifices qu'elle renferme (12); monumens antiques et curieux, dont les débris rappellent à chaque pas la grandeur et la magnificence des Maures. Alphonse parcourut avec délices l'*Alhambra* et le *Généralif*. Il se plaisoit dans des lieux remplis d'inscriptions et de vers, et qui retraçoient à son imagination la galanterie des anciens rois de Grenade, les malheurs des Abencéra-

ges (13), les persécutions et le triomphe d'une reine intéressante, et toutes les aventures merveilleuses dont il avoit lu tant de fois le détail dans des romans.

Cependant, Alphonse plus occupé que jamais de Dalinde et de Thélismar, sut bientôt que l'un et l'autre avoient quitté Grenade depuis près de quinze jours, qu'ils étoient à Cadix, que leur projet étoit de séjourner six semaines dans cette ville, et de s'embarquer ensuite pour aller voyager sur les côtes d'Afrique. Cette nouvelle affligea vivement Alphonse ; il n'essaya point d'engager son père à prendre la route de Cadix; car dom Ramire, en arrivant à Grenade, avoit positivement déclaré que ce seroit là le terme de son voyage, et qu'en quittant Grenade il retourneroit sans délai en Portugal.

Le désir de voyager et de retrouver Dalinde, l'espoir de faire une grande fortune, l'ambition, l'amour, et surtout l'orgueil, le désœuvrement et la curiosité inspirèrent au coupable Alphonse l'imprudente et cruelle résolution de fuir secrètement, et de se rendre à Cadix, et d'abandonner son père. Il ne prit pas sans peine un parti si violent; mais il repoussa

les remords salutaires qu'il éprouvoit malgré lui ; il employa tout son esprit à chercher des raisons spécieuses qui pussent à ses propres yeux excuser et même ennoblir une action si criminelle. Mon père, se disoit-il, a perdu sa fortune; il ne possède plus qu'une modique pension à peine suffisante pour nous deux : en le débarrassant de la dépense que je lui coûte, en le quittant, je double son aisance. Je lui suis à charge, je le sens; je vois même que ma société ne lui est pas agréable, surtout depuis quelque temps. Il est rêveur, silencieux; mon entretien le fatigue, et souvent ma présence l'importune. D'ailleurs, en cherchant à me distinguer et à sortir de l'obscurité, c'est pour mon père que je travaillerai; je ne désire une grande fortune que pour la lui consacrer. C'est la gloire, c'est le soin de son bonheur qui, pour un temps, m'arrachent d'auprès de lui. Mon absence lui causera peut-être quelqu'inquiétude; mais mon retour assurera la félicité de sa vie. Telles étoient les réflexions d'Alphonse ; et tandis qu'il raisonnoit ainsi, il soupiroit, ses yeux étoient remplis de larmes. S'il eût voulu consulter son cœur, le devoir, l'hon-

neur et la raison eussent bientôt repris sur lui tous leurs droits. Mais il cherchoit à s'abuser : il y réussit, sans pouvoir cependant étouffer entièrement les remords qui s'élevoient au fond de son âme ; enfin il s'affermit dans son dessein ; il n'en différa plus l'exécution. Il corrompit un valet depuis peu de temps à son service, et lui fit part de tous les moyens qu'il avoit imaginés pour faciliter son évasion. Il fut convenu qu'Alphonse s'échapperoit le soir, que le valet l'attendroit aux portes de la ville avec deux chevaux, sur lesquels on iroit, sans s'arrêter, jusqu'à Loxe, dont le valet savoit le chemin. Alphonse n'avoit point d'argent ; mais il avoit sauvé du désastre de Lisbonne les diamans et les bijoux qu'il portoit sur lui le jour du tremblement de terre. Dom Ramire les avoit vendus, à l'exception de deux bagues assez belles qu'il avoit laissées à son fils. Alphonse se défit secrètement d'une de ces bagues, dont il eut quatre cents piastres (*a*) qui lui parurent une somme suffisante pour faire, s'il le falloit, le tour du monde. Le jour fixé pour sa fuite, il feint

(*a*) Une piastre vaut environ un écu.

le soir un violent mal de tête, autant pour dissimuler son trouble et son agitation, que pour engager son père à se coucher de bonne heure. En effet, dom Ramire se retira à huit heures du soir. Alphonse, en l'embrassant, sentit son cœur se déchirer. Il court s'enfermer dans sa chambre : ses remords l'y poursuivent. Baigné de larmes, il écrit à son père pour lui rendre compte des motifs de sa fuite, sans l'instruire de la route qu'il va prendre, et de la passion extravagante qui le domine. Il cachète sa lettre et la pose sur une table, afin que son père puisse la trouver le lendemain matin. Alors Alphonse s'enveloppe d'un long manteau ; ayant à faire un assez long trajet, il quitte sa chaussure légère, et prend des souliers ferrés et un gros bâton armé de fer. Il met dans sa poche sa bourse et un portefeuille, qui renferme la bague qui lui reste, et la ceinture de Dalinde. Ensuite il ouvre sa fenêtre, saute sur le gazon dans une petite cour dont il a la clef, et il sort, sans être vu, par une porte dérobée qui donne sur la rue. Il traverse rapidement la ville. Il trouve à cent pas des portes son valet qui l'attendoit ; il monte à

cheval, et, suivant son guide, il prend la route de Cadix.

L'obscurité de la nuit ne lui permettoit pas d'aller aussi vîte qu'il eût désiré; la crainte d'être poursuivi, des réflexions accablantes qui se présentoient en foule à son imagination, l'inquiétude, les remords, le repentir déchiroient tour à tour son âme et lui inspiroient une certaine terreur insurmontable, redoublée encore par les ténèbres qui l'environnoient. Il y avoit à peu près deux heures qu'il avoit quitté Grenade, lorsqu'il fut retiré de sa sombre rêverie par le spectacle le plus surprenant. Au sein d'une obscurité profonde, la nuit disparoît tout à coup : un jour radieux frappe les yeux surpris d'Alphonse, qui, levant la tête, aperçoit dans les cieux un globe de feu éclatant, qui sembloit se précipiter vers la terre, et s'augmenter à mesure qu'il en approchoit : il offroit mille couleurs éblouissantes, et laissoit après lui une longue et brillante trace de lumière, qui marquoit sa route. Il parcourut une partie de l'horizon, ensuite s'élevant par degrés, il lança de toutes parts des étincelles et des gerbes enflammées, semblables à des feux d'artifice; enfin ce globe énorme

s'ouvrit, et il en sortit deux espèces de volcans, qui, séparés de la masse, prirent la forme de deux arc-en-ciels, dont l'un se perdit vers le nord, et l'autre vers le levant. Alors le globe parut diminuer; bientôt il s'éteignit, et les plus épaisses ténèbres succédèrent au jour le plus éclatant (14).

Alphonse, malgré lui, fut frappé de ce prodige: tout est mauvais présage pour une conscience troublée. Alphonse l'éprouva; il sentit redoubler sa tristesse et son émotion; il poussa vivement son cheval, afin de se distraire au moins par le mouvement, et il galopa tout le reste de la nuit, sans ralentir un instant sa course. Au jour naissant, son valet s'aperçut qu'ils s'étoient égarés dans un chemin de traverse. Alphonse, jetant les yeux autour de lui, vit une terre aride, couverte de rochers; et ne découvrant aucun sentier frayé, il met pied à terre, attache son cheval à un arbre, et, suivi de son valet, il tourne ses pas vers la roche la plus haute, dans l'intention d'y monter, espérant que de cette élévation il pourra découvrir la ville de Loxe, dont ils ne devoient plus être éloignés. A peine Alphonse avoit-il fait vingt

pas, qu'il s'arrête subitement sur un rocher qu'il venoit de gravir : une force invincible l'y retient malgré lui; il sent ses pieds se fixer sur la pierre; et le bâton ferré qu'il tient dans sa main s'appesantit, et semble prendre racine sur ce rocher fatal (15)..... O mon père, s'écria-t-il, le ciel se charge-t-il de vous venger par un prodige inouï!.... Il n'en put dire davantage : ses pleurs lui coupent la parole; l'étonnement, la terreur, les remords qui l'accablent, achèvent d'épuiser ses forces, et le rendent immobile et muet; ses cheveux se hérissent sur sa tête, une pâleur mortelle se répand sur son visage.... Ah! maman, s'écria Pulchérie, il est changé en statue!... Pas tout à fait, reprit en souriant madame de Clémire; mais il en eut toute la peur, car cette idée lui vint comme à vous. — Je le crois bien; la force invincible qui le clouoit sur cette roche, devoit le préparer à tout..... — Néanmoins cette force invincible n'avoit rien de surnaturel. — Vous nous avez prévenus que tout le *merveilleux seroit vrai*..... Cependant *ce globe de feu, ce rocher fatal*... tout cela paroît si extraordinaire!..... Mais, chère maman, retournons au pauvre Alphonse. — Il étoit dans

la situation que je viens de vous dépeindre lorsque le ciel se couvrit de nuages : un vent impétueux s'élève, et la pluie commence à tomber. Mais quelle est la surprise d'Alphonse, en voyant la couleur effrayante de cette pluie! Sur les rochers blanchâtres qui l'environnoient, il voit tomber de larges gouttes d'eau d'un rouge sombre et foncé. Bientôt il est lui-même inondé de cette eau sanglante qui souille ses mains et ses vêtemens, et qui, dégouttant des rochers, forme autour de lui d'affreux ruisseaux de sang (16). Alphonse, saisi d'horreur, fait un violent effort pour s'arracher, s'il est possible, de ce lieu funeste; il abandonne son bâton qui reste droit, et comme planté sur le rocher : alors Alphonse s'élance, et parvenant enfin à se détacher de la roche, il tombe presque sans connoissance sur le sable. Dans cet instant, son valet épouvanté de la pluie de sang, revient précipitamment, l'aide à se relever, lui apprend qu'il a découvert un chemin; et tous les deux vont retrouver leurs chevaux.

Alphonse, arrivé à Loxe, s'y reposa deux ou trois heures; il y prit des mulets et un conducteur, et poursuivit sa route.

Il traversa le mont Orospoda (17); il passa par la ville antique d'Antéquerra, et fut, sans s'arrêter, jusqu'à Malaga. Le reste de son voyage n'offre rien de remarquable. Il arriva sans accident à Cadix (*a*), et s'y logea dans la première auberge qu'on lui indiqua. En montant l'escalier qui conduisoit à sa chambre, son oreille fut frappée du son d'une voix de femme accompagnée d'une harpe. Alphonse tressaille, et, guidé par la voix, il s'en rapproche, et s'arrête à la porte de l'appartement de celle qui chantoit : il entendit une voix charmante et des accords ravissans. Il ne peut méconnoître cette voix douce et mélodieuse, dont les accens pénètrent jusqu'au fond de son âme : éperdu, hors de lui, il descend précipitamment l'escalier; il rencontre le maître de la maison, il le questionne, et il apprend que son cœur ne l'a point trompé, et qu'en effet Dalinde et Thélismar habitent la maison que le hasard lui a fait choisir. Cette découverte le

(*a*) Il faut, pour y arriver, s'embarquer au port Sainte-Marie, jolie ville à deux lieues de Cadix : ce petit trajet est assez dangereux; il y périt souvent des bateaux.

transporte; il se fait conduire dans la cour; on lui montre les fenêtres de Dalinde; ensuite il va se renfermer seul dans sa chambre, afin de se livrer sans contrainte à toute sa joie. Il envoie chercher une guitare, et le soir, après souper, il redescend dans la cour, et se plaçant sous les fenêtres de Dalinde, il hasarde d'une main tremblante quelques arpégemens. La fenêtre s'ouvre. Alphonse, craignant d'être écouté par Thélismar qui sait le portugais, n'ose chanter les romances qu'il avoit composées pour Dalinde à *la Fontaine de l'Amour;* mais d'une voix timide et mal assurée, il chante les tourmens de l'absence. Au bout d'un quart d'heure, la fenêtre se referma. Le lendemain, Alphonse chanta vainement : la fenêtre ne se rouvrit plus, et cette rigueur affligea aussi vivement Alphonse, que si elle eût détruit des espérances fondées. Cependant, Alphonse formoit mille projets relatifs à sa passion, et n'en adoptoit aucun. Il brûloit du désir de revoir Dalinde, et ne pouvoit se résoudre à se présenter à ses yeux comme un aventurier. Son premier dessein, en quittant son père, avoit été de venir offrir à Thélismar de le suivre dans ses voyages,

ne doutant pas que ses talens et son instruction ne fissent paroître cette proposition aussi avantageuse qu'agréable; et comptant d'ailleurs que la seule reconnoissance du service qui sauva la vie à Dalinde, pourroit engager Thélismar à l'accepter sans balancer. Quand la passion forme des projets, elle aveugle sur les difficultés, elle repousse des réflexions utiles, elle craint tout ce qui pourroit la détourner du but qu'elle se propose, et ne connoît son imprudence et sa folie, que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier.

Alphonse, rempli de crainte et d'incertitude, hésitoit sur le parti qu'il devoit prendre, et en attendant se cachoit avec soin aux yeux de Dalinde et de son père, lorsqu'un soir il apprit que Thélismar préparoit tout pour son départ, et qu'il s'embarqueroit au jour naissant sur le vaisseau *l'Intrépide* (18), qui devoit le conduire à Ceuta (*a*). Cette nouvelle

(*a*) Ville d'Afrique, sur le détroit, vis-à-vis de Gibraltar. Jean, roi de Portugal, la prit sur les Maures. Depuis la révolution de Portugal, elle est aux Espagnols, auxquels elle fut abandonnée par le traité de Lisbonne, en 1668.

fixe les irrésolutions d'Alphonse. Il ne balance plus : il vend le diamant qui lui restoit, ensuite il va trouver le capitaine de *l'Intrépide*, et le détermine à le recevoir sur son bord. A la pointe du jour, Alphonse se rend au vaisseau ; il s'établit dans sa petite chambre : au bout d'un quart d'heure, il entend la voix de Thélismar, et quelques momens après, on déploie les voiles, et l'on part. Alphonse devant dîner à la table du capitaine, et sûr d'y voir Dalinde et Thélismar, prend enfin la résolution de faire une visite à ce dernier. Il lui fait demander un moment d'audience, l'obtient sur-le-champ, et, dans un trouble et une agitation impossibles à dépeindre, il passe dans la chambre de Thélismar : il le trouve seul. Au bruit qu'il fit en ouvrant la porte, Thélismar tourne la tête ; il regarde Alphonse, et, reconnoissant dans l'instant le libérateur de sa fille, il se lève, s'avance précipitamment vers Alphonse, et l'embrasse avec tous les témoignages de la plus tendre amitié. Alphonse, transporté de joie, sent au fond de son cœur renaître l'espérance. Cependant il répond aux questions de Thélismar avec plus

d'embarras que de sincérité. Il n'ose avouer ses fautes. Mon père, dit-il, eut autrefois une fortune immense ; maintenant n'ayant plus que le nécessaire, il vit en philosophe sur les bords tranquilles du Mondégo : il a approuvé le désir que j'avois de voyager, espérant qu'avec l'éducation qu'il m'a donnée, je pourrois peut-être, en me faisant connoître, acquérir quelque gloire, et..... — Quel âge avez-vous ? et quels étoient vos projets en quittant votre père ?.... — Je savois que vous étiez en Espagne ; j'appris que vous deviez passer en Afrique ; je me flattai que vous daigneriez me permettre de vous suivre dans vos voyages... — Vous ne vous êtes pas trompé ; je dois parcourir toutes les parties du monde ; si vous voulez vous associer à mes travaux, j'y consens avec joie..... A ces mots, Alphonse, au comble de ses vœux, embrassa Thélismar avec transport, et lui jura de ne plus le quitter. — Mais, reprit Thélismar, sachez que mes voyages ne seront finis que dans trois ou quatre ans au plutôt : votre père approuvera-t-il ?..... — Je suis sûr de son consentement.... — Eh bien ! si vous aimez l'étude ; si, comme je n'en doute pas, vous avez des sentimens

nobles et des inclinations vertueuses, vous trouverez en moi un ami fidèle et un second père : trop heureux si je puis, par mes soins et par ma tendre affection, vous montrer une partie de ma reconnoissance ! Dalinde vous doit la vie ; quels droits n'avez-vous pas à jamais sur mon cœur ! Alphonse, attendri, rougit en entendant prononcer le nom de Dalinde. Trop ému pour pouvoir répondre, il garda le silence ; et Thélismar reprenant la parole : J'ai besoin de consolations, dit-il ; je les trouverai, je l'espère, dans votre amitié..... — De consolations !..... Vous avez des peines ?.... — Je suis séparé pour quatre ans des objets les plus chers, de ma femme et de ma fille.... — Comment, de Dalinde !.... — Je ne pouvois l'exposer aux dangers inséparables d'une longue navigation : nous avons voyagé ensemble dans une partie de l'Europe : je me suis séparé d'elle à Cadix ; et, tandis que nous voguons vers l'Afrique, elle retourne en Suède avec sa mère... — O ciel ! s'écria douloureusement Alphonse, la Suède et l'Afrique !... Ah ! quel espace immense entre elle..... et vous ! Que je vous plains ! En achevant ces mots, Alphonse ne put re-

tenir ses pleurs. Je suis vivement touché, dit Thélismar, de la part que vous prenez à ma peine. Cette conversation fut interrompue par l'arrivée du capitaine. Alphonse sortit pour aller s'enfermer dans sa chambre, afin de cacher son agitation et son trouble. Au désespoir, en songeant qu'il passeroit quatre ans sans voir Dalinde, il trouvoit cependant une grande consolation dans l'intérêt que lui témoignoit Thélismar, et il se promit de mettre tout en usage pour obtenir sa confiance et son amitié.

Le soir, Thélismar lui fit plusieurs questions: il lui demanda s'il avoit les élémens de quelques sciences. Mais, oui, répondit Alphonse en souriant avec suffisance; je ne manque pas d'instruction. Il n'est rien que je n'aye appris. — Savez-vous un peu de géométrie? — J'ai eu un maître de mathématiques pendant dix ans. — Avez-vous quelques notions de physique et d'histoire naturelle? — Rien de tout cela ne m'est étranger: j'ai d'ailleurs un goût passionné pour les arts; je fais mes délices du dessin et de la musique. — Vous savez dessiner? et quel est votre genre? — Je dessine des fleurs. — Aimez-vous la lec-

ture? — Beaucoup..... — Votre langue n'est pas riche en bons ouvrages; mais vous savez le latin? — Oh! parfaitement. Jugez-en : j'expliquois supérieurement (c'étoit l'expression de mes maîtres) Horace et Virgile à dix ans. — En ce cas, vos études étoient finies à douze? — Précisément : aussi, depuis ce temps, j'ai cessé de m'occuper du latin, afin d'acquérir d'autres connoissances. — Et je parie qu'à treize ans vous étiez assez bon géomètre pour laisser là aussi l'étude des mathématiques?..... — Oui. Ce fut alors que je me livrai à mon goût pour la littérature : je commençai à faire des vers. — De savant vous devintes bel-esprit? Cette métamorphose n'est pas toujours heureuse!.... — Mes vers eurent un succès qui dut m'encourager... — Un succès de *société*, j'imagine? — Non, j'oserai le dire, un succès universel. — Comment le sûtes-vous?..... — Par toutes les personnes qui venoient chez mon père. Cette réponse fit sourire Thélismar. Il changea d'entretien; et un moment après, Alphonse alla se coucher, persuadé qu'il venoit d'inspirer à Thélismar l'opinion la plus avantageuse de ses talens et de son instruction. Le jour suivant,

Alphonse se rappela l'aventure du taureau furieux tué par une piqûre d'aiguille à la *Fontaine de l'Amour*, et il demanda à Thélismar l'explication d'un événement aussi singulier. Thélismar lui répondit que le jour même il avoit renouvelé connoissance avec un ancien ami qui revenoit d'Amérique, et qui en avoit rapporté un poison assez subtil pour produire l'effet dont Alphonse avoit été témoin; que cet ami lui avoit fait présent d'un étui qui renfermoit une aiguille trempée dans ce venin mortel. Thélismar ajouta que comptant faire le soir l'expérience de ce poison, il l'avoit gardé sur lui (19). Ce qui me surprend, dit Alphonse, c'est que je n'aye jamais entendu parler de ce poison. Mais, reprit Thélismar, je crois qu'il existe bien d'autres choses extraordinaires qui vous sont inconnues. Il en est sans doute, repartit Alphonse; mais j'ose dire que le nombre en est bien limité, car je ne suis pas ignorant : j'ai eu des maîtres de toute espèce. J'ai d'ailleurs prodigieusement lu, et j'ai encore plus observé, médité et réfléchi. Ce qui surtout engageoit Alphonse à se vanter avec autant d'assurance, c'est qu'il croyoit le pouvoir sans risque. Il ne

voyoit dans Thélismar qu'un homme simple et sans prétentions, auquel il ne connoissoit qu'un goût, celui de la botanique. Alphonse ne doutoit pas que Thélismar, à tout autre égard, ne fût d'une ignorance extrême; et Thélismar, quelquefois à dessein, et souvent par une modestie qui lui étoit naturelle, le confirmoit à chaque instant dans cette opinion.

Enfin on arriva à Ceuta: Thélismar dit à Alphonse qu'il se charge de le loger, et s'établit avec lui dans une des plus jolies maisons de la ville.

Dans cet endroit du conte, madame de Clémire s'arrêta. On serra le manuscrit, et la veillée finit.

A la veillée suivante, madame de Clémire, après avoir prié ses enfans de ne plus l'interrompre par leurs questions, reprit sa lecture en ces termes:

Le premier soin d'Alphonse, en arrivant à Ceuta, fut d'écrire à son père une lettre pleine de repentir et de soumission. Il lui faisoit un récit sincère de tout ce qui lui étoit arrivé; lui demandoit pardon de sa fuite, et le supplioit de lui accorder la permission de suivre Thélismar dans ses voyages; et comme Thélismar devoit res-

ter assez de temps à Ceuta, pour qu'Alphonse pût y recevoir la réponse de son père, Alphonse conjuroit dom Ramire de lui donner ses ordres, en promettant de s'y conformer, quels qu'ils fussent. Il adressa sa lettre en Portugal, ne doutant point que dom Ramire ne fût retourné dans la province de Beïra. Un peu plus tranquille après cette démarche, Alphonse reprit ses amusemens ordinaires; il chantoit et jouoit de la guitare une partie du jour, ou bien il dessinoit quelques petits bouquets, qu'il considéroit comme autant de petits chef-d'œuvres, et il les portoit à Thélismar, qu'il croyoit toujours enchanté de ses talens. Un matin Thélismar l'envoya chercher; et lorsqu'Alphonse entra dans sa chambre: Comme je sais, dit Thélismar, que vous aimez passionnément la musique et le dessin, j'ai pensé que vous seriez bien aise de connoître deux enfans qui pourront vous étonner: l'un est un petit garçon, qui dessine à merveille dans votre genre; et l'autre une jeune fille, qui joue très-agréablement du clavecin: ils sont l'un et l'autre dans mon cabinet, venez les voir. En disant ces paroles, Thélismar conduit Alphonse dans la chambre voisine.

Ils entrent, et s'arrêtent à quelques pas de la porte. Alphonse voit au fond de la chambre une jeune personne qui jouoit du clavecin, et à côté d'elle un enfant de cinq ans qui dessinoit. Restons ici, dit Thélismar : la jeune personne est timide, elle sait que vous êtes connoisseur; vous la troubleriez trop si vous étiez plus près d'elle. En effet, reprit Alphonse, elle a rougi quand elle nous a vu entrer. Et vous devez même remarquer, ajouta Thélismar, qu'elle a tant d'émotion, que sa respiration en est un peu gênée : ne la voyez-vous pas respirer d'ici ? Cela est vrai, répondit Alphonse, qui, charmé que sa réputation pût produire de semblables effets, voulut bien encourager la jeune personne, et cria plusieurs fois : *brava ! brava !* avec tout l'orgueil et la pédanterie d'un demi-connoisseur, qui croit qu'un tel mot sorti de sa bouche, doit combler de satisfaction et de gloire. Quand la musicienne eut fini sa sonate, elle fit une profonde inclination. Alphonse battit des mains, et Thélismar s'avançant : Allons, dit-il, voir dessiner l'enfant; plaçons-nous derrière lui, nous en verrons mieux son ouvrage. Alphonse remarqua que l'enfant dessinoit avec des

gants, et sans modèle. Ne trouvez-vous pas singulier, dit Thélismar, qu'on puisse à cet âge dessiner de tête? et voyez comme cette fleur s'embellit sous ses doigts! A merveille! s'écria Alphonse; un dessin très-pur.... Courage, mon enfant.... Arrondissez un peu ce contour.... c'est cela... comme un petit ange.... En vérité je ne ferois pas mieux. Ces éloges ne causoient nulle distraction à l'enfant, qui dessinoit avec la plus grande application, et de temps en temps éloignoit sa petite main pour contempler son ouvrage, en soufflant sur son papier pour en écarter la poussière légère formée par le crayon. Quand la fleur fut achevée, Alphonse, rempli d'admiration, saute au cou de l'enfant: au même instant il pousse un cri de surprise. Doucement, dit Thélismar en riant, prenez garde de casser ce jeune artiste. O ciel! s'écrie Alphonse, c'est une poupée! Oui, dit Thélismar; c'est ce qu'on appelle un automate (*a*). — Et la musicienne? —

(*a*) Tout le monde a vu, à Paris, cette année 1783, ces deux automates. On en voit un maintenant beaucoup plus singulier; car il joue aux échecs, et contre tout le monde. Le mot *automate* est un mot grec, qui signifie *je suis excité* ou *prêt*.

C'est la sœur du dessinateur. — Mais elle respiroit. — Elle jouoit véritablement du clavecin avec ses doigts : vous voyez, cher Alphonse, qu'il ne seroit pas raisonnable d'attacher un grand prix à deux talens que des automates peuvent avoir. Ah ! dit Alphonse, je vais briser ma guitare et mes crayons. — Vous auriez tort, reprit Thélismar : on doit s'étonner de voir un homme passer sa vie à jouer de la guitare et à dessiner des fleurs, mais personne ne vous blâmera, quand vous regarderez ces deux petits talens, non comme des occupations, mais comme des délassemens agréables, et que vous les cultiverez à vos momens perdus, sans vous enorgueillir du foible mérite de les posséder.

Cette leçon fit quelqu'impression sur Alphonse ; cependant, pour le corriger entièrement, il étoit nécessaire qu'il en reçût encore beaucoup d'autres.

Thélismar étoit au moment de quitter Ceuta, sans qu'Alphonse eût reçu des nouvelles de son père. Alphonse imagina que dom Ramire approuvoit ses projets, puisqu'il ne s'étoit pas hâté de lui faire réponse, pour lui donner l'ordre de revenir. En conséquence, Alphonse s'affer-

mit dans la résolution de ne pas quitter Thélismar. Quelques jours avant de partir pour les îles Açores, Alphonse, qui avoit déjà remarqué qu'on travailloit à élever une machine dont on ignoroit l'usage, au bout du jardin de la maison qu'il habitoit, apprit que cet ouvrage se faisoit par l'ordre de Thélismar. Il demanda à ce dernier à quoi cette machine seroit bonne. Le propriétaire de cette maison, lui répondit Thélismar, m'a conté que le tonnerre, depuis vingt ans, étoit tombé deux fois sur son habitation ; et je lui ai promis qu'il n'y tomberoit plus.... — Et comment pourrez-vous l'empêcher ?.... — Par le moyen de la machine que vous avez vue.... — Mais je ne comprends pas.... — Je le crois bien : cependant il n'en est pas moins vrai que désormais le tonnerre ne tombera ici qu'à l'extrémité du jardin. En effet, quatre ou cinq jours après, il survint un violent orage, accompagné de tonnerre. Thélismar se mit à la fenêtre, en montrant avec sa canne la nuée épaisse qui paroissoit au-dessus de la maison : Regardez, dit-il à Alphonse, regardez cette nuée ; bientôt elle va s'éloigner de nous, et suivre la direction que je lui prescris. Je veux qu'elle

illé s'ouvrir et se dissiper au bout de cette llée. Thélismar, en parlant ainsi, élève sa anne vers les cieux ; il semble que les uages obéissent à sa voix, et n'osent s'é- arter du chemin qu'il trace dans les airs. l avoit dans cet instant toute l'apparence 'un enchanteur, qui, par le pouvoir de a baguette, commande en maître aux élé- nens....—Grand Dieu ! que vois-je ? s'écrie lphonse : vous dirigez à votre gré tous es nuages ; ils se réunissent où vous leur rdonnez de se rendre.... Les voilà ras- emblés, reprit Thélismar ; que mainte- ant ils s'affaissent, et que la foudre tombe trente pas du petit mur. Comme il ache- oit ces mots, le tonnerre en effet éclate, t tombe sur le lieu désigné par Thé- ismar (20), qui referma la fenêtre, et ortit de sa chambre, laissant Alphonse étrifié d'étonnement.

Le lendemain Thélismar, en présence l'Alphonse, reçut une lettre de Dalinde, t la lut tout haut, car Alphonse avoit ap- ris le suédois : il s'étoit livré à l'étude de ette langue, aussitôt qu'on l'eut informé n Espagne que la Suède étoit la patrie de Dalinde, et depuis qu'il voyageoit avec Thé- ismar, il avoit fait dans cette langue les

plus étonnans progrès. Il fut enchanté de la lettre de Dalinde, et ne put dissimuler l'attendrissement qu'il éprouvoit en l'entendant lire. Il trouvoit une douceur inconcevable à comprendre des mots tracés par la main de Dalinde. En écoutant le détail naïf de ses pensées et de ses sentimens, il croyoit l'entendre elle-même : il connoissoit enfin son âme et son esprit, et cette connoissance fixa pour jamais dans le cœur d'Alphonse la plus fragile des passions ; elle joignit l'estime à l'amour. Alphonse eût bien désiré pouvoir tenir dans ses mains la lettre de Dalinde, et voir son écriture ; mais Thélismar, après l'avoir lue, la mit dans le tiroir de son bureau. Alphonse, les yeux attachés sur ce tiroir, cessa d'écouter Thélismar, et tomba dans une profonde rêverie. Alors Thélismar prit un livre, et Alphonse revenu à lui-même, sortit. Sur le soir il revint dans cette même chambre, et Thélismar se levant en le voyant entrer : Comme nous nous embarquons demain pour aller aux Açores (*a*), dit-il, j'ai

(*a*) Les îles Açores sont situées entre l'Afrique et l'Amérique, environ à 200 lieues de Lisbonne. Gonzallo Vello les découvrit vers le milieu de

plusieurs ordres à donner, attendez-moi ici; je suis à vous dans une demi-heure. En disant ces paroles, Thélismar quitte Alphonse, et le laisse seul vis-à-vis de son bureau. Ce bureau renfermoit la lettre de Dalinde, et la clef n'étoit point ôtée du tiroir..... Alphonse éprouve une tentation à laquelle il résiste d'abord. Il mouroit d'envie d'ouvrir le tiroir, et de lire une fois la lettre de Dalinde; il sentoit bien que cette action seroit condamnable; cependant, se disoit-il, ce ne sera point surprendre les secrets de Thélismar : il m'a lu cette lettre; je n'apprendrai rien de nouveau : je ne veux que la voir, que contempler l'écriture..... Enfin, après quelques combats avec lui-même, Alphonse étouffe ses scrupules. Il s'approche du bureau, il pose une main tremblante sur la clef; mais à peine l'a-t-il touchée, qu'il reçoit sur la main un coup si terrible, qu'il crut avoir le bras cassé. Alphonse épouvanté se recule, et tombant dans un fauteuil : Juste Dieu ! s'écrie-t-il :

---

quinzième siècle, et les nomma *Açores*, mot qui signifie *éperviers*, parce qu'on y remarque beaucoup de ces oiseaux. Il y a neuf îles; *Angra*, dans l'île de Tercère, est la capitale de toutes.

quel bras invisible m'a frappé!..... (21). Dans cet instant la porte s'ouvre, et Thélismar paroît. Qu'avez-vous fait, Alphonse? dit Thélismar d'un ton sévère. Ah! répondit Alphonse, vous dont l'art surnaturel produit tant de prodiges, vous avez sûrement encore le pouvoir de pénétrer les pensées les plus secrètes : lisez au fond de mon cœur. J'y vois un motif qui ne vous excuse pas, reprit Thélismar; car rien ne peut excuser une infidélité si condamnable. Souvenez-vous, Alphonse, qu'il est affreux d'abuser de la confiance qu'on vous témoigne, et qu'une seconde faute de ce genre vous ôteroit à jamais mon estime. Mais, continua Thélismar, cette clef mystérieuse ne repousse que les indiscrets; elle ne frappe que ceux qui veulent la tourner sans mon consentement. Je vous permets à présent d'ouvrir ce tiroir : vous le pouvez sans risque. A ces mots Alphonse s'avance vers le bureau, et après avoir ouvert le tiroir : Il est vrai, dit-il, ô Thélismar! rien ne vous est impossible; tous vos discours sont remplis de sagesse, et vos actions sont merveilleuses. Ah! daignez être toujours mon génie tutélaire; ma soumission, mon affection, ma reconnoissance, me rendront

digne de vos soins. En achevant ces paroles, Alphonse, d'un air attendri et respectueux, s'approcha de Thélismar, qui, pour toute réponse, lui tendit les bras, et l'embrassa tendrement.

Le lendemain de cette aventure, Thélismar et son jeune compagnon de voyage s'embarquèrent, et mirent à la voile pour se rendre aux Açores. Après une heureuse navigation, ils prirent terre à l'île de Saint-Georges (*a*), et s'y reposèrent quelques jours.

Thélismar se logea dans une petite maison dont l'aspect lui plut, et dont le propriétaire étoit un Suédois fixé depuis six ans dans l'île. Comme il n'y avoit dans cette habitation qu'un seul appartement agréable, il partagea avec Alphonse sa chambre à coucher, et lui fit dresser un lit à côté du sien. Une nuit qu'Alphonse et Thélismar dormoient profondément, ils se réveillèrent en sursaut, tous deux dans le même moment : ils crurent avoir senti une violente secousse de tremblement de terre, et s'enfuirent l'un et l'autre dans un petit jardin, dans lequel le maître de la maison et

(*a*) A douze lieues d'Angra.

quelques domestiques qui avoient senti même commotion, vinrent aussi se réf gier. On apporta des flambeaux (car l'ol curité de la nuit étoit extrême), et da l'attente d'un désastre pareil à celui de L bonne, on passa tristement près de tr heures dans le jardin. Durant cet espa de temps, n'ayant pas senti le plus foil mouvement, on se rassura, et l'on prit parti de rentrer dans la maison. Cepe dant Thélismar et Alphonse ne voulure pas se remettre au lit, et ils s'entretinre jusqu'au jour.

Alphonse, qui ne cachoit plus à Th lismar le nom de son père, et qui lui avc déjà conté mille fois tout ce qu'il avc éprouvé dans le tremblement de terre Lisbonne, ne laissa pas échapper cet occasion d'en reparler encore : récit tou jours accompagné d'une pompeuse de. cription du palais magnifique de dom R mire, et d'une emphatique énumératic des bijoux et des diamans qu'il possédo avant cette catastrophe. Aussitôt que pa rut l'aurore, Thélismar et Alphonse mirent à la fenêtre, de laquelle on déco vroit de tous côtés la vue la plus étendu Mais de quels étonnemens ne furent-i

pas frappés, en voyant leur maison et le jardin entièrement séparés de la terre, toute cette habitation entourée d'eau, et formant une petite île au milieu de la mer (22)! Ils frémirent du danger qu'ils avoient couru, et ils ne concevoient pas comment la maison, lancée dans les flots à plusieurs toises de la terre, avoit pu soutenir une si violente secousse sans être renversée. Ah! sans doute, dit Thélismar, cette humble demeure est celle d'un homme vertueux; c'est la justice divine qui a daigné, par un tel miracle, sauver et conserver cette fragile habitation....

Thélismar parloit encore lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit: il vit paroître le maître de la maison. Ce vieillard vénérable s'avança vers Thélismar, et poussant un profond soupir: Je viens, dit-il, implorer votre protection, non pour moi, mais pour mon fils. Quoiqu'exilé depuis six ans de ma patrie, je n'ai point perdu le souvenir des hommes illustres qui lui font honneur; votre nom, seigneur, ne m'est point inconnu. Je sais que notre souverain, protecteur des grands talens et des sciences, vous honore d'une estime particulière, et je viens vous de-

mander pour mon fils quelques lettres d recommandation..... — Vous allez don retourner dans notre patrie ? — Oui, ſeigneur..... — Quel événement vous en avoit arraché ?..... — Je suis né dans une condition obscure : mais, malgré la médiocrité de ma fortune, je trouvai les moyens de donner à mon fils une éducation fort au-dessus de mon état : ce fils répondit si bien à mes soins, qu'il obtint à vingt-cinq ans, par ses talens et son mérite, un emploi aussi honorable que lucratif. Quelque temps après, il devint amoureux d'une jeune personne aimable et riche; et il étoit au moment de l'épouser, lorsque la plus affreuse catastrophe me força de quitter ma patrie. Je logeois chez moi un négociant qui possédoit une fortune considérable : un matin on trouva ce malheureux assassiné dans son lit, et son coffre ouvert et pillé. Tous ses gens furent arrêtés, et moi-même, de mon propre mouvement, je me rendis en prison. Le scélérat, coupable du meurtre, rejeta le crime sur moi; j'avois des ennemis, l'affaire prit une mauvaise tournure; cependant, grâces aux soins et aux protecteurs de mon fils, on finit, faute de

preuves, par me rendre ma liberté, mais je ne recouvrai pas l'honneur; et ne pouvant supporter de vivre avec ignominie dans les lieux même où j'avois joui de l'estime générale, je pris la résolution de m'expatrier. Je cachai ce projet à mon fils; mais il éclairoit trop mes démarches pour ne pas les pénétrer. Je vendis le peu que je possédois, et je partis secrètement au milieu de la nuit. Je ne regrettois que mon fils; cependant je le laissois jouissant d'un emploi qui lui procuroit une grande aisance, et je savois que, malgré nos malheurs, la jeune personne qu'il aimoit conservoit toujours pour lui les mêmes sentimens. Ces idées me consoloient et me faisoient supporter l'excès de mon infortune. Je voyageois dans une chaise de poste, et lorsque le jour parut, je m'aperçus que j'étois escorté par un inconnu qui galopoit à cheval à quelque distance de ma voiture : je mets la tête à la portière..... Que devins-je en reconnoissant mon fils!..... Ce qui se passa dans mon âme ne peut s'exprimer. Je me précipite hors de la voiture, et mon fils se trouve dans mes bras. Qu'as-tu fait ? m'écriai-je. — Mon devoir, interrompit-il. Mais,

quel est ton dessein ? repris-je en le l
gnant de mes larmes. — De vous suiv
de vous consacrer la vie que je vous d
— Et ton emploi , ta fortune ?... — .
tout quitté, tout abandonné pour voi
tout.... jusqu'à celle que j'aimois... V
voyez couler mes larmes ; cependant, n
doutez pas, mon père, c'est avec trai
port que j'ai sacrifié l'amour à la natu
— Ah ! puisque tu savois ma fatale ré
lution, que ne la combattois-tu ? ignorc
tu ton ascendant sur moi ? — De funes
apparences vous condamnent ; cet affre
malheur vous rend plus cher et plus r
pectable à mes yeux ;.... mais enfin, vo
aviez perdu l'honneur, il falloit fuir. L'i
nocence et la vertu vous restent : vo
devez vous consoler... — Et puis-je ne p
gémir sur ton destin ?.... — Mon desti
en est-il un plus beau ! Je puis prouver
mon père ma reconnoissance et mon affe
tion ; je puis le dédommager de tout
qu'il a perdu : ma main essuiera ses larme
mon zèle et ma tendresse en tariront
source ! O mon père ! le respect et l'amo
de votre fils vous feront oublier avec
temps une patrie injuste, des parens i
grats, des amis infidèles !:.... Le ciel n

destinoit à remplir dans toute leur étendue les saints devoirs de la nature.... Eh ! vous pourriez gémir sur mon sort! Ah ! plutôt, vous, jusqu'ici le modèle des pères, jouissez de la gloire solide et du bonheur si doux d'avoir formé par vos soins et par votre exemple, un fils digne de vous !

Vous êtes père, seigneur, continua le vieillard ; ainsi vous comprendrez facilement qu'au milieu de mon infortune, je me résignai sans peine à mon sort. Enfin, seigneur, après avoir voyagé pendant plus de deux ans, nous nous fixâmes dans ces lieux : mon fils s'associa à quelques entreprises de commerce ; il acheta cette maison : nous y avons vécu dans une médiocrité douce et tranquille. Je comptois y finir mes jours, lorsque nous reçûmes, il y a deux mois, des nouvelles de notre patrie, qui changèrent nos résolutions. Mon innocence est pleinement reconnue. Le scélérat, auteur du meurtre, avoit été relâché : de nouveaux crimes l'ont fait arrêter. Convaincu de plus noirs forfaits, avant d'expirer il a fait l'aveu de l'assassinat qu'il avoit publiquement rejeté sur moi : nous apprîmes en même temps que la jeune personne qui avoit dû épouser mon fils,

étoit libre encore. Alors je n'aspirai plu qu'à retourner dans ma patrie. Nous de vions partir dans six mois, mais le dé sastre que nous venons d'éprouver, l perte de cette maison, qui, quoique con servée, n'est plus habitable, nous oblig à presser notre départ; et je viens vou supplier, seigneur, de nous donner de lettres.....

Oui, je vous en donnerai, interrompit vivement Thélismar, et telles que je les donnerois à un frère ou au plus cher de mes amis. Oui, n'en doutez pas; notre souverain, juste et bienfaisant, saura récompenser dignement la vertu de votre fils. Ah! seigneur, s'écria le vieillard, en versant des larmes de joie, souffrez que j'aille chercher mon fils, et que je vous l'amène. En achevant ces mots, le vieillard sortit précipitamment sans attendre la réponse; alors Thélismar se retournant vers Alphonse, le vit appuyé tristement sur une chaise, et se couvrant le visage avec les mains. Thélismar s'aperçut qu'il pleuroit: Pourquoi, lui dit-il, vouloir me cacher vos larmes? Ah! laissez-les couler sans contrainte! elles vous honorent.... Thélismar s'abusoit; il attribuoit à l'attendrissement

des larmes amères, que le repentir et les remords faisoient couler. Combien Alphonse se trouvoit criminel en comparant sa conduite avec celle du jeune homme dont il venoit d'entendre l'histoire ! Ce récit touchant avoit déchiré son cœur, et lui rendoit douloureux et pénible le plus doux sentiment, l'admiration qu'inspire la vertu.

Le vieillard revint; il tenoit son fils par la main : Thélismar serra dans ses bras ce vertueux jeune homme ; il lui renouvela les promesses qu'il avoit faites à son père, et les congédia l'un et l'autre pénétrés de joie et de reconnoissance.

Cependant, plusieurs habitans de l'île vinrent dans des barques légères s'informer du sort de ceux qui occupoient la petite maison qu'on avoit aperçue tout à coup isolée au milieu de la mer ; ils apprirent à Thélismar que toutes les maisons voisines de la sienne avoient été renversées et détruites, tandis que celle de Zulaski (c'étoit le nom du vertueux jeune homme) avoit été conservée d'une manière si miraculeuse. Thélismar et Alphonse se rendirent sur les barques, et se firent conduire vers la partie de l'île qui avoit le moins souffert

du tremblement de terre ; mais à peine avoient-ils fait un demi-quart de lieue qu'ils furent pétrifiés d'étonnement, à la vue de dix-huit îles nouvelles qui venoient de sortir et de s'élever du fond de la mer (23). O nouvelle création d'un Dieu juste et bien faisant, s'écria Thélismar, îles naissantes, que votre aspect attendrit mon cœur! L'industrie humaine va bientôt vous fertiliser. Ah! puissiez-vous n'être habitées que par des hommes vertueux!.... Après avoir côtoyé quelques-unes de ces îles, Thélismar prit terre, et fut reçu dans une habitation où Zulaski vint le rejoindre le soir même. Comme en retournant en Suède Zulaski s'embarquoit sur un vaisseau qui partoit pour Lisbonne, Alphonse le chargea de deux lettres, l'une pour son père, auquel il détailloit les lieux où il comptoit séjourner, le conjurant de lui écrire et de l'instruire de ses volontés ; l'autre lettre étoit pour un jeune homme habitant de la province de Beïra. Alphonse le supplioit de lui donner des nouvelles de dom Ramire, et lui envoyoit l'itinéraire le plus exact de son voyage. Zulaski, après avoir reçu ces lettres et celles de Thélismar, partit sans différer, et quelques jours après, Thélismar

et Alphonse s'embarquèrent et mirent à la voile pour se rendre aux îles Canaries (*a*).

Thélismar fit un assez long séjour dans l'île de Ténérife. Son premier soin fut d'aller admirer le délicieux canton situé entre la Rotava et Rialejo (*b*). On y trouve rassemblé avec profusion tout ce que la nature peut offrir de majestueux, d'agréable et d'utile : des montagnes couvertes de verdure, des prairies fertiles, des champs de

---

(*a*) Ces îles, au nombre de sept, sont *Ténérife*, *la Grande-Canarie*, *Goméra*, *Palma*, *Ferro*, *Lancerotta* et *Fuerta-Ventura*. Leur première découverte fit naître de vives contestations entre les Espagnols et les Portugais, qui s'en attribuoient exclusivement l'honneur. Mais il est certain que les Espagnols, aidés des Anglais, en ont fait la première conquête. Outre ces sept îles qu'on vient de nommer, il y en a encore six autres petites, situées autour de *Lancerotta*. Les Canaries n'étoient pas inconnues aux Anciens : ils les appelèrent *îles fortunées*.

(*b*) Deux villes de Ténérife. *Laguna* est la capitale de l'île. Elle est sur le bord d'un lac d'où elle tire son nom. Les Espagnols, au temps de la conquête, vers 1417, nommèrent les insulaires *Guanches*. La ville de Guimar, dans l'île de Ténérife, est presqu'uniquement peuplée par les descendans de ces anciens Guanches.

cannes de sucre, des rochers d'où jaillissen des torrens d'une eau pure, des vignes, de bois et des ombrages toujours verts (*a*) Thélismar et Alphonse ne pouvoient s'arracher de ce séjour enchanté ; ils y passèrent une journée entière ; tantôt se promenant, tantôt assis à l'ombre d'un platane; lisant quelques passages des métamorphoses d'Ovide ou des vers du Camoëns. Alphonse, l'imagination remplie des idées riantes de la fable, avant de quitter ces lieux charmans, voulut tracer sur l'écorce d'un arbre quatre vers qu'il venoit de composer. Il s'approche d'un grand arbre assez semblable au pin, et tirant son couteau, il en appuie la pointe sur l'arbre; mais aussitôt qu'il a fendu l'écorce, il voit du sang couler (24). Tenté de croire qu'il a blessé une nymphe métamorphosée, il recule avec effroi; le couteau meurtrier lui tombe des mains. Thélismar sourit et le rassure, en lui protestant que ce prétendu prodige n'offre rien de sinistre et n'a rien d'étonnant. Thélismar passa quelques jours à Laguna, belle et grande ville, dont presque

(*a*) Voyez l'abrégé de l'Histoire générale des Voyages, par M. de la Harpe, tome 1.

toutes les maisons sont ornées de parterres et de terrasses coupées par d'immenses allées d'orangers et de limoniers; ses fontaines, ses jardins, ses bosquets, son lac, son aqueduc, et la douceur des vents dont elle est rafraîchie, la rendent une habitation délicieuse.

Thélismar parcourut plusieurs autres villes, et se rendit à *Guimar*, ville où l'on retrouve un grand nombre de familles descendues de ces anciens *Guanches*, les premiers habitans de ces îles. Les rejetons de ce peuple sauvage, en renonçant à l'idolâtrie, ont conservé leurs mœurs agrestes et la plupart de leurs usages.

Un jour qu'Alphonse se promenoit seul aux environs de Guimar, sa rêverie le conduisit dans un bois peu fréquenté, où il s'égara. En voulant retrouver son chemin, il s'enfonça dans un taillis épais d'où il ne sortit qu'avec peine, et qui aboutissoit à une espèce de désert dépouillé d'arbres et de verdure, une plaine aride couverte de cailloux, et bornée par une montagne. A l'aspect de ces tristes lieux, Alphonse se rappelle, en soupirant, que Thélismar lui avoit recommandé plus d'une fois de ne jamais se promener sans guide; mais ce

souvenir venoit trop tard. Cependant
nuit approchoit : Alphonse marche enc
quelque temps; enfin, excédé de lassitud
il s'arrête vers un tertre assez élevé, e
touré de broussailles et de grosses pier
posées confusément les unes sur les autr
Alphonse, en s'asseyant sur une de
pierres, dérange l'équilibre des autre
elles tombent et roulent avec bruit. A
phonse s'élance hors de sa place, afin d
viter d'en être blessé; et en se retournar
il remarque que les pierres, en se déra
geant, ont découvert un trou assez gra
pour qu'un homme pût y passer : il se ra
proche, et regardant dans cette ouvertur
il y distingue avec surprise les marches d'
escalier. Alors, poussé par la plus vive c
riosité, il passe par l'ouverture, entre da
cette grotte souterraine, et descend un
calier excessivement roide : au bas de l'esc
lier, il lève la tête, et ne voit plus le jo
Il est tenté de remonter; mais jetant
yeux devant lui vers le fond de la grot
il aperçoit distinctement une lumière da
l'éloignement. Cette vue le détermine;
veut achever une entreprise qui lui pr
met une aventure extraordinaire, et
poursuit son chemin. Il traverse un lo

corridor obscur, au bout duquel il trouve une caverne spacieuse, éclairée par plusieurs lampes suspendues à ses voûtes. Alphonse regarde autour de lui, et se voit au milieu de plus de deux cents cadavres rangés debout contre les murs de ce lugubre souterrain.

Dans quels funestes lieux m'a conduit mon imprudence! s'écria Alphonse. Cette grotte, semblable à celle de Polyphême, ne peut être que l'affreux repaire d'un brigand inhumain; ces morts sans doute sont les victimes de l'atroce cruauté de ce monstre..... Ah! si je n'ai pas la prudence d'Ulysse, j'aurai du moins sa valeur. En disant ces mots, Alphonse tire son épée, et se prépare à vendre chèrement sa vie. Il ne vouloit point essayer de prendre la fuite, craignant d'être surpris dans le passage étroit et obscur; il pensoit qu'il lui seroit plus facile de se défendre dans la caverne; et d'ailleurs, il ne doutoit pas que les assassins n'eussent déjà fermé l'entrée de la grotte. Cependant un silence profond régnoit toujours dans le souterrain. Alphonse eut tout le temps de considérer les tristes et surprenans objets dont il étoit environné. Il

remarqua qu'aucun de ces cadavres ne paroissoit tomber en corruption, et n'exhaloit la plus légère odeur; que tous avoient conservé leur peau et leurs traits. Alphonse se perdoit dans ses réflexions, lorsqu'il crut entendre marcher: il prête une oreille attentive, et au même instant il distingue des voix qui parlent dans une langue qui lui est inconnue.

Alphonse ne voulant pas commencer le combat dans le cas où l'on n'auroit pas l'intention de l'attaquer, va s'appuyer contre la muraille, cache son épée et garde le silence. Au bout d'un moment il voit paroître douze hommes vêtus d'une manière bizarre, qui s'avancent lentement, deux à deux; leur contenance grave et paisible n'annonce aucun dessein funeste; mais aussitôt qu'ils aperçoivent Alphonse, ils poussent des cris horribles: la fureur et l'indignation se peignent sur leurs visages; ils se rassemblent précipitamment, et tirant de longs poignards attachés à leur ceinture, ils fondent tous ensemble sur Alphonse, qui, mettant l'épée à la main, les reçoit avec intrépidité. Le combat fut sanglant et opiniâtre. L'adresse et la valeur d'Alphonse triomphèrent de la force; et, quoique seul

contre douze hommes furieux, il fut vainqueur. Il reçut deux blessures légères; mais il en coûta la vie à la plus grande partie de ses adversaires, et le reste épouvanté prit la fuite. Alphonse, resté seul dans la grotte, appliqua sur ses blessures son mouchoir, qu'il déchira et qu'il attacha avec ses jarretières; ensuite, coupant avec son épée la courroie qui suspendoit une des lampes de la caverne, il prit cette lampe et sortit sans différer. Il traverse la galerie obscure, arrive à l'escalier, le monte précipitamment; et retrouvant l'ouverture, il s'élance hors de ce gouffre affreux avec transport. Il croit franchir les portes de l'enfer, et revenir à la vie en respirant un air pur, et revoyant les cieux: O mon père! s'écrie-t-il, ô Dalinde! et vous, cher Thélismar, je jouirai du bonheur de vous revoir! vous seuls m'attachez à la vie; pourrois-je ne la pas chérir? elle me rend à ce que j'aime.....

Alphonse, en entrant dans la caverne, avoit laissé le jour à son déclin, il en sortit vers le milieu de la nuit: guidé par la clarté de la lune et des étoiles, Alphonse s'éloigne de la funeste caverne; et après avoir erré plus de trois heures, il s'arrêta au jour

naissant près d'un lac bordé de limoniers et de peupliers. Tourmenté d'une soif ardente, la vue d'une eau claire et limpide ranima ses forces et son courage, il se désaltéra et mangea quelques fruits sauvages; mais il se trouva si foible et si fatigué, qu'il ne put se remettre en route; il se coucha sur l'herbe vis-à-vis d'une montagne couverte de verdure, et, de distance en distance, parsemée d'arbres. Il y avoit à peu près trois quarts d'heure qu'il se reposoit dans ce lieu agreste et solitaire, lorsque le ciel se chargea de nuages: au même instant le vent s'élève, et quelques gouttes de pluie commencent à tomber. Un moment après la pluie cesse; mais le vent redouble avec furie. Alphonse se soulève; il jette les yeux sur la montagne, et le spectacle le plus extraordinaire fixe son attention et ses regards. Il voit s'élever sur le sommet de la montagne une énorme colonne de couleur d'or à sa base, surmontée d'un beau violet foncé; cette colonne descend impétueusement de la montagne, en brisant et renversant les arbres qu'elle rencontre sur sa route; elle attire et engloutit des feuilles et des branches, déracine des buissons; et, arrivée au bas de la montagne, passe sur

un fossé qu'elle comble et remplit de pierres et de terre; elle marque son passage par de profonds sillons, et dans sa course effrayante et rapide, elle fait entendre un bruit semblable au mugissement d'un taureau. Cette formidable colonne se dirige vers le lac, en pompe l'eau, et le dessèche en le traversant; ensuite se tournant du côté du nord, elle disparoît, et va se perdre dans une forêt voisine (25). A ce phénomène succède une grêle meurtrière; les grains, d'une grosseur monstrueuse, avoient la forme d'une étoile, et ils étoient accompagnés de longs morceaux de glace pareils aux lames tranchantes d'un poignard (26). Alphonse se réfugie sous un arbre, il garantit son visage avec son chapeau, qu'il tient élevé à quelque distance de sa tête; il reçoit plusieurs blessures sur les mains. Enfin l'orage et la grêle cessent; tout à coup le ciel redevient serein, et Alphonse, saisi d'étonnement, blessé, meurtri, mourant de faim et de fatigue, se remet tristement en chemin. Au bout d'un quart d'heure il aperçut avec une joie impossible à dépeindre une habitation. Le désir d'y arriver ranime ses forces épuisées: cette petite maison appar-

tenoit à un Espagnol, qui le reçut avec humanité. Alphonse lui fit entendre qu'il avoit été attaqué par des assassins, et l'Espagnol lui apprit qu'il n'étoit qu'à deux lieues et demie de Guimar.

Alphonse, hors d'état de continuer sa route à pied, se détermine à prendre quelques heures de repos. Il écrit un billet à Thélismar, que l'Espagnol se charge d'envoyer : ensuite Alphonse profitant des offres de son hôte compatissant, accepte un peu de nourriture, laisse panser ses plaies, et se couche dans un excellent lit qu'on vient de lui préparer. Après avoir dormi trois ou quatre heures, il se relève, s'habille à la hâte, et la première personne qu'il rencontre en sortant de sa chambre, c'est Thélismar. Il court se jeter dans ses bras ; Thélismar le reçoit avec un attendrissement qui met le comble à sa joie. Il alloit commencer le récit de son aventure, lorsque Thélismar l'interrompant : Je ne veux rien savoir aujourd'hui, lui dit-il ; ne songeons en ce moment qu'à votre santé. Une voiture nous attend ; allons prendre congé du généreux Espagnol qui vous a donné l'hospitalité, et retournons à Guimar. Comme il achevoit ces

mots, l'Espagnol survint, suivi de l'homme qui s'étoit chargé du billet d'Alphonse pour Thélismar. Cet homme rapportoit le billet, en disant qu'au moment où il étoit arrivé à Guimar, Thélismar venoit d'en partir. Eh! comment donc, dit Alphonse à Thélismar, puisque vous n'avez pas reçu mon billet, avez-vous su que j'étois ici? Je vous en instruirai, répondit Thélismar en souriant; mais à présent profitons du jour, et partons.

Alors Alphonse se tourna vers son hôte, et après lui avoir témoigné toute sa reconnoissance, il monta en voiture avec Thélismar, et partit pour Guimar. Il n'eut pas la permission de parler durant la route, et en arrivant, Thélismar le fit mettre au lit. Alphonse dormit douze heures, et se réveilla en parfaite santé. Alors Thélismar lui demanda les détails de son aventure. Alphonse ne commença point ce récit sans prévenir Thélismar qu'il alloit lui conter des choses si extraordinaires et si merveilleuses, qu'il craignoit d'être accusé d'exagération. Cependant Thélismar écouta toute l'histoire de la caverne sans montrer la moindre surprise; ce qui excita

celle d'Alphonse, qui ne put s'empêcher de le témoigner.

Cher Alphonse, dit Thélismar, avec un peu moins d'étourderie et de vanité vous n'eussiez point couru ce terrible danger, et tout ce qui vous confond cesseroit de vous surprendre. Je comprends bien, reprit Alphonse, qu'avec plus de prudence j'eusse suivi vos avis, et que par conséquent je n'aurois point été dans un pays inconnu me promener sans guide. Mais, comment ma vanité contribue-t-elle à redoubler mon étonnement? — Sans elle, je le répète, vous n'auriez couru aucun danger. Dans tous les lieux où nous avons été, je ne vous ai vu jusqu'ici occupé que d'une seule idée, celle de paroître instruit et d'étonner tout le monde par le récit des choses singulières que vous avez vues. Nous avons rencontré plusieurs personnes de mérite, des mécaniciens, des géomètres, des botanistes, des astronomes: vous leur avez beaucoup parlé, sans jamais être tenté de les écouter un moment. Arrivez-vous dans un pays nouveau, si vous pouvez vous faire entendre de quelques habitans, vous vous gardez bien de les questionner; mais vous vous pressez de les

instruire de tout ce que vous savez. Cette espèce de folie ne donne pas une opinion avantageuse de votre esprit, et elle vous ravit tout le fruit que vous pourriez retirer de nos voyages. Par exemple, si depuis que nous sommes ici, au lieu de vous amuser à conter tant de fois tout ce qui nous est arrivé aux Açores, vous eussiez fait quelques questions sur ce pays et ses premiers habitans, vous sauriez que votre caverne n'a rien de merveilleux, et que vous ne pouviez y entrer qu'au péril de votre vie... — Comment ?.... — Cette caverne est une des caves sépulcrales des Guanches. Ces caves antiques sont dispersées dans des lieux déserts; elles ne sont connues que des seuls Guanches, qui en cachent avec soin l'entrée. Ils n'y vont qu'en secret : s'ils y trouvoient un étranger, ils le regarderoient comme un profane, comme une victime dévouée à la mort; et, par une superstition barbare, ils se croyoient obligés de lui arracher la vie (27). Du moins, dit Alphonse avec un peu de dépit, je dois à mon étourderie, à mon ignorance, l'avantage de connoître ces cavernes si curieuses.... Je n'ai point soutenu de combats, interrompit Thélis-

mar; je n'ai souffert ni la faim ni la soif, ni les intempéries de l'air; enfin, je n'ai point affligé l'amitié par les plus cruelles inquiétudes, et je suis entré aussi dans une cave sépulcrale des Guanches..... — Et comment avez-vous fait?..... — Je savois que ces caves existoient; j'avois un vif désir de les connoître; j'ai rendu plusieurs services importans à un Guanche, et je l'ai déterminé à me conduire en secret dans une de ces cavernes. A ces mots, Alphonse n'ayant rien à répondre, baissa les yeux et garda le silence.

Au bout d'un moment, reprenant la parole: Je me flatte, dit-il, que ce qui me reste à vous conter pourra vous causer quelqu'étonnement Après avoir quitté la caverne, poursuivit-il, je marchai longtemps au hasard. Enfin, j'arrive sur les bords d'un lac..... — C'en est assez, interrompit encore Thélismar: je sais tout le reste..... — Comment? j'étois seul, et je n'ai dit à personne..... — Après avoir bu de l'eau du lac, vous cueillîtes quelques fruits sauvages, vous vous couchâtes sur l'herbe; un orage affreux survint..... — O ciel! par quel enchantement avez-vous pu savoir?..... — La colonne descendant

de la montagne, le lac desséché, et..... — Qu'entends-je? s'écria Alphonse, daignez donc m'expliquer ce nouveau prodige; qui donc a pu vous instruire? Pendant que toutes ces choses se passoient, reprit Thélismar, je vous voyois.... — Mais où donc étiez-vous? — Ici, à Guimar, sur ma terrasse....—Et j'étois à trois lieues de vous.... — Il est vrai, et cependant, je vous le répète, je vous voyois..... — Je n'en saurois douter; vous êtes, ô Thélismar, un être surnaturel!..... — Mon cher Alphonse, je ne suis qu'un homme fort ordinaire. — Expliquez-moi donc cette étrange énigme... — Je ne le puis dans un jour. Il me seroit facile de vous apprendre dans un instant quelques mots et quelques noms, et de vous instruire enfin de quelques résultats, mais ce seroit vous traiter en enfant. Voulez-vous connoître les causes, voulez-vous acquérir une instruction solide?.... — Oui; une instruction qui puisse me faire concevoir tout ce que vous faites. — Eh bien! je vous donnerai des livres; quand vous les aurez lus avec attention, nous causerons ensemble, et je commencerai alors à dévoiler à vos yeux des mystères qui vous causent tant de surprise.... — Ah! donnez-

les-moi ces livres précieux, je les lirai avec une ardeur!.... C'en est fait, je renonce à toute autre lecture.... — Je ne l'exige pas, au contraire. Vous aimez la poésie, conservez-en le goût, mais ne lisez que de bons vers, substituez les livres de morale aux romans; consacrez chaque jour une heure à la lecture des ouvrages que je vous donnerai; devenez plus réfléchi, parlez moins, écoutez davantage : voilà tout ce que je vous demande.

En achevant ces paroles, Thélismar conduisit Alphonse dans son cabinet; il lui donna une douzaine de volumes. Quand vous aurez lu ces ouvrages, lui dit-il, je vous ferai part d'un trésor qui achèvera de vous ouvrir les yeux.... Regardez cette caisse, elle renferme le prix des travaux que je vous impose.... Ah! dit Alphonse, ne dois-je jamais espérer d'autre prix?.... Il s'arrêta, il rougit, et ses yeux se remplirent de larmes. Alphonse, reprit Thélismar, je vous aime, et ne prétends point vous le cacher; mais pour obtenir le prix où vous aspirez, il faut vous rendre digne de toute mon estime. O mon père! s'écria Alphonse en tombant aux genoux de Thélismar, mon père! souffrez un nom si doux, attendez

tout de moi. Oui, je l'obtiendrai cette estime si précieuse, cette estime sans laquelle je ne pourrois vivre !.... Que faut-il faire ? parlez.... — Vous corriger de mille défauts, et surtout d'une vanité ridicule, sortir d'une ignorance honteuse, acquérir des connoissances estimables... — Tout me deviendra facile.... — Ecoutez, je viens de vous faire connoître que j'ai lu dans votre cœur : j'autorise vos espérances; mais j'exige que jamais vous ne m'entreteniez du sentiment secret qui vous occupe.... — O ciel ! et de l'objet ?.... — Jamais ne me prononcez son nom.... — Ah ! quel arrêt !... — Il faut vous y soumettre ; et songez que si vous voulez gagner mon estime, vous devez commencer par me prouver que vous avez de l'empire sur vous-même.... — Eh bien ! je me soumets, et c'est avec joie ; mais si vous me parlez d'elle.... — Vous pourrez répondre ; du reste, ne me dites jamais un mot qui puisse avoir le moindre rapport.... — Je vous obéirai. Heureusement que vous ne me défendez pas d'y penser. — Non : je vous permets de penser à elle quelquefois.... — Quelquefois ! Ah ! toujours ! dans tous les momens de ma vie... — Quoi ! déjà vous vous rétractez !.... —

Comment ?...— Ne m'avez-vous pas promis de vous occuper, d'étudier sérieusement?... — Sans doute.... — Et comment le pourrez-vous, si vous pensez toujours à Dalinde ?.... — Dalinde !.... Grâces au ciel, ce n'est pas moi qui ai prononcé son nom... — Alphonse!... — Ah! pardon!... — Ainsi, prenez-vous l'engagement d'écarter Dalinde de votre imagination toutes les fois que vous lirez ou que nous causerons ensemble ?.... — Ne point parler d'elle, ne point penser à elle ! et comment le pourrai-je ? — Avec de la raison on peut sur soi-même tout ce qu'on veut. — Mais cet effort sera si pénible, si cruel..... — Me refusez-vous ?.... — Le ciel m'en préserve ! ma soumission est sans bornes ; il n'est rien que vous n'ayiez le droit d'exiger, et le pouvoir d'obtenir.

Madame de Clémire termina ici la veillée, et se sépara de ses enfans, qui ne rêvèrent toute la nuit qu'à des *colonnes ambulantes*, des *cavernes enchantées*. Ils imaginèrent que madame de Clémire avoit épuisé dans la dernière veillée tout ce qu'elle avoit pu recueillir d'extraordinaire et de merveilleux ; mais elle les assura que ce qu'ils savoient de son conte n'étoit

rien en comparaison de ce qu'ils entendroient, et qu'elle avoit reservé pour le dénouement les détails les plus surprenans. Cette assurance redoubla encore l'extrême curiosité de la petite famille; et le soir madame de Clémire la satisfit, en reprenant sa narration, et lisant ce qui suit :

Alphonse; malgré les lois que lui prescrivoit Thélismar, se trouva le plus heureux des hommes. Il voyoit sa passion autorisée par le père même de Dalinde. Il pouvoit enfin se livrer aux plus douces espérances : il ne manquoit à son bonheur qu'une lettre de dom Ramire, et l'assurance du pardon qu'il avoit imploré.

Thélismar ne quitta pas les îles Canaries sans aller voir le fameux Pic de Ténérife (*a*). Ensuite Thélismar s'embarqua pour aller au Cap-Vert. Durant la navigation, Alphonse suivit avec ardeur le nouveau plan d'étude que Thélismar lui

(*a*) Ou montagne de *Teyde*, ou de *Teythe*. Cette montagne, qui a la forme d'un pain de sucre, s'élève au milieu de l'île de Ténérife. Sa hauteur est si prodigieuse qu'elle a plus de 15 lieues de chemin. Cependant on dit que la montagne appelée *Chimbo-Raco*, qui fait partie de la Cordilière des Andes au Pérou, est beaucoup plus haute encore.

avoit tracé ; mais il avoit bien de la peine à réprimer le désir qu'il éprouvoit sans cesse de parler de sa passion. La crainte de déplaire à Thélismar le retenoit. Cependant de temps en temps il hasardoit quelques phrases indirectes, dont jamais Thélismar n'avoit l'air de comprendre le véritable sens.

Enfin Alphonse, ne pouvant plus supporter cette contrainte, trouva, pour s'en affranchir, un moyen qui lui parut sublime. Il gardoit toujours, comme ce qu'il possédoit de plus précieux, la ceinture de Dalinde. Il imagina de la rendre à Thélismar. Ce sacrifice lui coûtoit ; mais il s'y décida facilement, en songeant qu'il jouiroit du plaisir de parler de ses sentimens et de Dalinde, et que Thélismar, ne voyant dans ce procédé qu'une délicatesse estimable, refuseroit peut-être la ceinture. Plein de cette idée, Alphonse un matin entre chez Thélismar d'un air triomphant : Je viens, lui dit-il, vous faire un aveu qui sera suivi d'un grand sacrifice...—De quoi s'agit-il ?... —Il faut d'abord que vous me permettiez... de parler d'elle.... C'est pour m'accuser que je le désire, et pour réparer ma faute.... —Eh bien ! voyons, expliquez-vous....

Mais je parierois que cette faute n'est pas grave.... — Elle l'est à mes yeux. Le sentiment le plus vif, le plus tendre, un sentiment qui doit faire à jamais le destin de ma vie.... — Au fait, qu'avez-vous à m'apprendre?... — Vous savez à quel excès j'aime Dalinde !.... — Alphonse, ce préambule me déplaît.... — Mais il est nécessaire. — Point du tout ; il s'agit de me faire l'aveu d'une faute.... — Eh bien ! le jour où je vis Dalinde pour la première fois de ma vie, ce jour où je reçus une nouvelle existence !.... Après votre cruel départ.... éperdu, accablé de douleur, j'errois comme un insensé en recherchant en vain les traces de Dalinde ; enfin, entraîné par un charme secret, je revenois sur mes pas, j'approchai de la *fontaine de l'Amour*.... Le hasard... ou plutôt le dieu de la fontaine, touché de mon désespoir, fit tomber entre mes mains le gage le plus cher et le plus précieux !.... C'étoit, interrompit Thélismar, l'écharpe de Dalinde ; car je me rappelle qu'elle la perdit. La voici, reprit Alphonse avec emphase en la tirant de sa poche ; la voici, cette écharpe, l'unique consolation d'un amant malheureux : je la possédois sans votre aveu ; je n'ai pas l'heureux droit de

la garder: une juste délicatesse me force à vous la sacrifier. Votre scrupule est très-fondé, dit Thélismar; donnez, ajouta-t-il en prenant l'écharpe, donnez: je m'engage, Alphonse, à vous la rendre à la première preuve de sincérité et de véritable confiance que vous me donnerez. — Comment! reprit Alphonse interdit, douteriez-vous de ma confiance et de ma sincérité?.... — J'en ai le droit, interrompit Thélismar, dans l'instant où vous employez l'artifice.... — L'artifice!.... — Vous rougissez, Alphonse, et vous avez raison; mais j'ose croire que si vous m'eussiez trompé, votre confusion seroit plus grande encore.... Si vous me voyiez charmé de votre candeur, de votre délicatesse, de votre générosité, dites-moi, de quel front supporteriez-vous dans cette occasion de semblables éloges?.... Ah! dit Alphonse en versant quelques larmes, vous connoissez mieux mon cœur que je ne le connois moi-même!.... Il est vrai que je cherchois un prétexte pour vous parler librement de Dalinde.... — Et vous espériez que j'en serois la dupe, et que je vous laisserois l'écharpe? — Je m'abusois moi-même.... — C'est une erreur; nous ne

pouvons nous abuser sur ce qu'il peut y avoir de blâmable dans les motifs qui nous font agir. Notre esprit cherche en vain, pour nous excuser, des raisons spécieuses; en vain nous nous répétons, *cette action est noble, honnête;* le cœur et la conscience nous démentent. — Qu'ai-je fait!.... Ah! Thélismar, cette faute dont je sens toute l'étendue, cette faute m'auroit-elle ravi votre estime sans retour?.... — Non; l'ingénuité avec laquelle vous la reconnoissez, le repentir que je vous vois, l'éducation négligée que vous avez reçue, le peu de réflexion dont vous êtes capable, tout me porte à vous excuser. Si je vous croyois artificieux, je n'attendrois rien de vous; mais malgré le détour condamnable que vous venez d'employer, je vous reconnois de la franchise et de la candeur; vous avez un cœur sensible et généreux; je suis sûr, mon cher Alphonse, que vous parviendrez facilement à vous corriger de tous vos défauts. Cette conclusion consola un peu Alphonse, qui se promit bien de ne laisser échapper aucune occasion de montrer à Thélismar de la franchise et de la confiance.

Nos voyageurs débarquèrent d'abord à

l'île de Gorée (*a*); de là ils se rendirent à Rufisco (*b*), et furent ensuite par terre, de Rufisco jusqu'au fort Saint-Louis sur le Sénégal. Ils virent les *Serères*, nation de sauvages nègres, dont ils admirèrent les mœurs douces et simples, et l'hospitalité, vertus qui viennent sans doute de leur goût pour le travail et pour l'agriculture, ce qui les distingue surtout des autres sauvages qui, en général, sont paresseux et dédaignent de cultiver la terre.

Un soir Thélismar, Alphonse et la petite troupe qui voyageoit avec eux, se trouvant dans un lieu aride et désert, y virent un arbre merveilleux, dont la hauteur n'excédoit guère soixante-dix ou quatre-vingts pieds; mais dont le tronc monstrueux pouvoit avoir environ quatre-vingt-dix pieds de circonférence. Ses premières branches s'étendoient presqu'horizontalement; et comme elles étoient prodigieusement grosses, et d'une énorme longueur, leur propre poids en faisoit ployer l'extrémité jusqu'à terre, de manière qu'on trou-

(*a*) Cette île appartient aux Français; elle est à six lieues du Cap-Vert.

(*b*) Rufisco est à trois lieues de l'île de Gorée.

voit sous ce seul arbre un vaste abri et une espèce de bocage qui auroit pu contenir aisément une troupe de trois ou quatre cents hommes (28). Après avoir admiré cette étonnante production de la nature, nos voyageurs continuèrent leur route. A quelques pas de l'arbre, ils rencontrèrent un lion couché, et qui paroissoit mort. Alphonse voulut absolument l'aller considérer de près, et Thélismar le suivit. En approchant ils reconnurent que cet animal existoit encore, mais qu'il étoit expirant. Il étoit étendu et sans mouvement; il avoit la gueule entr'ouverte, sanglante et remplie de fourmis. Alphonse en eût pitié: avec son mouchoir il délivra l'animal mourant, des insectes qui le tourmentoient; ensuite, tirant de sa poche une bouteille pleine d'eau, il la versa toute entière dans la gueule du lion, tandis que Thélismar tenoit à l'entrée de cette gueule ouverte, le bout d'un pistolet chargé à balles, dans le cas où le malade reprendroit trop subitement sa santé et ses forces. Le lion parut un peu soulagé: il regardoit languissamment Alphonse, qui croyoit voir dans ses yeux l'expression de la reconnoissance, et qui ne le quitta qu'après lui avoir prodigué

tous les secours qu'il étoit en son pouvoir de lui donner.

Alphonse et Thélismar, allant rejoindre leur petite caravane, passèrent dans un champ rempli d'une herbe excessivement haute. Comme ils en sortoient, Thélismar, qui marchoit devant, ne voyant pas un fossé profond, y tomba, et disparut entièrement aux yeux d'Alphonse. Ce dernier accourt : il voit Thélismar assis, qui lui dit qu'il vient de se donner une entorse, et qu'il est impossible qu'il puisse se lever et marcher sans son secours. Alphonse approche pour le prendre dans ses bras; dans cet instant il entend un sifflement horrible, et il aperçoit au fond du fossé, vis-à-vis de Thélismar, un serpent monstrueux, bigarré des plus vives couleurs, et qui avoit au moins vingt pieds de long (29). Ce monstre, la tête haute, s'avançoit en rampant vers Thélismar, qui, faisant un effort pour se lever, ne put se soutenir, et retomba sur l'herbe. Alphonse saute dans le fossé ; il se place entre Thélismar et le serpent, et tirant son sabre, il se précipite sur le redoutable reptile, et lui porte un coup si ferme et si sûr, qu'il le partage en deux. Alors se retournant du

côté de Thélismar, il l'aide à se relever et le tire du fossé. Thélismar embrasse Alphonse. Vous venez, lui dit-il, de me sauver la vie ; je ne pouvois ni me défendre, ni sortir de ma place ; le serpent alloit s'élancer sur moi, et sa piqûre est mortelle. Je vous promets que Dalinde n'ignorera pas cette aventure. A ces mots, Alphonse, trop ému pour pouvoir répondre, serra Thélismar avec transport contre son sein. Doucement, dit Thélismar en souriant ; prenez garde à mon bras droit, car il est cassé !..... O ciel ! s'écria Alphonse. Et sans cela, reprit Thélismar, ne me serois-je pas servi de mes armes ?..... — Et vous n'avez pas proféré un seul mot de plainte..... — Ce n'est pas vous, cher Alphonse, que le courage doit étonner. O mon père ! reprit Alphonse, je n'en ai point en vous voyant souffrir. Allons rejoindre notre troupe ; venez !..... En disant ces paroles, il enlève doucement Thélismar, le charge sur ses épaules ; et, malgré sa résistance, il le porte, sans s'arrêter, jusqu'au lieu où les attendoit le reste des voyageurs.

Thélismar fut obligé de s'arrêter dans une cahute de nègres, qui le reçurent avec humanité. Il avoit avec lui un chirurgien

qui pansa son bras; et au bout de huit ou dix jours, il se remit en route. Il arriva dans le pays des Foulis. Le roi de ces sauvages s'appelle Siratick ; quelques voyageurs donnent aussi ce nom à ses états. Il accueillit les voyageurs européens avec beaucoup de bonté, et leur proposa de l'accompagner à la chasse d'un lion qui avoit fait depuis peu de grands ravages dans le pays. Le roi, jeune et courageux, désirant montrer à des étrangers son adresse et sa valeur, voulut combattre le lion. Aussitôt qu'il paroît, il fait arrêter sa suite et les étrangers, leur donne l'ordre de rester à leur place, et monté sur un excellent cheval, il court vers l'animal furieux, qui, en l'apercevant, s'élance au-devant de ses pas. Le Siratick lui décoche une flèche. Le lion blessé s'avance en poussant un affreux rugissement. Alors Alphonse oublie toutes les défenses du roi ; il part comme un éclair, et croyant le Siratick en danger, il vole à son secours : il avoit tiré son épée ; en courant avec une vîtesse incroyable, il passe auprès d'un arbre contre lequel il heurte si rudement son épée, qu'elle lui échappe des mains, et va se briser à dix pas. Alphonse lui-même, ébranlé par ce

choc violent, chancelle ; son cheval s'abat ; et dans cet instant le lion qui, en voyant accourir vers lui un homme armé, avoit abandonné le Siratick pour s'élancer vers ce nouvel ennemi ; ce lion furieux et terrible atteignant Alphonse, saute sur lui ; il enfonce ses griffes redoutables dans les flancs du cheval. Alphonse désarmé, sans défense, crut sa mort inévitable. Les nègres, dans la crainte de le tuer, n'osoient lancer leurs traits sur l'animal. Thélismar, au moment du départ d'Alphonse, avoit voulu se précipiter sur ses pas ; mais les nègrès, déjà irrités de l'audace du jeune homme, s'étoient opposés avec violence à son dessein, et le retenoient malgré ses cris, sa fureur et son désespoir. Que devint-il en voyant le lion fondre sur Alphonse ? Infortuné jeune homme, s'écria-t-il !..... Mais, ô surprise ! ô joie inespérée ! à peine le lion a-t-il jeté les yeux sur sa proie, qu'il perd toute sa rage ; il se couche auprès d'Alphonse, et levant une de ses pattes sanglantes, blessée d'un coup de flèche, il la pose doucement sur la main d'Alphonse, et paroît lui montrer sa blessure, et lui demander du secours. Alphonse tressaille ; et se rappelant l'aventure du lion

mourant qu'il a rencontré : O noble animal, s'écrie-t-il, je te reconnois ! Ah ! puisse ton exemple confondre à jamais les ingrats, et quiconque peut effacer de sa mémoire le souvenir d'un bienfait !... Oui, puisque ta reconnoissance m'accorde la vie, je vais à mon tour sauver encore la tienne, et la défendre, s'il le faut, au péril de mes jours. En disant ces paroles, Alphonse étanchoit le sang qui couloit de la blessure du lion ; et déchirant son mouchoir, il en forma une bande qu'il attacha autour de la patte de l'animal. Thélismar et les sauvages considéroient ce spectacle avec autant d'admiration que d'étonnement. Enfin Alphonse se lève : son cheval abattu, blessé et mourant ne peut lui servir : le lion s'approche encore d'Alphonse, lèche les pieds de son bienfaiteur, lui fait mille caresses. Ensuite Alphonse s'en éloigne doucement. Le lion s'arrête, le suit des yeux un instant, et tout à coup se détournant brusquement, il dirige sa course vers un bois voisin, et disparoît, laissant tous les spectateurs de cette étrange aventure, immobiles de surprise (30).

Thélismar, après avoir serré Alphonse dans ses bras, après l'avoir embrassé avec

l'affection du plus tendre père, lui reprocha sa témérité et son imprudence. Si vous eussiez pris, lui dit-il, des informations sur cette chasse, ou, pour mieux dire, si vous eussiez écouté le détail qu'on nous en a fait, vous auriez su que le Siratick n'étoit point en danger, et qu'exercé à ces sortes de combats, il attendoit le lion pour lui enfoncer un pieu dans la gorge; qu'ensuite il seroit descendu de cheval, et auroit achevé l'animal à coups de sabre. Je vous promets, dit Alphonse, de mieux écouter une autre fois, et d'être plus prudent. Enfin, j'ai sauvé la vie à mon lion, à ce généreux animal... Oui, reprit Thélismar; mais le Siratick est fort mécontent du peu de cas que vous avez fait de ses ordres; et, malgré votre motif, il ne vous pardonne pas de lui avoir enlevé l'honneur de la victoire: ainsi, nous ferons prudemment de ne pas séjourner plus long-temps à sa cour (*a*).

En effet, dès le lendemain, Thélismar, Alphonse, toute la troupe des voyageurs quittèrent Ghiorel, et continuèrent de re-

(*a*) Voyez l'Abrégé de l'Histoire des Voyages, tome 11.

monter le Sénégal jusqu'au village d'Embahané, près des frontières du royaume de Galam, ensuite ils passèrent la rivière de Gambie, ils traversèrent le royaume de Farin (*a*); et après avoir parcouru une grande étendue de pays, ils arrivèrent dans la Guinée.

Ce fut dans cette contrée qu'Alphonse fit une rencontre qui le surprit étrangement. Il traversoit un bois, et s'entretenoit tranquillement avec Thélismar; ils parloient de l'immortalité de l'âme. Croiriez-vous, dit Thélismar, qu'il y a des hommes assez dépourvus de sens, pour soutenir que nous n'avons sur les animaux d'autre avantage que celui d'une conformation extérieure plus parfaite, et qui ont dit en propres termes, que si le cheval (animal si intelligent) avoit, au lieu du sabot informe qui termine ses jambes, une main adroite comme la nôtre, il feroit tout ce que nous faisons (*b*)? — Quoi! il dessineroit, il peindroit?.... — Qu'en pensez-vous?.... — Je n'en crois rien; il pourroit tout au plus tracer quelques imitations informes. Le

(*a*) Ou de Saint-Domingue.

(*b*) On trouve cet étrange raisonnement dans un ouvrage intitulé *de l'Esprit*.

perroquet, la pie, le geai, et beaucoup d'autres oiseaux ont la faculté de parler; Ils répètent bien quelques mots qui les ont frappés, mais ils ne peuvent ni les comprendre, ni par conséquent les appliquer avec justesse; d'ailleurs, il existe des animaux dont la conformation, tant extérieure qu'intérieure, est parfaitement semblable à celle de l'homme, qui marchent comme nous, qui ont des mains comme les nôtres, et qui cependant ne bâtissent ni palais ni cabanes, et qui sont même moins industrieux que beaucoup d'autres animaux. — Vous voulez parler des singes? En effet, ils ont de petites mains fort adroites. — Eh bien! que disent à cela les auteurs qui désirent une main au cheval?.... — Ils conviennent que le singe, par sa conformation, seroit susceptible de faire tout ce que fait l'homme; mais ils ajoutent que sa pétulance naturelle l'en empêche; que le singe est toujours en mouvement; et que, sans cette brusquerie et cette vivacité, il seroit égal à l'homme (*a*).... — Cependant, il ne

(*a*) Tout ce que vient de dire Thélismar se trouve exactement dans ce même ouvrage, intitulé *de l'Esprit*.

parleroit pas ? — Non, quoique dans certaines espèces, la langue et les organes de la voix soient les mêmes que dans l'homme, et que le cerveau soit absolument de la même forme et de la même proportion (*a*)... — Le cerveau de la même proportion ! Comment cela se peut-il, le singe est si petit ?.... — Croyez-vous en connoître toutes les espèces ?.... — Mais oui.... — Et vous n'en avez vu que de vifs et de turbulens ?.... — Oui, sans doute; aussi cette objection des auteurs dont vous me parliez, me paroît assez injuste. En effet, il me semble que des êtres qui sont dans un mouvement perpétuel, quelque bien conformés qu'ils puissent être, ne sauroient apprendre ni perfectionner.... — Et si cette objection qui vous frappe ne venoit que d'une profonde ignorance des choses connues de tout le monde ? — Comment ? des gens qui font un livre, ignoreroient des choses connues de tout le monde ?.... — Ce doute, cher Alphonse, prouve bien que vous avez peu lu dans votre vie !.... Comme Thélismar achevoit ces paroles, Alphonse fit un

(*a*) Voyez M. de Buffon, tome XVI des Quadrupèdes, édition in-12.

mouvement de surprise; et poussant Thélismar : Regardez devant vous, s'écria-t-il ; voyez l'étrange figure assise là-bas sous cet arbre.

Terminons ici la veillée, dit madame de Clémire en s'interrompant ; je me sens ce soir la poitrine un peu fatiguée. Ces mots fermèrent la bouche, quoiqu'on eût bien désiré quelqu'explication sur *l'étrange figure*.

Le lendemain, à huit heures trois quarts du soir, madame de Clémire satisfit la vive curiosité de ses enfans, et reprenant son manuscrit, elle lut ce qui suit :

Thélismar leva la tête ; ensuite, regardant Alphonse : Que pensez-vous de cette figure, lui dit-il? C'est un sauvage, reprit Alphonse, mais il est bien laid... Il se lève, il tient un bâton dans sa main.... il nous évite.... Eh bien ! interrompit Thélismar, vous prenez cette figure pour un homme ? — Assurément. — Et si c'étoit un singe ?... — Un singe de cette taille ! il est plus grand que moi ; il marche naturellement comme nous ; ses jambes ont la forme des nôtres. — Ce n'est cependant qu'un animal (*a*),

(*a*) *L'orang-outang ;* il y en a qui ont plus de six pieds.

mais un animal très-singulier, que l'homme ne peut voir sans rentrer en lui-même, sans se reconnoître, sans se convaincre que son corps n'est pas la partie la plus essentielle de sa nature (*a*).... — Que vous m'étonnez!.... Et ce singe qui étoit assis tranquillement au pied de cet arbre, a-t-il, comme les petits singes, des mouvemens brusques et précipités? — Point du tout; *sa démarche est grave, ses mouvemens mesurés, son naturel doux et très différent de celui des autres singes* (*b*).... — Il n'a pas un *sabot de cheval;* il est plus grand que nous, fait comme nous. — *Le Créateur n'a pas voulu faire pour le corps de l'homme un modèle absolument différent de celui de l'animal... mais en même temps qu'il lui a départi cette forme matérielle semblable à celle du singe, il a pénétré ce corps animal de*

(*a*) M. de Buffon.

(*b*) En parlant d'un singe d'une autre espèce, appelé gibbon, M. de Buffon dit encore : *Ce singe nous a paru d'un naturel tranquille et de mœurs assez douces; ses mouvemens n'étoient ni trop brusques ni trop précipités, il prenoit doucement ce qu'on lui donnoit à manger, etc.*

son souffle divin : s'il eût fait la même faveur, je ne dis pas au singe, mais à l'espèce, à l'animal qui nous paroît le plus mal organisé, cette espèce seroit bientôt devenue la rivale de l'homme : vivifiée par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle eût parlé. Quelque ressemblance qu'il y ait donc entre l'Hottentot et le singe, l'intervalle qui les sépare est immense, puisqu'à l'intérieur il est rempli par la pensée, et au dehors par la parole (*a*).

Alphonse écouta ce discours avec admiration. A présent, dit-il, je suis curieux d'apprendre ce que répondent à cela ces auteurs qui prétendent que notre forme seule nous élève au-dessus des animaux?... — Ils ne connoissoient pas l'animal que vous venez de voir, ainsi que beaucoup d'autres espèces à peu près semblables, décrites par tous les voyageurs; cependant leur ouvrage est moderne, et comme je vous l'ai dit, ces faits étoient connus de tout le monde. Thélismar, en prononçant ces mots, se trouva au bord d'un lac entouré de rochers; le guide qui le con-

(*a*) M. de Buffon.

duisoit lui proposa de s'arrêter, afin d'attendre les autres voyageurs qui les suivoient de loin. Thélismar s'assit à l'ombre de quelques arbres, et tirant deux livres de sa poche, il en donna un à Alphonse, en lui indiquant un chapitre qu'il le pria de lire avec attention. Alphonse le lui promit, en ajoutant qu'il alloit s'asseoir tout seul à l'écart, afin de lire avec moins de distraction. En effet il s'éloigne, et après avoir fait deux cents pas, il s'arrête au bord du lac. Au lieu de lire, il tombe dans une profonde rêverie. Le murmure de l'eau, les rochers, la fraîcheur de la verdure, tout lui retrace un souvenir qu'il n'a pas la force d'écarter de son imagination. Il se rappelle *la Fontaine de l'Amour*, il voit Dalinde, il ne peut penser qu'à elle; enfin il ne sauroit résister au désir de prononcer un nom si cher. Certain de ne pouvoir être entendu de Thélismar, il chante à demi-voix un couplet fait pour Dalinde. Comme il achevoit le dernier vers de sa chanson, il entend marcher, tourne la tête, et voit Thélismar qui vient à lui. Aussitôt il se tait et reprend son livre. Mais au moment même une voix douce et sonore paroissant sortir des

rochers, recommence avec exactitude le couplet qu'il vient de chanter. Thélismar en approchant entend répéter le nom de Dalinde, et son étonnement est extrême en voyant que ce n'est point Alphonse qui chante. Alphonse n'est pas moins surpris. Quand l'air fut fini, il alloit questionner Thélismar sur ce prodige, lorsqu'une autre voix lui coupa la parole en recommençant aussi fidèlement le même couplet. A peine cette seconde voix eut-elle cessé de chanter, qu'une troisième voix venant encore d'un autre côté, reprit la chanson, et la répéta toute entière; ensuite on n'entendit plus rien, et le concert finit (31). Quel enchantement est ceci, s'écria Alphonse! Il faut convenir, dit Thélismar en riant, que les Faunes et les Sylvains de ces rochers sont de dangereux confidens; les Nymphes de *la Fontaine de l'Amour* étoient plus discrètes; mais rendez-moi mon livre, et dites-moi si vous avez été content du chapitre que je vous avois prié de lire. Alphonse rougit et ne répondit que par un soupir, et Thélismar changeant d'entretien, fut avec lui rejoindre les autres voyageurs.

Thélismar parcourut la côte d'Or, le

royaume de Juida, le royaume de Benin; il trouva dans ce dernier pays des sauvages moins cruels et plus civilisés que leurs voisins. Il traversa le Congo, et c'est dans cette contrée qu'Alphonse fut au moment de perdre la vie par les suites de son impétuosité et de son imprudence naturelle. La petite troupe de voyageurs étoit en route; Alphonse seul marchoit en avant, environ à deux ou trois cents pas. On approchoit d'un vaste étang entouré de huttes de sauvages, et Alphonse levant les yeux, crut voir de l'autre côté de l'étang un long mur de briques qui en bordoit la rive. Ne concevant pas pour quel usage on avoit élevé ce mur, il précipita ses pas dans l'intention d'aller l'examiner; mais en approchant il s'aperçut que ce prétendu mur avoit du mouvement. Alors il s'imagina distinguer clairement, au lieu de mur, des guerriers vêtus de rouge et rangés en bataille. Il remarqua quelques sentinelles posées en avant. Alphonse vit bien qu'il étoit découvert; car aussitôt que les sentinelles l'eurent aperçu, l'alarme fut donnée, et la campagne retentit d'un son éclatant semblable à celui des trompettes. Alphonse s'étoit arrêté, et comme il délibéroit s'il

avanceroit ou s'il retourneroit sur ses pas, il vit toute la troupe s'ébranler, s'agiter, s'élever de terre, et enfin s'envoler. Alphonse connut, avec une extrême surprise, que ce formidable escadron n'étoit autre chose que d'énormes oiseaux d'une couleur rouge, si brillante, que lorsqu'ils eurent pris l'essor, leurs ailes paroissoient absolument enflammées. Alphonse avoit un fusil, et désirant porter à Thélismar un de ces oiseaux extraordinaires, il tira sur toute la troupe et en tua un. Au bruit que fit le coup de fusil, quelques nègres sortant des huttes qui environnoient l'étang, accoururent avec précipitation, et en apercevant Alphonse qui ramassoit et traînoit avec lui l'oiseau qu'il venoit de tuer, ils poussèrent des cris horribles. A l'instant tous les nègres sortirent de leurs cases, et se réunissant, vinrent fondre sur Alphonse, qui se vit assailli par une grêle de pierres et de traits. Il alloit succomber sous leurs coups, sans l'arrivée de Thélismar et des autres voyageurs. Les sauvages prirent la fuite, et Alphonse en fut quitte pour quelques blessures légères et une vive réprimande de Thélismar, qui lui apprit que ces nègres avoient pour l'oiseau qu'il venoit de tuer

une telle vénération, qu'ils ne souffroient pas qu'on lui fît le moindre mal, et qu'ils se croyoient obligés de venger la mort de ces animaux sacrés pour eux. Alphonse apprit encore de Thélismar que le son bruyant qu'il avoit pris pour celui des trompettes, n'étoit que le cri de ces mêmes oiseaux; cri si fort et si pénétrant, qu'il se fait entendre à plus d'un quart de lieue d'éloignement. Cette dernière aventure rendit Alphonse plus circonspect, et il sentit que la prudence est une qualité aussi nécessaire qu'estimable (32).

Thélismar poursuivant son voyage, s'arrêta chez plusieurs hordes de sauvages dont il vouloit connoître les mœurs; mais de tous les peuples barbares de l'Afrique, la nation qui parut à Thélismar la plus intéressante, ce fut celle des Hottentots. Leurs vertus surpassent leurs vices. Ils remplissent dans toute leur étendue les devoirs de l'amitié, de l'hospitalité. Enfin leur amour pour la justice, leur courage, leur bonté, leur chasteté les élèvent au-dessus de tous les autres sauvages (*a*). Il est à remarquer

(*a*) Voyez l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages, tome III.

que la jeunesse parmi les Hottentots est entièrement confiée à la garde des mères jusqu'à l'âge de dix-huit ans. On reçoit alors les garçons au rang des hommes, avec lesquels ils n'ont jusqu'à cette époque nulle espèce de communication, sans en excepter leur propre père (*a*).

Thélismar, durant son séjour chez les Hottentots, se promenoit un matin avec Alphonse. Leur guide portoit un sac rempli de provisions, parce qu'ils comptoient dîner dans les champs. En passant sur le pont rustique d'une petite rivière, le guide laissa tomber dans l'eau le sac qui contenoit les provisions. Au même moment, craignant sans doute la colère des voyageurs, il prit la fuite et disparut. Cet événement attrista particulièrement Alphonse qui mouroit de faim. Je suis sûr, dit Thélismar, de retrouver mon chemin; mais avant de nous remettre en route, reposons-nous un instant sous ces beaux arbres. Ils s'assirent sur l'herbe, et Alphonse se plaignoit amèrement de la nécessité où ils étoient de faire encore une lieue avant de manger, lorsque Thélismar lui imposa si-

(*a*) Voyez le même ouvrage au même tome.

lence en disant *paix! écoutons*. Alors Alphonse entendit un cri fort aigu, et, à son grand étonnement, Thélismar y répondit par un autre cri, mais d'un ton plus grave; et se levant : Venez, dit-il, Alphonse; puisque vous avez une faim si pressante, je vais vous donner à dîner. En achevant ces mots, Thélismar jette plusieurs cris de suite, et Alphonse aperçoit un bel oiseau vert et blanc qui planoit vers eux. Suivons ce nouveau guide, dit Thélismar : il nous dédommagera de la maladresse de celui qui nous a quittés. Alphonse, ne sachant que penser, marchoit en silence et regardoit attentivement l'oiseau, qui, au bout de quelques minutes, alla se poser sur un gros arbre creux. Arrêtons-nous, dit Thélismar; l'oiseau viendra nous chercher, s'il a quelque chose de bon à nous découvrir. En effet, l'oiseau voyant qu'ils tardoient à s'approcher, redouble ses cris, revient au-devant d'eux, retourne à son arbre, sur lequel il s'arrête et voltige, et qu'il leur indique d'une manière très-marquée. Allons donc, dit Thélismar : il nous invite à dîner de si bonne grâce, qu'il n'y a pas moyen de le refuser. En achevant ces paroles, il s'approche de l'oiseau; et l'étonnement d'Al-

phonse fut extrême en découvrant dans le creux de l'arbre une ruche remplie de miel. Tandis que les voyageurs travailloient à se saisir du miel, l'oiseau qui s'étoit envolé sur un buisson voisin, paroissoit observer avec intérêt tout ce qui se passoit. Il est juste, reprit Thélismar, de lui laisser sa part du butin. En effet, Alphonse pose sur une feuille une cuillerée de miel que l'oiseau vint manger aussitôt que les voyageurs eurent abandonné l'arbre. Dans le cours d'une demi-heure le même oiseau leur découvrit encore deux autres ruches, et Alphonse, rassasié de miel, se remit gaîment en route (33).

Thélismar quitta les Hottentots, et s'embarqua pour l'île de Madagascar. Ensuite il parcourut toute la côte orientale de l'Afrique, et quittant cette partie du monde, après un court séjour dans l'île de Socotora, il prit terre dans l'Arabie heureuse. Il vit la Mecque (34), Médine (35), traversa une partie du désert, et rentrant en Afrique par l'isthme de Suez, il arriva au Caire (36). Il admira les fameuses pyramides d'Egypte (37); de là se rendit à Alexandrie: il y trouva un vaisseau prêt à

mettre à la voile, qui le conduisit à l'île de Théra (*a*).

Thélismar depuis deux mois avoit lu plusieurs fois, avec Alphonse, les traductions de l'Iliade et de l'Odyssée. Alphonse s'éloignant avec joie du climat brûlant et barbare de l'Afrique, fut transporté de se retrouver en Europe et sous le beau ciel de la Grèce, dans des lieux où tout lui retraçoit les fictions riantes de la fable, et les mœurs intéressantes décrites par Homère. En débarquant à Théra, Thélismar et Alphonse apprirent que le volcan situé dans cette île, causoit de l'inquiétude aux habitans ; qu'il paroissoit se rallumer, qu'il fumoit et jetoit des pierres. Le lendemain, nos voyageurs se mirent en marche au lever de l'aurore, et se firent conduire vers le volcan. Ils en étoient à une lieue, lorsque leur guide s'arrêta, en leur disant qu'il croyoit entendre un bruit extraordinaire. Alphonse et Thélismar prêtent l'oreille, et entendent en effet une espèce de mugissement, qui sem-

(*a*) Île de l'Archipel, au nord de Candie. Elle fait partie de celle qu'on nomme *Santorin* ou *Santorini*, parce que sainte Irène en est la patrone.

loit venir du fond de la terre. Cependant ils font encore un demi-quart de lieue. A mesure qu'ils approchent, le mugissement souterrain devient plus fort; bientôt il est accompagné de sifflemens affreux. Au même moment, ils observent que la fumée du volcan s'épaissit et devient rougeâtre. Retournons sur nos pas, dit Thélismar. Comme il achevoit ces mots, il entend un bruit épouvantable, et tournant la tête en fuyant vers la mer, ils voient la montagne embrasée, couverte de flammes qui s'élevoient dans les airs, en lançant de toutes parts des gerbes de feu et des fusées étincelantes. Le guide effrayé les égare, et leur fait prendre un chemin de traverse, qui les rapproche du volcan. Ils se trouvent alors en face de la redoutable montagne, dans une prairie bordée de peupliers; ils aperçoivent avec horreur des torrens de feu qui, coulant impétueusement de la montagne, se répandoient dans la plaine. Ces fleuves ardens brûloient et renversoient tout ce qui se rencontroit sur leur passage. On voyoit à leur approche l'herbe et les fleurs se flétrir, les feuilles jaunir, et se détacher des arbres; les ruisseaux disparoître, les fontaines se tarir, et les oiseaux éperdus tomber

des branches desséchées. En même temps des nuages brûlans d'une cendre épaisse et blanchâtre, se dispersant en forme de pluie, obscurcissoient les airs, et une grêle de pierres tombant de tous côtés, brisoit, déracinoit les arbres, rouloit avec un horrible fracas du haut des monts dans les plaines, et retentissoit au loin sur les rochers d'alentour. Alphonse et Thélismar s'éloignèrent précipitamment de ces lieux désolés; et après avoir erré long-temps dans des routes inconnues, ils arrivèrent enfin sur les bords de la mer. En approchant du rivage, ils jugèrent par le bruit des vagues que la mer étoit violemment agitée. En effet, elle leur offrit le spectacle d'une affreuse tempête, quoique l'air fût calme et serein. Ils considéroient ce phénomène avec un étonnement qui redoubla bientôt, en voyant tout à coup paroître au milieu des flots une multitude de flammes, qui, au même instant s'écartant et se dissipant dans les airs, font place à une innombrable quantité de rochers ardens sortis et lancés des profonds abîmes de la terre, et qui s'élèvent au-dessus des vagues (38). Alors la mer s'appaise et devient tranquille; et quelques insulaires accourus sur le rivage, apprennent

à Thélismar que le volcan ne vomit plus de flammes, et que l'éruption est finie. Alphonse et Thélismar se font conduire à leur habitation ; et deux jours après ce mémorable événement, ils quittent cette île malheureuse.

Ils se rendirent à l'île de *Policandro* (*a*) ; ils y trouvèrent un voyageur suédois, ancien ami de Thélismar, qui s'offrit à leur servir de guide, et à les suivre dans toutes leurs promenades. Il les conduisit dans sa maison, qu'il voulut partager avec eux, et le soir après souper, adressant la parole à Alphonse : Vous voyez, dit-il, que ce logement est simple et dépourvu d'ornemens; mais si vous aimez l'éclat et la magnificence, j'ai de quoi vous satisfaire : j'ai eu tant de joie de retrouver Thélismar, que j'ai formé sur-le-champ le projet de lui donner une fête dans un palais dont la richesse et l'éclat pourront vous surprendre. En achevant ces mots, Frédéric (c'étoit le nom de l'ami de Thélismar) se lève, appelle ses gens, qui viennent avec des flambeaux, et il sort avec Alphonse et Thélismar. Au

(*a*) L'une des Cyclades, au sud de Paros et d'Antiparos.

bout d'une demi-heure, ils se trouvent vis-à-vis d'une masse énorme de rochers. Voilà mon palais, dit Frédéric; l'aspect en est sauvage, mais il ne faut pas toujours juger sur l'apparence. Arrêtons-nous ici un moment, et laissons d'abord entrer nos gens. Alors les gens de Frédéric distribuèrent des flambeaux à une douzaine d'hommes qui les avoient suivis. Chacun alluma son flambeau et s'éloigna des voyageurs. Quand Frédéric les vit à une certaine distance, il se remit en marche. Après avoir fait cent pas, ils aperçoivent une immense arcade, et ils sont frappés du vif éclat d'une lumière éblouissante. Entrons, dit Frédéric; voyez le péristyle de mon palais! comment le trouvez-vous? Cette question s'adressoit à Alphonse; mais pour y répondre, il étoit trop occupé à considérer le spectacle brillant qui s'offroit à ses regards. Les murs de ce vaste péristyle lui parurent entièrement couverts d'or, de rubis et de diamans, et le plafond parsemé de guirlandes élégantes et de pendeloques de cristal. Enfin, le plancher même sur lequel il marchoit, étoit pavé de la même matière brillante (39).... Ah, maman! s'écria Caroline, pardonnez-moi de vous interrompre; mais je n'y puis

plus tenir.... Ces diamans étoient-ils fins?... — Non; ils n'en avoient que l'apparence, mais une apparence si parfaite, que l'œil le plus connoisseur y eût été trompé. — Que cela est singulier !.... Est-il bien vrai, ma chère maman, que ce palais ait existé?... — Il existe encore. — Encore !... — Rien n'est plus vrai...— Dans l'île de Policandro? La jolie île ! Maman, vous nous la montrerez demain sur la carte?.... — Oui : je vous le promets.... — Maman, si vous le permettez, à ma première leçon de géographie, j'indiquerai sur les cartes tous les voyages d'Alphonse, car je m'en souviens parfaitement, ainsi que des choses extraordinaires qu'il a vues. — J'y consens; en attendant, reprenons notre conte. Frédéric fit admirer à Alphonse l'étendue de ce superbe palais; et après avoir passé plus de deux heures à le parcourir et à le contempler, les voyageurs le quittèrent et reprirent le chemin de leur petite maison. Alphonse, instruit par Thélismar, apprit que le prétendu palais de Frédéric étoit l'ouvrage de la seule nature, et il l'en admira davantage encore.

Thélismar ayant fait le voyage de l'Italie, n'avoit pas le projet d'y aller; mais

son ami Frédéric, qui partoit pour Reggio, le conjura d'y venir avec lui, et Thélismar y consentit d'autant plus facilement, que cette partie de l'Italie étoit la seule qu'il ne connût pas. Frédéric, Alphonse et Thélismar quittèrent Policandro, et partirent pour la Morée (*a*). Ils y virent les ruines d'Epidaure et celles de Lacédémone. De la Morée, ils passèrent à l'île de Céphalonie, où, se rembarquant encore, ils se rendirent à Reggio (*b*).

Le lendemain de leur arrivée dans cette ville, les trois voyageurs déjeûnèrent dans la chambre de Thélismar, dont la fenêtre donnoit sur la mer; leur conversation fut interrompue par mille cris de joie qui se faisoient entendre de tous côtés. Alphonse sortit promptement pour s'informer de la cause qui produisoit ces vives et bruyantes acclamations. Il rencontra plusieurs personnes qui se précipitoient en tumulte vers l'escalier. Il les interroge; elles répondent en courant toujours : nous allons

(*a*) Grande presqu'île, autrefois l'Attique.

(*b*) Au royaume de Naples, dans la Calabre ultérieure. Il y a une autre ville de ce nom en Italie, dans le Modénois.

sur le rivage voir *les châteaux de la fée Morgana*..... Alphonse rentre dans la chambre, et rendant compte de cette étrange réponse, on ouvre les fenêtres, et les voyageurs sont témoins d'un spectacle dont la beauté et la singularité surpassoient tout ce qu'ils avoient vu jusque-là. « La mer qui baigne les rivages de la » Sicile, se gonflant et s'élevant par de- » grés, forma bientôt la parfaite repré- » sentation d'une immense et obscure » chaîne de montagnes, tandis que les » flots qui se brisent contre les côtes de la » Calabre, affaissés et tranquilles, n'of- » froient plus qu'une surface unie; et cette » partie de la mer devint semblable à un » vaste et brillant miroir, doucement in- » cliné vers les murs de Reggio. Alors » parut sur cette glace la plus merveilleuse » peinture : on y vit distinctement plu- » sieurs milliers de pilastres d'une élégante » proportion, placés avec symétrie et ré- » fléchissant toutes les vives couleurs de » l'arc-en-ciel. Au bout d'un moment, ces » superbes pilastres changèrent de forme » et se ployèrent en arcades majestueuses, » qui bientôt s'évanouissant, firent place à » une multitude innombrable de magni-

» fiques châteaux tous parfaitement sem-
» blables : à ces palais succédèrent des
» tours et des colonnades, et enfin des
» arbres et d'immenses forêts de cyprès
» et de palmiers (40)». Après cette dernière décoration, le tableau magique disparut; la mer reprit son aspect ordinaire, et le peuple qui bordoit le rivage, battit des mains avec transport, en répétant mille fois dans des cris d'allégresse, le nom de la *fée Morgana*.

Eh bien! maman, interrompit Pulchérie, nous voilà donc retombés dans les contes des Fées?..... — Point du tout; ce dernier phénomène, ainsi que tous les autres, est pris dans la nature..... — Il y a une *fée Morgana?*.... — Je vous ai conté ce que disoit le peuple de Reggio; le peuple est partout ignorant et crédule; il aime les fables, et les adopte aisément... — Mais ces tableaux magiques?... — Sont produits par des causes naturelles.... — Je ne conçois plus à présent comment on ne passe pas sa vie à voyager, à lire, à s'instruire, pour apprendre ou pour voir des choses si curieuses et si intéressantes. Mais, chère maman, daignez reprendre votre manuscrit. — Alphonse commençoit

à penser comme vous; l'étonnement que lui causoient tant d'événemens extraordinaires, excitoit en lui la plus vive curiosité et le désir le plus vrai de s'instruire. Insensiblement il perdoit tous ses goûts frivoles, il devenoit réfléchi, il parloit avec réserve, il écoutoit avec attention; mais, à mesure que sa raison se perfectionnoit, il découvroit dans sa conduite passée des fautes dont chaque réflexion lui rendoit le repentir plus amer et plus douloureux. Il ne comprenoit plus comment il avoit pu quitter son père. Le silence obstiné de dom Ramire l'accabloit, et lui causoit une inquiétude déchirante; il brûloit du désir d'arriver à Constantinople; il se flattoit d'y trouver des lettres du Portugal, et quoiqu'il eût pris pour Thélismar un attachement passionné, quoiqu'il eût presque la certitude d'obtenir un jour la main de Dalinde, il prit la résolution de quitter Thélismar à Constantinople, s'il n'y recevoit point des nouvelles de son père; enfin, de retourner en Portugal, et de sacrifier au devoir le plus sacré, et ses espérances, et toute la félicité de sa vie. Cette résolution le plongea dans une mélancolie dont Thélismar cherchoit en vain

la cause, et qu'il augmentoit encore en voulant la dissiper par les marques de la plus tendre affection. Pour le retirer de son abattement, souvent même avec Frédéric, il parloit devant lui de Dalinde; et ces entretiens, loin d'adoucir les chagrins secrets d'Alphonse, les aigrissoient encore. Enfin Thélismar prit congé de Frédéric. Il quitta Reggio, et revint dans la Grèce. Il traversa toute la Grèce, et arriva à Constantinople sur la fin du mois d'avril.

Alphonse trouva à Constantinople une lettre de Portugal; il la reçut avec un trouble inexprimable : elle n'étoit point de dom Ramire, mais on mandoit à Alphonse que son père étoit revenu en Portugal; qu'il avoit même passé quelque temps à Lisbonne; qu'il venoit d'en partir, en annonçant qu'il alloit entreprendre un voyage qui dureroit dix-huit mois : on ajoutoit que personne ne doutoit que dom Ramire n'eût eu plusieurs entretiens particuliers avec le roi, et que son voyage n'eût pour but quelques négociations secrètes; qu'on s'attendoit d'autant plus a le voir rentrer dans le ministère à son retour, que huit jours apres son départ, son successeur et son ennemi avoit été

disgracié. L'homme qui faisoit tous ces détails, terminoit sa lettre en disant qu'il n'avoit pu voir dom Ramire comme Alphonse l'en avoit prié, parce qu'ayant fait un assez long séjour en France, il n'étoit revenu à Lisbonne que trois semaines après le départ de dom Ramire.

Alphonse calculant par la date de cette lettre, que son père ne reviendroit que dans quinze ou seize mois en Portugal, renonça au projet d'y retourner lui-même avant ce temps. En effet, entièrement dénué de fortune, il n'auroit eu aucun moyen d'y subsister en l'absence de dom Ramire. Il se décida donc à continuer ses voyages, d'autant plus qu'il se croyoit sûr d'être de retour en Europe avant un an. Le silence de son père l'affligeoit profondément; mais enfin, rassuré sur le sort de dom Ramire, il se soumit au sien, ne doutant pas que le temps et sa conduite ne lui rendissent la tendresse d'un père qu'il espéroit fléchir par sa soumission et son repentir.

Alphonse, moins triste et moins rêveur, reprit avec Thélismar ses conversations ordinaires. Thélismar parut si satisfait du changement qu'il remarqua en lui, qu'Al-

phonse crut pouvoir hasarder de lui parler de Dalinde. Thélismar d'abord se contenta de lui rappeler doucement sa promesse. Alphonse, enhardi par cette indulgence, retomba plusieurs fois dans la même faute; et Thélismar finissant par se fâcher, Alphonse fut enfin forcé de se taire, mais non sans rechercher toujours les occasions de parler directement de ses sentimens, et de se plaindre de la contrainte qu'on lui imposoit.

Frédéric avoit donné à Thélismar des lettres pour un Grec de ses amis, qui possédoit une maison charmante sur le canal de la mer Noire. Ce Grec, nommé Nicandre, n'étoit point alors à Constantinople. Thélismar et Alphonse, au bout de quinze jours, se firent conduire à Buyuk-Déré, village à huit milles de Constantinople (*a*), et dans lequel Nicandre avec sa famille passoit une partie de l'été. Ce fut le premier mai, à dix heures du matin, que les deux voyageurs arrivèrent à Buyuk-

(*a*) La position de ce village est très-agréable; les ministres et plusieurs particuliers y ont des maisons de campagne. (*Voyage littéraire de la Grèce*, par M. Guys, tome I.)

Déré. En entrant dans le village, ils virent les rues remplies de jeunes gens vêtus avec élégance et couronnés de fleurs, chantant ou jouant de divers instrumens; toutes les maisons étoient décorées de guirlandes et de festons de roses, et les fenêtres mieux ornées encore par une multitude de jeunes beautés grecques, entourées d'esclaves superbement vêtues. Ce spectacle ravit Alphonse; et Thélismar, instruit des usages de la Grèce, lui apprit qu'on célébroit ainsi tous les ans le premier jour du mois de mai; que dans ce jour solennel, les jeunes gens amoureux attachoient des couronnes de fleurs sur les portes de la maison de leurs maîtresses, et chantoient sous leurs fenêtres (41). Hélas! dit Alphonse, qu'ils sont heureux! on les écoute..... — Cette faveur ici ne prouve rien. — Mais quand deux rivaux se trouvent à la même porte, ou sous la même fenêtre?..... — Ils posent ensemble leurs couronnes, et chantent alternativement.

Les voyageurs, après s'être arrêtés assez long-temps dans la première rue, continuèrent leur chemin, et Alphonse apercevant de loin une maison encore plus

ornée de fleurs que les autres : certainement, dit-il, voilà l'habitation de quelque beauté célèbre. En effet, en s'approchant, il vit sur un grand balcon deux jeunes personnes charmantes; et lorsqu'il fut en face du balcon, le guide dit à Thélismar que cette maison étoit celle de Nicandre. Alphonse et Thélismar y entrèrent, Nicandre vint aussitôt les recevoir; et après avoir lu la lettre de Frédéric, il les embrassa affectueusement l'un et l'autre, et leur témoigna le plus vif désir de les retenir long-temps chez lui. Nicandre, ainsi que toute sa famille, parloit assez bien français; Thélismar savoit parfaitement cette langue, et Alphonse l'entendoit un peu. Nicandre appela des esclaves, qui conduisirent les voyageurs dans une grande salle revêtue de marbre de Paros, où l'on préparoit un bain pour eux. Après le bain (42), Nicandre vint les retrouver, et les mena dans l'appartement de Glaphire, son épouse. Glaphire étoit assise sur un sofa avec ses deux filles, Glycère et Zoë, et une vieille et vénérable femme, nourrice de Nicandre, et que, suivant l'usage des Grecs modernes, on appeloit dans la famille, *Paramana*, doux

et tendre nom justement accordé par la reconnoissance, puisqu'il signifie *seconde mère* (43). Les deux jeunes personnes étoient superbement habillées; elles avoient l'une et l'autre de longues robes flottantes, des voiles blancs ornés de franges d'or, et des ceintures richement brodées, et attachées avec des boucles d'émeraude (44). Glaphire et Nicandre questionnèrent Thélismar sur ses voyages, et l'engagèrent à conter une partie de ses aventures. Ensuite on passa dans la salle à manger, et l'on se mit à table. Sur la fin du repas, Zoë fut chercher sa lyre, et chanta, en s'accompagnant, plusieurs duos avec sa sœur (45). Lorsque cette agréable musique fut finie, Nicandre proposa à ses hôtes de les conduire à la promenade, et il sortit avec eux.

Il les mena dans les champs. En approchant d'une vaste prairie, ils virent une multitude de bergers et de bergères, vêtus de blanc et couverts de guirlandes de fleurs, et presque tous tenant dans leurs mains des palmes vertes, ou des branches de myrte et d'oranger. Les uns dansoient au son de la lyre, les autres cueilloient des fleurs, en chantant les plaisirs et le retour du prin-

temps. Voyez-vous, dit Nicandre, cette jeune fille couronnée de roses, et mieux parée encore que ses compagnes ? C'est la reine de la fête ; elle représente la déesse des fleurs, et sous le nom charmant de Flore, elle reçoit les hommages de toute la troupe champêtre ; mais son empire n'est que celui de la jeunesse et de la beauté : il sera peu durable ; son règne doit finir avant le déclin du jour. Comme Nicandre achevoit ces mots, la jeune fille fit un signal qui rassembla autour d'elle tous les bergers. Alors une de ses compagnes chanta une hymne en l'honneur de Flore et du printemps ; et à chaque couplet, les bergers répétoient en chœur ce refrain : *Soyez la bien-venue, nymphe, déesse du mois de mai.* Ensuite on se remit à danser (46).

Après avoir fait plusieurs fois le tour de la prairie, Nicandre ramena chez lui les voyageurs : ils y trouvèrent Glaphire et ses filles, au milieu de toutes leurs esclaves, occupées à broder, et contant tour à tour de petites histoires, ou des fables morales (47). Quoiqu'Alphonse n'entendît pas le grec, ce tableau le charma : c'étoit la jeune Zoë qui parloit ; Thélismar l'avoit conjurée de continuer son récit, et elle le reprit

avec une grâce qu'augmentoient encore sa vive rougeur et son modeste embarras. Zoë contoit l'histoire d'une jeune personne à la veille de se marier et de quitter la maison paternelle ; elle dépeignit avec autant de vérité que de sentiment, la douleur intéressante et profonde d'une fille tendre et reconnoissante, qui s'arrache des bras d'une famille chérie. Glycère écoutoit ce détail avec une extrême émotion : tout à coup des pleurs involontaires s'échappant de ses paupières baissées, tombèrent sur son ouvrage, et mouillèrent la fleur qu'elle brodoit. Dans cet instant, sa mère qui la regardoit, l'appelle d'une voix entrecoupée, en lui tendant les bras. Glycère se lève, et court se jeter aux genoux de sa mère en fondant en larmes: l'histoire est interrompue. Nicandre s'approche de Glycère, l'embrasse tendrement. Zoë, attendrie, quitte son ouvrage et vole vers sa sœur. Les esclaves témoignent l'intérêt qu'elles prennent à cette scène touchante, et Nicandre, au bout d'un moment, emmenant Alphonse et Thélismar dans une salle voisine, leur explique la cause de tout ce qu'ils viennent de voir, en leur disant le sujet de l'histoire contée

par Zoë, et leur apprenant que Glycère étoit à la veille de se marier.

En effet, le soir même le jeune homme choisi pour être l'époux de Glycère, envoya chez Nicandre de grandes corbeilles ornées avec magnificence, qui contenoient les pierreries et les présens de noces destinés à Glycère et à sa famille; et le lendemain le jeune Grec, suivi de tous ses parens, se rendit à la maison de Nicandre. Alors parut la belle et touchante Glycère. Elle avoit une robe d'argent brodée d'or et de perles, rattachée avec une ceinture de diamans. Ses longs cheveux tressés flottoient sur ses épaules; une couronne d'immortelles ornoit sa tête. Glycère se jeta, en pleurant, dans les bras de sa mère.... Elle reçut à genoux la bénédiction paternelle, que Nicandre prononça avec un profond attendrissement, mais à haute voix et d'un ton ferme; tandis que la sensible mère, hors d'état de pouvoir articuler une seule parole, pressoit dans ses mains tremblantes les mains de sa fille, en élevant vers le ciel des yeux baignés de pleurs!

Après cette cérémonie touchante, les deux familles réunies, suivies de tous

leurs esclaves, sortirent de la maison pour se rendre à l'église. Ce superbe cortége étoit précédé d'une troupe de joueurs d'instrumens et de chanteurs. Ensuite s'avançoit la jeune mariée, soutenue par son père et par sa mère. Timide et tremblante, elle marchoit lentement, les yeux baissés, et l'on voyoit ses paupières mouillées de larmes qu'elle s'efforçoit en vain de retenir. On portoit devant elle, suivant l'antique usage de la Grèce, le *flambeau de l'Hyménée*. Ses esclaves, son époux, les parens et les amis fermoient la marche : ils arrivèrent dans cet ordre à l'église. Après la célébration, on reconduisit en pompe les nouveaux époux dans leur maison, dont la façade étoit illuminée et décorée de feuillage. On offrit des coupes de vin à tous les convives, et aux jeunes gens des bouquets enlacés avec des fils dor, en leur disant : *mariez-vous aussi*. Ces mots firent tressaillir Alphonse, et ses regards au même instant se portèrent sur Thélismar. On passa dans la salle du banquet, où l'on dansa jusqu'à minuit (48).

Alphonse revint de cette fête, triste et chagrin. Le souvenir de Dalinde, et la crainte de ne goûter peut-être jamais le

bonheur dont il étoit témoin, avoient rempli son âme d'amertume. Il conserva cette mélancolie plusieurs jours; mais la nouveauté et l'agrément des objets qui l'entouroient, et surtout la tendresse de Thélismar, la dissipèrent insensiblement.

Tous les jours, après la promenade, Thélismar et Alphonse se rendoient dans la salle des brodeuses; Glycère et les jeunes amies de Zoë y venoient régulièrement. Nicandre expliquoit tout bas aux étrangers les sujets des historiettes contées par les jeunes Grecs; mais quand Zoë parloit, Alphonse étoit plus attentif. Souvent avec Nicandre ou Thélismar, il changeoit de place afin de voir travailler les brodeuses. Il s'arrêtoit toujours plus longtemps auprès du métier de Zoë. Il louoit tous les ouvrages; mais il ne regardoit que celui de Zoë. Il s'étoit remis à dessiner des fleurs, et chaque jour il offroit à Zoë un nouveau dessin de broderie. Enfin il vantoit sans cesse le climat, les mœurs et les coutumes de la Grèce, et trouvoit *Buyuk-Déré* le séjour le plus agréable et le plus intéressant qu'il eût vu.

Un matin qu'il étoit seul avec Thélismar, ce dernier le loua sur sa conduite,

Je suis enchanté de vous, mon cher Alphonse, continua-t-il; je vois qu'enfin vous commencez véritablement à prendre de l'empire sur vous-même. — Comment? — Oui; et je ne puis vous en cacher ma satisfaction. Depuis trois semaines je n'ai rien à vous reprocher. Vous savez dissimuler et surmonter cette mélancolie qui m'affligeoit; vous êtes, dans la société, obligeant, attentif, aimable, et ce qui doit vous coûter davantage, vous ne me parlez plus de Dalinde. Croyez que je sens tout le prix de cet effort. En disant ces mots, Thélismar embrasse Alphonse, qui se laisse embrasser d'un air triste et froid, et ne répond rien. Il y eut un moment de silence. Alphonse se promenoit en rêvant dans la chambre. Tout à coup se tournant brusquement: Non, Thélismar, dit-il, non, je ne puis vous tromper; je serois indigne de vos bontés, si je vous laissois une erreur..... Il s'arrêta et rougit. Que voulez-vous dire? reprit Thélismar. Ah! s'écria Alphonse, je vais peut-être me perdre.... — Vous perdre auprès de moi par une noble sincérité! Alphonse, pouvez-vous le craindre! — Eh bien! sachez donc que mon cœur est toujours le même;

oui, Dalinde seule l'a rendu sensible, et sans l'espoir de devenir votre fils, la vie me seroit odieuse : et cependant.... si j'ai cessé de parler d'elle, si j'ai paru reprendre ma gaîté, n'attribuez point cette conduite à ma raison, au contraire...

Viens dans mes bras ! interrompit Thélismar, viens, noble et cher Alphonse ! Cette preuve de ta confiance et de ta franchise justifie toute l'affection que j'ai pour toi. O mon père ! s'écrie Alphonse, ô l'ami le plus indulgent !..... Voyez, mon cher Alphonse, reprit Thélismar, voyez à quel point l'amour est un sentiment fragile, lorsqu'il n'est pas uni à la tendre et solide amitié ! Deux grands yeux noirs, une mine ingénue, un sourire fin, et cinq ou six historiettes que vous n'entendiez même pas, vous ont fait oublier pendant trois semaines l'objet de cette passion que vous prétendiez si violente !.... — Il est vrai que cette jeune Zoë m'amusoit, m'intéressoit ; il est vrai qu'elle a pu me distraire. Dalinde s'offroit moins souvent à mon imagination ; mais elle étoit toujours au fond de mon cœur ! — Non, Alphonse, ne vous abusez pas : vous n'avez point encore pour Dalinde un attachement véritable, parce

que vous ne connoissez d'elle que sa figure... —Mais cette figure ravissante annonce une âme si pure, si sensible ! d'ailleurs, je connois encore Dalinde par ses lettres, par ses talens, par sa tendresse pour vous; en un mot, Dalinde est la fille de Thélismar, n'en est-ce pas assez pour l'aimer passionnément? — Tout cela ne suffit pas pour fonder un attachement profond et durable, car il n'en peut exister de tels sans la confiance et l'amitié. Mais, revenons à Zoë; comment ne vous aperceviez-vous pas de l'impression qu'elle faisoit sur vous?... —Je n'y réfléchissois pas... —Sentez donc quelles peuvent être les conséquences du manque de réflexion! Je me suis déjà plus d'une fois aperçu que Nicandre et Glaphire n'approuvoient pas l'excès de vos attentions pour Zoë. D'ailleurs, tant de soins et une préférence si marquée auroient bientôt fait le plus grand tort à la réputation de la jeune personne qui en est l'objet. Vous avez risqué de jeter le trouble et la douleur dans cette maison, où l'on nous traite avec une bonté qui doit exciter toute notre reconnoissance... O ciel ! interrompit Alphonse, vous me faites frémir; désormais je réfléchirai, je ferai moi-même

chaque jour l'examen le plus sévère de mes actions, de mes sentimens; et, ce qui vaudra mieux encore, je vous consulterai, je vous ferai part de toutes mes pensées, et ce cœur n'aura jamais un seul instant rien de caché pour vous.

Maintenant, dit Thélismar, je dois m'acquitter d'une promesse que je n'ai point oubliée. En disant ces mots, Thélismar ouvre une cassette; il en tire l'écharpe de Dalinde, et la présentant à Alphonse: Elle vous appartient, dit-il; vous l'avez conquise, puisque j'avois promis de vous la rendre à la première preuve de sincérité... Ah! Thélismar, interrompit Alphonse avec attendrissement, quelle occasion choisissez-vous! M'est-il permis de recevoir dans cette maison un gage si cher?... Oui, dit Thélismar, si vous y attachez toujours autant de prix, si vous avez les mêmes sentimens..... Je puis donc l'accepter, s'écria Alphonse. En disant ces paroles, il se jette aux pieds de Thélismar, il reçoit à genoux l'écharpe de Dalinde, et baise avec transport la main qui la lui donne. Alphonse, dit Thélismar, ce présent de la main d'un père n'est point un don frivole. Dans cet instant nous contractons l'un et

l'autre un engagement sacré : oui, je viens de vous adopter : je vous promets une compagne aimable et vertueuse; vous pouvez vous rendre digne d'elle, non par une passion romanesque, mais par des vertus solides. Achevez d'éclairer votre esprit, de perfectionner votre raison et votre caractère : c'est ainsi que vous prouverez à Dalinde que vous savez aimer, et que vous me témoignerez la reconnoissance que vous devez à ma tendresse.

Nicandre vint interrompre cet entretien. Alphonse, trop ému, trop pénétré pour pouvoir supporter la présence d'un tiers, se retira. Il fut chercher la solitude, afin de se livrer sans contrainte à tous les transports de sa joie. Il est inutile de dire que depuis ce jour il ne dessina plus de fleurs pour la jeune Zoë, qu'il ne s'arrêta plus si long-temps devant son métier, et que même toutes les fois que la politesse le lui permit, il évita d'aller dans la salle des brodeuses.

Cependant la famille de Nicandre éprouva un chagrin sensible. Un de leurs amis revenant d'un petit voyage qu'il avoit fait à l'île de Calki (*a*), en arrivant à Buyuk-

(*a*) C'est la neuvième des îles de la Propon-

Déré, tomba malade, et mourut au bout de quatre jours. Nicandre fit à Thélismar les détails les plus intéressans sur l'ami qu'il perdoit. Il lui conta que cet homme avoit renoncé à tous les honneurs auxquels son état et ses alliances lui donnoient le droit d'aspirer, afin de pouvoir se livrer entièrement aux charmes de l'étude et de l'amitié. Ce sage, continua Nicandre, retiré dans une maison délicieuse (49), voisine de la mienne, donnoit aux infortunés la plus grande partie de sa fortune. Il consacroit le reste à l'embellissement de son habitation. Il n'avoit que des sentimens vertueux et des goûts simples. Il travailloit lui-même à son jardin : cultiver ses fleurs, élever des oiseaux, former une immense volière, tels étoient ses innocens plaisirs. Enfin, chéri de ses amis, adoré de ses esclaves, il avoit une sœur digne d'être son amie, qui logeoit avec lui, qui le suivoit partout, et qui jamais ne se consolera de sa perte. De-

---

tide, appelées anciennement *Demoneri* ou les *îles des Génies*. M. d'Anville les appelle faussement les îles du Prince. Ce nom n'est donné par les habitans qu'à la quatrième de ces îles. (*Cette Note est de M. Guys.*)

main, poursuivit Nicandre, nous rendrons les derniers devoirs à mon malheureux ami!... Sa sœur infortunée conduira la pompe funèbre.... Mais, dit Thélismar, comment pourra-t-elle en avoir le courage?.... Ah ! reprit Nicandre, vous qui voulez connoître nos mœurs et la nature, venez à cette triste cérémonie, vous verrez la force que peut donner le désespoir qui s'exhale. Parmi nous la douleur n'est jamais concentrée ; elle se montre dans toute son énergie. Chez un peuple esclave des bienséances et de l'usage, la douleur doit être morne et muette; mais chez nous elle est éloquente et sublime.

Cet entretien excita l'intérêt et la curiosité de Thélismar, et il ne manqua pas avec Alphonse de suivre Nicandre aux funérailles de son ami. On se rendit d'abord à la maison d'Euphrosine (c'étoit le nom de la sœur du mort). Ils entrèrent dans une salle tendue de noir, où le mort, à visage découvert, et magnifiquement habillé, étoit couché sur son cercueil. Des esclaves à genoux entouroient le cercueil, en exprimant leur douleur par des larmes et des gémissemens. Thélismar distingua parmi cette troupe un vieillard qui parois-

soit encore plus profondément affligé que les autres. Nicandre s'en approcha et lui parla. Ensuite Thélismar questionnant Nicandre sur ce vieillard : Il s'appelle Zaphiri, répondit Nicandre, il a vu naître celui que nous pleurons, il a presque perdu l'usage de ses jambes, et l'impossibilité de suivre la pompe funèbre ajoute encore à son affliction. Il vient de me dire qu'il ne lui restoit plus qu'un seul plaisir sur la terre, celui de prendre soin des oiseaux et de cultiver les fleurs qui faisoient les délices de son cher maître.

Nicandre parloit encore lorsqu'Alphonse et Thélismar tressaillirent en entendant des accens entrecoupés et des cris si douloureux qu'ils en furent émus jusqu'au fond de l'âme. Ah ! s'écria Nicandre, c'est la malheureuse Euphrosine ! Au moment même paroît une femme en cheveux épars, et enveloppée de longs habits de deuil : pâle, baignée de larmes, elle avance à pas lents, appuyée sur des esclaves qui la soutiennent et la traînent. L'auguste et touchant caractère d'une profonde douleur, rend sa beauté naturelle plus majestueuse, plus frappante ; et ses cris, ses gémissemens lamentables ont un accent de déses-

poir si pénétrant et si vrai, qu'on ne peut les entendre sans éprouver à la fois de l'étonnement, de la terreur et la plus déchirante compassion.

Cependant le patriarche arrive suivi de son cortége. On enlève le corps, les chants funèbres commencent, et l'on sort de la maison. Après avoir traversé le village et fait un quart de lieue dans les champs, on arriva dans une place couverte de tombeaux, de colonnes sépulcrales et de cyprès. En apercevant de loin la sépulture préparée pour son frère, Euphrosine frémit, pousse un cri douloureux et se cache le visage avec son voile. Enfin, on approche de la fosse : la pompe funèbre s'arrête; le patriarche prononce les prières d'usage; ensuite il embrasse le mort. Alors il s'éloigne; et Euphrosine relevant son voile, s'avance impétueusement, et vient tomber à genoux auprès du cercueil de son frère! O mon frère! s'écrie-t-elle, reçois les derniers adieux de ta sœur infortunée!..... Ami si tendre et si cher! je te vois donc pour la dernière fois!..... Mon frère?..... Quoi! c'est là mon frère?.... Hélas, je reconnois encore ses traits!.... Mais, ô spectacle déchirant!.... quand je le baigne de

mes larmes, quand je l'appelle, quand je meurs, je vois sur son visage l'inaltérable empreinte d'une morne tranquillité!..... Ah! ce calme affreux!.... c'est celui de la mort!..... Mon frère! oui, tu n'es plus qu'une ombre, la malheureuse Euphrosine n'embrasse que ton image!..... Eh! quoi donc, je te perds sans retour? je ne te verrai plus!.... Tu vas pour jamais disparoître à mes yeux!.... Pour jamais!... Non, je ne puis me soumettre à cette horrible séparation! non, je ne souffrirai point qu'une main cruelle t'arrache de mes bras pour te plonger dans la tombe!.... Arrêtez, barbares, arrêtez! cessez de creuser ce tombeau! prenez pitié de ma douleur, ou craignez mon désespoir!..... Comme Euphrosine achevoit ces paroles, le patriarche s'avança pour enlever le corps. Euphrosine pousse un cri terrible; ses esclaves se précipitent vers elle, et malgré sa résistance, l'entraînent à quelques pas de la fosse. Euphrosine, hors d'elle-même, déchire ses vêtemens; elle arrache ses longs cheveux et les jette dans la fosse.... Ensuite ses larmes s'arrêtent tout à coup. Immobile et stupide, elle considère d'un œil fixe le cercueil posé dans le tombeau; mais

lorsqu'elle voit soulever le marbre qui doit le couvrir, elle frémit : O Dieu ! s'écrie-t-elle, c'en est donc fait ! En disant ces mots, elle pâlit, ses yeux se ferment, et elle tombe évanouie dans les bras de ses esclaves. On la transporte loin du tombeau, et lorsqu'elle eut repris sa connoissance, les parens et les amis, suivant l'usage, la reconduisirent chez elle. Pour arriver à la maison, il falloit traverser le jardin de son frère. En entrant dans ce jardin, on y trouva le vieil esclave Zaphiri, tenant d'une main une serpe et de l'autre un arrosoir. Cet objet frappe Euphrosine, elle tressaille, et s'élançant vers l'esclave : O Zaphiri ! dit-elle, que fais-tu ?.... — Hélas ! je prends soin des fleurs que mon maître aimoit tant !..... O malheureux vieillard ! interrompit Euphrosine en se saisissant de la serpe, mon frère n'est plus ! ces lieux ne doivent être pour nous désormais qu'un séjour de douleur.... Que tout ce qui les embellissoit disparoisse ou s'anéantisse..... Ouvrez ces volières, rendez la liberté à ces petits oiseaux, dont le ramage et la gaîté me déchirent le cœur !..... Et ces fleurs cultivées par les mains de mon frère..... qu'elles périssent

avec lui !.... En achevant ces mots, Euphrosine, d'un air égaré, parcourt avec rapidité le parterre en coupant ou brisant toutes les fleurs qui se trouvent sur son passage (50).

Cette scène touchante fit la plus vive impression sur le cœur d'Alphonse. Lorsqu'il fut de retour chez Nicandre : Expliquez-moi, dit-il à Thélismar, comment des idées si opposées peuvent résulter des mêmes sentimens. Pourquoi ce vieillard se plaît-il à cultiver les fleurs de son maître, tandis qu'au contraire Euphrosine trouvoit une sorte de consolation à les détruire ? Laquelle de ces deux actions préférez-vous, demanda à son tour Thélismar ? Mais, reprit Alphonse, celle du vieillard me paroît la plus naturelle ; cependant l'autre m'a causé bien plus d'émotion..... Une sensibilité commune, dit Thélismar, ne produit que des effets communs ; une sensibilité profonde produit naturellement et des idées, et des actions extraordinaires. Par exemple, si cette femme intéressante que nous venons de voir, si Euphrosine joint à cette âme passionnée, de la raison, du goût et du discernement, et si elle écrivoit, ses ouvrages auroient certainement

de l'originalité ; on y trouveroit des idées neuves, de l'énergie, du sentiment et de la vérité. — Mais, dit Alphonse, n'est-ce pas là ce qu'on appelle du génie?..... Eh! reprit Thélismar, si le génie ne venoit de l'âme, seroit-ce un don si précieux? seroit-il si désirable? exciteroit-il autant d'envie?....

Thélismar et Alphonse passèrent encore quelques jours à Buyuk-Déré ; ensuite ils prirent congé de Nicandre et de son aimable famille, et partirent : ils quittèrent la Grèce, et entrèrent en Asie par la Natolie. Ils séjournèrent à Bagdad (*a*), à Bassora (*b*), et s'arrêtant à l'île de Bahrein, dans le golfe Persique, ils virent la fameuse pêche des perles (51) ; de là ils se rendirent par mer dans le royaume de Visapour. Durant cette navigation, Thélismar et Alphonse se promenant un soir sur un des ponts du vaisseau, s'entretenoient des merveilles de la nature. Enfin,

(*a*) *Bagdad*, grande ville sur le bord oriental du Tigre ; les Turcs la prirent vers 1638.

(*b*) *Bassora*, belle ville au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate ; les Turcs en sont les maîtres depuis 1668 : elle est à cent lieues de Bagdad.

disoit Alphonse, maintenant je crois les connoître toutes. Mon cher Alphonse, reprit Thélismar, puisque vous êtes si savant, expliquez-moi donc le phénomène qui s'offre à nos regards dans ce moment. Tournez-vous de ce côté, et jetez les yeux sur les flots. A ces mots, Alphonse se rapproche de Thélismar, et regardant la mer, il voit le vaisseau voguer dans un cercle de feu que l'obscurité profonde de la nuit faisoit paroître encore plus éclatant. Toute la surface de la mer étoit entièrement couverte de petites étoiles étincelantes; chaque lame, en se brisant, répandoit une vive lumière, et le sillage du vaisseau, d'un blanc argenté et lumineux, étoit parsemé de points brillans et azurés (52). J'avoue, dit Alphonse, que voilà un magnifique spectacle, et absolument nouveau pour moi. Allons nous coucher, interrompit Thélismar ; et si vous vous réveillez cette nuit, je suis persuadé que vous ferez de salutaires réflexions sur la présomption qui ne vous est que trop naturelle, et qui vous persuade que vous avez des connoissances étendues, quand tout d'ailleurs vous prouve le contraire. Alphonse ne répondit rien, mais il embrassa Thélismar,

et l'un et l'autre furent se coucher. Il y avoit à peine une demi-heure qu'Alphonse étoit endormi, lorsqu'il entendit dans sa petite chambre un bruit qui le réveilla. Il avoit éteint sa lumière, et il fut effrayé, en ouvrant les yeux, d'apercevoir du feu sur la cloison qui étoit vis-à-vis de son lit. Il se lève précipitamment, et alors sa surprise augmente, en voyant très-lisiblement en grosses lettres de feu, ces paroles écrites sur le mur: *Savant Alphonse, votre effroi n'est pas fondé, car ce feu ne brûle point* (53). Alphonse, aussi honteux qu'étonné, mit la main sur ces caractères brillans; et ne sentant aucune chaleur : Ah! Thélismar! s'écria-t-il, ce qui me surprend le plus, c'est que vous sachiez rendre aimables les leçons même qui blessent l'amour-propre! Comme il achevoit ces paroles, Thélismar, une lumière à la main, entra en riant dans sa chambre; et après lui avoir expliqué la nature de ces prétendus caractères de feu, il se retira, et Alphonse se rendormit.

Il est temps aussi que nous allions nous coucher, interrompit la baronne, car la veillée, ce soir, a été beaucoup plus longue que de coutume.

A la veillée suivante, madame de Clémire reprit ainsi la lecture de l'histoire d'Alphonse.

— Les deux voyageurs, arrivés à Visapour, visitèrent les mines de diamans (54), ensuite ils se rendirent à la cour du Grand-Mogol. Thélismar ayant obtenu une audience de l'empereur, fut, avec Alphonse, introduit dans le palais. Ils traversèrent plusieurs appartemens, et trouvèrent partout de belles femmes, superbement habillées, et armées de lances qui formoient la garde intérieure du palais ; ils arrivèrent dans une vaste et magnifique galerie, meublée de brocard d'or. Le monarque étoit assis sur un trône de nacre de perles, parsemé de rubis et d'émeraudes. Quatre colonnes, entièrement couvertes de diamans, soutenoient un baldaquin d'étoffes d'argent, bordé de saphirs, et orné de festons et de glands de perles. A l'une des colonnes étoit suspendu un superbe trophée, composé des armes de l'empereur ; son arc, son carquois et son sabre, garnis de pierreries, et liés ensemble par une chaîne de topazes et de diamans. L'empereur étoit vêtu de drap d'or : on voyoit au milieu de son turban un diamant d'un

éclat éblouissant et d'une si prodigieuse grosseur, qu'il occupoit presque toute la largeur de son front; plusieurs rangs de grosses perles formoient ses bracelets et son collier, et une infinité de pierres précieuses de diverses couleurs enrichissoient sa ceinture et ses brodequins; il avoit devant lui une table d'or massif, et tous les grands seigneurs de sa cour, dans la plus éclatante parure, étoient debout rangés autour de son trône. Thélismar lui présenta quelques instrumens de géométrie, dont, par le moyen d'un interprète, il lui expliqua l'usage. L'empereur parut charmé des présens et de l'entretien de Thélismar: il lui dit que ce jour étoit celui de sa naissance, et que tout l'empire en célébroit la fête; et il invita Alphonse et Thélismar à passer la soirée avec lui.

On apporta du vin dans des vases de cristal de roche; tout le monde s'assit, des musiciens entrèrent dans la salle, qui retentit bientôt du son des timbales et des trompettes. On servit des fruits dans des plats d'or. L'empereur fit remplir une coupe de vin, et l'envoya à Thélismar: cette coupe étoit d'or, enrichie de turquoises, d'émeraudes et de rubis. Lorsque Thélis-

mar eut bu, l'empereur le pria de garder la coupe, comme une marque de son amitié. Sur la fin du repas, on apporta à l'empereur deux grands bassins pleins de rubis, qu'il jeta au milieu de l'assemblée, et que les courtisans s'empressèrent de ramasser. Un instant après on présenta encore à l'empereur deux autres bassins remplis d'amandes d'or et d'argent mêlées ensemble, qui furent pareillement jetées et enlevées avec la même promptitude. Thélismar et Alphonse, comme vous croyez bien, ne voulurent point participer à cette générosité; et l'avidité et la bassesse des grands seigneurs mogols les remplit d'indignation. L'empereur distribua aussi aux musiciens et à quelques courtisans des pièces d'étoffes d'or et de riches ceintures; ensuite on se remit à boire. Thélismar et Alphonse furent les seuls qui ne s'enivrèrent point. L'empereur, qui ne pouvoit plus se soutenir, pencha la tête et s'endormit. Alors tout le monde se retira.

Lorsqu'Alphonse et Thélismar se trouvèrent seuls: Que pensez-vous de cette cour? dit Thélismar. Je pense, répondit Alphonse, que le Grand-Mogol est le souverain le plus riche et le plus magnifique qu'il

y ait sur la terre....— Et le croyez-vous le plus heureux et le plus considéré?...— Je ne sais s'il est heureux, puisque j'ignore s'il est aimé de ses peuples, et s'il règne avec gloire et tranquillité; mais j'avoue que sa personne n'a rien d'auguste, rien qui imprime le respect. Il n'y a pas un seul prince en Europe qui n'en impose davantage. — Cependant le Grand-Mogol étale un faste et une magnificence dont nul souverain d'Europe ne peut approcher. L'or, les diamans et tout l'éclat pompeux du luxe asiatique, n'inspirent donc par eux-mêmes aucune véritable considération. Que pensez-vous donc de ces frivoles Européens, qui attachent un si grand prix à toutes ces brillantes bagatelles? Je voudrois que la femme d'Europe la plus riche en diamans, celle qui possède ce qu'on appelle le plus magnifique écrin, je voudrois que cette femme pût être transportée ici pendant vingt-quatre heures. Que diroit-elle en voyant toute sa magnificence surpassée par celle d'une esclave des femmes de l'empereur? Pour moi, reprit Alphonse, en rougissant un peu, je sens que je ne parlerai plus des diamans que mon père a perdus dans le tremblement de terre de Lisbonne.

Mais, continua-t-il, expliquez-moi pourquoi les grands seigneurs de cette cour, qui paroissent si riches, sont en même temps si avides? Avec quelle bassesse ils se précipitoient sur l'or et les pierreries que leur jetoit l'empereur!.... — Ils mettent tout leur amour-propre à briller par de superbes vêtemens et des parures éclatantes; ils ne cherchent à se distinguer les uns des autres que par le faste et la richesse, et vous voyez que cette espèce de vanité, poussée à l'excès, rend stupide et capable des bassesses les plus avilissantes. Revenons à l'empereur. Vous ignorez, disiez-vous tout à l'heure, s'il est heureux; croyez-vous qu'un souverain aussi grossier, aussi ignorant, puisse l'être? — Mais s'il est bon, il pourroit être aimé.— On n'aime point le souverain qu'on méprise. Pour rendre ses sujets heureux, ne faut-il pas qu'il soit éclairé, juste, aimable? D'ailleurs, celui-ci n'a point de sujets, il ne règne que sur de vils esclaves;.... il est despote enfin.... il exerce un pouvoir tyrannique, et il éprouve toutes les craintes, toutes les terreurs qui seront à jamais la juste punition des tyrans. Il n'obtient que des hommages forcés; et tandis que la flatterie l'en-

cense, la haine en secret trame sa perte. Il passe sa vie à redouter ou à découvrir des révoltes; il se défie de tout ce qui l'entoure, et pour comble d'horreur, ses enfans même lui sont suspects.

Le lendemain de cet entretien, Thélismar et Alphonse se rendirent de bonne heure au palais. Le Mogol faisoit alors la guerre au roi de Décan. Il voulut visiter le camp où ses troupes étoient rassemblées. Ses femmes montèrent sur les éléphans qui les attendoient à leurs portes. Thélismar compta quatre-vingts éléphans, tous superbement équipés. Les petites tours qu'ils portoient étoient revêtues de plaques d'or et de nacre. Le même métal formoit le grillage des fenêtres. Un dais de drap d'argent rattaché avec des nœuds et des glands de rubis, couvroit le haut de la tour. L'empereur étoit porté dans un palanquin d'or et de nacre, recouvert de pierreries et de perles. Beaucoup d'autres palanquins aussi magnifiques, suivoient celui de l'empereur. Ce pompeux cortége étoit précédé d'un grand nombre de trompettes, de tambours et d'autres instrumens mêlés parmi une foule d'officiers richement vêtus, qui portoient de superbes dais et des pa-

rasols de brocard d'or brodés de perles, de rubis et de diamans.

Les voyageurs, après avoir admiré la magnificence du camp, quittèrent la cour du Grand-Mogol (55); ils continuèrent leurs voyages et prirent la route de Siam. Ils virent dans ce royaume le fameux éléphant blanc, animal si révéré dans les Indes. Son appartement est magnifique; on ne le sert qu'à genoux et dans une vaisselle d'or (*a*). « Les attentions, dit » un illustre philosophe (*b*), les respects, » les offrandes, les flattent sans les cor- » rompre : ils n'ont donc pas une âme hu- » maine; cela seul devroit suffire pour le » démontrer aux Indiens ».

Il ne restoit plus qu'une seule partie du monde que nos voyageurs ne connussent pas. Ils passèrent enfin en Amérique, et abordèrent dans la Californie. De là ils furent au Mexique. Comme ils étoient en route pour se rendre à la ville de Tlascala, Thélismar, regardant à sa montre, fit arrêter sa voiture; et mettant pied à terre, dit

(*a*) A Laos, à Pégu, etc. on a le même respect pour les éléphans blancs.

(*b*) M. de Buffon.

à ses gens de l'attendre, et de tenir avec soin les chevaux; car, ajouta-t-il, la nuit va bientôt nous surprendre. Comment! dit Alphonse, en riant, la nuit! et il n'est que midi. Thélismar ne répondit rien; mais cherchant l'ombre, il tourna ses pas vers quelques arbres peu éloignés. Alphonse, en le suivant, aperçut un animal dont la figure extraordinaire fixa son attention; sa longueur étoit à peu près de dix-neuf ou vingt pouces, sans compter celle de sa queue, qui en avoit au moins douze. Il avoit des oreilles de chouette, un poil hérissé, et une longue queue de serpent couverte d'écailles. Comme il étoit arrêté, Alphonse eut la curiosité de l'examiner, et il remarqua qu'il attendoit ses petits qui couroient vers lui. Quand l'animal eut rassemblé tous ses petits, il les mit l'un après l'autre dans une grande poche qu'il avoit sous le ventre; ensuite il dirigea sa course du côté des arbres. Alphonse voulant observer de près un animal si singulier, et voyant qu'il couroit mal, se mit à le poursuivre. Il alloit le saisir, lorsque l'animal se trouvant au pied d'un arbre, y grimpa avec une agilité surprenante, et saisissant avec sa queue l'extrémité d'une branche

élevée, il s'y suspendit, et parut alors immobile (56). Alphonse se disposoit à monter sur l'arbre, quand tout à coup il entend autour de lui un pétillement éclatant et redoublé, semblable au bruit d'une décharge d'artillerie. Au moment même il se vit couvert d'une multitude innombrable de petits grains noirs lancés de tous côtés sur lui (57). Il se recule précipitamment, en posant sa main sur ses yeux, qu'il sentit blessés par les grains qui venoient de le frapper. La douleur qu'il éprouvoit le força de fermer les yeux pendant quelques minutes. Enfin il les ouvre; mais aussitôt il pousse un cri douloureux : Ciel! s'écrie-t-il, je suis aveugle!... O Thélismar! ô Dalinde! je ne vous verrai plus.... Thélismar! Thélismar! où êtes-vous?..... Abandonnerez-vous le malheureux Alphonse?..... Comme il achevoit ces paroles, il entendit assez près de lui un grand éclat de rire, et il reconnut la voix de Thélismar. Quoi donc, reprit-il, Thélismar insulteroit-il à mon malheur? Non, il n'est pas possible!... Alors se rappelant que Thélismar, en descendant de voiture, avoit prévenu ses gens que la nuit alloit les surprendre, il commença à se rassurer, et à se douter de la

vérité. Malgré l'obscurité profonde qui l'environnoit, il marchoit toujours du côté où il entendoit la voix de Thélismar; à la fin il le rencontra, et le saisit dans ses bras. Alphonse, lui dit Thélismar, ce n'est pas dans ce moment que je puis vous servir de guide, car je suis aveugle ainsi que vous. Grâces au ciel, reprit Alphonse, j'en suis quitte pour la peur. Je vois bien à présent que la cause de mon effroi n'est autre chose qu'une éclipse de soleil; mais je ne croyois pas qu'une éclipse produisît de semblables ténèbres, et je ne puis imaginer par quel art vous avez pu la prédire avec tant de justesse. Alphonse parloit encore, lorsque le soleil, commençant à reparoître dissipa l'effrayante obscurité qui cachoit tous les objets. Ce silence profond, ce calme imposant de la nuit cessa tout à coup; la nature entière sembla revivre, les oiseaux se ranimèrent, et croyant chanter le retour de l'aurore, ils annoncèrent par le plus éclatant ramage la renaissance du jour (58).

Thélismar et Alphonse regagnèrent leur voiture; et l'éclipse, l'animal singulier observé par Alphonse, et l'espèce d'artillerie qui lui avoit causé tant d'effroi, fournirent

aux voyageurs un sujet de conversation qui n'étoit pas épuisé lorsqu'ils arrivèrent à *Tlascala*.

En quittant le Mexique, Thélismar et Alphonse s'embarquèrent pour aller à St-Domingue. Alphonse se flattoit d'y trouver une lettre de son père; il fut encore trompé dans son attente, mais il y reçut des nouvelles du Portugal qui l'affligèrent sensiblement. On lui mandoit que dom Ramire n'avoit point reparu en Portugal, et qu'on étoit absolument dissuadé de l'idée qu'il eût repris une partie de son ancienne faveur et qu'on l'eût envoyé en ambassade ; que même beaucoup de personnes le croyoient exilé de sa patrie, mais qu'on ignoroit entièrement dans quelle partie du monde il s'étoit retiré. Ces nouvelles accablèrent de douleur Alphonse : inquiet de nouveau sur le sort de son père, il sentit renaître ses remords avec plus de force que jamais, et rien ne put l'en distraire. Thélismar et Alphonse visitèrent plusieurs belles habitations de St-Domingue ; et un jour qu'Alphonse s'attendrissoit sur le sort des nègres esclaves : Sans doute, dit Thélismar, ceux qui ont des maîtres sans humanité sont bien à plaindre ; cependant la cupidité

même encourage à les soigner ; tous ces esclaves sont mieux nourris que nos paysans les plus heureux. Voyez comme ils ont tous l'air de la force et de la santé ; les maîtres les plus barbares ont un puissant intérêt à ne les point excéder de travail ; ils ont leurs récréations, leurs plaisirs ; quand ils sont industrieux, ils sont sûrs d'acquérir avec le temps leur liberté ; enfin, on leur donne des idées morales et la connoissance de la religion. La liberté n'est un bien que lorsqu'on est en état d'en faire un usage utile et raisonnable ; et d'ailleurs le pauvre n'est libre nulle part. Pour assurer sa subsistance, il engage, il vend partout sa liberté. Il est vrai, dit Alphonse, que lorsqu'on a vu les sauvages, on trouve que tout changement dans leur sort est un avantage pour eux. Ils mènent une vie à la fois pénible, fatigante et paresseuse ; ils sont livrés aux plus absurdes superstitions ; ils exercent des cruautés qui font frémir la nature. Cependant, reprit Thélismar, l'esclavage n'en est pas moins odieux en lui-même : c'est la plus révoltante de toutes les injustices, et la religion le réprouve, lorsqu'il est absolu et qu'il n'a d'autre but que celui de satisfaire une insatiable avarice.

Mais pour civiliser les sauvages, il faudra toujours commencer par les maîtriser; comme il faut commencer par gouverner despotiquement les enfans. La civilisation des sauvages est une éducation de patience que le temps seul peut faire. Elle ne sauroit être ébauchée que par la force que l'humanité adoucit et modère; la prudence et la persévérance assureront son succès: elle ne sera perfectionnée que par les siècles.

Thélismar logeoit chez un riche habitant de St-Domingue; un de ses nègres mourut, ce qui causa un dérangement dans les logemens, et obligea un Suédois, secrétaire de Thélismar, nommé Sibald, de quitter sa chambre et de coucher dans celle d'Alphonse. Le soir même, Alphonse et le secrétaire se couchèrent de bonne heure. Ils étoient tous les deux profondément endormis à minuit, lorsque la porte de leur chambre se rouvrit; leur lumière étoit éteinte, ils se réveillèrent, ils entendirent marcher, et en même temps un bruit de chaînes fort extraordinaire..... Sibald cria avec émotion: *qui est là?* on ne répondit point. Avez-vous peur? lui demanda Alphonse en riant. A cette question Sibald,

au lieu de répondre, se mit à pousser des cris épouvantables. Alphonse se jette à bas de son lit, cherche son épée qu'il ne peut trouver : dans cet instant on accourt avec de la lumière, et le spectacle le plus étrange s'offre aux regards d'Alphonse ! il voit le cadavre nu d'un nègre chargé de chaînes et tenant à la gorge le malheureux Sibald qui se débattoit et qui paroissoit prêt à rendre le dernier soupir..... Mon Dieu ! *le cadavre !* dit Pulchérie en interrompant sa mère, ceci est d'invention, ma chère maman ? Point du tout, reprit madame de Clémire, c'est un fait très-authentique. Ne vous ai-je pas promis que tout le *merveilleux* de mon conte seroit vrai ? Cependant, maman, reprit César, il n'y a point de revenans ? — Non certainement. — Mais ce cadavre nu, chargé de chaînes, qui tient un homme à la gorge, et qui est au moment de l'étrangler ?.... — Attendez l'explication..... — C'est que ce nègre nu n'étoit pas mort. — Dans ce cas je me serois mal exprimée, puisque j'ai dit *un cadavre.* — Il étoit mort ? — Oui certainement. — Et nous savons qu'un esclave nègre mourut le jour d'avant ! Cela donne pourtant bien à penser. Mais paix, écou-

tons. — Eh bien ! dit madame de Clémire en reprenant son récit, Alphonse se précipitant sur le nègre mort, eut besoin d'employer toute sa force pour desserrer sa main glacée qui avoit saisi le cou de Sibald; ce dernier, enfin débarrassé du cadavre homicide, voulut se soulever, mais il étoit si tremblant et si troublé qu'il retomba sans connoissance sur son lit. Tandis qu'on le secouroit et qu'on enlevoit le corps mort, Alphonse demanda l'explication de cette scène extraordinaire. On lui apprit que le nègre mort ayant eu pendant quelques jours une violente fièvre chaude, on avoit été forcé de l'enchaîner; qu'ayant dans la nuit rompu sa chaîne et s'étant échappé, il étoit venu mourir sur le lit de Sibald qu'il avoit pris à la gorge en expirant (*a*). Cet événement causa une telle frayeur au pauvre Sibald, que lorsqu'il eut repris l'usage de ses sens, on eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que ce dernier nègre n'étoit pas celui qu'on avoit vu mourir la

(*a*) Cette aventure singulière est arrivée, telle que je la décris, dans une auberge, à un homme de la famille et du nom de *Cominge*. Ce trait se trouve cité dans les ouvrages de madame d'Aulnoy.

veille. Il étoit persuadé que son nègre ne pouvoit être autre chose qu'un *revenant*. Alphonse, indigné de cette crédulité, s'en moqua avec le plus grand mépris. Eh quoi! lui dit Thélismar, peut-on montrer tant d'indignation pour une foiblesse!... — Cette foiblesse prouve une lâcheté si méprisable!... — Point du tout, elle n'a rien de commun avec le courage. Ce n'est point la crainte de la mort qui inspire l'effroi d'un fantôme, c'est une terreur qui saisit l'imagination et qui glace le sang. L'homme le plus brave et le plus spirituel peut éprouver ce mouvement, et avoir une opinion fausse et même ridicule, comme un lâche et un sot peut ne pas croire aux apparitions. — Un homme s'évanouir pour une semblable cause!..... — Vous conviendrez du moins qu'il y avoit de quoi s'étonner et s'émouvoir? — J'étois dans la chambre, et je n'ai pas ressenti la moindre émotion, et rien dans ce genre ne pourroit me causer le plus léger mouvement de frayeur.

Thélismar ne répondit rien, et le reste du jour Alphonse continua d'accabler le secrétaire de moqueries piquantes, et en présence de tout le monde. Il l'humilia tellement, que ce pauvre homme, malgré

sa douceur naturelle, fut si blessé, qu'il ne voulut plus loger avec lui, et Alphonse coucha seul dans sa chambre. A peine avoit-il éteint sa lumière, qu'il entendit le bruit d'une grosse pluie d'orage, ce qui l'étonna beaucoup, parce qu'avant de se coucher il avoit vu le ciel sans aucun nuage; un instant après il aperçut des éclairs très-brillans; et puis tout à coup la pluie et les éclairs cessèrent. Il se leva, fut à tâtons vers sa fenêtre, l'ouvrit, regarda le ciel, et le trouva parfaitement serein. Il referma la fenêtre et fut se recoucher. Au bout de trois minutes, la pluie et les éclairs recommencèrent avec plus de violence que jamais; Alphonse, très-surpris, s'assit sur son lit; il ne vit plus d'éclairs, mais la pluie continuoit toujours. Sa chambre étoit fort grande, Alphonse, dans cette profonde obscurité, écoutoit attentivement: il éprouvoit cette sorte d'inquiétude vague, avant-coureur ordinaire de la terreur; et qui semble en quelque sorte en être le pressentiment. Ses yeux, beaucoup plus ouverts que de coutume, étoient fixés vis-à-vis de lui..... En regardant ainsi, il aperçoit au fond de la chambre un point lumineux qui s'élève lentement vers le plancher;

il crut d'abord que c'étoit l'un de ces insectes brillans si communs dans les pays chauds ; mais il voit ce point phosphorique s'arrêter à trois pieds de terre, se fixer en scintillant comme une étoile ; puis, s'étendre, s'agrandir, prendre la forme d'une figure svelte de femme..... Alphonse pétrifié reste immobile..... Cependant il considère d'un œil ferme ce phénomène surprenant. Mais toute sa force l'abandonne lorsqu'il voit cette figure achever de se développer, et prendre du relief, de la couleur, du mouvement, et la ressemblance la plus parfaite de Dalinde..... C'est elle, c'est sa taille, sa beauté, ses traits, sa physionomie, c'est Dalinde elle-même, qui marche avec la légéreté d'une sylphide ou d'une ombre.... Elle s'avance, elle approche, elle touche le lit, et au même instant elle se dissipe dans les airs..... Alphonse éperdu pousse un cri perçant, et tombe évanoui sur son lit !...

Ici les exclamations des trois enfans interrompirent madame de Clémire, elle leur imposa silence ; et continuant sa narration : Alphonse, dit-elle, en reprenant sa connoissance, vit de la lumière, et Sibald en robe-de-chambre à côté de lui, et lui donnant tous les secours nécessaires.

J'ai entendu le cri qui vous est échappé, dit Sibald, il m'a pénétré d'effroi; que vous est-il donc arrivé? Ces paroles prononcées avec le ton d'un tendre intérêt, remplirent Alphonse de confusion; il étoit sensible et généreux : et en songeant à toutes les moqueries qu'il avoit faites du pauvre Sibald, sa bonté le toucha jusqu'au fond de l'âme. Mon cher Sibald, répondit-il en l'embrassant, j'ai fait un rêve qui m'a causé une terreur panique; l'illusion étoit telle, qu'il me semble encore que je ne dormois pas, et que même je ne me suis pas endormi une minute. Cette frayeur, si ridicule, est mille fois moins excusable que celle que vous avez éprouvée, et je le reconnois avec plaisir. Cet aveu étoit l'expiation d'un tort, et en effet il soulagea le cœur d'Alphonse. Dites-moi, mon ami, poursuivit Alphonse, étiez-vous endormi quand vous êtes accouru à mon secours? — Non, je n'étois même pas couché, je prenois l'air à ma fenêtre; la nuit est si belle! — Il n'y a point eu d'éclair ni de pluie? — Pas l'apparence..... — J'ai fait un rêve bien incompréhensible! Mais, mon cher Sibald, allez vous mettre au lit. A ces mots, Sibald se lève, souhaite le

bonsoir à Alphonse, prend sa lumière et s'en va. Quand il fut au bout de la chambre, il laissa tomber son chandelier, et la lumière s'éteignit ; au même moment, un éclair rapide traverse la chambre, et l'on entend le bruit de la pluie. Alphonse frémit !.... Sibald, dit-il d'une voix étouffée, ceci n'est point un songe !.... Mais, grand Dieu ! regardez !... Le point lumineux s'élevoit, s'étendoit et formoit la figure de Dalinde, qui, comme la première fois, s'avança jusqu'auprès du lit d'Alphonse, et s'évanouit en s'élevant et en paroissant percer le plafond. Juste ciel, s'écria Alphonse, non ce n'est point une illusion !... O Sibald !... J'ai tout vu, répondit Sibald d'un ton ferme. — Mais comment ce prodige inouï ne vous émeut-il pas ?.... — Mon aventure de la nuit passée m'a totalement aguerri. — Non, il n'est pas possible. Sibald, cet objet enchanteur et terrible n'a point frappé vos regards !... — J'ai vu Dalinde... — Il est donc vrai, ce n'est point l'ouvrage de mon imagination !.... Toutes mes idées sont bouleversées !... Oh ! que signifie cette incompréhensible vision ! En parlant ainsi, Alphonse fondoit en larmes..... Sa porte s'ouvrit, et Thélismar, tenant une

bougie allumée, parut ; en le voyant, Sibald se mit à rire et sortit. Eh bien ! dit Thélismar, en s'asseyant sur le lit d'Alphonse, êtes-vous encore persuadé que *rien dans ce genre ne pourroit vous causer le plus léger mouvement de frayeur ?* et Sibald vous paroît-il encore inexcusable ? Pour toute réponse, Alphonse stupéfait, la bouche entr'ouverte, regardoit fixement Thélismar. Croyez-moi, reprit ce dernier, ayez à l'avenir plus d'indulgence pour les foiblesses ; songez que personne au monde n'est à l'abri d'une erreur ; notre raison est comme la force physique, elle n'est jamais indomptable. Se persuader que rien au monde ne pourroit l'ébranler, sera toujours la présomption la plus extravagante. Enfin, n'oubliez plus que le vice seul est fait pour inspirer le mépris. Quoi ! dit Alphonse, c'est vous qui avez produit cette pluie, ces éclairs et cette apparition effrayante et céleste ?.... — C'est moi-même. — Mais, ô ciel ! la figure de Dalinde, sa taille, son visage angélique..... — Je puis ainsi la reproduire à mon gré... — Oh ! quel art divin ! et que je vous l'envie !.... — Cet art, d'où résulte un spectacle si merveilleux,

est la chose du monde la plus simple; c'est un effet d'optique produit avec un portrait et un miroir... (*a*). — Un portrait ! vous avez donc un portrait de Dalinde ? — Oui, et je vous le montrerai demain matin. En attendant, dormez, mon cher Alphonse, et soyez sûr que le bon Sibald, que j'avois mis dans ma confidence, ne se moquera pas de vous. Je le crois, dit Alphonse en souriant ; vous l'avez assez vengé pour lui ôter toute rancune. Mais la vengeance étoit digne de vous; c'étoit en même temps un bienfait pour moi, elle m'a puni et me corrigera.

Le lendemain, Alphonse impatient de voir le portrait de Dalinde, se rendit de bonne heure chez Thélismar, qui, déroulant une toile, lui montra le portrait le plus ressemblant. Quel ravissant tableau! s'écria Alphonse. Ce tableau vous intéressera davantage encore, dit Thélismar, quand vous saurez qu'il est l'ouvrage de Dalinde elle-même... — Dalinde ! elle a donc tous les talens, ainsi que tous les

(*a*) Le spectacle appelé *la Phantasmagorie*, à Paris, fait voir ces effets extraordinaires avec une illusion qui ne laisse rien à désirer.

charmes !.... Ah ! souffrez que je regarde encore cette précieuse peinture. Oui, voilà ses traits, voilà ce sourire enchanteur..... Ah !Thélismar, que vous êtes heureux de posséder un semblable trésor !..... — Cependant je désire un autre portrait ; je veux que Dalinde se peigne encore, mais à côté de son époux ; et quand elle me donnera ce tableau, Alphonse, je vous promets de vous donner celui-ci. A ces mots, Alphonse, pour toute réponse, serra tendrement les mains de Thélismar, et les arrosa de ses larmes.

Maintenant, dit Thélismar, je veux vous annoncer que vous verrez Dalinde beaucoup plutôt que vous ne l'espériez ; elle est à Paris avec sa mère, où l'une et l'autre nous attendent. Nous partons demain pour Surinam, et de là nous nous embarquerons pour la France où nous irons directement.

Cette nouvelle enchanta Alphonse. Cependant il étoit bien loin d'éprouver une joie pure et sans mélange ; il regardoit comme un devoir indispensable de se rendre en Portugal, dans l'espoir d'y trouver quelques éclaircissemens sur le destin de son père. Il étoit inébranlablement

décidé à déclarer cette résolution à Thélismar ; mais ce projet coûtoit trop à son cœur, pour ne pas lui causer les plus violentes agitations. D'ailleurs, il n'avoit jamais eu le courage d'avouer à cet ami si cher la faute qu'il se reprochoit avec tant d'amertume, celle d'avoir quitté l'Espagne furtivement, et sans l'aveu de son père. Cette première dissimulation l'avoit obligé à déguiser la vérité dans mille autres circonstances ; mais enfin il prit la ferme résolution d'expier tous ses torts par une sincérité sans réserve, et s'il le falloit par les plus douloureux sacrifices. Ce fut dans ces dispositions qu'il quitta Saint-Domingue.

Nos voyageurs arrivèrent à Surinam (*a*) au commencement de la nuit. En abordant dans cette contrée, leurs yeux furent frappés du spectacle le plus brillant. La côte leur parut couverte d'une infinité de lustres allumés, posés sans symétrie à des distances inégales. Thélismar et Alphonse admiroient cette agréable illumi-

(*a*) Surinam est une colonie de Hollandais, qui s'étend trente lieues environ le long de la rivière de Surinam, dans la Guiane.

nation, lorsqu'ils s'aperçurent que plusieurs de ces lumières changeoient de place et s'avançoient vers eux. Un moment après, ils virent distinctement huit ou dix hommes qui marchoient fort légèrement, quoiqu'ils eussent l'air d'être couverts de petites bougies allumées. Ils en avoient sur leurs bonnets, sur leurs pieds et dans leurs mains. Cette vision surprit beaucoup Alphonse: il auroit bien voulu s'approcher de ces hommes, mais ils passèrent rapidement sans s'arrêter; et comme Alphonse n'entendoit pas le langage des guides qui le conduisoient, sa curiosité ne put être satisfaite. Arrivés à la maison où ils devoient loger, Alphonse et Thélismar, en entrant dans un joli cabinet, le trouvèrent parfaitement éclairé; mais Alphonse remarquant que les lumières étoient posées dans deux petites lanternes de verre, les voulut voir de près, et il découvrit avec étonnement que ces lumières n'étoient autre chose que des mouches d'un vert brillant d'émeraude, et qui répandoient la plus vive clarté.

Voilà, dit Thélismar, l'explication que vous désiriez: des arbres d'une forme pyramidale, couverts de ces mouches, res-

semblent, à quelque distance, à des girandoles, ou des lustres suspendus en l'air. Les hommes que nous venons de rencontrer avoient attaché de ces insectes brillans sur leurs bonnets et sur leurs pieds, et ils en portoient à la main, dans des tubes de verre. Le soir même, Alphonse apprit que ces belles mouches étoient utiles de plus d'une manière. Lorsqu'il fut dans son lit, on les sortit de leurs petites lanternes, on les lâcha dans la chambre, et on dit à Alphonse qu'elles ne l'incommoderoient point, et qu'elles tueroient tous les cousins qui s'approcheroient de lui (59).

Cependant Alphonse, dévoré d'inquiétude et de chagrin, ne put fermer l'œil de la nuit. Il se leva avant l'aurore, décidé à ne plus différer d'ouvrir son cœur à Thélismar, et déterminé à lui confier ce jour même et ses fautes et ses peines. En attendant le réveil de Thélismar, il fut se promener seul sur le bord de la mer. Après avoir marché long-temps, il s'assit au pied d'un arbre, et tomba dans une rêverie vague et pénible : bientôt ses yeux appesantis se fermèrent, et il s'endormit au bout de quelques instans ; un cri perçant et douloureux le réveille ; il ouvre les yeux,

et se trouve dans les bras de Thélismar, qui le serrant étroitement, l'enlève et le porte à cent pas sur le même rivage. Alphonse veut parler, mais il ne peut articuler que des sons entrecoupés et plaintifs. Pâle et glacé, il n'a pas la force de se soutenir ; il n'a pas même la faculté de penser. Thélismar le pose sur l'herbe, et courant vers le bord du rivage, il remplit son chapeau d'eau de la mer, et se rapprochant d'Alphonse, il lui fit boire cette eau. Ensuite, aidé de quelques domestiques, il souleva Alphonse et le transporta dans sa maison. Alphonse reprit peu à peu sa connoissance, et sentant renaître ses forces : Où suis-je ? dit-il. Ah ! mon fils, dit Thélismar, je vous avois parlé de cet arbre fatal; ne vous avois-je pas dit que, sous son perfide ombrage, le sommeil est suivi de la mort (60) ? Il est vrai, reprit Alphonse d'une voix languissante, je me le rappelle maintenant... Grâce au ciel, interrompit Thélismar, vous êtes hors de tout danger; mais si mon inquiétude ne m'eût conduit sur ce rivage à l'instant où j'y suis arrivé, je vous perdois, Alphonse... O mon père ! s'écria Alphonse, je vois couler vos larmes !... O le plus tendre des amis !... O le plus chéri des bienfai-

teurs!... Ah! pourquoi m'avez-vous arraché à la mort?.... J'eusse emporté vos regrets... Hélas! Thélismar, en pleurant le malheureux Alphonse, eût à jamais ignoré des égaremens..... — Que signifie ce discours?... — Je suis comblé de vos bienfaits; pénétré de vos bontés, ma tendresse pour vous est le sentiment dominant de mon cœur; et cependant je suis le plus infortuné de tous les hommes... — O ciel! et par quelle bizarrerie?... — Thélismar, un seul mot vous fera juger de ma situation: je ne puis vous suivre en France... — Et pourquoi?... — Un devoir sacré me prescrit de retourner en Portugal... Ah! puissé-je, par ce douloureux sacrifice, expier une faute!... — Quel pressant remords paroît vous accabler?... Mais non, tu ne peux être coupable ni d'un crime, ni d'une bassesse. Parle, rassure-toi, ouvre ton cœur à ton ami. A ces mots, Alphonse versant des larmes de reconnoissance et de joie, garde le silence quelques instans; ensuite, prenant la parole, il avoua sans détour à Thélismar qu'il l'avoit trompé, en l'assurant que dom Ramire approuvoit son voyage: il conta sans déguisement tous les détails de sa fuite, et peignit de la manière la plus tou-

chante ses remords et ses vives inquiétudes sur le sort de dom Ramire.

Quand il eut fini ce récit, Thélismar le regardant d'un air attendri : Non, dit-il, je ne t'abandonnerai point ; je te conduirai moi-même en Portugal... Ces paroles inspirèrent à Alphonse un sentiment de reconnoissance si passionné, qu'il ne put l'exprimer qu'en tombant aux pieds de son généreux ami. Oui, reprit Thélismar, nous retrouverons ce père malheureux ; je jouirai de la douceur de te remettre entre ses bras, j'oserai l'assurer que je lui rends un fils devenu digne de faire son bonheur..... Nous arriverons un peu plus tard en France ; mais Dalinde ne te verra que réconcilié avec le ciel, avec toi-même ; enfin, honoré de la bénédiction paternelle.

Alphonse ne put répondre à ce discours si tendre, que par un torrent de larmes. Dom Ramire, continua Thélismar, consentira sûrement sans peine à votre union avec Dalinde : ma fortune n'est pas immense, mais elle est honnête. Tous les liens qui attachoient dom Ramire en Portugal sont rompus ; il ne sera pas difficile de l'engager à regarder la Suède comme sa patrie, et ma maison comme la sienne.

Ah! c'en est trop, dit Alphonse; ah! Thélismar, laissez-moi respirer!.... Mon cœur ne peut suffire aux mouvemens qu'il éprouve!..... Avec un bienfaiteur tel que vous, la reconnoissance devient une passion. Eh! comment exprimer jamais ce qu'un sentiment si vif inspire!

Cet entretien délivroit Alphonse d'une partie de ses peines: l'indulgence et la tendresse de Thélismar adoucissoient l'amertume de ses remords, et faisoient renaître dans son âme les plus douces espérances. Thélismar, avant de quitter Surinam, voulut voir une pêche à laquelle il fut invité. Le jour indiqué pour la pêche, nos voyageurs sortirent de grand matin. Avant d'arriver sur le rivage, ils traversèrent un marais rempli d'arbres extraordinaires. De leurs rameaux flexibles, partent des paquets de filamens qui, descendant jusqu'à terre, s'y couchent, y prennent racine, et croissant de nouveau, forment d'autres arbres aussi beaux que ceux auxquels ils sont unis, et dont ils ne sont que des rejetons qui se multiplient de la même manière; de sorte qu'un seul arbre peut devenir la souche d'une forêt entière. Mais ce qui surprit le plus Alphonse, c'est que tous ces arbres

étoient couverts de coquillages. On voyoit une multitude d'huîtres attachées à leurs branches (61). Thélismar achevoit d'expliquer à Alphonse les causes de cette singularité, lorsqu'ils arrivèrent sur le rivage. La pêche commence, on jette le filet, et on le retire chargé de poissons. Alphonse voyant un énorme poisson, à peu près de la forme d'une anguille, s'approche, et dans ce mouvement, une petite baguette de bois qu'il tenoit dans sa main, touche le poisson; à l'instant Alphonse sentit dans la main et dans le bras une douleur si vive, qu'il ne put retenir un cri perçant qui lui échappa malgré lui. Tous les pêcheurs se mirent à rire, et Alphonse, aussi piqué qu'étonné, resta un moment immobile. Ensuite se rapprochant du poisson : Je ne puis concevoir, dit-il, comment le seul attouchement de ce poisson peut causer une aussi violente commotion; mais du moins je vais prouver que si cet effet a pu me surprendre, il ne sauroit m'intimider. En disant ces mots, il se baisse et touche le poisson avec sa main. Pour cette fois il ne cria point; mais il éprouva un engourdissement général, et il reçut une si terrible secousse, qu'il seroit tombé si

Thélismar ne s'étoit avancé et ne l'eût retenu dans ses bras. Alphonse fut si étourdi de la violence du coup, qu'il en perdit presqu'entièrement l'usage de ses sens. Lorsqu'il eut parfaitement repris sa connoissance : Je veux, lui dit Thélismar, vous faire connoître un effet encore plus étonnant produit par ce poisson. Nous sommes ici quatorze personnes : formons tous un cercle en nous tenant par la main; je serai à la tête, et vous le dernier de ce cercle; je toucherai le poisson avec une baguette, et vous, séparé de moi par douze personnes, vous sentirez, malgré cette distance, ce que j'éprouverai moi-même. En effet, l'expérience confirma exactement tout ce que Thélismar avoit annoncé (62).

Le lendemain de cette aventure, les voyageurs quittèrent Surinam et l'Amérique, et ils s'embarquèrent pour le Portugal. Durant la traversée, Thélismar répondit à la confiance d'Alphonse en satisfaisant une curiosité qu'il lui connoissoit depuis long-temps. Alphonse ne concevoit pas comment Thélismar avoit pu se résoudre à s'expatrier pendant quatre ans, et à s'arracher pour un temps si considérable du sein d'une famille chérie. Thé-

lismar lui apprit que son souverain, protecteur éclairé des gens de lettres et des savans, l'avoit lui-même engagé à faire ce sacrifice. Enfin, continua Thélismar, les bienfaits de mon roi, mon amour pour les sciences, mon goût particulier pour l'histoire naturelle, ont su me déterminer à cette entreprise, dont mon amitié pour vous m'a fait supporter si facilement la fatigue. Le soin de former votre cœur, d'éclairer votre esprit, les sentimens que vous m'avez inspirés, pouvoient seuls adoucir les chagrins et les inquiétudes que j'ai souvent éprouvés, et qui sont inséparables d'une aussi longue expatriation.

Cependant nos voyageurs, après la plus heureuse navigation, abordèrent en Portugal. Toutes les informations que fit Alphonse relativement à dom Ramire, ne lui procurèrent que de bien foibles lumières; il s'assura seulement que, depuis près de deux ans, dom Ramire n'avoit point reparu dans sa patrie; et quelques indices, fruits d'une infinité de recherches, persuadèrent à Alphonse que son père étoit en Angleterre ou en Russie. Alphonse savoit que des intérêts de famille appeloient Thélismar en Angleterre; ainsi, en quittant le

Portugal, il eut la consolation de penser qu'il ne séjourneroit pas en France, et qu'il suivroit Thélismar et Dalinde dans un pays où il se flattoit de retrouver son père.

Thélismar, en approchant de la France, fit promettre à son jeune élève qu'il cacheroit avec soin à Dalinde ses sentimens et ses espérances. Vous allez voyager avec Dalinde, ajouta-t-il; je vous l'ai dit, Alphonse, le vœu de mon cœur est d'unir ensemble, par le plus saint des nœuds, deux objets qui, maintenant, me sont presqu'également chers; mais enfin, Alphonse, vous ne pouvez, sans l'aveu d'un père, disposer de vous-même. Je ne doute pas que ce consentement ne vous soit accordé; cependant, comme l'impossibilité d'un refus n'est pas démontrée... — O ciel! que dites-vous?... — Si je vous présentois à Dalinde comme l'époux que je lui destine, elle vous verroit sans doute avec des yeux prévenus : dans l'espèce d'incertitude où nous sommes, devons-nous hasarder de troubler le repos de sa vie?... — Moi! troubler un instant son repos et le vôtre! ah! j'aimerois mieux ne la revoir jamais!... Mais nous sommes si sûrs que mon père donnera avec transport son consentement!... — Enfin,

si par un caprice bizarre il le refusoit... — Quoi ! mon père prononceroit l'arrêt de ma mort ?.... — Non, Alphonse, ou j'ai perdu tous les soins que je vous ai prodigués, ou vous sauriez supporter avec courage un semblable malheur. Eh ! quelle infortune peut accabler, quand la vertu nous reste, et quand nous possédons un véritable ami !... — Ah ! Thélismar !... vous serez toujours l'arbitre souverain de ma destinée.... Ne disposez-vous pas à votre gré de mes actions, de mes opinions, de mes sentimens ? Cet ascendant suprême que vous avez sur moi, vous ne pouvez le perdre ; la vertu, la raison, la reconnoissance et l'amitié vous l'assurent à jamais : oui, je suivrai fidèlement la loi que vous m'imposez ; je verrai Dalinde, et je saurai me taire.... Cependant quel effort ! .... mais vous l'exigez : puis-je douter que je n'en sois capable ?

Les voyageurs arrivèrent à Bordeaux ; ils en partirent sur-le-champ. Leur voiture cassa à trente lieues de Paris ; ils furent obligés de s'arrêter dans le lieu où ils se trouvoient. Thélismar écrivit à sa femme ; il lui manda qu'il seroit sûrement à Paris le lendemain, sur les cinq heures après midi au plus tard, et il donna cette lettre

à un courrier qui partit au moment même. Avant la naissance du jour, Thélismar et son élève montèrent en voiture, et prirent la route de Paris. Aux premiers rayons de l'aurore, Alphonse, transporté, embrassa Thélismar. Quel beau jour ! s'écria-t-il ; je verrai Dalinde avant qu'il finisse ! Songez à vos promesses, reprit Thélismar ; craignez de vous trahir dans cette première entrevue..... — Ah ! je suis sûr de moi.... — N'y comptez pas trop, et si vous m'en croyez, modérez dès à présent des transports et l'excès d'une joie qu'il faudra cacher entièrement dans quelques heures. Parlons d'autres choses.... — Et le puis-je ?..... — N'en doutez pas. Désirez-vous acquérir un empire absolu sur vous-même ? Accoutumez-vous à régler à votre gré votre imagination, et à vous distraire facilement de quelqu'idée que ce puisse être. — Mais pourvu que ma conduite soit toujours raisonnable, qu'importent mes pensées ?.... — Comment donnera-t-on des preuves éclatantes de courage, si habituellement on est foible et lâche ? Celui qui se laisse maîtriser par son imagination ; celui qui ne sait ni écarter un souvenir dangereux, ni rejeter une pensée qui lui plaît, aura-t-il

la force de ne consulter jamais que la raison dans toutes les circonstances où il faut agir? Il est *deux sortes d'idées :* celles qui s'offrent naturellement à notre esprit, et celles que nous inspirent la réflexion et la sagesse. Les premières, presque toujours frivoles ou dangereuses, sont produites par nos passions, par nos sensations, et par les objets qui nous frappent; et ne les rejetant jamais, on cesse d'être libre, puisqu'on renonce à la faculté *de choisir ses pensées :* alors, si on a des passions vives, on s'égare; si l'on n'en a point, on végète. Il ne faut donc point s'arrêter à une pensée parce qu'elle est agréable, ou parce qu'elle se présente, mais il faut l'écarter si elle est minutieuse ou condamnable; enfin on doit chercher des sujets de méditation, et diriger avec choix sa pensée sur des objets utiles. C'est pour les autres que nous parlons; on doit tâcher de plaire dans la conversation; mais la faculté de penser nous est donnée pour perfectionner notre esprit et notre cœur : nous pervertissons l'usage de cette faculté si noble, quand nous arrêtons notre imagination sur des objets peu dignes de nous occuper; et sans doute les pensées les plus secrètes d'un sage, sont

encore plus pures et plus sublimes que ses leçons. A ces mots Alphonse soupira, et garda le silence pendant quelques instans; ensuite faisant un effort sur lui-même, il reprit la parole. Thelismar mit la conversation sur les voyages; il fit une récapitulation de tout ce qu'Alphonse avoit vu; Alphonse finit par écouter Thélismar avec plaisir; enfin on parla de physique et de chimie. Que vous êtes heureux, disoit Alphonse à Thélismar! vous savez tout; il est impossible que rien puisse jamais vous étonner ou vous paroître nouveau. Quelle est votre erreur, reprit Thélismar! les cieux, la terre, tout ce qui nous environne, l'univers enfin est l'ouvrage d'un Être suprême; c'est un livre éternel où l'homme, jusqu'à la fin des temps, trouvera toujours des secrets impénétrables et des objets nouveaux; il y dévoilera dans chaque siècle des mystères sublimes, sans pouvoir jamais parvenir à tout connoître. En s'entretenant ainsi, on approchoit de Paris; bientôt les voyageurs, presqu'également émus, cessèrent tout à coup de parler. Après un long silence: Convenez, dit Alphonse à Thélismar, que dans ce moment *vous ne choisissez pas*

vos pensées, et que vous êtes enfin forcé de vous arrêter à celle qui se présente si naturellement à présent ?..... Comme Alphonse achevoit ces mots, l'homme à cheval qui couroit en avant, s'approcha de la portière, en disant à Thélismar qu'on voyoit dans les airs le phénomène le plus surprenant. Thélismar met la tête à la portière, et découvre en effet au-dessus des nuages, du côté de Paris, un petit corps arrondi, opaque et noirâtre, qui paroissoit, en se mouvant, s'approcher lentement de la prairie. Thélismar, étonné, considéroit attentivement ce phénomène, et sa surprise augmenta en voyant ce corps s'agrandir et devenir lumineux; alors il voulut descendre pour le mieux examiner, d'autant plus que le postillon, effrayé, venoit d'arrêter ses chevaux. Alphonse et Thélismar se trouvèrent dans une prairie charmante : ils étoient à Arpajon, à six lieues de Paris. Cependant le globe de feu sembloit toujours augmenter de volume; c'est, disoit Alphonse, un météore à peu près semblable à celui que j'ai vu en Espagne, aux environs de Loxe. Ce n'est point un météore, reprenoit Thélismar. — Qu'est-ce donc?—Je ne puis le conce-

voir... Il s'approche toujours : voyez comme il devient brillant.... Avez-vous une lorgnette !.... — Oui. — Donnez-la-moi. En disant ces paroles, Thélismar prend la lorgnette qu'Alphonse lui présente, et fixant de nouveau le globe : Cela est incroyable, s'écria-t-il; je crois distinguer au-dessous de ce globe une espèce de vaisseau, de barque qui y semble attachée.... c'est certainement une illusion.... Tenez, regardez à votre tour. Alphonse reprend la lorgnette, et au bout de quelques secondes, il fait un cri, en disant : *J'y vois un homme.* Thélismar se met à rire : tout est expliqué, dit-il; c'est apparemment le scythe Abaris qui voyage (*a*). Votre incrédulité ne me surprend pas, reprit Alphonse; car moi qui le vois, je ne le crois assurément pas..... Mais.... cependant..... juste ciel !... quel enchantement est ceci ! maintenant je vois distinctement deux personnes. En achevant ces paroles, Alphonse se frotte les yeux.... la lorgnette lui tombe des mains, il regarde Thélismar, qui, immobile d'étonnement, gardoit un profond

(*a*) Abaris reçut d'Apollon une flèche sur laquelle il traversoit les airs.

silence. Quelques minutes s'écoulent, le globe, s'avançant toujours, paroît enfin au-dessus de la prairie. Je n'en puis plus douter, s'écria Thélismar, ce globe d'or et de pourpre contient des êtres animés.... je les vois!.... O prodige inconcevable qui confond la raison, triomphe heureux de l'audace et du génie! est-il possible que le ciel ait permis à l'homme d'oser mettre cet espace immense entre lui et l'élément dont il fut formé, et dans le sein duquel la nature a placé son tombeau!..... Thélismar parloit encore, lorsque le globe, qui planoit sur sa tête, s'abaissa majestueusement; alors, dans le char éclatant suspendu au globe, on distingue deux figures célestes; ce sont des femmes : l'une a la beauté imposante et noble de Junon ou de Minerve; l'autre, vêtue de blanc et couronnée de roses, ressemble à l'Aurore, et à la déesse charmante des fleurs et du printemps. Alphonse s'élance vers le globe : une violente palpitation de cœur le force à s'arrêter..... Non, s'écrie-t-il, ces objets ravissans ne sont point des créatures mortelles!..... Elles s'approchent.... elles se tiennent embrassées..... Ah! sans doute, c'est la Vertu et l'Innocence qui descendent du ciel, et

qui viennent sur la terre nous rendre l'âge d'or!... Mais, grand Dieu!... est-ce encore une illusion nouvelle!.... O Dalinde! cette jeune divinité, pour mieux nous charmer, s'offre sous votre image..... Je n'ose en croire mes yeux; mais mon cœur ne peut me tromper..... Oui, c'est elle..... O ciel! c'est Dalinde elle-même.... En prononçant ces paroles, Alphonse, éperdu, appelle Thélismar. Dans ce moment, le globe et le char touchent enfin la terre. Thélismar pousse un cri pénétrant; et, pâle, tremblant, transporté de joie, en même temps glacé par la surprise et par le saisissement, il précipite ses pas. Les deux divinités volent à sa rencontre et se jettent dans ses bras. Alphonse, hors de lui, accourt : il n'ose tomber aux genoux de Dalinde, il s'arrête, et l'excès de son trouble et de son émotion le force à s'appuyer contre un arbre, car ses jambes tremblantes ne pouvoient le soutenir. Dans les premiers momens d'une joie si vive, le globe magique, le char, le prodige, tout fut oublié : Thélismar ne voyoit que sa femme et sa fille, et sa curiosité étoit suspendue par un charme au-dessus de tous les enchantemens. Alphonse, témoin de cette réunion

touchante, ne goûtoit pas une joie sans mélange; il contemploit avec ravissement Dalinde, il jouissoit avec transport du plaisir si doux de comprendre enfin son langage, et de lui entendre dire à Thélismar tout ce que l'affection filiale peut inspirer de plus tendre; mais cette scène intéressante retraçoit à sa mémoire le souvenir de son père, et il connut qu'un seul remords suffit pour empoisonner la félicité la plus pure. Cependant la réflexion ramenant bientôt la surprise et la curiosité, Dalinde et sa mère furent vivement questionnées par Thélismar. Elles répondirent qu'elles ne s'étoient servies du *globe aérostatique*, qu'après avoir vu des expériences qui en prouvoient la sûreté; que sachant le jour de l'arrivée de Thélismar, et ayant le vent favorable, elles n'avoient pu résister au désir de lui causer une surprise qui, d'ailleurs, avanceroit l'instant de le revoir; qu'enfin, logeant chez un physicien qui avoit un globe tout prêt, elles avoient saisi une occasion si favorable de voler au-devant d'un époux et d'un père si chéri : elles ajoutèrent qu'en planant au-dessus de la prairie d'Arpajon, elles avoient distingué une voiture et des chevaux, et

qu'alors elles étoient descendues. Après cette explication, on se rapproche du globe, et la femme de Thélismar fit en peu de mots le détail intéressant des expériences faites à la Muette et aux Tuileries. Thélismar s'attendrit lorsque sa femme lui dépeignit l'enthousiasme général que ces expériences sublimes avoient excité, et l'admiration qu'éprouvoit la nation entière pour l'auteur immortel de cette découverte, et pour les illustres physiciens dont l'audace héroïque avoit procuré à la France un spectacle si pompeux et si nouveau. Thélismar apprit avec plaisir que tous les savans partageoient l'enthousiasme si fondé de la nation. Alphonse s'étonna que la triste et noire Envie n'eût pas empoisonné le triomphe d'une découverte si brillante. Un peu de réflexion fera cesser votre surprise, reprit Thélismar : on reçoit avec transport la lumière qui peut guider vers le but qu'on se propose; songez qu'un chimiste ou un physicien, en faisant une grande découverte, ouvre une nouvelle carrière à tous les savans; il leur fournit la matière d'une infinité de spéculations intéressantes et une foule d'idées neuves; il leur offre enfin de nouveaux moyens de

se distinguer et d'acquérir de la gloire. Mille découvertes brillantes doivent naître d'une découverte sublime; chaque savant n'est occupé que du soin de perfectionner la découverte, et d'en tirer tout le parti qu'on en peut attendre. Ainsi, bien loin de chercher à diminuer le mérite de la première invention, il n'emploie ses talens et son génie qu'à la rendre plus utile, et par conséquent plus glorieuse. Vous me charmez, dit Alphonse; il existe donc une carrière dans laquelle les hommes peuvent, en courant vers le même but, se surpasser et s'atteindre sans se haïr! noble arène où le vainqueur est couronné par ses rivaux, où le triomphe d'un seul cause la joie de tous, et devient pour eux une source inépuisable de gloire et de succès nouveaux. Ah! pourquoi les gens de lettres ne donnent-ils pas cet exemple sublime! Vous demandez une chose impossible, repartit Thélismar; on ne peut nier un fait prouvé: une découverte constatée par des expériences, est au-dessus de toute critique, de toute censure. Il n'en est pas ainsi des ouvrages d'imagination; avec la meilleure volonté du monde, un auteur ne sauroit démontrer géométriquement que son ou-

vrage est bon; il a beau le dire de mille manières dans sa préface, chacun peut lui soutenir le contraire; et quand il auroit fait un chef-d'œuvre, le mauvais goût et la mauvaise foi le contesteroient toujours: de-là naissent ces disputes, ces critiques amères, ces inimitiés qui déshonorent la littérature. Enfin le savant ne peut rien écrire de neuf et de lumineux, qui ne soit utile à tous les autres savans; tandis que l'esprit et les talens d'un homme de lettres ne peuvent servir qu'à sa propre gloire. Ainsi, par la nature même des choses, on doit trouver en général beaucoup plus d'union, de justice et de vertus parmi les savans que parmi les gens de lettres. Après cette conversation, on se promena dans la prairie, ensuite on monta en voiture et l'on reprit le chemin de Paris, où l'on arriva sur les dix heures du soir.

Thélismar ne séjourna point à Paris, et partit sans délai avec sa famille et Alphonse pour l'Angleterre. Ils passèrent quelque temps à Londres, et ils n'y apprirent aucune nouvelle de dom Ramire. Ils se rendirent dans le comté de Darby : arrivés à Buxton, Thélismar proposa une promenade. Lorsqu'ils furent en chemin : Je vais,

dit Thélismar, vous conduire à une fontaine qui, par les vertus fabuleuses qu'on lui attribue, seroit beaucoup mieux placée dans la Sicile ou dans la Grèce, que dans cette province. On prétend qu'elle ne coule que pour les cœurs constans, et que tout amant coupable de la plus légère infidélité, ne peut boire de ses eaux, parce qu'elles s'arrêtent aussitôt qu'il en approche. Il y a long-temps, ajouta Thélismar, que j'ai entendu faire ce vieux conte, dont la galanterie rappelle la fontaine Acadine et l'histoire d'Argyre (63). Thélismar achevoit ces mots, lorsque ses guides lui parlèrent en anglais, langue qu'Alphonse n'entendoit pas. Ils me disent, reprit Thélismar, que nous sommes à cent pas de la fontaine; mais comme le chemin est rempli de ronces et de pierres, ils vont aller devant avec nos gens pour nous frayer la route. Reposons-nous sous ces arbres : ils nous appelleront lorsqu'ils auront nettoyé le chemin. Thélismar s'assit sur le gazon, entre sa femme et sa famille. Au bout d'un demi-quart d'heure, on vint les chercher, et ils se rendirent à la fontaine. Je vais, dit en riant Thélismar à sa femme, vous prouver une fidélité dont je père que vous

n'avez jamais douté; d'ailleurs, cette belle source, si claire et si abondante, invite à boire : ainsi je consens volontiers à subir cette épreuve d'une constance parfaite. En disant ces paroles, Thélismar s'approcha de la source, et but à plusieurs reprises. Eh bien! s'écria-t-il, qu'on dise à présent que les hommes sont inconstans! vous voyez..... Mais, poursuivit-il, Alphonse, avez-vous soif?... Non, répondit Alphonse, en souriant; cependant je veux bien boire aussi. Allons, venez, reprit Thélismar. Comme Alphonse s'approchoit, Thélismar, l'empêchant de se baisser : quoi! lui dit-il tout bas, vous avez le front de vous exposer à cette épreuve? Souvenez-vous de la Grèce, et de cette jeune Zoë..... — Ah! Thélismar, que vous êtes cruel!..... — Enfin, vous venez de vous engager témérairement; il n'est plus temps de vous dédire; il faut boire. Pendant ce dialogue, Dalinde s'étoit avancée; et Alphonse, craignant qu'elle n'entendît les plaisanteries de Thélismar, se pencha vers la fontaine, il approche ses lèvres de la source; dans ce moment l'eau s'arrête, et cesse entièrement de couler. Alphonse confondu, hors de lui, éprouve un battement de cœur

d'une violence inexprimable..... Pétrifié d'étonnement, il reste immobile à sa place. Dalinde rougit en souriant d'un air un peu contraint, et Thélismar en silence considéroit malignement ce tableau. Enfin, prenant la parole, et s'adressant à Alphonse : Allons, profane, dit-il, éloignez-vous de ces bords sacrés!... Certainement, interrompit Alphonse, cette fontaine est factice! il n'est pas possible..... Je vous proteste, reprit Thélismar, qu'elle est naturelle....— Il est certain qu'elle en a bien l'air; mais vous, qui possédez tant de secrets merveilleux, vous en avez sûrement pour arrêter, quand vous le voulez, le cours des fontaines.... — Ce secret seroit en effet merveilleux!..... — Je vous ai vu faire des choses aussi surprenantes.. .. — Celle-ci cependant surpasse mon pouvoir; je vous donne ma parole que je n'ai nulle influence sur cette fontaine, et que le prodige qui vous étonne est uniquement l'ouvrage de la seule nature. Ce soir je tâcherai de vous expliquer ce phénomène : en attendant, Alphonse, cédez-moi votre place : comme j'ai la conscience nette, je la prends sans crainte, malgré la disgrâce que vous venez d'éprouver. Regardez, maintenant,

vous allez voir l'eau reparoître.... En effet, comme Thélismar approchoit de la fontaine, la source jaillit impétueusement; et Thélismar, après avoir joui un moment de son triomphe, prit Alphonse sous le bras, et quitta cette fontaine merveilleuse (64).

Alphonse n'étoit plus assez ignorant pour croire à l'enchantement de la fontaine; et même, en y réfléchissant, il devina à peu près les causes d'un effet si extraordinaire; mais la plaisanterie de Thélismar l'avoit tellement déconcerté, que, pendant toute la promenade, il ne put se remettre de son embarras. Thélismar ne fit pas semblant de s'apercevoir de sa tristesse et de sa distraction; et le soir, lorsqu'ils furent seuls : Avez-vous remarqué, lui dit-il, à quel excès Dalinde a rougi, quand elle a vu la fontaine s'arrêter pour vous? Cette vive rougeur, effet du premier mouvement, m'a fait craindre qu'elle n'eût quelque soupçon de nos projets; et pour la dérouter.... — O ciel! que lui avez-vous dit?... — Qu'une jeune Grecque vous avoit causé quelques distractions, et que c'étoit à ce sujet que j'avois imaginé la plaisanterie de la fontaine..... — Ah! grand

Dieu!..... Et qu'a dit Dalinde?..... — Elle m'a fait une singulière question; elle m'a demandé le nom de cette jeune Grecque, et tout bonnement j'ai nommé Zoë....—Quoi! Thélismar, vous auriez eu la cruauté?..... — Comment, la cruauté! je vous assure que Dalinde m'a écouté sans trouble et sans chagrin; seulement j'avouerai qu'elle a eu l'air attentif et un peu surpris..... — Ah! je ne doutois pas de son indifférence!.... Quand je vous accuse de cruauté, je ne gémis que sur moi-même?.... — Mais soyez donc conséquent; nous sommes convenus qu'il ne falloit pas que Dalinde pût soupçonner nos engagemens..... — Oui, vous m'avez ordonné de lui cacher mes sentimens..... — Et jusqu'ici, je n'ai qu'à me louer de votre obéissance; elle est telle que je puis la désirer..... — Ah! si vous saviez à quel point cet effort est douloureux?.... Quand j'ai pris un engagement si cruel, je ne connoissois Dalinde qu'imparfaitement.... Depuis deux mois je l'entends, je la vois tous les jours; vous m'avez permis d'aspirer à sa main, et vous me forcez au silence!.... — Oui, je vous ai promis Dalinde, mais à condition que vous sauriez mériter toute mon estime. L'époux de Da-

linde ne sera point un homme ordinaire.... —Ah! qui pourroit aspirer à ce titre, s'il falloit être digne d'elle pour y prétendre! Pardonnez des murmures insensés, ô Thélismar! je ne puis mériter le prix que vous daignez me promettre; mais du moins, pour l'obtenir, il n'est point de sacrifice que je ne fasse avec transport. Parlez, qu'exigez-vous? — Une seule chose qui me répondra de toutes vos vertus, qui m'en garantira la solidité..... enfin, que vous ayiez un empire absolu sur vous-même. — Je vous renouvelle la promesse de cacher à Dalinde un attachement que chaque instant, passé près d'elle, semble accroître..... — Cela ne suffit pas, il faut encore que vous me juriez de ne rien dire qui puisse la dissuader de l'idée que vous aimez peut-être encore un autre objet..... — Quoi! vous voulez que je la trompe?.... — Non, vous croyez bien qu'elle ne vous fera point de questions; ainsi, vous ne serez point dans l'embarras de lui déguiser la vérité à cet égard. Je vous ai confié ce que je lui ai dit : tout ce que je vous demande, c'est que vous ne me trahissiez pas; et que, par des phrases indirectes, vous ne cherchiez point à détruire l'opinion

que je lui ai donnée.... — Dalinde imagine que je suis sensible, et que ce n'est pas pour elle..... ô ciel!..... — Laissez-la dans son erreur; je l'exige, et j'attends de vous cet effort..... — Je vous obéirai; mais vous me déchirez le cœur!..... — Quelle expression exagérée! Paroîtrez-vous aux yeux de Dalinde inconstant ou perfide? Ce que je vous prescris ne peut diminuer son estime pour vous; cet excès de douleur n'est donc qu'une foiblesse. A ces mots Alphonse ne put retenir ses larmes : Thélismar l'embrassa, et changea d'entretien.

Thélismar partit de Buxton, et conduisit sa femme et sa fille jusqu'aux frontières de l'Ecosse (65). Là ils se séparèrent; Dalinde et sa mère prirent la route d'Edimbourg. Il fut convenu qu'elles iroient en Ecosse, chez un parent, ancien bienfaiteur de la femme de Thélismar, qui les attendoit avec impatience; et que durant ce temps, Thélismar et Alphonse feroient le voyage de l'Irlande. Cette séparation fut d'autant plus cruelle pour Alphonse, qu'il laissoit Dalinde persuadée de son indifférence, et qu'il falloit, en s'arrachant d'auprès d'elle, lui cacher la douleur qu'il éprouvoit de la quitter. Il se conduisit dans

cette occasion avec une force et une fermeté qui surpassèrent même les espérances de Thélismar; craignant de se trahir, à peine dans les derniers adieux osa-t-il regarder Dalinde, et lui dire ce que la simple politesse eût exigé.

Lorsqu'il se trouva seul avec son ami, il fit éclater ses regrets, mais les tendres éloges de Thélismar en adoucirent bientôt l'amertume. Ils s'embarquèrent, et arrivés en Irlande, après avoir vu beaucoup de choses intéressantes, ils se trouvèrent dans un lieu qui causa une grande admiration à Alphonse : c'étoit au milieu d'une espèce de désert, une suite immense de superbes colonnes de basalte, qu'Alphonse prit pour les débris magnifiques d'une ville prodigieuse ; mais Thélismar lui apprit que cette merveilleuse chaussée étoit l'ouvrage de la seule nature (*a*). Les deux voyageurs traversèrent l'Irlande, revinrent sur leurs pas, et repassèrent en Ecosse ; ils n'y retrouvèrent plus Dalinde qui étoit en Angleterre ; ils furent visiter les îles de l'Ecosse ; et tous les

(*a*) C'est ce qu'on appelle *la chaussée des Géans*, l'une des plus grandes curiosités de l'Irlande.

jours ils lisoient, avec un charme inexprimable, les mélancoliques poésies d'Ossian. Ils abordèrent dans l'île de Staffa, et logèrent chez une vieille femme de quatre-vingt-quinze ans, qui les intéressa par son air de douceur et de gaîté; dans un âge aussi avancé elle avoit conservé toutes ses facultés intellectuelles; elle marchoit sans bâton, elle avoit encore une bonne vue, et elle n'étoit point sourde. Au reste, cette espèce de phénomène est commun dans ces îles. On y rencontre beaucoup de centenaires, qui jouissent encore d'une parfaite santé, qu'ils doivent surtout à la pureté de leurs mœurs, au travail et à la simplicité de leur vie. Chaque soir la bonne vieille, entourée de sa famille, contoit de longues histoires de géans et d'apparitions. Un interprète en traduisoit une partie aux voyageurs, qui souvent y retrouvoient des idées d'Ossian. On dit aussi aux voyageurs que la vieille se mêloit de prédire l'avenir; Alphonse voulut la consulter sur sa destinée, elle prononça un oracle assez long, dont l'interprète donna la traduction suivante :

« Tu ne trouveras l'assurance de ton » bonheur que dans une immense et mer-

» veilleuse caverne soutenue dans la mer
» par des colonnes d'une matière précieuse,
» et dans laquelle tu ne pourras entrer
» qu'en échouant ».

Assurément, dit Alphonse, voilà un oracle dans toutes les règles : il est fort obscur, car je suppose qu'il est figuré. Point du tout, reprit l'interprète, la sibylle assure que la caverne existe, et elle offre de vous y conduire demain. — Comment ! une caverne posée sur des colonnes qui sont dans la mer? — Oui, elle le prétend. — Et pour y entrer il faut faire naufrage? — Il n'y a pas, dit-elle, d'autre moyen : on y va en bateau, et l'on fait échouer le bateau à l'entrée d'une certaine manière qui jette doucement les navigateurs dans la grotte. — Et je trouverai *là l'assurance de mon bonheur?* — La vieille en répond. — Cela vaut bien la peine de tenter l'aventure. J'irai demain.

En effet, la bonne femme conduisit le lendemain les voyageurs à la grotte mystérieuse; elle les quitta au moment où ils entrèrent dans le bateau. Nos intrépides navigateurs s'embarquèrent, en ne demandant au ciel qu'un heureux naufrage, souhait assurément très-modéré,

et qui fut exaucé. On les jeta si adroitement à l'entrée de la caverne, qu'ils en furent quittes pour une secousse assez forte, le désordre d'un moment, et un peu d'émotion. La caverne est immense ; les étrangers qui l'ont visitée, fiers de leur courage, ont tracé leurs noms sur le rocher. Il n'y avoit alors que dix-sept noms, et dans ce petit nombre on en comptoit *sept* de femmes (*a*), ce qui causa beaucoup d'étonnement et d'admiration aux voyageurs. Cependant Alphonse, en riant, se plaint de la sibylle : elle m'a trompé, dit-il, je cherchois le bonheur, il m'étoit promis, et je n'ai trouvé qu'un écueil. C'est, répondit Thélismar, ce qui n'arrive que trop souvent dans la vie. On doit être à l'abri de ce malheur, reprit Alphonse, quand on vous a pour guide. Comme il disoit ces mots, il entra dans une espèce de salle très-obscure; mais il aperçut une lumière brillante dans un enfoncement vers lequel il dirigea ses pas.

(*a*) De dames anglaises, en 1788. D'ailleurs tous les détails relatifs à cette grotte de Staffa, sont vrais ; les colonnes dans l'eau qui supportent la grotte sont de basalte.

En approchant il vit un autel de l'Amitié, orné de fleurs qui ne fanent jamais; une guirlande d'immortelles entouroit avec élégance un cartouche éclairé par un transparent et sur lequel on lisoit ces paroles : « Thélismar promet solennellement d'u» nir Alphonse à Dalinde. Ce serment » tracé sur l'autel de l'Amitié est irré» vocable ».

Alphonse, transporté de joie et de reconnoissance, se jeta dans les bras de son bienfaiteur. Oui, cher Alphonse, dit Thélismar, vous êtes mon fils! Vous ne pouvez épouser Dalinde qu'avec le consentement de dom Ramire; mais quand vous la reverrez, vous ne serez plus forcé de lui cacher vos sentimens. O mon père! s'écria l'heureux Alphonse, je trouve ici bien mieux que l'assurance de mon bonheur, j'y trouve le bonheur même!.....

Lorsqu'Alphonse revit la bonne vieille, il la combla de présens ainsi que ses petites-filles; et avant de quitter l'île, il fit un petit tableau colorié de l'entrée de la grotte, dans l'intention de l'offrir à Dalinde.

Les voyageurs passèrent en Islande; ils furent à Schalholt, d'où on les conduisit

à Geizer. Ils admirèrent d'abord dans ce lieu sauvage une cascade naturelle, d'une élévation prodigieuse; mais un spectacle plus nouveau fixa toute leur attention. Jetez les yeux de ce côté, dit Thélismar, et regardez ces colonnes superbes de rubis, d'ivoire et de cristal; qui couvrent cette plaine immense!.... Alphonse se retourne, et dans une vaste étendue de terrain remplie de gouffres et de rochers, il voit s'élever dans les airs, à des hauteurs et des distances inégales, une multitude de jets d'eau de diverses couleurs : les uns d'un rouge éclatant, les autres d'une blancheur éblouissante, quelques-uns d'une eau pure et limpide, et presque tous paroissant s'élancer jusqu'aux nues (66). Alphonse et Thélismar ne pouvoient se lasser de contempler un spectacle si brillant et si beau : ils admirèrent encore dans la même île beaucoup d'autres phénomènes aussi curieux; et après avoir vu tout ce que l'Islande offroit d'extraordinaire et d'intéressant, ils se rembarquèrent et retournèrent en Angleterre. Alphonse revit Dalinde, et les chagrins de l'absence furent oubliés. Le bonheur d'exprimer un sentiment renfermé depuis si long-temps au

fond de son âme, et la douce sensibilité de l'aimable Dalinde, le dédommagèrent de tout ce qu'il avoit souffert. Dalinde, en apprenant qu'elle étoit aimée depuis cinq ans, connut l'empire suprême que l'honneur et la reconnoissance avoient sur son amant. Combien Alphonse alors s'applaudit d'avoir été fidèle à sa parole ! Il devoit à ce vertueux effort l'estime et le cœur de Dalinde.... Et c'est ainsi qu'un sacrifice honnête n'est jamais qu'une peine du moment : en nous y décidant avec fermeté, nous plaçons sur l'avenir un fonds précieux, qui ne peut manquer avec le temps de produire un trésor.

Alphonse éprouva un petit chagrin : son tableau de la grotte de Staffa, fait sur du papier, ayant été mal emballé, se trouva tout à fait gâté; le papier étoit chiffonné et déchiré en plusieurs endroits, et deux trous sur la peinture ôtoient tout espoir de raccommoder l'ouvrage. Alphonse voulut le brûler, mais Thélismar s'y opposant, le prit et le porta dans sa chambre. Quinze jours après, Thélismar entrant chez Alphonse : Tenez, mon fils, lui dit-il, portez à Dalinde votre présent. En disant ces mots, il lui donna le tableau de la

grotte remis sur toile, et si parfaitement restauré, qu'il paroissoit sortir des mains du peintre. Par quel miracle, dit Alphonse, cette peinture qui étoit sur du papier, a-t-elle pu être enlevée et transportée sur une toile ? — Si elle eût été sur du bois, ou à fresque sur une muraille, je l'aurois enlevée de même. — Quel prodige de patience et d'adresse miraculeuse ! — Je n'ai en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, que le mérite d'avoir recueilli les inventions les plus ingénieuses de l'industrie humaine, et c'en est assez pour paroître souvent un homme merveilleux. Jugez donc combien est véritablement merveilleuse l'industrie même. Et quel argument contre les prétendus philosophes qui s'efforcent de nous rabaisser à la condition des brutes ! — Il faut convenir aussi, qu'il faut être bien stupide pour ne pas désirer de s'instruire, afin de pouvoir connoître tous ces miracles de l'art et tous les phénomènes de la nature.

Cette réflexion d'Alphonse étoit fort juste ; et si ce conte, mes enfans, ne vous inspire pas la même émulation, j'avouerai que son but est manqué.

Thélismar quitta l'Angleterre ; et avec

une satisfaction inexprimable, il s'embarqua pour aller en Suède. Après tant de travaux et de si longs voyages, il jouit enfin du bonheur de se retrouver au milieu de sa famille, de ses amis, et dans sa patrie. Il eut le plaisir de revoir ce vertueux Zulaski chez lequel il avoit logé aux îles Açores, et dont la maison fut si miraculeusement lancée dans la mer. Thélismar apprit avec joie que la piété filiale de ce jeune homme le rendoit l'objet de l'admiration publique; que son souverain l'avoit comblé de bienfaits; que, pour comble de bonheur, il avoit retrouvé sa maîtresse fidèle; qu'enfin il étoit marié et le plus heureux de tous les hommes. Thélismar voulut le contempler au sein de sa famille. Il vit Zulaski entre son père et sa femme, et tenant sur ses genoux son fils, jeune enfant à peine âgé de deux ans. O Zulaski! dit Thélismar, quel sort est comparable au vôtre! Cette femme, cet enfant que vous chérissez, votre fortune, votre réputation, tout ce qui fait vos plaisirs, votre félicité, votre gloire, vous le devez à la vertu! Ce bonheur est d'autant plus pur, qu'il inspire trop d'intérêt pour exciter l'envie: les qualités qui ne sont que brillantes, font plus

d'ennemis qu'elles ne procurent d'admirateurs; mais celles qui ne viennent que du cœur, entraînent, obtiennent le suffrage universel. On ne peut éblouir les hommes sans blesser leur orgueil; quand on les étonne, souvent on les irrite; et toujours quand on les touche, on les subjugue. Et ce fils, tendre objet de vos plus chères espérances, que n'êtes-vous pas en droit d'en attendre! Pour lui faire connoître l'étendue des devoirs sacrés de la nature, pour le rendre digne de vous, il ne faudra que lui conter votre histoire.

Cependant Alphonse, plus que jamais dévoré d'inquiétudes sur la destinée de son père, conservant encore l'espérance de le trouver en Russie, déclara à Thélismar qu'il étoit décidé à partir pour Pétersbourg. Thélismar imaginant facilement à quel point Alphonse seroit à plaindre, si cette dernière recherche étoit infructueuse, ne voulut point l'abandonner, et partit avec lui. Ils trouvèrent à Pétersbourg Frédéric, cet ancien ami de Thélismar, qu'ils avoient rencontré dans l'île de Policandro. Je suis destiné, leur dit Frédéric, à vous faire voir et à voir avec vous des choses extraordinaires. Si vous voulez me suivre, je vais

vous conduire dans un palais de cristal..... Nous savons, interrompit Alphonse, que vous nommez ainsi une caverne formée par la nature..... Pour cette fois, reprit Frédéric, ce n'est point une façon de parler : vous allez voir un véritable palais de cristal, bâti par des hommes, et suivant les règles de la plus élégante architecture. Cette assurance ne peut persuader Alphonse; et Frédéric, pour lui ôter son incrédulité, le conduisit sur-le-champ dans ce merveilleux palais. Aussitôt qu'ils l'aperçurent, Alphonse fit une exclamation de surprise en voyant en effet un palais transparent, d'une superbe architecture, et qui paroissoit formé de cristaux de diverses couleurs. Avançons, dit Frédéric, votre étonnement va redoubler. Regardez cette batterie de canons! Que vois-je? s'écria Alphonse; des canons de cristal!... Comme il disoit ces mots, son oreille fut frappée par des sons harmonieux. Ces concerts, reprit Frédéric, viennent du palais enchanté. L'entrée en est ouverte; oserez-vous pénétrer dans un lieu qui ne peut être habité que par des fées? Oui, répondit Alphonse en souriant : je suis maintenant trop familiarisé avec les enchantemens pour

les craindre. En achevant ces paroles, il passa sous les brillans portiques du palais, et, conduit par les accords mélodieux d'une musique céleste, il arriva dans un magnifique salon, dont les colonnes et les murs de la même matière que le reste du palais, étoient ornés de guirlandes et de festons de roses. Des girandoles de cristal placées dans les angles du salon, portoient un nombre infini de bougies, dont la lumière se réfléchissant de tous côtés, produisoit une clarté éblouissante; mais ce qui frappa le plus Alphonse, ce fut la beauté des femmes qu'il trouva rassemblées dans ce palais magique. Il n'eut pas de peine à les prendre pour les fées : elles étoient vêtues à peu près comme on nous peint Calypso ou les nymphes de Diane; telles qu'Aréthuse ou la belle Atalante. Leur parure étoit formée de la dépouille des animaux pris à la course ou vaincus à la chasse. Des agrafes de diamans rattachoient leurs manteaux d'hermine et de martre; et dans cet habit superbe, leur beauté, leurs charmes effaçoient l'éclat du brillant séjour qu'elles habitoient.

Alphonse, en quittant ce palais, sut enfin de quelle matière cet édifice étoit

formé. Il apprit que les glaces de la rivière de Neva en avoient fourni tous les matériaux (67). Quoi! maman, s'écria César, un palais de glace?... cela est-il bien vrai?.... —Rien n'est plus certain....—Et comment ce palais rempli de lumières ne fondoit-il pas?.... comment avoit-on pu trouver une glace assez épaisse pour le construire? D'ailleurs vous avez dit que cette glace étoit de diverses couleurs.... — Mes notes répondront à toutes ces questions....—Oh! que j'ai envie de les voir, ces notes!..... Maman, vous aviez bien raison, il n'y a point de contes de fées plus merveilleux que le vôtre. Mais, chère maman, reprenez-en le fil; nous ne vous interromprons plus. Il est trop tard, dit madame de Clémire : demain vous apprendrez le reste de l'histoire d'Alphonse.

Le lendemain au soir, madame de Clémire reprit ainsi la lecture de son manuscrit :

— Toutes les recherches d'Alphonse, relativement à son père, furent aussi infructueuses que celles qu'il avoit faites en Angleterre. Accablé de douleur, il trouva dans l'affection de son généreux bienfaiteur les seules consolations qu'il fût sus-

ceptible de recevoir. Vous ne pouvez, lui dit Thélismar, disposer de votre main sans l'aveu de votre père : le devoir et les lois même s'y opposent. Il faut, cher Alphonse, vous soumettre à votre destinée. Vous avez fait tout ce qui dépendoit de vous pour retrouver votre père ; maintenant il faut attendre avec résignation l'âge où les lois vous permettront de disposer de vous-même..... D'ici là vous serez séparé de Dalinde; vous ne la reverrez que pour recevoir sa main.... Vous passerez cet espace de temps, continua Thélismar, dans la Suède, dans une maison qui m'appartient, et que j'habitois avant mes voyages : je vais vous y conduire. Je vous y laisserai seul. J'irai à Stockholm rejoindre ma famille. Nous serons séparés ; mais du moins nous habiterons le même pays, et nous avons la certitude d'être pour toujours réunis dans deux ans. Hélas, dit Alphonse, quel exil! quelle séparation! Mais, du moins, Dalinde connoît mes sentimens ! Je pourrai me flatter d'obtenir sa pitié!... Mon père adoptif, mon bienfaiteur, mon unique ami, lui parlera quelquefois de moi!..... Oui, je dois me soumettre à mon sort.

ah! puissent les peines que je vais souffrir, expier les fautes de ma jeunesse! Puisse le ciel, touché de mon repentir, me rendre un père qui m'a coûté tant de larmes!

Thélismar partit de Pétersbourg, et conduisit Alphonse dans la retraite qu'il lui destinoit. C'étoit un antique château, situé dans un lieu sauvage aux environs de Salseberizt. Voilà donc, dit Alphonse, la solitude où je dois passer deux ans! Sans le souvenir déchirant de mes fautes et de mon père, je pourrois supporter avec courage cet exil rigoureux; mais je serai seul avec mes remords!.... Conservez de si justes regrets, dit Thélismar, mais ne vous laissez point abattre par la tristesse; occupez-vous du soin de perfectionner dans la retraite les connoissances dont je vous ai donné les élémens. Je vous ai promis jadis un *trésor* que vous êtes maintenant en état d'apprécier. Voyez-vous sur ces tablettes cette longue suite de volumes? Voilà, mon cher Alphonse, l'ouvrage immortel qui achèvera de vous dévoiler les secrets de la nature. Je ne vous quitterai que dans quelques jours. Nous parcourrons ensemble les environs de ce château, et vous trouverez

dans ces lieux agrestes des objets dignes d'exciter votre curiosité.

Le lendemain matin Thélismar et le triste Alphonse montèrent en voiture au lever de l'aurore. Thélismar promit une promenade intéressante ; mais Alphonse étoit trop profondément absorbé dans sa mélancolie, pour pouvoir espérer que rien pût l'en distraire. Après avoir fait près de trois milles, ils arrivèrent dans un lieu aride et sauvage, entouré de tous côtés d'énormes montagnes. Arrêtons-nous, dit Thélismar. Alphonse, si je ne connoissois pas votre courage, je ne vous aurois point amené dans ce désert; car nous allons tenter une entreprise très-périlleuse : avançons..... A travers ces rochers, n'apercevez-vous pas plusieurs gouffres?.... Nous allons descendre dans ces abîmes. Thélismar achevoit ces mots, lorsque deux hommes d'un aspect effrayant s'approchèrent de lui. Ils étoient enveloppés de longues robes d'une couleur sombre; ils avoient les bras nus, et tenoient des torches allumées. Voilà nos guides, dit Thélismar; il faut nous séparer ici, nous nous rejoindrons bientôt.

En disant ces paroles, il s'éloigne avec

l'un des deux inconnus. Alphonse suit l'autre qui marche devant en silence. Après avoir fait quelques pas, Alphonse se trouve sur le bord d'un gouffre; il s'arrête, et il aperçoit, à l'ouverture de cet abîme, un petit tonneau qui paroissoit suspendu en l'air. Le guide d'Alphonse s'élance dans cette espèce de barque, Alphonse s'y place à côté de lui. Alors le guide, tenant toujours sa torche allumée, fait entendre sa voix lugubre. Au moment où l'air retentit de ses chants funèbres, la barque s'enfonce dans l'abîme. Une main invisible semble la précipiter au fond du gouffre. Alphonse levant les yeux, n'aperçoit plus le ciel que comme un point imperceptible. Bientôt il le perd entièrement de vue, et ne voit plus que son étrange compagnon, qui lui retrace l'image du farouche batelier des enfers.

Cependant, au bout d'un quart d'heure, Alphonse commence à s'étonner de la longueur du trajet et de l'immense profondeur du précipice. Tout à coup il entend autour de lui des torrens impétueux tomber avec fracas de toutes parts. Ces chutes d'eau qu'il ne peut voir, rappellent

à son imagination les redoutables fleuves du Tartare. Sa curiosité s'accroît avec sa surprise; un pressentiment secret l'émeut et le trouble.... Il se sent attendri; il a peine à démêler lui-même ce qui se passe au fond de son cœur. Enfin la barque s'arrête. Il en sort précipitamment. Au même moment Thélismar accourt et vient le rejoindre, et après avoir fait quelques pas, Alphonse est frappé de la lueur d'une vive clarté. Il avance, et l'étonnement le rend immobile. Il se trouve dans un vaste et magnifique salon d'argent, soutenu par des colonnes de même métal, auquel viennent aboutir quatre galeries spacieuses. Un ruisseau d'une eau pure coule au milieu du salon et des galeries. Cet édifice somptueux est éclairé par une infinité de lampes et de flambeaux. Tout brille, tout éblouit dans ces régions souterraines. Les lumières se réfléchissent et se répètent sur l'argent des murs et des voûtes, et sur le cristal des eaux limpides qui traversent le salon.

Alphonse et Thélismar entrent dans les galeries : ils y trouvent un peuple immense employé à divers travaux. Au bout des galeries, Alphonse découvre des mai-

sons ; il voit passer des chevaux, des chariots ; et son étonnement est au comble en apercevant un moulin à vent!..... Quoi ! maman, interrompit Caroline, une ville d'argent souterraine, et dans cette ville, des chevaux, des voitures et un moulin à vent?... —Cette ville existe toujours telle que je viens de vous la dépeindre ; mais laissez-moi finir mon conte, et ne m'interrompez plus.

Thélismar ramena Alphonse dans les galeries. Au moment où ils entroient, Thélismar tressaille, en remarquant que la lumière des lampes paroît s'affoiblir ; il lève la tête, et voit voltiger en l'air une espèce de voile blanchâtre. Il prend brusquement Alphonse par le bras, l'entraîne avec lui, et le force à se prosterner sur le plancher. A l'instant même, un cri terrible et général fait retentir les voûtes du souterrain ; toutes les lumières sont éteintes ; une affreuse obscurité succède à l'éclat de la plus brillante illumination. Un profond silence augmente encore l'horreur de cette scène surprenante. Enfin, au bout de quelques secondes on entend un bruit semblable à celui d'un coup de canon. Alors tout le

monde se relève; on s'écrie qu'on est hors de danger. On rallume les lampes, et Thélismar se tournant vers Alphonse : la mort, dit-il, a passé sur nos têtes. Tel est l'affreux péril où l'on est souvent exposé dans ces profonds abîmes creusés par la cupidité. Hélas ! ce n'est pas ce peuple malheureux privé de la clarté du soleil, qui jouit des trésors qu'il arrache du sein de la terre! La misère le force à descendre vivant dans ces tombes funestes. Au milieu des richesses qui l'environnent, il ne trouve même pas l'aisance; il se consacre aux plus pénibles travaux, il détruit sa santé, il avance le terme d'une vie languissante.

Ah ciel ! interrompit Alphonse, combien vous m'intéressez en faveur de ces victimes malheureuses (68)! mais, poursuivit Alphonse, quel nouvel événement vient d'arriver ! Voyez-vous tout ce monde qui se rassemble là-bas?..... En disant ces paroles, Alphonse retourne au bout de la galerie; Thélismar le suit, et ils rencontrent un homme qui leur apprend que, dans l'instant où la vapeur méphitique s'étoit répandue dans le souterrain, un ouvrier n'ayant pas éteint assez prompte-

ment sa lumière, avoit été blessé, et qu'on s'empressoit à le secourir. J'ai dans ma poche, dit Thélismar, un flacon qui peut lui être utile. Allons le voir.

Alors Alphonse et Thélismar précipitent leurs pas. Ils percent la foule rassemblée autour du blessé, et ils arrivent auprès de lui. Ce malheureux, sans connoissance, étoit étendu sur la terre. Il est mort, dit un de ses camarades en voyant Thélismar s'avancer. Alphonse, pénétré de compassion, s'approche..... Il jette un œil mouillé de pleurs sur ce triste objet... Il frémit.... recule.... s'élance vers lui.... le regarde d'un air égaré ; son sang se glace dans ses veines, ses cheveux se hérissent sur sa tête, et comme s'il eût été frappé de la foudre sans pouvoir prononcer une seule parole, il tombe évanoui à côté de l'infortuné dont la vue vient de produire en lui une si terrible révolution...

Thélismar vole au secours d'Alphonse. Il recommande l'inconnu aux gens qui l'environnent, en leur laissant son flacon et sa bourse, et il fait transporter Alphonse dans une autre galerie. Au bout d'un demi-quart d'heure, Alphonse fait

un mouvement; il ouvre les yeux en poussant un cri douloureux. L'égarement du plus horrible désespoir se peint dans ses regards et défigure ses traits.... Mon père! s'écrie-t-il.... C'est lui! c'est mon père!.... Barbares, rendez-moi mon père!... Qu'on me conduise à ses pieds.... je veux le revoir.... je veux mourir près de lui.... Dans quels lieux, dans quel état devois-je, ô ciel, le retrouver!.. Il n'est plus, et j'existe encore!.... Je jouissois de la clarté des cieux, et mon père gémissoit dans cet affreux abîme!.... Laissez-moi, poursuivit-il en repoussant Thélismar d'un air farouche, laissez-moi; fuyez un monstre indigne de revoir le jour. Je renonce au monde, au bonheur, à la lumière: ce souterrain sera mon tombeau; il est, hélas! celui de mon malheureux père!..... Du moins la mort va nous réunir...

Alphonse, en prononçant ce discours d'une voix entrecoupée, faisoit de vains efforts pour s'échapper des bras de son ami.... Arrêtez! s'écria Thélismar, arrêtez! Alphonse, méconnoissez-vous Thélismar? ne reconnoissez-vous plus sa voix?..... — Ah! je ne vois plus que mon père! je n'entends plus que la voix de la

nature qui crie dans le fond de ce cœur déchiré! — Encore une fois, calmez-vous un instant, s'il est possible ; écoutez-moi. S'il est vrai qu'une ressemblance trompeuse ne vous ait point abusé... vous pouvez encore conserver quelqu'espérance..... — Ciel ! il vivroit !..... — Et sa blessure peut-être n'est pas mortelle..... O Dieu ! s'écria Alphonse en se précipitant à genoux, et en élevant ses bras vers le ciel ; Dieu, prends pitié de mes remords et de mon désespoir ; rends-moi mon père !.... Ah ! courons, cher Thélismar ; daignez guider mes pas.... — Non, différons quelques instans une entrevue qui pourroit lui causer une révolution funeste.... — Mais il vit ? vous m'en répondez ?.... — Oui : je vous proteste que l'inconnu que vous avez vu sans connoissance n'est que blessé. J'ai donné l'ordre qu'aussitôt qu'il auroit repris ses sens, on le fît sortir du souterrain. Il n'est plus ici... — Il a donc repris sa connoissance ? il a parlé ?.... O Thélismar ! ne me trompez-vous point ?.... — Si vous ne me croyez pas, Alphonse, restez ici ; interrogez tous les ouvriers ; pour moi je vais sur-le-champ soigner l'inconnu, car il est chez moi... —

Chez vous ! mon père est chez Thélismar ! se peut-il ? — Il est parti dans la voiture qui nous attendoit.... — Ah ! courons, ne différons plus....

A ces mots Alphonse et Thélismar quittèrent précipitamment la galerie ; ils reprirent leurs guides et sortirent du souterrain. Ils furent obligés de retourner à pied au château ; cependant, à moitié chemin, ils trouvèrent des chevaux qu'on leur envoyoit. Alphonse questionna vivement sur son père les domestiques qui les conduisoient : il n'en put tirer que des réponses vagues et peu satisfaisantes. Ses soupçons et ses doutes se ranimèrent, et l'inquiétude qui le dévoroit étoit d'autant plus insupportable, qu'il n'osoit la montrer à Thélismar. Enfin on arrive au château ; Alphonse veut en vain suivre Thélismar dans la chambre du malade : Vous ne seriez point maître de vous, lui dit Thélismar ; si cet inconnu est votre père, demain je vous conduirai à ses pieds ; mais laissez-moi le temps de le prévenir.

Alphonse, obligé de se soumettre à cet arrêt, passa la journée entière dans un trouble et une agitation dont il est impossible de peindre la violence. Enfin,

ne pouvant plus supporter une incertitude déchirante, il prit la résolution de cacher à Thélismar ce qui se passoit au fond de son âme, et de s'introduire la nuit dans la chambre de son père. En effet, aussitôt que Thélismar fut couché, Alphonse se rendit sans bruit dans le corridor où le malade étoit logé. On lui avoit désigné la chambre qu'il occupoit; il savoit que le lit étoit placé de manière qu'on pouvoit entrer sans être vu. Il ouvre doucement la porte; il pose avec précaution un pied tremblant dans la chambre. Au même instant il entend la voix de dom Ramire. Transporté, hors de lui, il s'arrête, écoute; mais, hélas! que devint-il, en reconnoissant, par les discours de son père, qu'il est dans l'accès du délire le plus effrayant!.... Alvarès! s'écrioit le malheureux dom Ramire.... Alvarès! viens me tirer du gouffre horrible où tu m'as précipité.... Prends pitié de mes peines! jette les yeux sur moi!... Mais, du haut des cieux, tes regards pourront ils pénétrer jusqu'au fond de cet abîme?... Oh! qu'il est affreux cet abîme! J'y vois partout le tombeau de ton épouse et de ton fils... leurs ombres pâles et menaçantes me poursuivront-elles tou-

jours ?..! Dieu ! que vois-je !... Alvarès, ton fils arme le mien d'un poignard !.... Alphonse veut te venger ; il veut me percer le cœur !... Mon fils, arrête !.... Est-ce à toi de me punir !... Mon fils, tu me donnes la mort et tu m'abandonnes !... Ah ! viens du moins recevoir mon dernier soupir !... A ces mots, Alphonse, au comble du désespoir, veut s'élancer dans les bras de son père.... Dans ce moment Thélismar paroît, se précipite vers lui, et malgré ses cris et sa violence, l'entraîne hors de la chambre.

Cependant un médecin que Thélismar avoit envoyé chercher, arriva. Dom Ramire paroissoit plus calme. Le médecin ne prononça pas d'abord. Il voulut voir l'effet de quelques remèdes. Dom Ramire reprit sa connoissance, et au point du jour le médecin répondit de sa vie. Les transports de joie d'Alphonse égalèrent l'excès de douleur qu'il avoit ressentie. En reprenant l'espérance de conserver son père, il reprit toute sa tendresse et toute son obéissance pour Thélismar.

Depuis quelques heures Thélismar, pour la première fois, trouvoit Alphonse injuste, emporté, intraitable ; mais Alphonse, ras-

suré sur l'état de son père, redevint soumis, raisonnable et plus tendre que jamais pour son bienfaiteur.

Dom Ramire, en apprenant qu'il étoit chez Thélismar, fit un cri de surprise, et demanda Alphonse; il ne fut plus possible de différer cette entrevue. Thélismar va chercher Alphonse, et le conduit dans la chambre de dom Ramire. Alphonse éperdu, baigné de larmes, court se précipiter à genoux auprès du lit de son père, qui lui tend les bras. O mon père! s'écrie Alphonse, cher auteur de mes jours, vous m'êtes donc rendu!..... et vous daignez recevoir dans vos bras votre coupable fils..... Ah! sans doute, vous lisez dans mon cœur; vous y voyez mon repentir, mes remords, ma tendresse..... Mon père! ma vie entière vous sera consacrée; je ne veux exister que pour réparer mes fautes, pour vous rendre heureux, pour vous obéir..... Oh! parlez-moi, mon père! que j'entende le son si cher de cette voix révérée! Que mon pardon, confirmé par votre bouche, me rende le repos, le bonheur que je ne pouvois retrouver qu'avec vous! Oh! n'est-ce point une illusion? dit enfin dom Ramire. Est-ce Alphonse, est-ce mon fils que je

presse contre mon sein?.... Va, je n'accuse que moi de tes fautes et de mes malheurs!... Mais le ciel est appaisé, puisqu'il nous réunit.... Je te revois : je suis payé de tout ce que j'ai souffert.... La foiblesse de dom Ramire l'empêcha d'en dire davantage; il pâlit, et laissa tomber sa tête appesantie sur le visage de son fils. Alphonse, effrayé, se leva précipitamment, et rappela le médecin, qui le rassura, mais qui défendit au malade de parler davantage.

La révolution que venoit d'éprouver dom Ramire retarda un peu les progrès de sa convalescence. Cependant, au bout de trois jours, il fut en état de se lever. Alphonse alors lui conta toutes ses aventures. Dom Ramire témoigna à Thélismar la reconnoissance dont il étoit pénétré; et quand il fut entièrement rétabli, il voulut aussi conter son histoire à Thélismar en présence de son fils. Il fit sans déguisement l'aveu de toutes ses fautes, et ne cacha aucune circonstance de l'histoire d'Alvarès, ce vertueux hermite portugais, qu'il avoit rencontré sur le Mont-Serrat. Lorsqu'il en fut à l'époque de la fuite d'Alphonse, il continua son récit en ces termes :

« Le départ de mon fils me pénétra d'une

» douleur d'autant plus vive, qu'il me fut
» impossible de ne pas regarder cet évé-
» nement comme une juste punition du
» ciel, et l'effet des imprécations pronon-
» cées autrefois contre moi par un père
» infortuné. Hélas! me disois-je, combien
» sont équitables les décrets de la Provi-
» dence! J'abusois jadis de ma fortune et
» de ma faveur; le ciel me ravit l'une et
» l'autre. Mon ambition détestable priva
» le malheureux Alvarès d'une épouse et
» d'un fils. La colère divine m'arrache
» enfin l'unique bien qui pouvoit me te-
» nir lieu de tous les autres.... Mon fils!
» ma seule espérance.... Alphonse m'aban-
» donne!.... et parvenu à ce comble de
» misère, je ne puis même me plaindre
» de mes maux. Je n'en puis accuser le
» sort: ils sont tous mon ouvrage!....
» C'est ainsi qu'en gémissant sur ma des-
» tinée, j'étois forcé d'admirer la justice
» céleste qui me poursuivoit.

» Cependant, à force d'informations,
» j'appris que mon fils avoit pris la route
» de Cadix. Je ne pus suivre ses traces sur-
» le-champ, comme j'en avois le désir et
» le projet. Arrêté à Grenade par une fiè-
» vre violente, je fus obligé d'y rester six

» semaines. Au bout de ce temps, quoique
» je n'eusse plus l'espérance de rejoindre
» mon fils, je persistai dans le dessein d'al-
» ler à Cadix, me flattant que je pourrois
» du moins y apprendre des nouvelles d'Al-
» phonse. Arrivé à Loxe, je m'arrêtai dans
» une auberge, où, d'après le signalement
» que je donnai de mon fils et les réponses
» de l'hôte, je sus, à n'en pouvoir douter,
» que mon fils y avoit passé quelques heu-
» res. Je voulus coucher dans sa chambre;
» j'examinai cette chambre avec autant
» d'intérêt que d'émotion. J'aperçus quel-
» ques caractères portugais gravés sur les
» vitres. Je ne pus méconnoître la main
» d'Alphonse, et je lus deux vers dans les-
» quels le nom de Dalinde étoit répété trois
» fois. Comme je retrouvois ce même nom
» tracé sur les murailles, il me frappa, et
» je l'écrivis sur mes tablettes. En arrivant
» à Cadix, je m'informai d'Alphonse, et
» même de *Dalinde*. Ces noms étoient
» inconnus à tous ceux auxquels je m'a-
» dressai; mais enfin j'appris qu'un jeune
» homme portugais, qui cachoit avec soin
» son nom et sa naissance, avoit passé dix
» jours à Cadix, avec une jeune personne
» qu'on le soupçonnoit d'avoir enlevée,

» et que ces deux fugitifs étoient partis
» pour la France, avec le projet de s'y
» fixer. Je ne doutai point que mon fils ne
» fût le ravisseur, et la jeune personne,
» cette Dalinde, dont j'avois déjà découvert
» que mon fils étoit amoureux. Je pris sur-
» le-champ la résolution de passer en Fran-
» ce. Mais auparavant je me rendis à Lis-
» bonne pour y toucher quelqu'argent qui
» m'étoit dû de ma pension; ensuite je
» partis pour Paris. Après beaucoup de
» temps, de recherches et de peines, je
» parvins à retrouver la trace des fugitifs
» qu'on m'avoit indiqués à Cadix; et le
» fruit de tant de soins fut de découvrir
» deux personnes qui m'étoient totalement
» inconnues.

» Jusqu'à ce moment j'avois toujours
» été soutenu par l'espérance de rejoindre
» mon fils. En perdant cette espérance si
» chère, je tombai dans le découragement
» et la mélancolie la plus noire. Entière-
» ment détaché du monde, je formai le
» projet de le quitter sans retour, et d'al-
» ler m'ensevelir dans la solitude même
» qu'avoit choisie le vertueux Alvarès.
» J'arrivai au Mont-Serrat, je courus à
» la grotte d'Alvarès; mais, hélas! ce

» vénérable vieillard touchoit au terme de
» ses peines. Je le trouvai sur le bord de sa
» tombe ; il me reçut avec cette douceur,
» cette inaltérable bonté qui le caractéri-
» soient. Je lui fis part de mon malheur ;
» il écouta ce récit avec attendrissement :
» Puisses-tu, me dit-il, trouver dans ce
» paisible asyle quelque soulagement à
» tes maux !.... Si tu veux te fixer dans cette
» grotte, tu la posséderas bientôt sans par-
» tage !.... Et te l'abandonnant, plût au
» ciel qu'il me fût possible de te laisser en-
» core la tranquillité dont je jouis !
» Tel fut l'accueil d'Alvarès. J'admi-
» rois toujours avec un nouvel étonne-
» ment une vertu si parfaite. Loin que sa
» présence augmentât mon trouble et mes
» remords, je me sentois moins agité près
» de lui ; je trouvois une douceur inex-
» primable à l'entendre, à le contempler,
» à lui rendre des soins ; chaque instant re-
» doubloit mon affection pour lui ; et bien-
» tôt j'aurois voulu pouvoir prolonger
» sa vie aux dépens même de la mienne.
» Je ne lui avois d'abord confié mes mal-
» heurs que vaguement ; je m'étois con-
» tenté de lui dire que mon fils avoit pris
» la fuite ; que j'ignorois sa destinée, et

» que, sur de faux indices, je l'avois vaine-
» ment cherché en France. Par la suite
» Alvarès me demandant un récit plus
» détaillé, je lui parlai de ces deux vers
» portugais que j'avois trouvés sur les
» vitres d'une auberge de Loxe. A peine
» eus-je prononcé le nom de *Dalinde*,
» qu'Alvarès m'interrompant : Allez, me
» dit-il, chercher dans cette armoire le
» livre où j'inscris depuis dix ans le nom
» des étrangers qui sont venus visiter cet
» hermitage. A ces mots je vole vers l'ar-
» moire, j'en rapporte le livre, et Alvarès
» y trouve la note suivante : *Ce 20 juin,*
» *j'ai reçu la visite d'une famille suédoise ; le père, qui s'appelle Thélismar, parle assez bon portugais ;*
» *il m'a charmé par son instruction et*
» *sa simplicité ; il revient du Portugal.*
» *Il va à Cadix, où il compte s'embar-*
» *quer pour aller en Afrique. Sa fille*
» *est remarquable par sa beauté et sa*
» *modestie. Son père a voulu qu'elle*
» *me montrât des paysages de son ou-*
» *vrage. Elle a tiré de sa poche un porte-*
» *feuille qui en contenoit plusieurs,*
» *tous dessinés d'après nature ; à l'ex-*
» *ception d'un seul, qu'elle n'a fait que*

» *de souvenir, et qui est précisément*
» *le mieux fini et le plus joli. Ce pay-*
» *sage représente la Fontaine de l'A-*
» *mour, dans la province de Beïra.*
» *Cette jeune personne se nomme Da-*
» *linde.*

» Cette note éclaircit tous mes doutes,
» et me causa le premier mouvement de
» joie que j'eusse éprouvé depuis mon
» retour de la France. Il me restoit encore
» bien des inquiétudes cruelles; mais en-
» fin je découvrois des indices certains, je
» reprenois l'espérance de retrouver mon
» fils! Alvarès m'apprit encore que Thé-
» lismar lui avoit dit qu'il comptoit
» voyager quatre ans avant de retour-
» ner dans sa patrie. Ainsi, poursuivit
» Alvarès, si votre fils est avec lui, vous
» ne le reverrez que dans deux ans;
» mais ce n'est qu'en Suède que vous pou-
» vez apprendre des nouvelles positives
» d'Alphonse.... Non, Alvarès, interrom-
» pis-je; non, je ne vous abandonnerai
» point dans l'état où vous êtes..... Alva-
» rès, vous avez offert un asyle à votre
» persécuteur; vous lui donnez des con-
» seils; vous le consolez; vous daignez
» recevoir ses soins!..... Tant de magna-

» nimité, en redoublant encore mon re-
» pentir, diminue cependant les affreuses
» terreurs que me causoient mes remords.
» Lorsqu'Alvarès n'est plus irrité contre
» moi, il me semble que le Dieu vengeur
» qui me poursuit doit s'appaiser..... Hé-
» las ! je ne dois qu'à la religion cette pi-
» tié sublime que vous me témoignez !
» mais si votre cœur pouvoit partager les
» sentimens du mien !.... J'oserois espérer
» encore la protection du ciel.... En par-
» lant ainsi, mes yeux se remplirent de
» larmes. Alvarès me regarda avec un pro-
» fond attendrissement. Quoi ! me dit-il,
» mon amitié pourroit adoucir ton infor-
» tune, et calmer la cruelle agitation de
» ton âme ?.... Va, sois satisfait.... j'ac-
» cepte tes soins, tes secours.... ta main....
» La main de dom Ramire fermera les
» yeux d'Alvarès...

» En prononçant ces paroles, le ver-
» tueux vieillard ne put retenir ses lar-
» mes. Je ne sentis que trop quel souve-
» nir déchirant se retraçoit à son imagi-
» nation..... En m'assurant de son amitié,
» l'infortuné pleuroit son fils !.... La nuit
» qui suivit cet entretien, Alvarès se sen-
» tant plus oppressé qu'à l'ordinaire,

» voulut se lever. Il s'appuya sur mon
» bras, et passa dans son jardin. Il s'assit.
» Les rayons de la lune donnoient sur son
» visage. Leur lumière argentée, en ajou-
» tant à sa pâleur, rendoit plus touchante
» encore la douceur de sa physionomie et
» l'auguste sérénité répandue sur son
» front. Il éleva les yeux et les mains vers
» le ciel, et pendant quelques instans il
» parut absorbé dans une espèce de ra-
» vissement; ensuite se tournant vers moi:
» O toi, dit-il, qui depuis trois mois me
» rends tous les soins qu'un père pour-
» roit attendre du fils le plus sensible, re-
» çois enfin tout ce que je puis te laisser...
» reçois la bénédiction paternelle d'Al-
» varès. O mon père, m'écriai-je en me
» prosternant à ses pieds, mon respectable
» père! hélas! que m'annoncez-vous?.....
» Oui, reprit Alvarès d'une voix foible,
» tu vas perdre un père que la religion
» t'avoit donné. Dans un instant, mon
» fils, je vais paroître devant l'Être éter-
» nel, dont la clémence et la bonté sont
» les plus sublimes attributs..... O Dieu,
» poursuivit Alvarès en tombant à ge-
» noux à côté de moi;..... Dieu, mon
» créateur et mon juge, je touche à ce

» moment redoutable où le plus vertueux
» des hommes doit craindre ta justice...
» J'ose compter sur ta miséricorde !.....
» J'ai su pardonner !... Vois dans quels
» bras j'expire !..... vois pour quel objet
» coulent mes larmes !..... vois pour qui
» je t'implore !..... Écoute, ô mon Dieu,
» les gémissemens de dom Ramire. Son
» âme n'est point corrompue ; elle est sen-
» sible ; elle peut s'élever jusqu'à toi.....
» Achève de purifier son cœur, de des-
» siller ses yeux..... Rends-lui son fils !
» rends-lui la paix et le bonheur !....
» Daigne exaucer les derniers vœux d'Al-
» varès !....

» En achevant ces mots, Alvarès laisse
» tomber doucement sa tête sur mon sein ;
» je baigne de mes larmes son visage véné-
» rable... Hélas ! je venois de recevoir son
» dernier soupir !..... Alvarès n'existoit
» plus..... Toute la douleur que peut cau-
» ser la mort du père le plus chéri, le
» plus digne de l'être, je l'éprouvai en
» perdant Alvarès. Cependant je goûtois
» déjà les fruits heureux de cette béné-
» diction si solennelle et si touchante
» qu'il m'avoit donnée ; en me rappelant
» les derniers adieux d'Alvarès, je ne me

» regardois plus comme une victime dé-
» vouée aux vengeances célestes ; les plus
» douces espérances succédoient dans mon
» cœur aux noirs pressentimens inspirés
» par les remords.
» Dans l'enceinte de l'humble retraite
» d'Alvarès, à côté d'une fontaine om-
» bragée d'oliviers, j'élevai de mes pro-
» pres mains la tombe champêtre qui de-
» voit contenir les restes précieux du plus
» vertueux des humains Aussitôt que
» j'eus rempli ce devoir, je n'aspirai plus
» qu'à partir pour la Suède. Pour entre-
» prendre un aussi long voyage, j'avois
» besoin d'argent. J'écrivis en Portugal
» que j'existois encore, que les intérêts
» les plus chers me forçoient à voyager
» dans le Nord. Je finissois ma lettre en
» demandant qu'on m'accordât deux an-
» nées d'avance de ma pension. J'obtins
» cette grâce. Pour la dernière fois je me
» rendis au bois d'oliviers où reposoient
» les cendres d'Alvarès; j'arrosai de larmes
» l'herbe et les fleurs qui croissoient sur
» sa tombe.... Ensuite je quittai le Mont-
» Serrat et l'Espagne, et je pris la route
» de Suède. Mon premier soin, en arri-
» vant à Stockholm, fut de m'informer si

» Thélismar étoit de retour dans sa pa-
» trie. J'appris qu'il n'y reviendroit que
» dans un an; que sa femme et sa fille ne
» l'avoient point suivi, et qu'elles habi-
» toient un château situé près de Salse-
» berizt. Je me disposois à les aller trou-
» ver, lorsque je fus informé qu'on atten-
» doit incessamment à Stockholm un ami
» intime de Thélismar, nommé Frédéric,
» et que ce dernier avoit long-temps
» voyagé avec Thélismar. Alors voulant
» absolument voir Frédéric, je restai à
» Stockholm. Je l'attendis quelques mois.
» Il arriva enfin; je le vis; je lui parlai
» sans me faire connoître. Je le question-
» nai sur Thélismar, et je sus, à n'en
» pouvoir douter, qu'Alphonse existoit,
» et que la Providence l'avoit remis sous
» la garde et dans les mains de la sagesse
» et de la vertu...

» Rassuré sur le sort de mon fils, je sen-
» tis plus vivement que jamais le malheur
» d'en être abandonné !... Hélas! j'ignorois
» son repentir, sa douleur; j'ignorois qu'il
» m'eût écrit. N'ayant été qu'un moment
» à Lisbonne depuis son départ, et n'étant
» jamais retourné dans la province de Beïra,
» je n'avois pu recevoir ses lettres, qui,

» sans doute, ont été perdues. Frédéric
» n'ayant pu me dire dans quelle partie du
» monde étoit alors Thélismar, je me déci-
» dai à partir pour Salseberizt. Je n'y trou-
» vai ni cette charmante Dalinde que j'a-
» vois tant d'envie de voir, ni sa mère. On
» me dit qu'elles voyageoient ; qu'elles ne
» reviendroient à Salseberizt qu'avec Thé-
» lismar. Je vins dans ce château ; j'inter-
» rogeai quelques domestiques, qui m'as-
» surèrent que Thélismar avoit toujours
» habité cette solitude, qu'on l'attendoit,
» et qu'il arriveroit sous trois mois. Sur
» cette assurance, je me fixai à Salseberizt.
» J'y vivois inconnu, ignoré : mon projet,
» en attendant mon fils, étoit de m'offrir
» inopinément à ses yeux ; de voir l'effet
» que produiroit sur lui cette première en-
» trevue; et, si son cœur ne répondoit pas
» au mien, de le quitter pour jamais, et
» d'aller finir mes tristes jours auprès du
» tombeau d'Alvarès.

» Cependant Thélismar n'arrivoit point.
» Plus d'un an s'écoula dans une attente
» que chaque jour me rendoit plus insup-
» portable. J'allois écrire en Portugal,
» pour y déclarer enfin le lieu où j'étois
» retiré, et pour demander qu'on m'y fît

» toucher ma pension, lorsque je tombai
» malade. Une fièvre ardente m'ôta pen-
» dant plusieurs jours l'usage de ma raison.
» Durant ce temps, un scélérat qui me
» servoit me vola et prit la fuite en empor-
» tant tous les habits et tout l'argent que
» je possédois. L'homme chez lequel je lo-
» geois eut l'humanité de me cacher cet
» événement jusqu'au moment où ma santé
» fut entièrement rétablie. Alors il m'ap-
» prit mon malheur.... Je me soumis sans
» murmure à ma destinée. Je considérai ce
» dernier revers comme un moyen que le
» ciel daignoit m'offrir pour achever d'ex-
» pier mes fautes. Cette idée ranima tout
» mon courage, et je connus que la douce
» et pieuse résignation soutient mieux les
» infortunés que l'espérance même. J'é-
» crivis à Lisbonne. En attendant une ré-
» ponse que je n'ai pas encore reçue, je
» demandai du travail dans les mines d'ar-
» gent. J'y fus employé, et j'ai vécu trois
» mois dans ces profonds souterrains ».

Comme dom Ramire achevoit ces mots, Alphonse, dont les pleurs avoient plus d'une fois interrompu ce récit, se jeta aux pieds de son père, et lui dit tout ce que le repentir, la reconnoissance et la ten-

dresse peuvent inspirer de touchant et de passionné à l'âme la plus noble et la plus sensible. Dom Ramire, au comble du bonheur, serroit son fils dans ses bras, et le baignoit de larmes ; et Thélismar, en silence, les contemploit l'un et l'autre avec ravissement.

Enfin, dom Ramire, Alphonse et Thélismar partirent pour Stockholm. Thélismar conduisit Alphonse auprès de l'aimable Dalinde.

L'heureux Alphonse reçut la main de Dalinde ; il justifia, par sa conduite et par ses vertus, le choix et l'affection du généreux Thélismar ; il expia ses torts envers son père, par un attachement et une soumission sans bornes, et par les plus tendres soins. Il ne s'en sépara jamais ; il mit sa gloire et sa félicité à remplir dans toute leur étendue les devoirs de la nature, de la reconnoissance, de l'amitié : il fit le bonheur de son père, de son bienfaiteur et de sa femme.

Quoi ! maman, dit Caroline d'un ton chagrin, l'histoire d'Alphonse est finie ?.... — Et même la *veillée*, répondit madame de Clémire en se levant. — Oh ! quel dommage !.... Et les notes ? — Nous en com-

mencerons demain la lecture.... — Je meurs d'envie de voir les notes. — Vous avez raison : elles sont beaucoup plus intéressantes que mon conte ; mais nous allons nous coucher.

NOTES.

(1) Un fameux fleuriste, en Hollande, m'a dit avoir acheté un oignon 6800 livres; il ajouta qu'il en avoit vu de beaucoup plus chers. Les curieux ne comptent que six espèces de fleurs qui valent réellement la peine d'être cultivées. Ces six espèces sont : la *jacinthe*, la *tulipe*, l'*auricule*, l'*œillet*, la *renoncule*, l'*anémone*. La jacinthe est une des plus belles, mais la plus bornée quant aux couleurs; elle est plus rare que les autres. On croit que la renoncule nous a été apportée de Syrie, du temps de la guerre sainte. M. Bachelier, dans le siècle précédent, apporta d'Amérique l'anémone. On prétend que la jacinthe vient du Cap de Bonne-Espérance; la plus belle jacinthe est l'*ophir;* elle est jaune, entrecoupée de taches pourpres en dedans.

(2) Il y eut à Lisbonne un affreux tremblement de terre en 1755; plusieurs maisons furent consumées par des tourbillons de flamme qui sortoient de terre; phénomène assez commun dans les tremblemens de terre, et qu'on avoit déjà vu à celui qu'on éprouva à Remiremont sur la Moselle, à quatre lieues de Plombières, l'an. 1682. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que les secousses ne se faisoient sentir que pendant la nuit, et nullement le jour. Elles étoient accompagnées d'un bruit souterrain semblable à celui du tonnerre, et l'on voyoit des flammes sortir de la terre. On a vu en Amérique des trem-

blemens de terre durer plus d'une année entière, et faire sentir chaque jour plusieurs secousses très-violentes. Sous l'empire de Tibère, treize villes considérables de l'Asie furent totalement détruites. La célèbre ville d'Antioche éprouva le même sort l'an 115; le consul Pédon y périt, et l'empereur Trajan, qui s'y trouvoit alors, eut beaucoup de peine à se sauver.

En 742, il y eut un tremblement de terre universel en Egypte et dans tout l'Orient; en une même nuit six cents villes furent renversées. Les provinces méridionales, qui sont bornées par les monts Pyrénées, ont aussi ressenti quelquefois des secousses très-violentes. En 1660, tout le pays compris entre Bordeaux et Narbonne, fut désolé par un tremblement de terre; entr'autres ravages, il fit disparoître une montagne du Bigorre, et mit un lac à sa place. Par cet événement, un grand nombre de sources d'eaux chaudes furent refroidies, et perdirent leurs qualités salutaires. Dans les tremblemens de terre de l'année 1755, c'est aussi cette partie de la France qui a éprouvé le plus fortement des secousses.

Lima, capitale du Pérou, qui n'est éloignée que de deux lieues de Collao, port de la mer Pacifique, après avoir éprouvé en différens temps des tremblemens de terre, a été enfin totalement détruite, avec Collao, en 1746. La mer couvrit de ses eaux tous les édifices de Collao, et noya tous les habitans : il n'y est resté qu'une tour; et de vingt-cinq vaisseaux qu'il y avoit dans ce port, il y en eut quatre qui

furent portés à une lieue dans les terres ; le reste a été englouti par la mer.

Jusqu'ici, dit M. de Bomare, l'on attribue les tremblemens de terre à deux causes : 1°. à l'élasticité de l'air interne, extrêmement raréfié (*a*) par l'inflammation des pyrites (*b*), laquelle est causée elle-même par l'humidité des eaux qui altèrent ces mixtes, les décomposent, les font tomber en efflorescence (*c*) et les enflamment ; 2°. à la force prodigieuse de ces eaux, même réduites en vapeurs. Ce système paroît très-plausible, puisque la raréfaction de l'eau est infiniment plus grande que celle de l'air. Ainsi le feu, l'air et l'eau, concourent à ébranler la terre qui les contient. (Voyez le *Dictionnaire d'Histoire naturelle, par M. de Bomare*, au mot TREMBLEMENT DE TERRE ; et le même mot,

---

(*a*) *Raréfié*, c'est-à-dire dilaté.

(*b*) Les *pyrites* sont des substances composées par la nature, minéralisées, plus ou moins compactes, pesantes et cristallisées dans différens états, formant souvent des veines très-profondes dans les mines. On appelle *substances minéralisées*, celles dont les interstices ou pores ont été remplis par des infiltrations ou vapeurs minérales ou métalliques.

En Histoire naturelle, on appelle *cristallisation* toutes les substances minérales qui prennent d'elles-mêmes une figure constante et déterminée. Il y a donc autant de cristaux qu'il y a de substances qui affectent une figure régulière.

(*c*) *Efflorescence*. On désigne par ce mot la matière en flocons qui se forme à la superficie de certains corps qui se décomposent par le contact de l'air. (M. DE BOMARE.)

dans l'ouvrage qui a pour titre : *Dictionnaire des Merveilles de la Nature.*)

(3) En effet, la plus grande partie de la ville de Lisbonne ne fut détruite que par des incendiaires qui, dans ce désastre affreux, mettoient le feu aux maisons, afin de les piller avec plus d'impunité. Les malheureux habitans de Lisbonne, victimes de cette scélératesse inoule, trouvèrent des dédommagemens dans l'humanité d'une nation généreuse. Les Anglais n'eurent pas plutôt appris ce terrible événement, qu'ils s'empressèrent de leur envoyer tous les secours dont ils avoient besoin; bienfait qui coûta aux Anglais six millions, mais qui leur assura de nouveaux droits à l'estime de toute l'Europe.

(4) Je trouve dans un ouvrage anglais, aussi instructif qu'intéressant, une anecdote singulière et peu connue, relativement à la Catalogne. Après beaucoup de révolutions, un *Wifred-le-Chevelu* obtint pour lui et ses descendans le gouvernement de la Catalogne. Ce Wifred ayant été dangereusement blessé dans une bataille contre les Normands, reçut une visite de l'empereur, qui, trempant son doigt dans le sang qui couloit de sa blessure, en traça quatre lignes sur le bouclier d'or de Wifred, en disant : *Comte, que désormais ce soient là tes armes.* Depuis ce temps, quatre palettes de gueules sur un champ d'or, furent les armes de la Catalogne, et par la suite, de l'Aragon, lorsque Raymond y épousa Pétronille, héritière de Ramire II, roi d'Aragon. (*Travels through Spain in the years* 1775.

And 1776, by Henry Swinburne esq. 1 *vol. in-4°.*)

(5) Voici, au sujet des cascades dont je parle, ce que dit le Voyageur français :

« On est étonné, en parcourant ces roches » menaçantes, de rencontrer des vallons délicieux, de trouver la verdure et l'ombrage » au sein de la stérilité; de voir des cascades » naturelles se précipiter de la cime de ces pointes » hérissées, et ne troubler le silence qui » règne dans cet asyle, que pour le rendre plus » intéressant.. ». (*Essais sur l'Espagne*, tome 1, page 35.)

A présent voici, au sujet de ces mêmes cascades, ce que dit le Voyageur anglais.

« Le plus grand inconvénient du Mont-Serrat » est la disette de bonne eau. Excepté une source » qui se trouve à la paroisse, et une autre au » couvent, les hermites n'ont que de l'eau de » citerne, ce qui est insupportable en été, et » donne un démenti à toutes les agréables des- » criptions que j'ai lues des ruisseaux qui murmu- » rent, et des charmantes cascades qui se pré- » cipitent du haut des rochers brisés. Le manque » d'eau est tel, qu'on n'a jamais vu sur cette » montagne ni loups, ni ours, ni aucune autre » bête sauvage (*a*) ».

(*a*) The Greatest hardship here is a Scarcity of good water except one Spring at the parish and another at the convent, they have no other, than Cistern-*Water* and that bad enough; this, in Summer is a terribile inconveniency and gives the lye tothe florid descriptions j have read of the purling streams. And beautiful

Voilà une contradiction assez frappante. Si l'on se donnoit la peine de confronter ainsi tous les voyageurs, je crois qu'on en trouveroit bien d'autres. Au reste, en écrivant mon conte, j'ai fait ce que se permettent beaucoup d'historiens, j'ai choisi ce qui m'a paru le plus agréable à dépeindre; mais du moins je ne dissimule pas les motifs de ma préférence, et j'avoue sans peine que le nom, la réputation et les ouvrages du voyageur anglais, doivent inspirer la plus grande confiance.

(6) Il y a beaucoup d'exemples de morts subites causées par le saisissement de la douleur. L'an 930, Gormond III, dit le Vieux, roi de Danemarck, avoit eu de Thyra, son épouse, deux fils, Canut et Harald. Canut l'aîné, par ses vertus, faisoit les délices de son père et de la nation. La férocité d'Harald lui avoit aliéné le cœur des Danois. Ce monstre, jaloux de son frère, l'assassina. Thyra ne sachant comment annoncer cette affreuse nouvelle au roi, fit tendre tout le palais en deuil. Le roi, à l'aspect de cette lugubre décoration, s'écrie: *Sans doute mon fils est mort!* et sur-le-champ il expire de douleur.

On prétend que Guillaume, évêque de Roschild, l'an 1050, avoit pour Suénon II, roi de Danemarck, un tel attachement, que, durant le cours

---

cascades tumbling down on every side from the broken roks. The want of water is so great that neither wolf, bear nor other wild beast is ever seen on the mountain. (*Travels through Spain. By Henry Swinburne, esq.* in-4°. pag. 49.)

de la maladie dont ce prince mourut, il sentoit ses forces diminuer à mesure que le roi perdoit les siennes; et qu'enfin voyant Suénon à l'extrémité, s'y trouvant lui-même, et sûr de ne pouvoir lui survivre, il fit faire son cercueil, le fit porter avec celui du roi, se traîna aux funérailles de ce prince, y mourut, et fut enterré avec lui.

Éric III, dit le Bon, roi de Danemarck, l'an 1104, répudia la reine Bathilde, son épouse; il fit vœu de visiter les saints lieux. Bathilde, quoique répudiée, l'aimant toujours, voulut le suivre. Il mourut dans l'île de Chypre, et Bathilde, désespérée de sa perte, mourut de douleur.

L'an 1208, Philippe, premier empereur d'Allemagne, fut assassiné. L'impératrice Irène, sa femme, perdit la vie en apprenant la mort de ce prince.

Deux domestiques de Charles VIII tombèrent morts en assistant aux funérailles de ce monarque.

L'an 1501, Louis de Bourbon, comte de Montpensier, arriva à Naples après la prise de Capoue, où il avoit donné des preuves de la plus grande valeur. Son premier soin est de se rendre à Pouzzols, lieu de la sépulture de son père; il se prosterne sur sa tombe, et il expire de douleur. Ce jeune prince fut, à juste titre, surnommé le *héros de la tendresse filiale*.

On sait que plusieurs personnes moururent subitement en apprenant l'assassinat de Henri-le-Grand; et de nos jours, lorsque le malheureux amiral Byng fut condamné à la mort, il écouta sa sentence avec fermeté; elle étoit injuste, elle

lui ravissoit la vie et non l'honneur : mais son frère, qui perdoit en lui l'ami le plus cher, voulant lui dire un dernier adieu, se jette dans ses bras, et y expire.

(7) Dans les combats entre les Espagnols et les Maures, on en trouve un où se signalèrent les femmes de Tortose. Elles s'exposèrent sur les remparts de leur ville, et firent de tels prodiges de valeur, que Raymond Bérenger, dernier comte de Barcelone, institua pour elles, en 1170, l'ordre militaire de *la Hacha*, ou du *Flambeau*. Elles obtinrent encore plusieurs priviléges honorables qui n'existent plus; mais le droit d'avoir le pas sur les hommes, de quelque rang qu'ils soient, dans les cérémonies de mariage, leur a été conservé.

L'histoire d'Allemagne offre un trait semblable. L'an 1015, les Polonais assiégèrent la ville de Meissin, qui se seroit rendue sans le courage héroïque des femmes, qui partagèrent tous les travaux du siége. L'empereur Henri II, pour perpétuer la mémoire de l'action des femmes de Meissin, qui, en cette occasion, avoient montré un courage supérieur à celui de leurs maris, ordonna que l'on célébreroit l'anniversaire de la délivrance de la ville, et que les femmes iroient seules processionnellement à l'église, pour marquer que c'étoit à elles que Meissin avoit dû son salut. Cette procession se fit avec la plus grande pompe jusqu'au seizième siècle. Les luthériens l'abolirent en proscrivant le culte romain. (*Histoire générale d'Allemagne*, par M. MONTIGNY, tome IV.)

Pendant la guerre que se firent Jean 1er., roi de Castille, et Jean 1er., roi de Portugal, les Anglais ayant assiégé Palancia, dans le royaume de Léon, qui se trouvoit alors dépourvue d'hommes, et toute la noblesse ayant suivi le prince en campagne, les dames défendirent la ville, repoussèrent l'assaut de l'ennemi, le harcelèrent par des sorties, et le contraignirent de se retirer. Pour récompenser leur valeur, Jean leur permit de porter l'*écharpe d'or* sur le manteau, et leur accorda tous les priviléges des chevaliers *de la bande* ou *de l'écharpe*. La date de cet ordre est incertaine : on en place l'institution en 1383 et 1390. (*Encyclopédie*, mot ÉCHARPE.)

(8) On admire encore dans Tolède l'hôtel-de-ville, auprès du palais de l'archevêque ; l'architecture en colonnades en est parfaitement belle. Sur une des murailles de l'escalier de cet hôtel-de-ville, on lit des vers espagnols, dont voici la traduction littérale :

« Hommes nobles et judicieux qui gouvernez » Tolède, déposez vos passions sur cet esca» lier ! laissez-y l'amour, la crainte et l'avi» dité ; pour l'intérêt public, oubliez les inté» rêts particuliers : et puisque Dieu vous fit les » colonnes de ce palais auguste, soyez toujours » fermes, droits et inébranlables. » (*Essais sur l'Espagne*, tome 1.)

(9) « Ces montagnes absolument incultes ser» voient, depuis plusieurs siècles, de repaire » aux voleurs et aux loups. Quelques patriotes » avoient en vain proposé des défrichemens. M. » Olavidès, après avoir peuplé les déserts de

» l'Andalousie, couvrit la *Sierra-Morena* de » colons et de laboureurs. Le gouvernement a fa- » vorisé cet établissement, qui a prospéré. Mais, » dit le voyageur que je copie, malgré les atten- » tions bienfaisantes et les exemptions répétées du » gouvernement, ces peuplades sont pleines d'es- » prits mécontens. Leurs plaintes, en général peu » fondées, sont les fruits de l'humeur inquiète de » l'homme, qui voudroit parvenir à l'aisance sans » se livrer au travail qui la procure ». (*Essais sur l'Espagne*, tome I.)

Le chef-lieu de la colonie de la *Sierra-Morena*, s'appelle *la Caroline*. Les deux voyageurs anglais et français font l'un et l'autre de charmantes descriptions de ces nouvelles peuplades. Celle de l'anglais est remplie de sentimens; j'en aurois orné cette note, si je n'eusse craint de la gâter en la traduisant.

(10) Du temps des Musulmans, cette mosquée étoit un bâtiment en forme de carré long, avec un toit plat posé sur des arches. Ce monument manquoit de proportion; il n'avoit pas plus de trente-cinq pieds d'élévation; sa largeur étoit de quatre cent vingt, et sa longueur de cinq cent dix, en y comprenant l'épaisseur des murailles; le toit étoit supporté, suivant les uns, par mille colonnes, et suivant les autres, par huit cents environ. Cette mosquée avoit alors vingt quatre portes; plus de quatre mille lampes y brûloient chaque nuit, et consumoient, dit-on, près de vingt mille livres d'huile par an.

Il n'existe présentement qu'une partie de la mosquée, dont on a fait une église; on y entre par

dix-sept portes : cette église a cinq cent dix pieds de longueur, sur deux cent quarante de large (*a*). On y trouve un grand nombre de colonnes de marbre de diverses espèces, formant un vaste quinconce. (*Travels through Spain by Henry Swinburne, esq.*)

(11) Grenade est située au pied de la *Sierra-Nevada*, ou montagne de neige, et bâtie sur deux coteaux qui sont séparés par le *Darro* ; le *Genil* baigne ses murailles. Ces deux rivières sont formées de la fonte des neiges dont la Sierra est toujours couverte. (*Essais sur l'Espagne*, tome 1.)

(12) Les monumens les plus remarquables de Grenade, sont : le château de l'*Alhambra*, ancien palais maure, dans l'enceinte duquel on en trouve un plus moderne et cependant en ruine, que fit bâtir Charles-Quint. Ce dernier n'a aujourd'hui que les quatre murailles ; on ne lui donne que peu d'étendue, afin de conserver le palais maure que l'on destinoit à l'habitation d'été. On trouve dans l'Alhambra les restes de la plus grande magnificence, des colonnes de marbre, des fontaines, des bas-reliefs, une prodigieuse quantité d'inscriptions, etc. On y admire, entr'autres, la superbe cour appelée *cour des lions*. Le *Généralif* est un autre palais maure qui communique avec l'Alhambra ; il est bâti sur une montagne très-élevée, les eaux y jaillissent de toutes parts, les jardins sont en amphithéâtre ; sa situation est

---

(*a*) Le Voyageur français dit que l'église a six cents pieds de longueur, sur deux cent cinquante de largeur. (*Tome 1, page* 285.)

ravissante, et préférable à celle de l'Alhambra. (*Essais sur l'Espagne*, tome I.)

(13) Du temps de Boabdil, ou Abdali, dernier roi de Grenade, les *Abencerrages* et les *Zégris* étoient les deux plus puissantes familles de cette ville. Albih-Hamet, un des Abencerrages, devint favori du roi: alors les Zégris conjurent sa perte. L'un d'eux, se trouvant seul avec le roi, employa la plus noire des calomnies, et dit qu'il avoit vu Albin-Hamet aux genoux de la reine, dans les jardins de Généralif, et la reine le couronnant d'une guirlande de roses. Le roi, sur ce rapport, se livra à toutes les fureurs que lui inspirèrent et la jalousie et les Zégris; il fut décidé qu'on attireroit tous les Abencerrages les uns après les autres, dans la cour des lions (*a*), et qu'on les égorgeroit; ce qui fut exécuté. Chaque victime admise dans cette funeste enceinte étoit saisie par les Zégris, conduite à un large bassin d'albâtre (*b*), et là décapitée. Trente-six des Abencerrages perdirent ainsi la vie. Un page ayant furtivement suivi son maître, ne fut point aperçu, vit cet horrible tragédie, et trouva le moyen de sortir et d'aller avertir le foible reste de la famille infortunée des Abencerrages. Aussitôt toute la ville de Grenade prit les armes; il y eut plusieurs combats, et ce tumulte étant appaisé par la sagesse de Musa, frère bâtard du roi, Abdali rendit publiquement compte de sa conduite, et déclara le prétendu

(*a*) Dans l'Alhambra.

(*b*) On montre encore ce bassin, qui contient toutes les têtes des Abencerrages.

crime de la reine ; ensuite il condamna la princesse à être brûlée, si, dans l'espace d'un mois, elle ne produisoit pas quatre chevaliers pour défendre sa cause contre quatre accusateurs. En attendant, la reine fut enfermée dans une tour (*a*) ; plusieurs chevaliers maures offrirent leurs secours à la reine, qui les refusa ; elle ne voulut devoir sa délivrance qu'à des chevaliers espagnols, dont la réputation avoit obtenu toute sa confiance. Elle leur écrivit ; ils arrivèrent au moment où la reine, près de perdre la vie, montoit à l'échafaud. Sur leurs boucliers on lisoit ces mots, *Pour la vérité*. Ils entrèrent en lice contre les Zégris, et en furent vainqueurs. Le scélérat qui avoit calomnié la reine reçut une blessure mortelle, et avant d'expirer, il avoua son crime. La reine fut reconduite en triomphe au palais ; Abdali vint tomber à ses pieds, il ne put obtenir son pardon : la reine quitta la cour, et se retira dans une solitude. Les restes de la famille des Abencerrages abandonnèrent Grenade, laissèrent Abdali privé de ses meilleurs généraux, et à la merci de ses ennemis, qui, quelques mois après, lui arrachèrent un trône qu'il avoit souillé par tant de meurtres.

Quoique cette histoire soit contée gravement et pathétiquement par plusieurs auteurs, on ne doit la regarder que comme un roman dont le fonds est vrai, sans doute, mais dont toutes les circonstances sont imaginées. (*Travels through Spain by Henry Swinburne, esq.*)

(*a*) On voit cette tour dans l'Alhambra, et on l'appelle encore la prison de la reine.

(14) Ce globe de feu étoit un *météore*. On donne ce nom à certaines espèces de phénomènes qui naissent et paroissent dans le corps de l'atmosphère, c'est-à-dire dans la masse d'air qui nous environne immédiatement, et dans laquelle nous respirons. Tels sont les nuages, le tonnerre, la pluie, la grêle, la neige, les brouillards, le serein, la rosée, les feux folets, l'éclair, les vents, les tourbillons, les orages, etc. Les physiciens font trois divisions des météores; en *ignés*, en *aériens* et en *aqueux*. Les premiers sont: le tonnerre, le feu Saint-Elme, les globes de feu, et autres phénomènes qui tiennent à l'électricité (*a*). Les météores aériens sont les vents. Les météores aqueux sont ceux qui nous présentent l'eau dans ses divers états, tels que les nuages, la grêle, la rosée, etc. (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*, par M. DE BOMARE.)

Le *globe de feu* a été observé dans les temps les plus reculés; il répandit autrefois la terreur dans Rome. Aristote, Sénèque et Pline l'ont dé-

---

(*a*) « *Electricité.* Ce mot signifie, en général, les » effets d'une matière très-fluide et très-subtile, différente, par ses propriétés, de toutes les autres matières fluides que nous connoissons; que l'on a reconnue capable de s'unir à presque tous les corps, » mais à quelques-uns préférablement à d'autres; qui » paroît se mouvoir avec une très-grande vitesse, suivant des lois particulières, et qui produit par ses mouvemens des phénomènes très-singuliers. Comme on » ne connoît point encore l'essence de la matière électrique, il est impossible de la définir autrement que » par ses principales propriétés, etc. ». (*Encyclopédie.*)

crit ; c'est ce météore qu'on appeloit jadis, et que le peuple appelle encore des *épées flamboyantes*, des *dragons volans ;* et je n'ai point inventé les circonstances du globe de feu que j'ai décrites dans mon conte, comme on va le voir dans le détail suivant :

« Le globe de feu qui fit l'objet du Mémoire de » M. le Roi, fut observé le 17 juillet 1771, » vers les dix heures et demie du soir... On vit » paroître tout d'un coup dans le nord-ouest » un feu semblable à une grosse étoile tombante, » qui augmentant à mesure qu'il approchoit, » parut bientôt sous la forme d'un globe, et en- » suite avec une queue qui entraînoit tout après » lui. Ce globe ayant traversé une partie du ciel, » son mouvement rapide parut se ralentir, et sa » forme devenir semblable à celle d'une larme » batavique. Il répandit alors la plus vive lu- » mière : sa tête paroissoit environnée de flam- » mèches de feu, et sa queue bordée de rouge » étoit parsemée des couleurs de l'arc-en-ciel ; » enfin, il éclata en répandant un grand nombre » de parties lumineuses, semblables aux brillans » des feux d'artifice.

» Le 12 novembre 1761, M. le baron des » Adretz vit, à une lieue de Villefranche en » Beaujolais, un globe de feu éclatant qui sem- » bloit se précipiter vers la terre, et grossir à me- » sure qu'il en approchoit ; il laissoit après lui » une grosse traînée de feu qui marquoit sa route. » Après qu'il eut parcouru à peu près la hui- » tième partie de l'horizon, il parut de la gros- » seur d'un très-gros tonneau coupé horizontale-

» ment par sa moitié... il se renversa, et il en sor-
» tit une quantité prodigieuse d'étincelles et de
» flammèches semblables aux plus grosses de
» celles qu'on voit dans les feux d'artifice...

» Dans la ville de Beaune, ce météore avoit
» répandu une clarté égale à celle du jour en plein
» midi.

» Le 3 du mois de novembre 1777, à neuf
» heures et demie du soir, on aperçut à Sar-
» lat (*a*) un météore extraordinaire. Le temps
» s'éclaircit au point qu'on crut qu'il alloit éclore
» un nouveau jour. On vit paroître un globe de
» feu très-lumineux; il s'en échappoit de fortes
» étincelles semblables à des étoiles artificielles,
» et le cercle dont il étoit entouré étoit formé de
» rayons de différentes couleurs... Lorsque ce
» globe énorme fut environ à la hauteur de six
» toises (*b*), il en sortit deux espèces de volcans
» qui, séparés de la masse, prirent la forme de
» deux grands arc-en-ciels, dont l'un se perdit
» vers le nord, et l'autre vers le levant. Alors
» on s'aperçut que la masse se fondoit insen-
» siblement, etc. ». (*Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, tome II.)

(15) Il faut se souvenir que la semelle des souliers d'Alphonse est parsemée de clous de fer, et que son bâton est ferré.

« Les anciens, dit M. de Bomare, connois-
» soient la vertu que l'aimant a d'attirer le fer;

(*a*) Petite ville du Périgord, à cent vingt lieues de Paris.

(*b*) La toise courante se divise en six pieds.

» et si l'on en croit Pline, ce fut par un effet du » hasard, un berger ayant senti que les clous de » ses souliers, et le bout de son bâton, qui étoit » ferré, s'attachoient à une roche d'aimant sur » laquelle il passoit; mais ils ne connoissoient » point celle qu'il a de se diriger vers les pôles » du monde ».

Alphonse, plein d'ignorance, de remords, et déjà épouvanté du météore qu'il vient de voir, en se sentant arrêté sur cette roche, se croit arrêté par le ciel même, irrité de sa fuite. Cette idée redouble sa terreur, lui ravit toutes ses forces, le rend immobile, et le fixe sur le rocher.

« L'aimant est une pierre ferrugineuse que » l'on trouve dans les mines de fer; sa couleur » n'est pas uniforme. Dans les Indes orientales, » à la Chine, et dans tous les pays du Nord, » il est couleur de fer. Dans nos pays, sa cou- » leur tire pour l'ordinaire sur le noir. Celui de » Devonshire est brun rougeâtre; celui de Lor- » raine grisâtre....

» L'aimant a cinq propriétés très-remarqua- » bles : 1°. c'est d'attirer le fer; c'est ce que » l'on nomme *attraction* : 2°. celle de lui trans- » mettre sa vertu; c'est la *communication* : 3°. celle » de se tourner vers les pôles du monde; c'est sa » *direction* : 4°. celle de s'y diriger avec une varia- » tion que l'on nomme *déclinaison* : 5°. enfin, » la propriété de s'incliner à mesure qu'on ap- » proche de l'un ou l'autre pôle, ce qu'on nomme » *inclinaison*. Toutes ces propriétés singulières, » dépendantes de la nature de l'aimant, tiennent » à quelque propriété générale qui en est l'ori-

» gine, et qui jusqu'ici nous est inconnue. On » soupçonne qu'il règne autour de l'aimant une » espèce d'atmosphère à laquelle on a donné le » nom de matière *magnétique*, et qui forme un » tourbillon autour de cette pierre; l'on découvre » sensiblement ce tourbillon par ses deux pôles, » qui ont des effets contraires; l'un d'attirer, » l'autre de repousser le fer. La force attractive » d'un aimant sorti de la mine est peu considé- » rable: c'est pourquoi on est obligé de l'armer » pour augmenter sa force... Il est à remarquer » que ce que le fer n'étoit pas par lui-même, la » rouille de fer l'est quelquefois, je veux dire un » véritable aimant....

» Dans le cabinet des curiosités de la société » royale d'Angleterre, il y a une pierre d'aimant » de 60 livres, qui ne lève pas un fort grand » poids en proportion de sa grandeur, mais qui » attire une aiguille à la distance de neuf pieds... » L'Histoire de l'Académie des sciences parle » d'une pierre d'aimant qui pesoit onze onces, » et levoit vingt-huit livres de fer: c'est-à-dire, » plus de quarante fois son poids ». (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*, par M. DE BOMARE.)

« *Magnétisme* est le nom général qu'on donne » aux différentes propriétés de l'aimant. Il y » avoit dans l'Asie mineure deux villes appelées » *Magnésie*; d'une auprès du Méandre, l'autre » sur le mont Sypile. Cette dernière, qui appar- » tenoit particulièrement à la Lydie, et qu'on » appeloit aussi Héraclée, étoit la véritable pa- » trie de l'aimant. Le mont Sypile étoit sans » doute fécond en métaux, et en aimant par

» conséquent ; ainsi l'aimant appelé *magnes*, du » premier lieu de sa découverte, a conservé son » ancien nom ». (*Encyclopédie.*)

J'ai placé l'aventure de la roche d'aimant en Espagne, parce qu'elle étoit plus frappante dans les premiers momens de la fuite d'Alphonse. Au reste, l'espèce de vraisemblance qu'on peut désirer dans un conte s'y trouve assez, puisqu'en effet les environs de Loxe sont remplis de rochers, et qu'il y a beaucoup de mines en Espagne.

(16) « La prétendue pluie de sang n'arrive » que dans des temps de tempête, et surtout » en été. Il n'est pas étonnant que la plupart » des insectes qui cherchent leur pâture sur les » branches, soient emportés par de gros vents, » et déchirés en pièces, ce qui fait qu'en tom- » bant ils sont comme ensanglantés, et qu'il » pleut du sang des insectes ». (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*, par M. DE BOMARE, *du mot* PLUIE.)

J'avoue que cette explication ne me paroît pas trop satisfaisante : car s'il ne falloit, pour produire ce phénomène, qu'un vent impétueux accompagné de pluie dans le mois de juillet ou d'août, il n'y a personne qui n'eût vu dans sa vie plus d'une fois pleuvoir du sang ; ce qui n'est assurément pas.

« On a vu, dit encore M. de Bomare, en 1703, » les eaux du lac de Zurich devenir tout à coup » rougeâtres comme du sang. L'examen fit re- » connoître que c'étoient des courans d'eaux

» bitumineuses chargées d'ocre rouge de fer, qui » vinrent alors se mêler aux eaux de ce lac.

» On dit aussi *pluie de soufre*. Cette pluie est » ainsi nommée, des grains jaunâtres qui sem- » blent tomber des nuages avec l'eau même. Ce » n'est qu'à la poussière jaunâtre des étamines (*a*) » de plusieurs espèces de plantes en fleurs, que » sont dues ces prétendues pluies de soufre qui » tombent si fréquemment dans le voisinage des » montagnes. Ce phénomène arrive souvent à » Bordeaux pendant le mois d'avril, temps où » les pins sont en fleurs ». (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*, par M. DE BOMARE.)

» (17) En quittant Loxe, on traverse le mont *Orospeda*; et dans le voisinage d'Archidona, ville bâtie au sein des rochers, sur les frontières de l'Andalousie, on aperçoit *la Sena de Los Enamorados*; c'est un rocher qu'une aventure tragique a rendu célèbre. Un jeune chevalier français fut fait prisonnier par les Maures, dans le temps qu'ils régnoient encore à Grenade. Le roi maure lui donna la liberté, le retint à sa cour, et le combla de bienfaits. Le chevalier séduisit la fille du roi, et la fit consentir à fuir secrètement de la cour de son père. Il s'échappa avec

---

(*a*) On appelle *étamines* les petits filets qui sont au milieu des fleurs. Les espèces de petits boutons qui surmontent ces filets, se nomment *sommets*; l'enveloppe qui contient la fleur, s'appelle *calice*, et les feuilles de la fleur, *pétales*; enfin, le *pistil* est la partie de certaines fleurs qui en occupe ordinairement le centre, comme on peut le voir dans le lis. C'est un tuyau destiné à recevoir la poussière des étamines: c'est là que se trouve la graine.

elle au milieu de la nuit; mais le ciel poursuivit en eux un ingrat et un vil ravisseur, et une fille criminelle et dénaturée. A la pointe du jour ils aperçurent une troupe de Maures qui les suivoient; ils gravirent un rocher prodigieusement élevé. La troupe maure ne tarda pas à les envelopper; alors troublés par les remords et réduits au désespoir, ils se précipitèrent du haut de la roche, qui porte encore le nom de la *roche des amans*. (*Essais sur l'Espagne*, tome 1.)

(18) L'art de la navigation comprend trois parties : 1°. l'art de bâtir des vaisseaux, ce qui s'appelle *construction*; 2°. l'art de les charger, ce qui s'appelle *lest* et *arrimage*; 3°. l'art de les conduire sur la mer, qui est l'art de la navigation proprement dit.

On appeloit *navires sacrés* chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains, des bâtimens qu'on avoit dédiés aux dieux : tels étoient chez les Egyptiens, 1°. le vaisseau qu'ils dédioient tous les ans à Isis; 2°. celui sur lequel ils nourrissoient, pendant quarante jours, le bœuf Apis, avant que de le transférer de la vallée du Nil à Memphis, dans le temple de Vulcain; 3°. la nacelle nommée vulgairement *la barque à Caron*, et qui n'étoit employée qu'à porter des corps morts : c'est de cet usage des Egyptiens qu'Orphée prit occasion d'imaginer le transport des âmes dans les enfers au-delà de l'Achéron.

Entre les bâtimens sacrés qu'on voyoit dans la Grèce, les auteurs parlent surtout de deux galères sacrées d'Athènes, qui étoient destinées à des cérémonies de religion, ou à porter les

nouvelles dans les besoins pressans de l'état. L'une se nommoit la *parale*, ou la galère *paralienne*; elle emprunta son nom du héros *Paralus*, qui, joint à Thésée, se signala contre les Thébains; ceux qui montoient ce navire, s'appeloient *paraliens*. L'autre vaisseau, dit le *salaminien*, ou la *galère salaminienne*, prit, selon les uns, sa dénomination de la bataille de Salamine, et, selon les autres, de Nausithoüs, son premier pilote, natif de Salamine. Ce fut sur cette célèbre galère, à trente rangs de rames, que Thésée revint victorieux de l'île de Crète. On la nomma depuis *déliaque*, parce qu'elle fut consacrée à aller tous les ans à Délos y porter les offrandes de Thésée à l'Apollon Délien. L'une et l'autre de ces galères sacrées servoient aussi à ramener les généraux déposés, et c'est en ce sens que Pitholaüs appeloit la galère paralienne, *la massue du peuple*.

Les Athéniens conservèrent la galère salaminienne pendant plus de mille ans; c'est-à-dire, ils la renouvelèrent en remettant des planches neuves à la place de celles qui vieillissoient.

Outre ces deux vaisseaux sacrés, les Athéniens en avoient encore plusieurs autres; l'*Antigone*, le *Démétrius*, l'*Ammon* et la *Minerve*. Ce dernier vaisseau étoit d'une espèce singulière, puisqu'il étoit destiné à aller non sur mer, mais sur terre. On le conservoit près de l'Aréopage, pour ne paroître qu'à la fête des grandes panathénées. Ce navire servoit alors à porter au temple de Minerve l'habit de la déesse, sur lequel étoient représentées la victoire des dieux sur les Géans,

et les actions les plus mémorables des grands hommes d'Athènes. Ce qu'on admiroit le plus dans ce navire, c'est qu'il voguoit sur terre à voiles et à rames, par le moyen de certaines machines que Pausanias nomme souterraines; c'est-à-dire, qu'il y avoit à fond de cale des ressorts cachés qui faisoient mouvoir ce bâtiment, dont la voile, selon Suidas, étoit l'habit même de Minerve.

Tous les vaisseaux armés en guerre, chez les anciens, alloient à la rame et à la voile; mais dans les combats on abattoit le mât, on plioit les voiles, et on ne se servoit que de rames. Les vaisseaux guerroyoient alors comme les oiseaux avec leur bec; leurs rames leur tenoient lieu d'ailes, et ils tâchoient de briser les ailes du vaisseau ennemi : c'étoit dans la rame que consistoit toute la force d'un navire; aussi tiroit-il sa dénomination du nombre de rames.

Lilia Gerardi a donné, d'après Maxime de Tyr, la description d'un vaisseau d'un roi phénicien, qui s'en servit pour faire un voyage à Troie; c'étoit un palais flottant divisé en plusieurs appartemens richement meublés; il renfermoit des vergers assez spacieux, remplis d'orangers, de poiriers, de pommiers, de vignes et d'autres arbres fruitiers. Le corps du bâtiment étoit peint de diverses couleurs; l'or et l'argent y brilloient de toutes parts.... Les vaisseaux de Caligula étoient encore plus magnifiques; l'or et les pierreries enrichissoient leurs poupes, des cordes de soie de différentes couleurs en formoient les cordages, et la grandeur de ces bâti-

mens étoit telle, qu'ils renfermoient des salles et des jardins remplis de fleurs, des vergers et des arbres. Caligula montoit quelquefois ces vaisseaux, et au son des instrumens il parcouroit les côtes d'Italie (*a*).

L'usage très-ancien de donner aux vaisseaux le nom des animaux représentés sur la poupe, a enrichi la mythologie; elle ne dit point que Persée voyageoit sur un vaisseau, mais qu'il étoit monté sur un cheval ailé. Dédale s'enfuit de Crète sur un vaisseau à voiles : voilà les ailes avec lesquelles il s'envola, etc. (*Encyclopédie.*)

La *quille* est la première pièce par laquelle on commence la construction d'un vaisseau, et sur laquelle les *membres* sont posés. La partie de l'arrière d'un vaisseau, et la plus élevée, se nomme la *dunette*; l'autre, qui est plus basse, le *gaillard d'arrière*. Il y a aussi à l'autre extrémité une partie qu'on appelle *gaillard d'avant*; l'ar-

(*a*) Rien n'étoit plus magnifique que la galère sur laquelle Marie de Médicis passa de Gênes à Marseille. Cette galère avoit soixante-dix pas de longueur, avec vingt-sept rames de chaque côté. Tous les dehors en étoient dorés, les bords de la poupe marquetés d'ébène, de nacre, d'ivoire et de lapis. Elle étoit garnie de vingt grands cercles de fer, enrichis de topazes, d'émeraudes et d'autres pierreries, avec un grand nombre de perles. Le dedans répondoit au dehors; on y voyoit une grande décoration représentant les armes de France et de Médicis formées par des diamans, des saphirs, des rubis et des perles; les rideaux des fenêtres vitrées de glaces et de cristal, étoient de drap d'or à franges, et les chambres tapissées de pareille étoffe. (*Mémoires historiques et critiques, et anecdotes de France*, tome XIII.)

tillerie est placée sur *les ponts*. *Stribord* signifie la droite du vaisseau, et *bas-bord* la gauche. Les ouvertures aux côtés du vaisseau, par où sortent les canons, se nomment *sabords*; et ce qui sert à fermer ces ouvertures, *mantelets*. Le mât le plus arrière du vaisseau, se nomme *mât d'artimon*; celui du milieu, *grand mât*; celui qui vient après, *mât de misaine*; celui qui est plus avant, *mât de beaupré*. La *poupe* est la partie du derrière d'un vaisseau, la *proue* est la partie qui s'avance la première en mer.

(19) Le poison connu par quelques hordes de sauvages montagnards du Pérou, fut rapporté en 1746 par M. de la Condamine. Ce poison est très-subtil et mortel; son effet est si prompt, qu'un singe ou un perroquet piqué au sang par ces petites flèches ailées que les sauvages tirent avec des sarbacanes, tombent sur-le-champ. M. de Réaumur avoit chez lui un ours de deux ans qui commençoit à devenir méchant, et dont il résolut de se défaire; on essaya sur cet animal le poison dont on vient de parler; on y trempa la pointe d'un petit dard propre à tirer dans une sarbacane. L'ours reçut la première flèche au-dessus de l'épaule, sans en paroître blessé: on lui en lança une seconde; alors l'animal fit un bond, entra en convulsion, trembla, écuma et tomba mort au bout d'une minute et demie. Il est à remarquer que les singes et les perroquets tués par ce poison, et qu'on mange au Pérou, ne contractent aucune qualité pernicieuse. On les mange sans nulle espèce de précaution; le sucre est le contre-poison le plus certain de ce venin si re-

doutable ; on a fait manger du sucre à des chiens, des chats, un quart d'heure avant de les piquer : ils n'ont ressenti nul effet du poison.

Cette note a été donnée à l'auteur par une personne qui a été témoin de l'expérience ci-dessus.

(20) Tout le monde connoît cette expérience de M. le docteur Franklin ; expérience fondée sur l'électricité.

(21) Cette clef étoit électrisée.

(23) « L'année 1755, où Lisbonne fut détruite, les îles Açores furent cruellement agitées. Dans l'île Saint-Georges, éloignée de douze lieues d'Angra, la terre trembla avec tant de fureur, que la plupart des habitans perdirent la vie sous les décombres des maisons ; la frayeur redoubla le lendemain matin dans les deux mêmes endroits, à la vue de dix-huit nouvelles îles qui s'élevèrent de la mer. D'un autre côté, on ressentit une secousse qui jeta dans la mer différentes portions de terre, dont l'une étoit encore chargée d'une maison entourée d'arbres ; ceux qui y logeoient alors ne s'aperçurent que le lendemain matin de leur changement de place ». (Voyez *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, par M. DE BOMARE ; *au mot* Tremblement de terre.).

(24) « Cet arbre s'appelle vulgairement *arbre-dragon :* c'est un grand arbre dont les botanistes distinguent quatre espèces. Celui qui croît aux îles Canaries, ressemble de loin au pin ; ses fruits sont ronds, gros comme de beaux pois, jaunâtres, et un peu acides. Son tronc, qui est

» raboteux, se fend en plusieurs endroits, et ré-
» pand dans le temps de la canicule une liqueur
» semblable à du sang, qui se condense en une
» larme rouge, molle d'abord, ensuite sèche et
» friable (*a*); c'est le vrai et naturel *sang de dra-*
» *gon* des boutiques, dont on se sert en médecine.
» Quand on fait une incision au tronc ou aux
» branches de cet arbre, la liqueur en découle ».
(M. DE BOMARE, *au mot* Sang de dragon.)

(25) « Une *trombe* n'est autre chose qu'une
» nuée épaisse, comprimée et réduite en un pe-
» tit espace par des vents opposés et contraires,
» qui, soufflant en même temps, donnent à la
» nuée la forme d'un tourbillon cylindrique, et
» font que l'eau tombe tout à la fois sous cette
» forme cylindrique. La quantité d'eau est si
» grande, la chute en est si précipitée, que si
» une de ces trombes venoit à fondre sur un
» vaisseau, elle le submergeroit dans un instant.
» En 1755, au mois de juillet, en Bavière, un
» coup de tonnerre abattit une nuée toute entière
» qui se dressa perpendiculairement, et forma
» comme une trombe marine. Ce tourbillon, en
» passant sur un étang, en pompa l'eau, l'éleva
» à une hauteur prodigieuse, ensuite il la dis-
» persa avec tant de force, qu'elle ressembloit
» à une épaisse fumée. La nuée renversa dans son
» passage plusieurs maisons et plusieurs arbres.
» Un autre météore presque semblable arriva près
» de la Baltique le 17 août 1750 : c'étoit une co-

(*a*) *Friable;* c'est-à-dire, susceptible de se réduire en poudre.

» lonne d'eau attachée à un gros nuage, et que » le vent amenoit sur la terre; elle attiroit à elle » tout ce qu'elle rencontroit, gerbes de blé, buis- » sons, branches d'arbres; elle les enlevoit à la » hauteur d'environ trente pieds, et puis les » tordoit, et les laissoit tomber en petites par- » celles. On prétend qu'en tirant sur ces trombes » des coups de canon, on les rompt et on les » dissipe..... Il y a encore une autre espèce de » trombe qu'on appelle *typhon*; elle ne descend » pas des nuages, mais elle s'élève de la mer vers » le ciel. Ces typhons n'ont d'autre cause que les » feux souterrains; car la mer est alors dans une » grande ébullition, et l'air est rempli d'exhalai- » sons sulfureuses ». (*Voyez* M. DE BOMARE, *au mot* Vents.)

On lit dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm*, que le 17 août 1746, on vit auprès de Nystad une colonne qui s'élevoit de la terre; qu'elle attiroit le chaume, les gerbes, déracinoit de petits buissons.... On en avoit vu une plus singulière en 1727, à Béziers. Cette colonne étoit d'une couleur tirant sur le violet; elle arrachoit quantité de rejetons d'oliviers, déracinoit les arbres; elle transporta un gros noyer à quarante ou cinquante pas, et marquoit son chemin par une trace bien battue, où trois carrosses de front auroient passé. Elle étoit accompagnée d'une fumée épaisse et d'un bruit semblable à celui d'une mer fort agitée.... Une autre trombe parut dans la même année dans la Brie.... En passant sur un fossé, elle le combla de terre et de pierres, et

marqua son passage par des espèces de sillons, tels que ceux qu'auroit fait une herse....

En l'année 1776, on vit à Carcassonne une colonne d'une hauteur considérable; elle paroissoit descendre d'une montagne voisine; sa couleur étoit souci foncé depuis le bas jusqu'à la moitié, et le surplus paroissoit enflammé. Le bruit que faisoit ce météore ressembloit aux mugissemens de plusieurs bœufs réunis; elle alla se précipiter dans la rivière d'Aude, qu'elle dessécha dans un espace assez grand. (*Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, tome II, *mot* Trombe.)

(26) En 1740, il tomba à Rome une grêle dont les grains étoient gros comme des œufs.... Dans la Thuringe, province d'Allemagne, il en tomba, en 1738, dont les grains étoient aussi gros que des œufs d'oie.... Vallade assure, dans sa description des îles Orcades, qu'au mois de juillet 1680, il tomba, par un temps d'orage, des morceaux de glace de l'épaisseur d'un pied. Morton a observé à Northampton, en 1693, des lames de glace qui tombèrent dans un orage, et qui avoient deux pouces de longueur, sur un pouce d'épaisseur. Outre cela, il observa des grains sphériques d'un pouce de diamètre, sur lesquels on voyoit cinq rayons saillans qui formoient une espèce d'étoile.... En 1720, il tomba une grêle à Crembs, dont certains grains pesoient jusqu'à six livres. (*Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, tome I, *mot* Grêle.)

« La grêle est une eau de pluie qui s'est con» densée et cristallisée par le froid en passant » dans la moyenne région de l'air, avant de

» tomber sur la terre..... Nicéphore-Caliste rap-
» porte qu'après la prise de Rome par Alaric, il
» tomba dans plusieurs endroits des morceaux de
» grêle qui pesoient huit livres. En 824, il tomba
» près d'Autun en Bourgogne, parmi la grêle,
» un amas de glaçons longs de seize pieds, larges
» de sept, et de l'épaisseur de deux.... En 1723,
» il tomba à Leicester des morceaux de grêle qui
» avoient cinq pouces.... Dans le fameux orage
» qu'on essuya en Picardie au mois d'août 1722,
» la plus petite grêle qui tomba, accompagnée
» de la foudre, pesoit une livre, et la plus forte
» huit.... Plusieurs de ces grains étoient en ai-
» guilles ou en fourchons, etc.». (M. DE BOMARE, *au mot* Grêle.)

(27) « Edens, un voyageur anglais, raconte
» que sa qualité de médecin lui ayant fait rendre
» des services considérables aux insulaires (des
» îles Canaries), il obtint d'eux la liberté de
» visiter leurs cavernes sépulcrales ; spectacle
» qu'ils n'accordent à personne, et qu'on ne peut
» se procurer malgré eux, sans exposer sa vie au
» dernier danger....

» Ils ont une extrême vénération pour les
» corps de leurs ancêtres, et la curiosité des
» étrangers passe chez eux pour une profana-
» tion.... Ces caves sont des lieux anciennement
» creusés dans les rochers, ou formés par la na-
» ture.... Les corps y sont cousus dans des peaux
» de chèvre, avec des courroies de la même
» matière, et les coutures si égales et si unies,
» qu'on n'en peut trop admirer l'art : mais ce
» qui cause beaucoup d'admiration, c'est que

» tous les corps y sont presqu'entiers. On trouve » également dans ceux des deux sexes les yeux » (mais fermés), les cheveux, les oreilles, le » nez, les lèvres, les dents, la barbe.... Un » jour que l'auteur (de la relation) étoit à » prendre des lapins au furet, ce petit animal, » qui avoit un grelot au cou, le perdit dans un » terrier, et disparut lui-même, sans qu'on pût » reconnoître ses traces. Un des chasseurs à qui » il appartenoit, s'étant mis à le chercher au » milieu des rocs et des broussailles, découvrit » l'entrée d'une cave sépulcrale des Guanches. » Il y entra, etc.

» Si l'on s'en rapporte aujourd'hui aux plus » anciens Guanches, il y avoit parmi leurs an- » cêtres une tribu particulière qui avoit l'art » d'embaumer les corps, et qui le conservoit » comme un mystère sacré.... Cette même tribu » composoit le sacerdoce, et les prêtres ne se » mêloient point avec les autres tribus par des » mariages. Mais, après la conquête de l'île, la » plupart furent détruits par les Espagnols, et » leur secret périt avec eux. La tradition n'a » conservé qu'un petit nombre d'ingrédiens qui » entroient dans cette opération, etc. (*a*) ». (*Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, par M. DE LA HARPE, tome I.)

(*a*) De tous les peuples anciens, il n'y en a aucun chez lequel l'usage d'embaumer les corps ait été plus commun que chez les Égyptiens. Il y a de ces corps qui se conservent depuis plus de deux mille ans. On a trouvé dans la poitrine d'un de ces cadavres une branche de romarin à

(28) Les Français appellent cet arbre *calebassier*, et son fruit *pain de singe*. Il croît au Sénégal, où les gens du pays le nomment *goui*, et son fruit *boui*. Son véritable nom est *boabab*; ses premières branches, qui s'étendent presqu'horizontalement, ont communément soixante pieds de longueur, et son tronc environ soixante-dix-huit pieds de tour; mais beaucoup de voyageurs en ont vu de plus gros. Ray dit qu'entre le Niger et la Gambie on en a mesuré de si monstrueux, que dix-sept hommes avoient bien de la peine à les embrasser, en joignant les uns aux autres leurs bras étendus; ce qui donneroit à ces arbres environ quatre-vingt-cinq pieds de circonférence. Le *boabab*, ajoute M. de Bomare, est vraisemblablement le plus gros des végétaux connus de l'univers. On cite cependant dans les ouvrages de différens naturalistes, d'autres exemples d'arbres très-connus, et dont la grosseur étoit si prodigieuse, qu'on doit les regarder comme des monstres dans les végétaux. Ray cite le rapport des voyageurs qui ont vu au Brésil un arbre de cent vingt pieds de tour: on fait encore mention d'autres arbres plus merveilleux, dans les dernières histoires de la Chine. Le premier se trouve dans la province de Sutchuen, près de la ville de Kien; il s'appelle *sieunich*, c'est-à-dire,

---

peine desséchée. L'art des embaumemens, tel qu'on le pratique aujourd'hui, n'a été connu en Europe que dans ces derniers siècles. Auparavant on faisoit de grandes incisions sur les cadavres, on les saupoudroit, et on enveloppoit le tout avec une peau de bœuf tannée. (*Encyclopédie.*)

arbre de mille ans. Il est si vaste, qu'une seule de ses branches peut mettre à couvert deux cents moutons. Un autre arbre de la province de Chékiang a près de quatre cents pieds de circonférence.

(29) Il y a un serpent qui s'appelle serpent du royaume de *Damel*. Ces animaux sont fort communs dans cette contrée de l'Afrique occidentale. Quand les Nègres en sont mordus, ils mettent aussitôt de la poudre sur la plaie, ils y appliquent le feu ; pour peu qu'ils diffèrent, le venin gagne, et la mort suit très-promptement.... Les *Serères*, nation nègre, les prennent au piége pour les manger. Il y a de ces serpens qui ont quinze à vingt pieds de longueur, et un demi-pied de diamètre. Il y en a de tout verts ; d'autres sont noirs, tachetés et ondés de belles couleurs.

Le *boisiningua*, ou *boisininga*, ou serpent à *sonnettes*, est commun aux deux Indes ; il n'a guère plus de cinq pieds de longueur, et est de la grosseur de la cuisse. La sonnette est placée à l'extrémité de la queue ; c'est un assemblage d'anneaux creux, sonores, emboîtés ensemble, et attachés à un muscle de la dernière vertèbre de cet animal. La nature a voulu que ce dangereux animal ne pût cacher sa marche ; car il ne peut se remuer sans faire entendre sa sonnette. (M. DE BOMARE.)

Sur la côte des Esclaves, dans le royaume de Juida et dans celui de Bénin, tous les sauvages adorent une espèce de serpent qu'ils appellent *serpent fétiche*. Ces serpens sont fort doux, n'ont point de venin, et sont extrêmement familiers

dans ces pays ; ce seroit un crime digne de mort de les tuer. Les Nègres les regardent comme des dieux bienfaisans, et leur rendent un culte particulier ; en même temps ils détruisent avec le plus grand soin les autres serpens nuisibles et venimeux.

(30) « Les Français du fort Saint-Louis avoient » une lionne qu'ils gardoient enchaînée. Cet ani- » mal fut atteint d'un mal à la mâchoire.... Il » fut bientôt réduit à l'extrémité ; les gens du fort » lui ôtèrent sa chaîne, et jetèrent son corps dans » un champ voisin. Il étoit dans cet état, lorsque » le sieur Compagnon, auteur du Voyage de » Bambuck, l'aperçut à son retour de la chasse ; » ses yeux étoient fermés, sa gueule ouverte et » déjà remplie de fourmis. Compagnon prit pitié » de ce pauvre animal, il lui lava le gosier avec » de l'eau, et lui fit avaler un peu de lait. Un » remède si simple eut des effets merveilleux : la » lionne fut rapportée au fort ; elle se rétablit » par degrés ; mais n'oubliant pas à qui elle étoit » redevable d'un si grand service, elle conçut » tant d'affection pour son bienfaiteur, qu'elle » ne vouloit rien prendre que de sa main ; et lors- » qu'elle fut tout à fait guérie, elle le suivoit dans » l'île avec un cordon au cou, comme le chien le » plus familier...

» Un lion du grand-duc de Toscane étant sorti » de la ménagerie, entra dans la ville (Florence), » et y répandit beaucoup d'épouvante. Entre les » fugitifs, il se trouva une femme qui portoit » son enfant dans ses bras, et qui le laissa tom- » ber. Le lion s'en saisit, et il paroissoit prêt à

» le dévorer, lorsque la mère, transportée du » plus tendre mouvement de la nature, retourna » sur ses pas, se jeta aux pieds du lion, lui de- » manda son enfant. Il la regarda fixement : ses » cris et ses pleurs semblèrent le toucher ; enfin » il mit l'enfant à terre, sans lui avoir fait le » moindre mal.... Le malheur et le désespoir ont » donc une expression qui se fait entendre des » monstres les plus farouches ! Mais ce qu'il y a » sans doute de plus admirable, c'est ce mouve- » ment aveugle et sublime qui précipite la mère » sur les pas de l'animal féroce devant lequel » tout fuit ; cet oubli de toute raison, bien au- » dessus de la raison même, et qui fait recourir » cette femme désespérée à la pitié du monstre » même qui ne respire que la mort et le carnage, » c'est bien là l'instinct des grandes douleurs, » qui semble toujours se persuader qu'on ne » peut pas être inflexible ». (*Abrégé de l'Histoire des Voyages*, par M. DE LA HARPE, tome II.)

« Ce qu'il y a de très-sûr, dit M. de Buffon, » c'est que le lion, pris jeune et élevé parmi les » animaux domestiques, s'accoutume aisément » à vivre, et même à jouer innocemment avec » eux ; qu'il est doux pour ses maîtres et même » caressant, surtout dans le premier âge, et que » si sa férocité naturelle reparoît quelquefois, » il la tourne rarement contre ceux qui lui ont » fait du bien.... Je pourrois citer un grand nom- » bre de faits particuliers dans lesquels j'avoue » que j'ai trouvé quelqu'exagération, mais qui » cependant sont assez fondés pour prouver, au

» moins par leur réunion, que sa colère est » noble, son courage magnanime, son naturel » sensible. On l'a vu souvent dédaigner de petits » ennemis, mépriser leurs insultes, et leur par- » donner des libertés offensantes : on l'a vu ré- » duit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, » prendre au contraire des habitudes douces, » obéir à son maître, flatter la main qui le nour- » rit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on » avoit dévoués à la mort en les lui jetant pour » proie, et, comme s'il se fût attaché par cet » acte généreux, leur continuer ensuite la même » protection, vivre tranquillement avec eux, » leur faire part de sa subsistance, se la laisser » même quelquefois enlever toute entière, et » souffrir plutôt la faim, que de perdre le fruit » de son premier bienfait... ».

On a pris dans l'histoire des Voyages les détails relatifs à la chasse du lion.

(31) C'étoit un écho.

« Il y a un écho remarquable près de Ros- » neath, belle maison de campagne en Ecosse, » à l'ouest d'un lac d'eau salée, qui se perd dans » la rivière de Clyde, à dix sept milles au-dessus » de Glascow. Ce lac est environné de collines » dont quelques-unes sont des rochers arides, » les autres sont couvertes de bois. Un trompette » habile, placé sur une pointe de terre que l'eau » laisse à découvert, tourné au nord, a souné » un air, et s'est arrêté ; aussitôt un écho a » repris l'air, qu'il a répété distinctement et » fidèlement, mais d'un ton plus bas que la trom- » pette. Cet écho ayant cessé, un autre d'un ton

» plus bas a répété le même air, avec la même
» exactitude; le second a été suivi d'un troisième
» qui a été aussi fidèle que les deux autres, à
» l'exception d'un ton plus bas encore, et l'on
» n'a plus rien entendu. On a répété plusieurs
» fois la même expérience, qui a toujours été
» également heureuse.

» Il y a eu autrefois dans le château de Simo-
» nette, un mur de fenêtre, d'où on entendoit
» répéter quarante fois ce qu'on disoit. Adisson
» et d'autres personnes qui ont voyagé en Italie,
» font mention d'un écho qui répète cinquante-
» six fois le bruit d'un coup de pistolet, lors
» même que l'air est chargé de brouillards. Dans
» les Mémoires de l'Académie des sciences de
» Paris, pour l'année 1792, il est fait mention
» de l'écho de Genetay, à deux lieues de Rouen,
» qui a cela de particulier, que la personne qui
» chante n'entend point la répétition de l'écho,
» mais seulement sa voix; au contraire, ceux
» qui écoutent n'entendent que la répétition de
» l'écho, mais avec des variations surprenantes:
» car l'écho semble tantôt s'approcher, et tantôt
» s'éloigner. Quelquefois on entend la voix très-
» distinctement, d'autres fois on ne l'entend
» plus; l'un n'entend qu'une seule voix, et l'autre
» plusieurs; l'un entend à droite, et l'autre à
» gauche, etc. ». Cet écho subsiste encore; mais il est fort déchu de ce qu'il étoit autrefois, parce qu'on a planté, aux environs, des arbres qui nuisent beaucoup à l'effet.

Echo est un mot qui vient du grec, et qui signifie *son*. Dans la théorie des échos, on nomme

le lieu où se tient celui qui parle, *centre phonique ;* et l'objet ou l'endroit qui renvoie la voix, *centre phonocamptique*, c'est-à-dire, *centre qui réfléchit le son.* (Encyclopédie.)

(32) Cet oiseau s'appelle *flammant*, ou *phénicoptère*, ou *bécharu*. Les Grecs l'appeloient *phénicoptère*, nom qui signifioit dans leur langue, *oiseau à l'aile de flamme*, parce qu'en effet, lorsqu'il vole à l'opposite du soleil, il paroît tout flamboyant, comme un brandon de feu : le plumage des jeunes est couleur de rose ; et quand ils ont dix mois, leurs plumes sont couleur de feu. Nos plus anciens naturalistes français appeloient cet oiseau *flambant ;* « et peu après, dit » M. de Buffon, l'étymologie oubliée permit » d'écrire *flammant ;* et, d'un oiseau couleur de » feu ou de flamme, on fit un oiseau de Flandre ; » on lui supposa même des rapports avec les » habitans de cette contrée, où il n'a jamais » paru. Cette aile couleur de feu n'est pas le » seul caractère frappant que porte cet oiseau : » son bec d'une forme extraordinaire..... ses » jambes d'une excessive hauteur, son cou long » et grêle, son corps plus haut monté, quoique » plus petit que celui de la cigogne, offrent une » figure d'un beau bizarre, et d'une forme dis- » tinguée par les plus grands oiseaux de rivage... » Cet oiseau se trouve dans l'ancien conti- » nent, depuis les côtes de la Méditerranée, jus- » qu'à la pointe la plus australe de l'Afrique.... » Ils sont en quantité dans les provinces occi- » dentales de l'Afrique, à Angola, au Congo, où, » par un respect superstitieux, les Nègres ne

» souffrent pas qu'on tue un seul de ces oi-
» seaux.....». Le flammant est certainement un oiseau voyageur; ils sont en très-grand nombre, à Saint-Domingue, aux Antilles.... Ces oiseaux sont toujours en troupes : ils se forment naturellement en file; ce qui, à une certaine distance, ressemble à un mur de brique, et de moins loin, à des soldats rangés en ligne. Ils établissent des sentinelles, et lorsque ces sentinelles aperçoivent quelqu'objet qui les alarme, elles jettent un cri bruyant, qui s'entend de très-loin, et qui est semblable au son d'une trompette; alors toute la troupe s'envole. Leur chair est un mets recherché : les anciens en ont parlé comme d'un gibier exquis, etc.

(33) « Cet oiseau s'appelle le *coucou indicateur.* » C'est dans l'intérieur de l'Afrique, dit M. de » Buffon, à quelque distance du Cap de Bonne-» Espérance, que se trouve cet oiseau, connu » par son singulier instinct d'indiquer les nids » des abeilles sauvages. Le matin et le soir sont » les deux temps de la journée où il fait en-» tendre son cri, *chirs, chirs*, qui est fort aigu, » et semble appeler les chasseurs et autres per-» sonnes qui cherchent le miel dans le désert. » Ceux-ci lui répondent d'un ton plus grave, en » s'approchant toujours. Dès qu'il les aperçoit, » il va planer sur l'arbre creux où il connoît » une ruche; et si les chasseurs tardent de s'y » rendre, il redouble ses cris, vient au-devant » d'eux, retourne à son arbre, sur lequel il s'ar-» rête et voltige, et qu'il leur indique d'une » manière très-marquée. Il n'oublie rien pour

» les exciter à profiter du petit trésor qu'il a dé-
» couvert, et dont il ne peut apparemment jouir
» qu'avec l'aide de l'homme, soit parce que l'en-
» trée de la ruche est trop étroite, soit par
» d'autres circonstances que le relateur ne nous
» apprend pas. Tandis qu'on travaille à se saisir
» du miel, il se tient dans quelque canton peu
» éloigné, observant avec intérêt ce qui se passe,
» et attendant sa part du butin, qu'on ne manque
» jamais de lui laisser; mais point assez considé-
» rable, comme on pense bien, pour le rassasier,
» et par conséquent risquer d'éteindre ou d'affoi-
» blir son ardeur pour cette espèce de chasse.

» Ce n'est point ici un conte de voyageur;
» c'est l'observation d'un homme éclairé, qui a
» assisté à la destruction de plusieurs républiques
» d'abeilles trahies par ce petit espion, et qui
» rend compte de ce qu'il a vu, à la Société royale
» de Londres. Voici la description qu'il a faite
» de la femelle, sur les deux seuls individus qu'il
» ait pu se procurer, et qu'il avoit tués, au grand
» scandale des Hottentots; car dans tout pays,
» l'existence d'un être utile est une existence
» précieuse. Il a le dessus de la tête gris; la gorge,
» le devant du cou et la poitrine blanchâtres,
» avec une teinte de vert qui va s'affoiblissant,
» et n'est presque plus sensible sur la poitrine;
» le ventre blanc.... le bec brun à sa base, jaune
» au bout; les pieds noirs.... Longueur totale, six
» pouces et demi; bec, environ six lignes ».

M. de Buffon ajoute dans une note, qu'il est arrivé quelquefois que le chasseur, allant à la voix de ce coucou, a été dévoré par les bêtes

féroces ; ce qui a fait dire que l'oiseau s'entendoit avec elles, pour leur livrer leur proie. (*Histoire naturelle*, *tome xii*, des Oiseaux, *édition in*-12.)

(34) La Mecque, ville d'Asie dans l'Arabie Heureuse, est à peu près grande comme Marseille. Son temple magnifique y attire un concours prodigieux de toutes les sectes de Mahométans, qui y vont en pélerinage : c'est la patrie de Mahomet.

(35) Médine, ville de l'Arabie Heureuse. Le mot *médinach* signifie en arabe une ville en général, et ici *la ville* par excellence ; parce que Mahomet y établit le siége de l'empire des Musulmans, et qu'il y mourut. On l'appeloit auparavant *Lotreb*. Au milieu de Médine, est la fameuse mosquée où les Mahométans vont en pélerinage, et dans les coins de cette mosquée, sont les tombeaux de Mahomet, d'Abubecker et d'Omar. Médine est gouvernée par un schérif qui se dit de la race de Mahomet, et qui est souverain indépendant. (*Encyclopédie.*)

(36) Le Caire est la capitale de l'Egypte. Le sultan Sélim la prit sur les Mamelucks en 1517, et depuis ce temps elle est assujettie aux Turcs : le vieux Caire en est à trois quarts de lieue, sur le bord du Nil : les Coptes (*a*) y ont une église magnifique.

(*a*) On appelle *Cophtes* ou *Coptes*, les chrétiens de la secte des *Jacobites* ou *Monophysites*. On est très-partagé sur l'origine de ce nom. On le tire de *Copte* ou *Coptas*, ville d'Égypte.

(37) Les pyramides d'Egypte furent bâties pour servir de tombeaux à ceux qui les ont fait élever. Les Egyptiens de moindre condition, au lieu de pyramides, faisoient creuser pour leurs tombeaux, de ces caves qu'on découvre tous les jours, et dans lesquelles on trouve des momies.

Toutes les pyramides ont une ouverture qui donne un passage dans une allée basse fort longue, et qui conduit à une chambre où les anciens Egyptiens mettoient les corps de ceux pour lesquels les pyramides étoient faites. Toutes les pyramides étoient posées avec beaucoup de régularité : chacune des trois grandes qui subsistent encore, sont placées à la tête d'autres petites, que l'on ne peut connoître que difficilement, parce qu'elles sont couvertes de sable : toutes sont construites sur un rocher uni, caché sous du sable blanc. Dans toutes les pyramides, il y a des puits profonds, carrés et taillés dans le roc : les murailles de quelques-unes ont des figures hiéroglyphiques, taillées aussi dans le roc. Les trois principales pyramides connues des voyageurs, sont à environ neuf milles du Caire. La plus belle de toutes est située sur le haut d'une roche, dans le désert des sables d'Afrique, à un quart de lieue de distance, vers l'ouest, des plaines d'Egypte. Cette roche s'élève à environ cent pieds au-dessus du niveau de ces plaines, mais avec une rampe aisée, et facile à monter. Elle contribue beaucoup à la majesté de l'ouvrage. On trouve dans cette pyramide des chambres, des corridors, etc. Pour visiter la pyramide en dehors, on monte, en reprenant de temps en

temps haleine : environ à la moitié de la hauteur, on rencontre une petite chambre carrée, qui ne sert qu'à se reposer. Quand on est parvenu au haut, on se trouve sur une plate-forme, d'où l'on découvre la plus agréable vue. La plate-forme, qui, à la regarder d'en bas, semble finir en pointe, est de dix à douze grosses pierres, et elle a à chaque côté, qui est carré, seize à dix-sept pieds. On ne peut descendre que par le dehors, et cette descente est très-dangereuse. En mesurant cette pyramide d'un coin à l'autre par le devant, le père Vansleb a trouvé qu'elle avoit trois cents pas; ensuite, ayant mesuré la même face avec une corde, 128 brasses, qui font 704 pieds. L'entrée de la pyramide n'est pas au milieu. La hauteur de la pyramide, en la mesurant pardevant avec une corde, est, selon le même voyageur, de 112 brasses, chacune de cinq pieds et demi, ce qui revient à 600 pieds (*a*). On ne peut cependant pas dire de combien elle est plus large que haute, parce que le sable empêche qu'on ne puisse mesurer le pied. (*Encyclopédie.*)

(36) « L'île de Théra, dans l'Archipel, qui a » douze grandes lieues de France de circuit, s'est » élevée du fond de la mer par la violence d'un » volcan, qui depuis a produit six autres îles dans » son golfe. Ce volcan n'est pas encore éteint; car » en 1707, il se ralluma avec plus de furie que » jamais, et donna le spectacle d'une île nou- » velle, de six milles de circuit. La mer parut alors » fort agitée, couverte de flammes, d'où sorti-

(*a*) Saint-Pierre de Rome n'a que 443 pieds d'élévation.

» rent, avec un fracas épouvantable, quantité de » rochers ardens. Toute la terre a été si culbutée » dans les parages de l'île de Théra, qu'on n'y » trouve plus de fond pour l'ancrage des vais- » seaux ». (M. DE BOMARE.)

« Une des plus violentes éruptions du Vésuve » (la vingt-deuxième de ce volcan), a été celle » du 20 de mai 1737. La montagne vomissoit par » plusieurs bouches, de gros torrens de matières » métalliques fondues et ardentes, qui se répan- » doient dans la montagne, et s'alloient jeter » dans la mer (*a*). M. de Montéalègre, qui com- » muniqua cette relation à l'Académie de Paris, » observa avec horreur un de ces fleuves de feu, » et vit que son cours étoit de six ou sept milles, » depuis sa source jusqu'à la mer ; sa largeur, » de 50 ou 60 pas ; sa profondeur, de 25 ou 30 » palmes, et dans certains fonds ou vallées, de » 120, etc. ». (M. DE BOMARE.)

(*a*) Les productions de volcans sont des substances formées par la destruction d'autres corps fossiles, qui, par l'action d'un feu souterrain, ont été calcinées, comme les pierres de volcans proprement dites ; ou liquéfiées, à demi-vitrifiées, et rendues poreuses, comme les ponces ; ou totalement vitrifiées, comme le verre de volcan, ou pierre obsidienne ; en un mot, toutes les espèces de laves sont des résultats de volcan. On donne le nom de laves à des matières de volcan, telles que les différentes espèces de ponces, la pierre du Vésuve ou de Naples, la pozzolane, la pierre obsidienne ou de Gallinace, etc. Toutes ces matières ont été, les unes calcinées, d'autres à demi-fondues, et d'autres totalement vitrifiées. On trouve des laves de couleur, tantôt noirâtre ou rougeâtre, tantôt blanchâtre ou jaunâtre, tachetées de parties vitreuses, etc. (M. DE BOMARE.)

« Les éruptions de volcans sont ordinairement » annoncées par des bruits souterrains, sem- » blables à ceux du tonnerre; par des sifflemens » affreux, par un déchirement intérieur, etc. » L'histoire nous apprend que dans deux érup- » tions du Vésuve, ce volcan jeta une si grande » quantité de cendres, qu'elles volèrent jusqu'en » Egypte, en Lybie et en Syrie. En 1600, à » Aréquina au Pérou, il y eut une éruption d'un » volcan qui couvroit tous les terrains des en- » virons, jusqu'à 30 ou 40 lieues de sable cal- » ciné et de cendres. Quelques endroits en furent » couverts de l'épaisseur de deux verges. La lave » vomie par le mont Ethna a formé quelquefois » des ruisseaux qui avoient jusqu'à 18000 pas de » longueur... Souvent on a vu des volcans faire » sortir de leur sein des ruisseaux d'eau bouil- » lante, des poissons, des coquilles et d'autres » corps marins. En 163[illegible]endant une éruption » du Vésuve, la mer fut mise à sec; elle parut » absorbée par ce volcan, qui peu après inonda » les campagnes d'eau salée... On trouve des vol- » cans dans les contrées les plus froides, comme » dans les pays les plus chauds (*a*) ». (*Encyclopédie.*)

(*a*) Les bitumes sont des matières huileuses et minérales, qu'on rencontre dans le sein de la terre sous une forme fluide, et nageant quelquefois à la surface des eaux; ou sous une forme tantôt mollasse, tantôt solide. On ne connoît qu'une seule espèce de bitume liquide; c'est la *pétrole* ou *huile de pierre*, ainsi nommée parce qu'elle découle des fentes des rochers; car il paroît que ce qu'on nomme *naphte* n'est autre chose que la pétrole la plus

(39) L'embouchure de la caverne de Policando (*a*) est grande ; tout son fond est couvert de congélations formées par les gouttes d'eau qui distillent du sommet ; mais elles sont d'une nature ferrugineuse, pointues par en haut, et dures au point de blesser les pieds... Le toit offre les plus grandes beautés et les plus variées.... Ces congélations, quoique très-élégantes, ne sont pas les seuls ornemens que cette grotte ait reçus de la nature : on y trouve beaucoup d'une espèce de mine de fer, qui est toute en étoiles, et brillante comme l'acier poli. Les morceaux sont en quelques endroits rougeâtres, et brillans comme des diamans. Dans un autre canton de la voûte, on voit de grandes masses de corps ronds, pendans comme des raisins (*b*). Quelques-unes sont rouges, d'autres d'un noir foncé, mais parfaitement lui-

---

fluide, la plus blanche, la plus pure. Les bitumes solides sont le succin, le jayet ou jais, l'asphalte et le charbon de terre. Il y en a de mollasses, comme la poix asphalte. Les bitumes étant très-inflammables et très-abondans, on les regarde comme des causes de la flamme perpétuelle des volcans. (M. DE BOMARE.)

(*a*) Sur la carte on trouve *Policandro*, au lieu de *Policando*.

(*b*) Ce sont les *stalactites* : les stalactites et les *stalagmites* sont composées de substances terreuses ou pierreuses, qui se sont formées dans l'eau, ou qui ont été chariées par ce fluide dans des cavités souterraines, y ont pris de la liaison, et s'y sont durcies sous différentes figures. Si l'on imagine des gouttes d'eau qui, par leur filtration au travers des pierres poreuses, se sont chargées de petites parties pierreuses (sans pour cela que la transparence du fluide en soit entièrement altérée), et qui ensuite ont été chariées avec une rapidité relative à leur

santes et éclatantes. Le plus grand ornement du toit consiste dans la même espèce de congélations en forme de cristaux ; plusieurs sont pointues, comme si on eût aiguisé leurs extrémités... Mais ce qui est plus remarquable, c'est que quelques-unes sont dorées naturellement, d'une manière aussi régulière que si elles sortoient des mains du plus habile artiste, etc. (*Merveilles de la Nature*, tome 1.)

(40) M. Swinburne, auteur d'un excellent Voyage d'Espagne, que j'ai déjà cité, a fait un autre ouvrage aussi intéressant qui a pour titre : *Travels in the two Sicilies* (*Voyages des deux Siciles*). J'ai trouvé dans cet ouvrage la description du phénomène que les gens du pays appellent en effet *la fata Morgana*, nom dérivé,

---

fluidité, à leur pesanteur et à la pente du sol, dans des canaux pratiqués par la nature, entre des rochers et des souterrains, on aura une idée de leur formation. L'eau de ces parties pierreuses s'en détache facilement par l'évaporation. Ces corps pierreux s'attachent intimement aux parois des lieux abreuvés par l'eau, tantôt aux voûtes, tantôt aux murs, etc. On donne proprement le nom de *stalactites* aux cristallisations rameuses qui ont la forme de quilles, ou de culs-de-lampes pyramidaux, avec une large barre qui les attache aux rochers en contre-bas. On nomme *stalagmites* les concrétions protubérancées, c'est-à-dire, qui sont globuleuses ou mamelonnées, comme des choux-fleurs ou des truffes. Les stalagmites sont presque toujours à la base du sol ou plancher souterrain, c'est-à-dire, en contre-haut, ou à l'opposite des *stalactites*, quoique formées également par l'eau qui coule goutte à goutte.... Lorsque la concrétion pierreuse est creuse et en tubes rameux, on l'appelle *ostéocolle*. (M. DEBOMARE.)

dit M. Swinburne, de l'opinion établie parmi les peuples, que ce spectacle est produit par une fée ou par un magicien. La populace est enchantée à la vue de ce phénomène, et, pour le voir, court dans les rues, avec des acclamations et des cris de joie Ce curieux phénomène paroît très-rarement à Reggio. M. Swinburne ne l'a point vu; mais il dit qu'on en trouvera les causes savamment détaillées dans *Kircher*, *Minazi* et dans d'autres auteurs. M. Swinburne en donne une exacte description, tirée d'une relation du Père *Angelucci*, témoin oculaire de ce phénomène; et c'est cette même description du Père Angelucci, citée par M. Swinburne, que j'ai traduite littéralement, et placée dans mon conte, sans y rien changer, et sans y ajouter le moindre embellissement. Comme ce morceau est assez long, je me contenterai de l'indiquer, dans le cas où l'on douteroit de la fidélité de la traduction (*a*). M. Swinburne explique les causes et les raisons de ce phénomène. Cette explication est au-dessus de mon intelligence: pour la comprendre, il faudroit avoir quelques notions d'optique et de géométrie, qui me manquent absolument: c'est pourquoi je ne traduis point ce passage.

On fait mention (très-superficiellement à la vérité) de ce phénomène, dans un ouvrage français en quatre volumes, qui a pour titre: *Tableau de l'Univers.*

(41) « Les amans, dit Athénée (ancien auteur

(*a*) Travels in the two Sicilies, by Henry Swinburne, esq. *in*-4°. p. 366.

» grec), couronnent de fleurs la porte de leurs
» maîtresses, comme s'ils ornoient *les portes d'un*
» *temple.* De-là vient sans doute l'usage où sont
» les Grecs aujourd'hui, le premier de mai, de
» couronner de fleurs les portes de leurs maisons,
» et de celles des personnes qu'ils aiment. Ils
» vont chanter et se promener devant la maison
» de leurs belles, pour les attirer du moins à la
» fenêtre ; et voilà encore les galanteries qui se
» pratiquoient du temps d'Horace.... Les jeunes
» filles mêlent à leur coiffure des fleurs naturelles,
» dont elles se couronnent. Les jeunes gens qui
» veulent se piquer de galanterie, en font au-
» tant... ». (*Voyage littéraire de la Grèce*, troi-
» sième édition, par M. Guys, tome 1.)

(42) « Il y avoit anciennement une fête insti-
» tuée en l'honneur d'Hécate, pour avoir donné
» l'hospitalité à Thésée. Hécate fit aussi des
» vœux, et même offrit des victimes pour sa
» victoire et pour son retour. De-là l'établisse-
» ment de la fête qui la mit au rang des déesses...
» Dans l'ancienne Grèce, lorsqu'un étranger ar-
» rivoit, le maître de la maison le prenoit par
» la main, en signe de confiance. Le premier
» devoir étoit de le conduire au bain, et de lui
» donner des habits pour changer.... Chez les
» Grecs modernes, quand un étranger arrive,
» le maître de la maison va au-devant de lui,
» l'embrasse.... Il le conduit à l'appartement le
» plus commode de la maison, et pendant qu'il
» l'interroge sur les événemens de son voyage,
» les esclaves préparent le bain, il trouve du
» linge et des habits pour changer ; ceux qu'il a

» quittés sont enlevés par les esclaves, qui les » blanchissent et les réparent pendant le séjour » qu'il fait dans la maison ». (M. Guys, *tome* 1.)

(43) « On voit encore aujourd'hui, comme an- » cienniement, dans toutes les bonnes maisons » des Grecs, la nourrice du maître ou de la maî- » tresse, faire partie de la famille. Chez les an- » ciens, une femme qui avoit nourri une jeune » personne, ne la quittoit pas, même après son » mariage.... Chez les Grecs modernes, ainsi que » chez les anciens, la nourrice est le plus sou- » vent une esclave qu'on achète à l'approche de » l'accouchement... L'attachement des nourrices » grecques pour les enfans qu'elles ont alaités, » tient tellement à leurs mœurs, que le nom mo- » derne de nourrice est *paramana*, mot très- » doux, et même plus expressif que l'ancien, » puisqu'il signifie *seconde mère*. La nourrice » est toujours logée dans la maison lorsqu'elle » a nourri un enfant, et dès ce moment est en » quelque façon incorporée dans la famille.... » Les filles esclaves sont traitées comme elles » l'étoient anciennement chez les Grecs, avec » beaucoup de douceur et d'humanité ; et après » un certain temps, on a soin de les affranchir: » il y en a même qu'ils adoptent encore jeunes, » et qu'ils appellent *filles de leur âme*.... Les » servantes ou les esclaves travaillent, comme » anciennement, à la broderie avec leurs maî- » tresses, et font tout le service de la maison... » Les servantes ne restent pas au logis lorsque » la maîtresse sort ; elles sont obligées de la sui- » vre : cet usage est encore ancien parmi les

» Grecs... Le législateur Zaleucus, pour répri-
» mer la vanité et le luxe de son temps, ordonna
» qu'aucune femme libre ne se feroit accompa-
» gner par plus d'une servante, *à moins qu'elle*
» *ne fût enivrée* ». (M. Guys, *tome* 1.)

(44) « Les dames grecques ont toujours aimé
» à se couvrir de pierreries; leurs boucles de
» ceintures, leurs colliers et leurs bracelets en
» sont enrichis; et quoiqu'elles se plaisent à cou-
» ronner leurs têtes des plus belles fleurs du prin-
» temps, les diamans brillent à côté du jasmin
» et des roses. Elles se parent souvent sans sortir
» de chez elles, sans avoir dessein d'être vues.
» On ne sacrifie tous ces ornemens qu'à quelque
» vif sujet de douleur.... Presque toutes les fem-
» mes grecques, en l'absence de leurs maris,
» négligent constamment de se parer... Les fem-
» mes grecques aujourd'hui, lorsqu'elles vont un
» peu loin, ne voulant pas étaler leurs bijoux
» dans les rues, les font porter avec elles, pour
» s'en parer avant que d'entrer dans la maison où
» elles vont se rendre, et les ôtent de même pour
» revenir, quand leur visite est faite. C'est en-
» core un très ancien usage.... L'usage du voile
» est très-ancien; il fait encore, comme autre-
» fois, une partie essentielle de l'habillement des
» Grecques, et distingue les conditions. Celui de
» la maîtresse et de la servante, de la femme libre
» et de l'esclave, est différent.... L'origine du
» voile est rapportée par les Grecs à la modestie
» et à la pudeur, qui sont également timides ».

Aujourd'hui le voile des dames grecques est de

mousseline, tissu d'or aux extrémités. (*Voyez* M. Guys, *tome* 1.)

L'usage d'avoir la tête couverte ou découverte dans les temples, n'a point été le même chez les différens peuples du monde. Les anciens Romains rendoient leur culte aux dieux, la tête couverte. Selon l'ancienne coutume, dans les sacrifices et autres cérémonies sacrées, celui qui sacrifioit immoloit la victime la tête voilée. Cependant ceux qui sacrifioient à l'Honneur et à Saturne, comme à l'ami de la vérité, avoient la tête découverte. Dans les prières qu'on faisoit devant le grand autel d'Hercule, c'étoit l'usage d'y paroître la tête découverte; soit à l'imitation de la statue d'Hercule, soit parce que cet autel et le culte d'Hercule existoient avant le temps d'Énée, qui, le premier, introduisit la coutume de faire le service divin avec un voile sur la tête. (*Encyclopédie.*)

(45) « Les repas des Grecs, pour peu qu'ils » soient animés, finissent toujours par des chan»sons.... La lyre des Grecs modernes ressemble » à celle qu'Orphée, suivant la description de » Virgile, tantôt pinçoit avec ses doigts, tan» tôt touchoit avec un archet (*a*)... La guitare et » la lyre sont les principaux instrumens usités » chez les Grecs (*b*); le berger joue indifférem-

(*a*) Je ne comprends pas comment on peut jouer de la lyre avec un archet.

(*b*) D'où l'on peut conclure que la musique est chez eux un art peu cultivé. La guitare est un instrument très-borné, et la lyre n'est un instrument que dans la fable, à moins qu'elle n'ait (comme on en a fait ici) double rang de cordes, et une mécanique au moyen de laquelle on puisse

» ment de la musette, de la flute, ou de la lyre ». (M. Guys, *tome 1.*)

(46) « Les Grecs modernes ont conservé des » danses champêtres en l'honneur de Flore. Les » femmes et les filles du village vont, le premier » de mai, danser dans la prairie, cueillir et ré- » pandre des fleurs, et s'en orner de la tête aux » pieds. Celle qui conduit la danse, est toujours » mieux parée que les autres, et représente Flore » et le printemps, dont l'hymen qu'on chante » annonce le retour. Une des danseuses chante : » *Soyez la bien-venue, nymphe, déesse du mois* » *de mai* (*a*).... Dans les villages grecs, ainsi que » chez les Bulgares, on observe encore les fêtes » de Cérès. Quand la moisson approche de sa ma- » turité, on va, en dansant au son de la lyre, » visiter les champs : on en revient de même, » avec la tête ornée d'épis entrelacés dans les » cheveux ».

(47) « La broderie est l'occupation des femmes » grecques.... Nous devons aux Grecs l'art de la » broderie, qui est très-ancien parmi eux, et » qu'ils ont porté au plus haut point de perfec- » tion.... Entrez dans la chambre d'une fille » grecque : vous y verrez des jalousies aux fe- » nêtres, et pour tout meuble, un sofa, un

---

faire changer les dièzes, et par conséquent moduler et changer de ton.

(*a*) Dans l'ancienne Grèce, lorsque les femmes célébroient les fêtes de Flore, elles couroient nuit et jour, dansant au son des trompettes; et celles qui remportoient le prix à la course, étoient couronnées de fleurs. (*Dictionnaire de la Fable.*)

» coffre garni d'ivoire, où sont les soies et les » aiguilles, et un métier à broder... Les apo- » logues, les contes, les romans, etc. tirent leur » origine de la Grèce... Les Grecs modernes ai- » ment toujours les fables et les contes; ils ont » reçu ceux des Orientaux et des Arabes avec le » même empressement qu'ils eurent autrefois pour » adopter les fables égyptiennes.... Les vieilles » femmes aiment toujours à conter, et les jeunes » se piquent de répéter à l'envi les contes qu'elles » ont appris, ou qu'elles savent faire d'après ce » qu'elles ont vu elles-mêmes. J'ai suivi leurs » conversations (*tandis qu'elles brodoient*) : je » vais laisser parler les Grecques, et traduire » librement une scène de leurs entretiens, où » vous verrez, comme je l'ai dit, les filles de Mi- » née, en travaillant à leurs broderies, raconter » chacune à son tour, les historiettes qu'elles » savent, pour s'amuser, etc. ». (M. Guys, *tome 1.*)

(48) « Les Grecs n'ont pas aujourd'hui de » temps marqué pour les noces, comme les an- » ciens, qui se marioient ordinairement dans le » mois de janvier... Anciennement on achetoit » par des services réels, qu'il falloit rendre au » père de la fille qu'on vouloit épouser, la pos- » session de sa personne. On adoucit ensuite » cette obligation, et les services furent convertis » en présens qu'on faisoit pour l'obtenir... ». Aujourd'hui, un Grec qui se marie, fait des présens aux parens de la fille; mais ces présens sont purement arbitraires. « Il n'est point dans l'obligation » d'acheter la femme qu'il épouse, puisqu'au con-

» traire, il ne la prendroit point sans une dot pro-
» portionnée à sa condition.

» C'est sur le fameux bouclier d'Achille qu'Ho-
» mère décrit la marche des nouveaux mariés.
» On y voit, dit-il, des noces et des festins. De
» nouvelles mariées sortent de leurs maisons,
» sont conduites dans les rues avec un bel ordre...
» Tout retentit des chants d'hyménée; des trou-
» pes de jeunes gens précèdent et suivent la mar-
» che nuptiale, en dansant au son des trompettes
» et des flûtes, etc... On voit aujourd'hui dans
» la marche des Grecs la même pompe, le même
» cortége et la même musique; elle est ouverte
» par des danseurs, par des instrumens et par
» des chanteurs, qui entonnent l'épithalame. La
» mariée, chargée d'ornemens, les yeux baissés,
» et soutenue par des femmes, ou par deux de
» ses proches parens, marche avec une extrême
» lenteur, etc... Anciennement la nouvelle mariée
» portoit un voile rouge ou jaune, que les Ar-
» méniens ont conservé... Il étoit fait pour cacher
» la rougeur modeste, l'embarras et les larmes
» de la jeune épouse... Le brillant flambeau
» d'hyménée n'a pas été oublié par les Grecs mo-
» dernes. On le porte devant les nouveaux époux,
» et dans la chambre nuptiale, où il brûle jus-
» qu'à ce qu'il soit entièrement consumé : ce
» seroit même un mauvais présage, s'il venoit à
» s'éteindre par quelqu'accident; aussi y veille-
» t-on avec autant de soin que les vestales en
» avoient pour le feu sacré.

» Arrivés à l'église, les nouveaux époux por-
» tent chacun une couronne, que le prêtre, peu-

» dant la célébration, change alternativement, » en donnant la couronne de l'époux à l'épouse, » et celle de l'épouse à l'époux. C'est encore aux » anciens qu'est due l'origine de cette couronne... » Je ne dois pas oublier une cérémonie essentielle » que les Grecs ont conservée : c'est la coupe de » vin qu'on présentoit anciennement au nouvel » époux, en signe d'adoption. Elle étoit le sym- » bole du contrat et de l'alliance : l'épouse bu- » voit du vin de la même coupe, qu'on offroit » ensuite à tous les parens et aux convives... On » danse encore, et on chante pendant toute la » nuit, mais les compagnes de la nouvelle ma- » riée en sont exclues ; elles se réjouissent en- » tr'elles dans des appartemens séparés et éloi- » gnés du tumulte de la noce. Les Grecs moder- » nes, comme les anciens, couronnent encore, » le jour des noces, les portes de leurs maisons, » de verdure et de fleurs attachées avec des ban- » delettes ». (M. Guys, *tome I.*)

M. Guys l'aîné, fils de celui que je viens de citer, fait le détail le plus intéressant d'un mariage grec dont il a été témoin.

« La jeune fiancée, dit-il, richement parée, » portant sur sa tête de longues tresses de fil d'or » trait, entrelacées avec celles de ses beaux che- » veux, à la manière des Grecs, est descendue » de son appartement. Elle s'est avancée avec em- » pressement, pour embrasser son père et sa » mère, qui l'attendoient à la tête de dix en- » fans rassemblés autour d'eux... Qui de nous » auroit vu d'un œil sec une mère tendre et res- » pectable, ne pouvant se détacher de sa fille,

» qu'elle pressoit dans ses bras, qu'elle arrosoit » de ces douces larmes qu'un excès de joie et de » tendresse fait couler abondamment sur le sein » maternel !... Le père pleuroit aussi ; mais, les » yeux tournés vers le ciel, il a prononcé d'un » ton ferme sa bénédiction sur sa fille, et ses » vœux pour le bonheur des deux époux, etc... » Au retour on donne aux jeunes gens des bou- » quets enlacés avec des fils d'or, en leur disant » en grec : *Mariez-vous aussi* ».

M. Guys termine ce récit en disant que madame Vanlenep (c'étoit le nom de la mère de la jeune mariée) conduisit sa fille dans un appartement superbement meublé, et dont la tapisserie et le lit, ornés des plus belles fleurs brodées sur un fond blanc, étoient l'ouvrage de cette bonne mère. « Elle y travailloit seule, ajoute M. » Guys, et depuis dix ans, sans qu'on s'en dou- » tât ». (M. Guys, *tome II.*)

Les Grecs, dans l'intérieur de leurs familles, offrent le spectacle le plus touchant. « Vous » verrez dans la Grèce, dit M. Guys, des en- » fans embrasser les genoux, baiser respectueu- » sement la main de leur père, et demander » cette bénédiction dont on ne connoît plus » l'usage que dans l'histoire des Patriarches ». (M. Guys, *tome I.*)

(49) « Les maisons des Grecs sont divisées en » deux parties par une grande salle qui occupe » le centre et toute la largeur. C'est dans cette » salle qu'on donne les fêtes, et que se font » toutes les cérémonies qui exigent un grand » espace. Tel est le divan des Turcs, la galerie

» des Italiens, le salon de compagnie des Fran-
» çais (*a*). D'un côté sont les appartemens des
» hommes, leurs chambres à coucher, et les salles
» à manger. L'autre est destiné aux appartemens
» des femmes, et forme ce qu'on appelle *gynécée*.
» On trouve au rez-de-chaussée les cuisines, les
» remises, les écuries, etc. Il n'y a point de che-
» minées dans les chambres des maisons grec-
» ques ; on ne se sert que d'un brasier qu'on met
» au milieu de l'appartement pour l'échauffer.
» Cet usage est très-ancien dans tout l'Orient.
» Les Romains n'en avoient pas d'autres, et les
» Turcs l'ont conservé (*b*). Pour garantir le vi-
» sage de l'incommodité et de l'ardeur du bra-
» sier, on a imaginé *le tendour* : c'est une table
» carrée, sous laquelle le feu est placé. Cette
» table est couverte d'un tapis qui, de tous côtés,
» tombe jusqu'à terre ; et d'un autre en soie,
» plus ou moins riche, qui porte le tendour,
» autour duquel on s'assied sur le sofa ou sur des
» carreaux. On peut mettre à la fois les pieds et
» les mains sous la couverture, qui, enveloppant

(*a*) Le parloir des Anglais.

(*b*) C'étoit aussi autrefois l'usage en Espagne. Dans le temps du mariage de Charles II avec la princesse Marie-Louise d'Orléans, la marquise de Villars suivit son mari en Espagne, où il fut nommé ambassadeur. Elle écrivit plusieurs lettres à ses amis : celles qui nous restent sont agréables et curieuses. Elle dit dans une de ces lettres, qu'on trouve dans tous les appartemens de cérémonie, *un grand brasier d'argent au milieu. Dans ce brasier, il n'y a point de charbon, mais de petits noyaux qui s'allument et qui font le plus joli feu du monde, une petite vapeur douce,* etc.

» le brasier de toutes parts, entretient une cha-
» leur douce et durable ». (M. Guys, *tome 1.*)

(50) « Une femme grecque pleure son époux,
» son fils, etc. avec ses amies pendant plusieurs
» jours ; elles chantent ses louanges et leurs re-
» grets.... Les expressions de la douleur sont en-
» core aujourd'hui, comme elles étoient autre-
» fois, de s'arracher les cheveux, et de déchirer
» ses vêtemens.... Les pères et les mères suivent
» leurs enfans quand on les porte au tombeau...
» Les Grecs observent l'ancienne coutume de la-
» ver les corps avant de les ensevelir... Si c'est
» une jeune fille, on lui met ses plus beaux ha-
» bits, et on la couronne de fleurs ; les femmes,
» du haut de leurs fenêtres, jettent des roses et
» des eaux de senteur sur son cercueil quand il
» passe. Les anciens paroient les morts de cou-
» ronnes de fleurs, pour marquer qu'ils avoient
» enfin surmonté les misères et les chagrins de la
» vie... Le repas des funérailles n'a pas été né-
» gligé par les Grecs modernes. C'est le plus pro-
» che parent qui est chargé de ce soin, et qui par-
» là termine la cérémonie... Les pères et les mères
» en Grèce portent le deuil de leurs enfans (*a*),
» et ce deuil est très-long. Cet usage est encore
» ancien parmi les Grecs... Les Grecs ont conservé
» l'usage d'habiller les morts de leurs plus beaux
» habits, et de les porter au tombeau avec le vi-
» sage découvert (*b*) ».

On trouve dans ce même ouvrage de M. Guys,

(*a*) En Italie aussi.

(*b*) On observe le même usage en Italie.

une lettre de madame Chénier à l'auteur (*a*), qui m'a donné l'idée de l'épisode d'*Euphrosine*. Je ne rapporterai de cette lettre que les traits dont j'ai profité. Tous les passages que j'en supprime n'ont aucune espèce de rapport avec mon épisode.

« Une dame grecque, aussi distinguée par son » état que par la beauté de son âme, et qui » joignoit à tous les agrémens de son sexe ceux » d'une belle éducation, vivoit avec un frère » cadet, qui, par excès de vertu, avoit renoncé » aux honneurs et aux places auxquels son état » et ses alliances lui donnoient droit d'aspirer. » Il avoit pour sa sœur toute la tendresse d'un » frère et toute l'amitié d'un ami vertueux. Ce » frère chéri fut attaqué d'une fièvre maligne, » et il mourut.... Sa sœur, suivant l'usage du » pays, accompagna le convoi, précédée et suivie » d'une partie de la noblesse grecque : tout an- » nonçoit l'abattement de cette âme sensible ; » le désordre de son voile et de ses habits, la » négligence de sa coiffure ajoutoient de nou- » veaux traits à toutes les marques de sa dou- » leur.... Après les prières d'usage, on fit la » cérémonie que les Grecs ont conservée, et » qu'on nomme *le dernier adieu*. Après que le » patriarche eut embrassé le corps, les parens et » ceux qui formoient le convoi en firent de » même. Cette scène, que l'idée d'un éternel » adieu ne rend que trop attendrissante, le de- » vint encore plus quand cette sœur éplorée,

(*a*) Tome premier, page 283.

» qui n'écoutoit que les mouvemens de sa dou-
» leur, déchira ses habits et arracha ses cheveux
» pour en couvrir le cercueil d'un frère qu'elle
» ne devoit bientôt plus voir. On fit des efforts
» pour abréger cette scène lugubre, et pour ra-
» mener la sœur affligée dans sa maison; ses sens
» alors étoient moins agités, et sa douleur plus
» calme... ».

Après ce détail, madame Chénier suspend sa narration pour faire la description du jardin du mort : « De ce jardin l'on découvroit la mer, et
» il étoit orné, comme je l'ai dit, d'une volière
» remplie d'oiseaux, de belles fleurs, et d'arbres
» fruitiers; en outre, on y voyoit un *réservoir*
» rafraîchi par les eaux de la mer et qui ren-
» fermoit toute sorte de poissons. Ce jardin,
» continue madame Chénier, ces oiseaux, ces
» poissons faisoient tout l'amusement du sage
» que la mort venoit de ravir à sa sœur et à ses
» amis. Vous sentez déjà, monsieur, combien le
» fonds de ce tableau peut intéresser la scène (*a*)...
» *Où est mon frère*, dit cette sœur accablée en
» parcourant le jardin de ses yeux?.... *Il n'est*
» *plus!... Il a passé comme une ombre!.. Vous*,
» *fleurs, qu'il cultivoit avec tant de plaisir, vous*
» *n'avez déjà plus cette fraîcheur que vous deviez*
» *à ses soins!... Périssez avec lui!... Courbez-*
» *vous, séchez jusqu'à la racine!... Vous, pois-*
» *sons, puisque vous n'avez plus de maître ni*
» *d'ami qui veille à votre conservation... re-*

(*a*) Les points de ce discours ne marquent pas des passages supprimés; ils sont tous dans l'original.

» *tournez dans les grandes eaux !.... allez courir* » *après une vie incertaine !... Et vous, petits* » *oiseaux, si vous survivez à votre tristesse....* » *que ce ne soit que pour accompagner mes sou-* » *pirs de vos chants lugubres !... Mer tranquille !* » *vos flots à présent sont agités... Seriez-vous* » *aussi sensible à ma peine* (*a*)? Jugez, monsieur, » de l'effet que faisoit sur les spectateurs cette » touchante apostrophe, faite avec cette tranquil- » lité que la douleur ne permet qu'aux grandes » âmes. Cette dame se tournant ensuite vers ses » esclaves : *Pleurez, mes enfans*, leur dit-elle... » *vous n'avez plus de père.... Mon frère n'est* » *plus !... la mort cruelle nous l'a enlevé... Il a* » *disparu comme l'ombre !... et nous ne le verrons* » *plus... Ces lieux que sa présence rendoit agréa-* » *bles, ne doivent être pour nous qu'un séjour de* » *tristesse et d'affliction...* Il n'est pas possible, » monsieur, de donner à la nature plus d'ex- » pression, plus de force, plus de naïveté. J'ai » cru que vous verriez avec plaisir ce petit échan- » tillon de l'éloquence grecque, etc.

» Les tombeaux des Grecs sont situés, comme » ceux des Turcs et des autres peuples de l'Orient, » sur le chemin des villes et des villages. Ils ne » sont pas entourés de murs, et n'en sont pas » moins un asyle sacré. Les tombeaux des Grecs

(*a*) La mer est presque toujours tranquille le matin et le soir dans le canal. Elle ne commence à être agitée que vers les dix heures, jusqu'aux approches du coucher du soleil. C'est le moment qui justifie cette allégorie. (*Cette note est de M. Guys.*)

» et Arméniens sont ornés d'ormeaux.... Les » anciens avoient choisi cet arbre, comme le plus » convenable aux morts, parce qu'il ne porte » aucun fruit. Il en est de même du cyprès.... » Outre les pierres qu'on met sur les tombeaux, » on y trouve de petites colonnes sépulcrales, » qui, comme autrefois, portent simplement les » noms de ceux qui sont enterrés. C'est encore » un usage adopté par les Turcs.... Les Grecs » vont de temps en temps pleurer sur les tom- » beaux... Pendant les fêtes de Pâques, que les » Grecs célèbrent avec beaucoup de joie et d'é- » clat, par des festins et des danses publiques, » il y a un jour où ils se rendent en foule aux » tombeaux. Là, ils pleurent leurs parens, leurs » amis, et peut-être encore la perte de leur an- » cienne liberté... Les femmes grecques se con- » tentent aujourd'hui de s'arracher les cheveux » sur les tombeaux. Autrefois elles coupoient » leurs longues tresses sur la tombe de leurs pa- » rens et de leurs amis ». (M. Guys, *tome* 1.)

De tous les peuples de la terre, il n'en est point de plus magnifique que les Chinois dans leurs funérailles. « L'idée de la mort, dit M. Son- » nerat, ne cesse de les tourmenter. Cependant » elle leur paroît moins cruelle, s'ils peuvent » acheter un cercueil, et placer leur tombeau » sur le penchant d'une colline, dans une situa- » tion agréable. Ils dépensent des sommes ex- » cessives pour les funérailles, qui se font quel- » quefois six ans après la mort, avec une magni- » ficence dont rien n'approche. Ils louent des » hommes qu'ils habillent de blanc, pour former

» le deuil, et pleurer à la suite du convoi. Pen-
» dant plusieurs jours consécutifs, on promène
» le défunt sur la rivière, au son de quantité
» d'instrumens. Le bateau qui le porte et ceux
» qui l'accompagnent, sont illuminés de manière
» que les feux, diversement colorés, forment
» des dessins jusqu'au sommet des mâts, etc. ».
(*Voyages aux Indes orientales et à la Chine, faits par ordre du roi*, par M. SONNERAT, *tome II.*)

(51) Le coquillage qui produit les perles, est une huître à écailles nacrées, qui se pêche dans les mers orientales et dans l'île de Tabago. Il y a quatre grandes pêcheries de perles dans l'Orient : la première dans l'île de Bahrein, dans le golfe Persique ; la seconde, sur la côte de l'Arabie Heureuse, proche de la ville de Catifa ; elle appartient à un prince arabe ; la troisième, près de l'île de Ceylan ; la quatrième, sur la côte du Japon. On compte aussi quatre pêcheries de perles en Occident, qui sont toutes situées dans le golfe du Mexique, le long de la côte de la Nouvelle-Espagne. On pêche encore des perles dans la Méditerranée ; on en pêche aussi sur les côtes de l'Océan, en Ecosse, et ailleurs. La pêche des perles, près de l'île de Ceylan, est la plus considérable, et produit un grand bénéfice à la compagnie des Indes de Hollande. Cette compagnie ne fait pas pêcher pour son compte ; mais elle permet aux habitans du pays d'avoir pour cette pêche autant de bateaux qu'ils veulent, et chaque bateau lui paie au moins soixante écus. Les commissaires hollandais viennent de Colombo pour présider à la pêche. Le jour qu'elle doit

commencer, une affluence extraordinaire de peuple et de bateaux arrive. L'ouverture de la pêche se fait dès le matin, et elle est annoncée par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent et s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes hollandaises, qui mouillent l'une à droite et l'autre à gauche, pour assigner à chacun les limites qu'il ne peut passer. Aussitôt les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre et cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs, qui vont à l'eau tour à tour. Aussitôt que l'un remonte, l'autre s'enfonce. Ils sont attachés à une corde dont le bout tient à la vergue du bâtiment, et qui est disposée de manière que les matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent lâcher ou tirer selon le besoin. Celui qui plonge a une pierre du poids d'environ trente livres attachée aux pieds, afin d'enfoncer plus vîte, et une espèce de sac à la ceinture, pour recevoir les huîtres qu'il pêche. Dès qu'il est descendu au fond de la mer, il ramasse promptement ce qu'il trouve d'huîtres, et les met dans son sac. Le plongeur, pour revenir à l'air, donne le signal, en tirant fortement une petite corde différente de celle qui lui tient le corps. Il est rare qu'un plongeur puisse retenir son haleine plus d'un quart d'heure. Il a soin de se mettre du coton dans les narines et dans les oreilles. Comme les huîtres sont quelquefois attachées au rocher, alors les plongeurs les détachent avec un instrument de fer dont ils sont munis. Ils prétendent qu'ils voient parfaitement à soixante pieds de profondeur. La pêche dure jusqu'à midi,

et alors tous les bateaux regagnent le rivage. Quand on est arrivé, chaque maître du bateau fait transporter dans des fossés creusés de sable, les huîtres qui lui appartiennent. Là, ils les étalent à l'air, et on attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes (ce qui dure trois ou quatre jours), afin d'en retirer les perles sans les endommager. Les perles étant tirées et lavées, on a cinq ou six petits bassins à cribles, qui s'enchâssent les uns dans les autres, en sorte qu'il reste une distance entre ceux de dessus et ceux de dessous. Les trous du second crible sont plus petits que ceux du premier; et ainsi des autres. Les perles qui ne passent point le premier crible, sont du premier ordre; celles qui restent dans le second, sont du deuxième ordre, et de même jusqu'au dernier, lequel n'étant point percé, reçoit les semences de perles. Les Hollandais se réservent toujours le droit d'acheter les plus grosses; du moins ils ont la préférence sur le prix qu'on en offre. Il y a d'autres animaux *testacés* (*a*) que l'huître, qui fournissent des perles: comme les moules du Nord et de la Lorraine; et les coquilles nommées l'*hirondelle*, le *marteau*, la *pintade grise*, et les huîtres communes. Le roi de Suède vient d'anoblir M. Linnéus, pour avoir, dit-on, trouvé le moyen de faire grossir les perles

(*a*) On donne le nom de *testacés*, à des animaux qui se renferment et qui vivent dans des coquilles dures. On appelle *crustacés*, les animaux couverts d'une croûte dure par elle-même, mais molle en comparaison des écailles ou coquilles pierreuses des testacés. La tortue, les huîtres, etc. sont des animaux testacés. L'écrevisse, le homar, etc. sont des crustacés.

des moules et des huîtres du Nord, et de leur donner une plus belle eau, etc. La couleur blanche est la couleur naturelle des perles. Cependant on en trouve de jaunâtres, de verdâtres, de noirâtres, et même de gris de lin et de couleur de rose. Les perles d'une figure irrégulière, qui ne sont ni rondes, ni en poires, sont appelées *baroques*. Telles sont les perles d'Ecosse. Les perles *parangones* sont des perles d'une grosseur extraordinaire. En 1519, on présenta au roi d'Espagne, Philippe II, une perle qui étoit naturellement faite en poire, et de la grosseur d'un œuf de pigeon.

On tire aussi parti de la charnière des huîtres nacrées. C'est un gros ligament que les Hollandais font dessécher, et qu'ils ont l'art de tailler et de polir de manière à imiter une plume : ils le vendent sous le nom de plume de paon; elle est d'un beau bleu verdâtre.

On fait les fausses perles avec l'écaille d'un poisson nommé *able* ou *ablette*. (M. DE BOMARE.)

(52) *Mer lumineuse*, est un phénomène commun dans certaines mers. La proue du navire qui vogue sur les eaux, les fait bouillonner, et semble, pendant les ténèbres de la nuit, les mettre en feu. Le vaisseau vogue dans un cercle lumineux, d'où s'échappe, dans le sillage, un long trait de lumière. La mer est beaucoup plus lumineuse aux environs des îles Maldives et de la côte de Malabar, que dans tout autre endroit de l'Océan. Aussi M. Godeheu, se trouvant sur ces mers, observa le phénomène suivant. La mer lui parut couverte de petites étoiles. Chaque

lame qui se brisoit répandoit une lumière très-vive. Le sillage du vaisseau étoit d'un blanc vif et lumineux parsemé de points brillans et azurés. Il a appris que la mer, dans les endroits où elle étoit la plus lumineuse, étoit parsemée de petits animaux vivans, non-seulement lumineux, mais qui laissoient échapper de leur corps une liqueur huileuse, qui surnageoit sur l'eau de la mer, et qui répandoit cette lumière vive et azurée. Ces animaux ne sont visibles qu'à l'aide d'une forte loupe, et la liqueur qu'ils répandent reste sur le filtre par lequel on passe l'eau de la mer, qui demeure par-là privée de toute lumière. (M. DE BOMARE.)

(52) On donne le nom de *phosphores* aux corps qui paroissent lumineux dans l'obscurité. Il y a des phosphores naturels et d'artificiels : les premiers sont les vers lumineux, les huîtres, les dails (*a*), le bois pourri, le poisson puant, les yeux du chat, le ver lumineux, la mer lumineuse, etc. Souvent la chair, le sang, les cheveux, et une infinité d'autres matières provenues des plantes et des animaux, sont propres à devenir noctiluques (*b*); c'est ainsi qu'au moyen de l'art, on produit aussi des phosphores. Il

(*a*) *Dail.* C'est un coquillage que l'on nomme encore *pholade*, *pitaut*, etc. Il meurt dans le premier trou qu'il a habité après sa naissance. Aussi le caractère générique des dails se tire-t-il de leur habitude à se cacher dans les pierres, et à creuser eux-mêmes leurs sépulcres. L'on en trouve quelquefois vingt dans un même bloc de pierre. Ces animaux, lorsqu'ils sont vivans, sont phosphoriques.

(*b*) C'est-à-dire qui brille dans l'obscurité.

suffit de chauffer ou de frotter vivement les diamans, les cailloux, les bois durs et résineux, etc. de calciner la pierre de Bologne, de verser de l'esprit de nitre sur de la craie, de cuire de l'alun avec du miel, etc. Les phosphores produits par ces dernières opérations s'appellent *pyrophores*, et sont d'autant plus singuliers, qu'on peut en allumer de l'amadou, brûler du papier, écrire des lettres de feu. (M. DE BOMARE.)

(54) Jusqu'à ce siècle on ne connoissoit de mines de diamans que dans les Indes orientales; mais on en a trouvé depuis dans le Brésil en Amérique, ainsi que des rubis, des topazes, et d'autres pierres précieuses. Les meilleures mines de diamans et les plus riches sont dans les royaumes de Golconde, de Visapour et de Bengale, sur les bords du Gange, dans l'île de Bornéo. Le diamant est la pierre précieuse la plus pure, la plus dure, la plus pesante et la plus diaphane. Il est ordinairement sans couleur; mais on en trouve de toutes les couleurs: cependant on n'a jamais vu de diamant d'un aussi beau rouge que le rubis, d'un aussi beau vert que l'émeraude, d'un aussi beau bleu que le saphir, etc. Le diamant est d'une telle dureté, qu'on ne le peut user qu'avec la poudre d'égrisée (*a*), qui provient de l'écorce

(*a*) La première opération de la taille du diamant, est celle par laquelle on le décroûte. Pour cela il faut opposer le diamant au diamant, et les frotter l'un contre l'autre; c'est ce que l'on appelle *égriser*. Par ce moyen les diamans mordent l'un sur l'autre, et il s'en détache une poussière que l'on reçoit dans une petite boîte nommée *égrisoir*. Cette poussière sert ensuite à les tailler et à les polir.

d'autres diamans noirâtres. Le diamant résiste à la lime, et acquiert la propriété de reluire dans l'obscurité ; soit en l'exposant quelque temps aux rayons du soleil, soit en le faisant chauffer fortement, etc. Il a la propriété, comme la plupart des pierres transparentes, d'attirer, après avoir été frotté, la paille, les plumes, etc. ; mais il n'a pas la propriété de résister à la violence de toutes les espèces de feu, sans en être altéré. Des expériences faites à Florence démontrent que le diamant est altérable au feu solaire, au point d'y disparoître, tandis que le rubis y résiste et ne fait que s'y amollir.

Les lapidaires appellent *diamant rose* le diamant taillé à facettes par-dessus, et plat par-dessous. Ils nomment *diamant brillant* celui qui est taillé à facettes par-dessous comme par-dessus (*a*).

Les cinq plus beaux diamans que l'on connoisse, sont : 1°. celui du Grand-Mogol, qui pèse 279 karats neuf seizièmes de karat ; 2°. le diamant du grand-duc de Toscane, qui pèse 139 karats et demi ; les deux diamans du roi de France, *le Sancy*, qui pèse 106 karats ; et *le Pitt*

(*a*) Le dessous du diamant taillé se nomme *la culasse*. Il y a quelques diamans revêches, auxquels on a donné le nom de *diamans de nature*, et qui, quelqu'effort que l'on fasse, ne peuvent acquérir le poliment dans certaines parties ; mais cela est rare. Il n'y a guère plus d'un siècle qu'on a commencé à brillanter les diamans. Louis de Berquen, natif de Bruges, et d'une famille noble, mit le premier en pratique la taille du diamant, il n'y a pas trois cents ans.

ou *le Régent*, qui pèse 547 grains : il coûta, dit-on, deux millions et demi, et l'on assure qu'il vaut davantage ; et enfin le diamant de la Czarine, qui pèse 779 karats..... On assure que le diamant que possède le roi de Portugal, pèse douze onces, mais il est très-défectueux (M. de Bomare.)

On voit dans la cathédrale de Gênes une jatte formée par une seule émeraude, d'un beau vert (*a*). J'ai vu aussi à la Haye, dans le cabinet d'Histoire naturelle du Stathouder, une topaze qui n'est point taillée, et qui pèse, m'a-t-on dit, quatorze livres.

La *vermeille* est une espèce de grenat, mais plus estimée que le grenat proprement dit ; on les fait venir de Bohème. La hyacinthe est une pierre tirant sur le vermillon ou le souci. Le bérille ou aigue-marine est couleur de vert d'eau. Le péridot est d'un vert jaunâtre ; la chrysolithe ressemble beaucoup au péridot, et n'en est peut-être qu'une variété : on ne taille guère cette pierre à facettes, mais communément en *cabochon*, c'est-à-dire, arrondie en forme de *goutte de suif*. C'est aussi de cette manière qu'on taille l'opale, belle pierre, qui a la propriété de réfléchir tout à la fois les couleurs de l'iris, ou de les changer, suivant la différente position du jour sous laquelle on la regarde. Le girasol est une pierre à peu près de même qualité que l'opale,

(*a*) S'il est vrai, comme tout le monde l'assure, que ce plat soit d'émeraude, il est certain qu'il n'est ni plus brillant ni plus beau que ne seroit un plat de verre.

mais moins précieuse. L'améthyste est de couleur violette. On voit beaucoup de bijoux, et même des meubles, des tables, des colonnes, etc. faits de ce qu'on appelle *prime d'émeraude*, *prime d'améthyste*. La même matière que la nature a destinée à la formation des émeraudes et des améthystes, sert à celle des primes; mais trop grossières, trop terreuses, les primes n'ont pu arriver au degré d'excellence qui constitue les émeraudes et les améthystes; elles sont à leur égard ce que la bourre est au cocon de soie. La tourmaline est une pierre d'un jaune obscur, qui tient du vert et du noir. Elle a la propriété singulière, lorsqu'elle est chauffée, d'attirer et de repousser alternativement les corps légers, tels que les barbes de plumes, des cheveux, du ruban, etc. (*a*).

(55) Tout ce détail de la magnificence du Grand-Mogol se trouve dans tous les voyageurs. J'ai suivi particulièrement le voyage de l'anglais Rhoë, tome v de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages, par M. de la Harpe. La coupe d'or enrichie de turquoises, d'émeraudes et de rubis,

---

(*a*) Le cristal de roche ne diffère des pierres précieuses que par sa dureté : cependant, quoique moins dur, il fait feu avec l'acier On a tiré de l'île de Madagascar, des morceaux de cristal de roche, de six pieds de long et de quatre de large, sur autant d'épaisseur. La mine de Fischbach au Valais en fournit des masses énormes et parfaites. On vient d'y découvrir une quille ou canon, qu'on dit être du poids de douze quintaux.

Le *cristal d'Islande* tire son nom de l'île où il se trouve. La propriété la plus remarquable de ce cristal, est celle de faire paroître doubles les objets qu'on voit à travers.

fut donnée par le Grand-Mogol à Rhoë, qui vit distribuer les *deux bassins remplis de rubis et d'amandes d'or et d'argent.* Les descriptions du trône de l'empereur, de son habillement, de sa marche pour se rendre à son camp, sont tirées du même ouvrage. J'ai joint à ces descriptions quelques détails tirés du voyage de Tavernier, qui se trouve dans le même volume.

(56) Cet animal singulier s'appelle *sarigue* ou *opossum.* « Le sarigue, dit M. de Buffon, est uniquement originaire des contrées méridionales du nouveau continent..... On le trouve non-seulement au Brésil, à la Guiane, au Mexique; mais aussi à la Floride, en Virginie, etc.... La femelle a sous le ventre une ample cavité, dans laquelle elle reçoit et alaite ses petits.... Ces petits sortent de la poche, et y rentrent plusieurs fois par jour, etc. »

On trouve dans l'Amérique une foule d'animaux extraordinaires, entr'autres trois espèces d'animaux à long museau, à gueule étroite et sans aucunes dents; à langue ronde et longue, qu'ils insinuent dans les fourmillières, et qu'ils retirent pour avaler les fourmis. Ces animaux s'appellent le *tamanoir*, le *tamandua*, et le *fourmillier.*

Le *pangolin* et le *phatagin* sont encore deux animaux très-extraordinaires. Ils sont quadrupèdes, et sont en grande partie recouverts d'écailles.... Les tatous, autres animaux quadrupèdes de l'Amérique, sont couverts comme les tortues, les écrevisses, etc. d'une croûte ou d'un têt solide.

La giraffe est un grand quadrupède de cette contrée, dont les jambes de devant sont infiniment plus longues que celles de derrière (*a*).

(57) « On appelle *arbre du diable*, un arbre » qui croît en Amérique. Son fruit, dans l'état » de maturité, est élastique. Desséché par la » chaleur du soleil, il se gerce, se fend avec » éclat, et lance au loin ses graines. C'est à ce » jeu de la nature que cet arbre doit son nom. » Dans le temps du développement de ses graines, » le fruit produit l'effet d'une petite artillerie, » dont le bruit se succède rapidement, et s'en- » tend d'assez loin. Ces mêmes fruits transportés » avant leur maturité, dans un endroit sec, ou » exposés sur une cheminée à l'impression d'une » chaleur douce, s'y dessèchent peu à peu, et » présentent le même phénomène ». (M. DE BO- MARE.)

(58) « Le mot *éclipse* vient d'un mot grec qui » signifie défaillance. Tite-Live rapporte que » Sulpicius Gallus, lieutenant de Paul Emile, » dans la guerre contre Persée, prédit aux sol- » dats une éclipse qui arriva le lendemain, et » prévint par ce moyen la frayeur qu'elle auroit » causée. C'est une chose très-singulière que le » spectacle d'une éclipse totale de soleil. Clavius, » qui fut témoin de celle du 21 août 1560 à Co- » nimbre, nous dit que l'obscurité étoit, pour » ainsi dire, plus grande, ou du moins plus sen-

(*a*) Les *gerboises*, petits animaux quadrupèdes, ont au contraire les pattes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière.

» sible et plus frappante que celle de la nuit. On » ne voyoit pas où mettre le pied, et les oiseaux » retomboient vers la terre, par l'effroi que leur » causoit une si triste obscurité ». (*Encyclopédie.*)

(59) L'*acudia* est un insecte volant et lumineux qui se trouve en Amérique. On soupçonne que le *cucujus* ou *cocojus*, qui a les mêmes propriétés, est le même insecte que l'acudia. « Cet » insecte, de la classe des scarabées (*a*), est de » la grosseur du petit doigt, et long de deux » pouces. Il est si lumineux pendant la nuit, que » lorsqu'il vole il répand une grande clarté. On » prétend que si on se frotte le visage avec l'hu» midité provenante des taches luisantes ou » étoiles de ce petit phosphore vivant, on paroît » tout resplendissant de lumière, tant qu'elle » dure. Avant l'arrivée des Espagnols, les In» diens ne faisoient point usage de chandelle. Ils » se servoient de ces insectes dans leurs maisons, » pour s'éclairer pendant la nuit. Avec un de » ces insectes, on lit, on écrit aussi facilement » qu'avec une chandelle allumée. Lorsque les » Indiens voyagent dans l'obscurité de la nuit, » ils en attachent un à chaque orteil du pied, et » en portent un autre à la main. Lorsque ces

---

(*a*) On comprend communément sous le nom de *scarabées* des insectes dont les ailes membraneuses sont renfermées sous des étuis écailleux... On appelle *élytres* ces étuis de leurs ailes. Tous les insectes dont les ailes sont renfermées dans des élytres, s'appellent aussi *coléoptères*. Le hanneton est *coléoptère*.

» insectes sont pris, ils ne vivent que trois se-
» maines au plus. Tant qu'ils se portent bien, ils
» sont très-lumineux; mais lorsqu'ils sont ma-
» lades, leur lumière s'affoiblit; ils ne brillent
» plus lorsqu'ils sont morts. Ces insectes sont
» doublement utiles. Lorsqu'on les a pris, on les
» laisse voler dans la maison; ils dévorent les
» cousins..... On est incertain si l'*acudia* n'est
» pas le même insecte que le *porte-lanterne*, ainsi
» nommé parce que la partie antérieure de la
» tête, d'où la lumière sort, a été regardée
» comme une espèce de lanterne..... Mademoi-
» selle Mérian (*a*), qui a observé ces sortes d'in-
» sectes à Surinam, dit que leur lumière est
» belle, qu'une seule lui a suffi à chaque séance
» pour peindre les figures qui sont gravées dans
» son ouvrage sur les insectes du pays..... On
» trouve en Italie des mouches luisantes, ou,

(*a*) *Marie-Sybille Mérian*, fille de Mathieu Mérian, fameux graveur et géographe, naquit en Allemagne, l'an 1647. Elle apprit d'Abraham Minion à peindre des fleurs, des fruits, des plantes, des insectes; et elle excella dans ce genre. Elle savoit parfaitement le latin, et fit une étude particulière de l'histoire naturelle. Elle fut à Surinam, où elle passa deux ans, afin d'y dessiner les insectes de ce pays. Elle fit un ouvrage en allemand, sous le titre d'*Histoire des insectes de l'Europe, avec des dessins d'après nature, et des explications où l'on traite des différentes métamorphoses des insectes, et des plantes dont ils se nourrissent.* Elle mourut à Amsterdam, âgée de 70 ans, laissant deux filles, auxquelles elle avoit appris à peindre, dont l'une surtout, nommée Dorothée, se distingua par une rare réunion de connoissances et de talens. (*Vies des Peintres*, tome II.)

» pour mieux dire, un scarabée à peu près gros » comme une abeille, et dont le ventre est assez » lumineux pour que trois de ces insectes enfer- » més dans un tuyau de verre blanc, fassent » distinguer pendant la nuit tous les objets qui » sont dans une chambre. M. l'abbé Nollet a » éprouvé que la lumière de cet insecte s'éten- » doit sur les endroits où on l'écrasoit (*a*) ». (M. DE ROMARE.)

Le scarabée le plus singulier est celui qu'a décrit M. Rolander. « La première fois que M. Ro- » lander ramassa cet insecte qui est phosphorique, » il sortit de son corps un bruit semblable à celui » d'une arme à feu, et une fumée d'un bleu fort » clair... Une autre fois l'observateur, familiarisé » avec l'artillerie de ces mouches, s'avisa de cha- » touiller celle-ci avec une épingle; elle tira jus- » qu'à vingt coups de suite... M. Rolander ouvrit » l'insecte, et il trouva dans son corps une petite » vessie affaissée; mais il ne put découvrir si c'é- » toit le réservoir de l'air ou quelqu'intestin. On » pourroit (ajoute l'auteur que je cite) appeler » cet insecte *le bombardier* » (*Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, tome II.)

(60) Cet arbre s'appelle *mancenilier* ou *manchenillier*. Il est de la hauteur de nos noyers:

(*a*) Les fossés de Mantoue sont remplis de ces insectes. L'herbe et les arbres en sont couverts, ce qui produit, le soir, le plus agréable spectacle.

pour peu qu'on y fasse une incision, il en sort une substance laiteuse qui est un poison mortel. Les Indiens y trempent les flèches qu'ils veulent empoisonner. On ne coupe cet arbre qu'avec beaucoup de précautions. Son fruit ressemble à nos pommes d'api ; leur odeur est très-agréable, mais leur chair est empreinte d'un suc blanc aussi dangereux que celui de l'écorce et des feuilles. Le mancelinier croît dans la plupart des îles Antilles, aux bords de la mer. Si l'on dort à l'ombre de cet arbre, les yeux s'enflamment, le corps devient enflé, etc. Si l'on y dormoit long-temps, on pourroit en mourir. L'eau de la mer, bue sur-le-champ, est, dit-on, le remède le plus efficace contre les effets du poison de cet arbre.

On trouve encore en Amérique un arbrisseau dont la racine produit un poison très-subtil. Cet arbrisseau s'appelle *manioc*. Il s'élève depuis trois pieds jusqu'à huit ou neuf de hauteur. Sa racine mangée crue seroit un poison mortel ; mais lorsqu'elle est desséchée et préparée, on en retire une farine avec laquelle on fait une sorte de pain appelé *cassave*. L'essentiel est d'enlever à cette racine un lait qui est un véritable poison. Ce lait a la blancheur et l'odeur du lait d'amande : quoiqu'il soit un poison, en le laissant déposer on obtient une substance blanche et nourrissante que l'on trouve dans le fond du vase, et qu'on lave plusieurs fois avec de l'eau. Cette fécule a l'apparence de l'amidon le plus blanc. On l'appelle *moussache*. On l'emploie au même usage que notre amidon ; mais cette poudre brûle les cheveux à la longue, ce qui n'empêche pas d'en faire des ca-

pèces d'échaudés. Cet arbrisseau est très-commun à Saint-Domingue (*a*). (M. DE BOMARE.)

(61) Le *mangle* ou *manglier* est un arbre qui croît dans les Indes occidentales, principalement aux îles Antilles, vers l'embouchure des rivières. « De ses rameaux flexibles, dit M. de Bomare, » partent des paquets de filamens qui descendent » jusqu'à terre, s'y couchent, y prennent racine, » et croissent de nouveau en arbres aussi gros que » celui d'où ils sortent. Ceux-ci se multiplient de » la même manière. Un seul arbre peut devenir » la souche d'une forêt entière... Dans l'île de » Cayenne, les marais sont couverts de mangles. » Les huîtres s'attachent au pied et aux branches » pendantes de cet arbre. Des huîtres y déposent » leur frai (*b*): la postérité y adhère aussi, gros- » sit, et dans le flux et reflux, se trouve alterna- » tivement dans l'eau ou suspendue aux branches » dans l'air ».

L'Amérique produit encore un arbre très-singulier. « Le *fromager* ou *saamonna*, dit M. de » Bomare, croît dans les Indes et dans les An- » tilles à la hauteur du pin. Le haut et le bas du » tronc sont de la grosseur ordinaire aux autres

---

(*a*) Il est bien étonnant qu'on puisse manger, avec autant de sécurité, d'un pain qui n'est que l'extrait d'un poison mortel, quand on songe que ce dangereux aliment, mal préparé, peut donner la mort. Ceci prouve bien qu'il n'est point de dangers avec lesquels la seule routine de l'habitude ne puisse familiariser. Ce principe établi, il est évident que l'éducation peut donner le courage.

(*b*) *Frai*, se dit des œufs de poisson, et du temps où ces animal les dépose dans l'eau.

» arbres ; mais son milieu est relevé de plus du
» double ; tout autour, les racines qui sont très-
» grosses sortent hors de terre de sept à huit
» pieds, et forment comme des appuis ou arcs-
» boutans autour de la tige. Le bout de ces ra-
» cines s'étend beaucoup à la ronde. On a appelé
» cet arbre fromager, parce que son bois res-
» semble à du fromage... Les fruits de cet arbre
» étant mûrs, contiennent des semences d'un
» rouge noirâtre, grosses comme un petit pois,
» et garnies d'une espèce de coton gris de perle,
» d'une extrême finesse, luisante et soyeuse au
» toucher, mais dont les filamens sont si courts
» qu'elle ne peut être que très-difficilement cor-
» dée ou filée... Les Indiens en font l'usage que
» nous faisons du duvet pour garnir les oreillers,
» les couvre pieds, etc. ».

(62) Ce poisson extraordinaire, c'est la *torpille*. Il a la propriété d'occasionner un engourdissement douloureux à ceux qui le touchent. Les plus grandes torpilles des mers de France n'ont pas deux pieds de long. « L'Afrique et l'Amé-
» rique ont des animaux torpilles semblables aux
» nôtres par les effets, mais qui sont de figures
» différentes. Ce poisson est fort connu à Suri-
» nam. Ses effets sont beaucoup plus vifs que ce-
» lui de la véritable torpille, et ressemblent tout
» à fait à la commotion électrique. La cause pa-
» roîtroit donc être dans un fluide qui s'échappe
» de l'animal.... Quand le poisson s'échappe
» avec vîtesse, on peut sentir la secousse en plon-
» geant la main dans l'eau à quinze pieds de dis-
» tance du poisson... Lorsqu'on reçoit des com-

» motions violentes, l'engourdissement est géné-
» ral, et la tête même reste un peu égarée. L'état
» naturel revient peu à peu... L'espèce de tor-
» pille décrite par le docteur Firmin, dans son
» Histoire naturelle de Surinam, fait éprouver un
» horrible engourdissement dans les bras et jus-
» qu'aux épaules, quand on la touche avec les
» mains ou avec un bâton, et qui se communique
» avec violence à quatorze personnes qui se tien-
» nent par la main. Cet animal paroît être le même
» que l'anguille que M. de la Condamine décrit
» dans son voyage de la rivière des Amazones...
» M. Adanson en a trouvé un semblable dans la
» rivière du Sénégal... L'*anguille tremblante* de
» Cayenne est aussi une espèce de torpille. Elle
» parvient quelquefois à la grosseur de la cuisse,
» à la longueur de quatre ou cinq pieds; elle
» diffère peu de la torpille de Surinam ». (M. DE BOMARE.)

(63) La fontaine *Acadine* se trouvoit dans la Sicile. Elle étoit consacrée aux *Frères Paliques* (*a*), divinités particulièrement honorées dans cette île. On attribuoit à cette fontaine une propriété merveilleuse pour faire connoître la sincérité des sermens. On les écrivoit sur des tablettes

(*a*) Les *Paliques* ou *Palisques* étoient frères jumeaux, enfans de Jupiter et de Thalie. Cette Muse, craignant la colère de Junon, pria la Terre de l'engloutir. La terre s'ouvrit et se referma sur elle. Les Palisques vinrent au monde dans ce gouffre. Il se forma deux lacs formidables aux parjures et aux criminels, dans l'endroit où les deux frères naquirent. D'autres disent qu'en ce lieu, les feux du mont Etna commencèrent alors à paroître.

qu'on jetoit dans l'eau ; et si elles ne surnageoient pas, on étoit persuadé que ces tablettes ne contenoient que des parjures.

Argyre étoit une nymphe de Thessalie. Célénus son époux la voyant près de mourir, tomba lui-même dans une langueur mortelle ; Vénus, touchée de leur tendresse, les métamorphosa l'un en fleuve, et l'autre en fontaine, qui, comme Alphée et Aréthuse, se réunirent en mêlant leurs eaux ensemble : cependant Célénus parvint à oublier Argyre, et depuis il eut la vertu de faire perdre aux amans le souvenir de leur amour, lorsqu'ils boivent de ses eaux et qu'ils s'y baignent.

La Grèce offroit encore beaucoup d'autres fontaines merveilleuses, telles que la fontaine *Castalie*, nymphe qu'Apollon métamorphosa en fontaine qu'il consacra aux Muses, et à laquelle il donna la vertu d'inspirer les poètes. La fontaine *Aganipe*, l'*Hippocrène* ou la fontaine *Cabaline*, avoient la même vertu. La fontaine *Acidalie* étoit celle où se baignoient les Grâces. Junon se baignoit dans la fontaine de *Canathos*, proche de Nauplie. (*Dictionnaire de la Fable.*)

(64) « La fontaine de Buxton, dans le comté » de Darby, dont parle Childrey dans les Curio» sités de l'Angleterre, coule tous les quarts » d'heure seulement... ». (*Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, tome 1, page 339.)

Il faut supposer que Thélismar, instruit de ce phénomène, comptoit attentivement sur sa montre les minutes, sans qu'Alphonse s'en aperçut, afin de saisir avec justesse les momens

où la fontaine devoit s'arrêter et recommencer à couler.

Il y a, comme on va le voir, beaucoup de fontaines intermittentes.

« On trouve en Provence une fontaine qui » coule et s'arrête environ huit fois dans une » heure.... La fontaine de Fronganches, diocèse » de Nîmes, coule et s'arrête régulièrement » deux fois en vingt-quatre heures... Les fontaines des environs de Paderborn, qu'on nomme » *bullerbares*, coulent, dit-on, douze heures, et » se reposent autant de temps... Celle de Haute-» combe, en Savoie, coule et s'arrête deux fois » par heure, etc. etc. ». (*Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, tome 1.)

« La fontaine brûlante de Bozeley, dans la » province de Shrop, présente le phénomène le » plus surprenant. La fontaine de Bozeley fit sa » première éruption il y a 65 ans, après un fort » ouragan : à peine la tempête eut-elle cessé, » qu'au milieu de la nuit, un bruit terrible ré-» veilla tous les habitans, qui, voyant la terre » agitée et bouleversée, crurent toucher au » moment de la destruction générale. Plusieurs » d'entr'eux sortirent de leurs maisons et al-» lèrent vers une petite montagne, arrosée par » la rivière de Séverne. La terre s'y élevoit et » s'y abaissoit plusieurs fois dans une minute. » Un des spectateurs fit dans la terre un trou de » quelques pouces de diamètre. Aussitôt il en » sortit avec impétuosité une eau jaillissante, » dont l'éruption fut si violente, que cet homme » en fut renversé : un instant après, le même

» homme ayant passé près de la source avec une » lumière, l'eau s'enflamma et vomit des flam- » mes. On intercepta l'accès de l'air, et la flamme » disparut. Depuis ce temps, la fontaine a tou- » jours les mêmes propriétés. Elle s'enflamme » dès qu'on en approche une chandelle allumée; » et l'activité de ce feu est telle, qu'il réduit » en un moment de gros morceaux de bois vert » en cendres. Malgré la violence de la flamme, » l'eau n'a pas le moindre degré de chaleur, et » est aussi froide que celle des autres fontaines... » Près de Velleia en Italie est une source dont » l'eau s'enflamme à sa surface, lorsqu'on en ap- » proche une allumette ou une mèche allumée ». (M. DE BOMARE.)

(65) « Il y a en Ecosse une montagne appelée » montagne de *Cor-kead*, qui a la singularité » d'être un des méridiens les plus élevés de l'uni- » vers. Sa hauteur perpendiculaire a, dit-on, » plus de quatre cents toises. Cette montagne est » fendue et entr'ouverte jusqu'à la cime, par une » crevasse qui fait face au soleil du midi, et les » deux sommets forment une espèce de cadran » qui indique l'heure qu'il est, par l'ombre qu'il » donne sur les rochers opposés (*a*) ». (*Précis d'Hist. nat.* par M. l'abbé SAURY, tome I.)

(*a*) On trouve en Suisse un phénomène de ce genre, appelé *trou Saint-Martin*. C'est une espèce de méridien naturel dans un rocher percé, par lequel le soleil éclaire, en mars et en septembre, le clocher du village d'Elm, au canton de Glaris.

(66) Voici l'extrait d'une lettre dans laquelle M. le docteur *Troil* rend compte du voyage qu'il fit en Islande pour y examiner le mont Hécla.

« Le ciel étoit pur, l'eau du lac ressembloit à » une glace de miroir. Huit jets d'eau s'élevoient » dans le contour de ce lac. J'en remarquai par- » ticulièrement un dont la colonne, qui avoit » six à huit pieds de diamètre, montoit à la hau- » teur de dix-huit à vingt-quatre pieds. L'eau » en étoit extrêmement chaude, et nous fit cuire » en six minutes au plus un morceau de mouton » et des truites que nous y exposâmes. Reikum » nous offrit un semblable spectacle. Le jet d'eau » que nous y aperçûmes s'élevoit, il y a quelques » années, à soixante et soixante-dix pieds; mais » les terres s'étant éboulées, couvrirent une partie » de son orifice, et l'eau ne monta sous nos yeux » qu'à cinquante-quatre ou soixante pieds. Etant » arrivés à Geiser près de Schalholt, nous y » vîmes l'eau s'élancer avec impétuosité par une » large bouche, et former une cascade à laquelle » celles de Marly, de Saint-Cloud, de Cassel, » d'Herrenhause ne sont pas comparables. Nous » y observâmes, dans la circonférence d'environ » une bonne lieue, quarante à cinquante jets » d'eau bouillante, qui sans doute proviennent » d'un même réservoir. L'eau des uns étoit très- » limpide, celle des autres étoit trouble et argi- » leuse. Ici, elle étoit d'un très-beau rouge d'ocre, » dont elle se charge en passant sur cette terre fer- » rugineuse; là, elle étoit d'un blanc de lait. » Ces jets étoient, les uns continuels, les autres in-

» terrompus à différens intervalles de temps, etc.... » Nous sentîmes la terre trembler en plusieurs endroits... Il s'éleva une colonne d'eau de quatre-» vingt-douze pieds, etc.». (*Nouvelles de la République des Lettres et des Arts*, *année* 1783, *n°*. 9, *mercredi* 26 *février*.)

(67) « Pendant le rigoureux hiver de 1740, » on construisit à Pétersbourg, suivant les règles » de la plus élégante architecture, un palais de » glace de cinquante-deux pieds et demi de lon-» gueur, sur seize et demi de largeur, et vingt » de hauteur. La Néva, rivière voisine, où la » glace avoit deux ou trois pieds d'épaisseur, » en avoit fourni les matériaux. A mesure qu'on » tiroit des blocs de glace de la rivière, on les » tailloit et on les embellissoit d'ornemens ; puis » étant posés, on les arrosoit par une face d'eaux » colorées de diverses teintes. On plaça au-de-» vant du palais six canons de glace faits sur le » tour, avec leurs affûts, leurs roues de la même » matière, et deux mortiers à bombes dans les » mêmes proportions que ceux de fonte. Ces » pièces de canon étoient du calibre de celles » qui portent ordinairement trois livres de pou-» dre ; on ne leur en donna cependant qu'un » quarteron, après quoi on y fit couler un boulet » d'étoupe et un de fonte. L'épreuve d'un de ces » canons fut faite en présence de toute la cour, » et le boulet perça, à soixante pas de distance, » une planche de deux pouces d'épaisseur.

» Ce fait peut rendre croyable ce que rapporte » *Olaüs Magnus*, l'historien du Nord, des forti-

» fications de glace dont il assure que les nations » septentrionales savent faire usage dans le be- » soin. Un physicien d'Angleterre fit, en 1763, » une expérience curieuse : il prit un morceau » de glace circulaire, de deux pieds neuf pouces » de diamètre, et de cinq pouces d'épaisseur. Il » en forma une lentille qu'il exposa au soleil, » et il enflamma, à sept pieds de distance, de la » poudre à canon, du papier, du linge, etc.... » Des auteurs font mention de la glace d'Islande » et de celle de quelques endroits des Alpes, qui » ont une mauvaise odeur, et qui brûlent dans » le feu au lieu de l'éteindre; mais ces sortes » d'eaux concrètes ne donnent le phénomène de » l'inflammabilité, qu'à cause du bitume qu'elles » contiennent.... On ne croyoit pas autrefois que » l'eau de la mer changée en glace donnât de » l'eau douce. M. Adanson fut étonné de trouver » les bouteilles qu'il avoit remplies d'eau salée, » remplies d'une eau glacée fort douce, et qui » n'avoit point déposé de saumure. Ce fait a en- » suite été démontré par M. Edward-Nairne, » et par l'expérience de M. Cook.... Il est de fait » que plus il gèle, plus la glace augmente de vo- » lume, et cependant plus elle diminue de poids, » ce qui est le contraire de ce qui arrive dans les » autres corps, etc. ». (M. DE BOMARE.)

(68) « La mine d'argent de Salseberizt en Suède, » présente un des plus beaux spectacles. On des- » cend dans cette mine par trois larges bouches » semblables à des puits dont on ne voit point le » fond. La moitié d'un tonneau soutenu d'un câble

» sert d'escalier pour descendre dans ces abîmes,
» au moyen d'une machine que l'eau fait mou-
» voir... On n'est qu'à moitié dans un tonneau,
» où l'on ne porte que sur une jambe. On a pour
» compagnon un satellite noir comme nos forge-
» rons, qui entonne tristement une chanson lu-
» gubre, et qui tient un flambeau à la main : quand
» on est au milieu de la descente, on commence
» à sentir un grand froid ; on entend les torrens qui
» tombent de toutes parts ; enfin, après une demi-
» heure, on arrive au fond d'un gouffre ; alors la
» crainte se dissipe, on n'aperçoit plus rien d'af-
» freux ; au contraire, tout brille dans ces régions
» souterraines. On entre dans une espèce de grand
» salon soutenu par deux colonnes de mines d'ar-
» gent. Quatre galeries spacieuses y viennent abou-
» tir. Les feux qui servent à éclairer les travail-
» leurs, se répètent sur l'argent des voûtes, et sur
» un ruisseau qui coule au milieu de la mine. On
» voit là des gens de toutes les nations : les uns ti-
» rent des chariots, les autres roulent des pierres.
» Tout le monde a son emploi : c'est une ville sou-
» terraine ; il y a des cabarets, des maisons, des
» écuries, des chevaux ; mais ce qu'il y a de plus
» singulier, c'est un moulin à vent mis en mou-
» vement par un courant d'air. Le moulin va con-
» tinuellement dans cette caverne, et sert à éle-
» ver les eaux qui incommoderoient les mineurs...
» En 1478, on trouva au Hartz un morceau d'ar-
» gent si considérable, qu'étant battu, on en fit
» une table où pouvoient s'asseoir vingt-quatre
» personnes... Du temps d'*Olaüs Wormius*, on

» tira des mines de Norwége une masse d'argent
» qui pesoit cent trente marcs... L'argent dissous
» par l'acide nitreux donne des cristaux qui, étant
» fondus et ensuite jetés dans un moule, forment la
» *pierre infernale* dont on fait usage pour corro-
» der les chairs... On compte ordinairement six
» métaux : 1°. le plomb, 2°. l'étain, 3°. le fer,
» 4°. le cuivre, 5°. l'argent, 6°. l'or. Voici l'or-
» dre de leur dureté : 1°. le fer, 2°. le cuivre,
» 3°. l'argent, 4°. l'or, 5°. l'étain, 6°. le plomb;
» et voici l'ordre de leur malléabilité ou ducti-
» lité : 1°. l'or, 2°. l'argent, 3°. le cuivre, 4°. le
» fer, 5°. l'étain, 6°. le plomb. L'or est le plus
» ductile de tous les métaux. On lit dans les Mé-
» moires de l'Académie des Sciences, qu'une once
» de ce métal peut être tirée en un million quatre-
» vingt-quinze mille pieds de long, c'est-à-dire,
» en une ligne de soixante-treize lieues de long,
» à deux mille cinq cents toises la lieue....

» Il sort des lieux profonds de la terre, des
» grottes, et surtout des filons ou veines métal-
» liques minéralisées, qui sont proches de la sur-
» face de la terre, et notamment des galeries,
» des souterrains d'où on retire le charbon de
» terre...; il sort des exhalaisons (*a*) de diffé-
» rentes espèces, et qui produisent des effets

(*a*) On doit donner proprement le nom de *vapeur*, aux fumées humides qui s'élèvent de l'eau et des autres corps liquides; et celui d'*exhalaison*, aux fumées sèches qui s'exhalent des corps solides, tels que la terre, le feu, les minéraux, les sels, etc.

» différens. Ces exhalaisons sont appelées différemment par les mineurs, suivant leur nature. » Les unes sont nommées proprement *exhalaisons*, les autres *feu brissou*, d'autres *moufsettes* ou *poussel*, et d'autres *gaz*... Enfin il » règne dans les mines qui ont été long-temps » abandonnées, des vapeurs souterraines que » l'on nomme *inhalations* ou *inhalaisons*, qui » contribuent infiniment à la composition et décomposition des minéraux métalliques, puisque par leur moyen il se fait continuellement » des dissolutions qui sont ensuite suivies de » nouvelles combinaisons. Ce sont ces exhalaisons minérales qui jouent le plus grand rôle » dans la cristallisation, la coloration des pierres, et la minéralisation... Le *feu brissou*, ou » *terou*, ou *feu sauvage*, s'élève quelquefois dans » certaines mines de charbon, de métaux, etc. » Cette vapeur sort avec une espèce de sifflement » par les fentes des souterrains où l'on travaille, » et paroît sous la forme de ces sortes d'étoiles » d'araignées ou fils blancs que l'on voit voltiger » dans l'air à la fin de l'été... Lorsque cette vapeur n'est point assez divisée par l'air, elle » s'allume aux lampes des ouvriers, et produit » des effets semblables à ceux du tonnerre et de » la poudre à canon. Pour prévenir ces effets dangereux, les ouvriers ont l'œil à ces fils blancs » qu'ils entendent et qu'ils voient sortir des fentes; ils les saisissent avant qu'ils puissent s'allumer à leurs lampes, et les écrasent entre [illegible] » mains. Lorsqu'ils sont en trop grande quantité,

» ils éteignent la lumière qui les éclaire, se » jettent ventre à terre, et par leurs cris aver- » tissent leurs camarades d'en faire autant : alors » la matière qui s'est enflammée avant qu'ils » ayent pu éteindre leurs lumières, passe par- » dessus leur dos, et ne fait du mal qu'à ceux » qui n'ont pas eu la même précaution. Ceux-là » sont exposés à être tués ou blessés. On entend » cette matière sortir avec bruit, etc. Le phé- » nomène le plus singulier que les exhalaisons » minérales nous présentent, est celui que les » mineurs nomment *ballon*. Il paroît à la partie » supérieure des galeries des mines, sous la forme » d'une espèce de poche arrondie, dont la peau » ressemble à de la toile d'araignée. Si ce sac vient » à se crever, la matière qui y étoit se répand » dans les souterrains, et fait périr tous ceux » qui la respirent... On appelle *gaz*, des exha- » laisons plus ou moins visibles, et produites » par des souterrains profonds, comme les gale- » ries des mines. Quelquefois elles sortent de cer- » tains creux, grottes ou fentes de la terre, etc... » Le prétendu esprit des eaux minérales est » une sorte de *gaz*... Aujourd'hui l'on donne » aussi le nom de *gaz* à toute espèce de vapeurs » invisibles, qui sont capables de détruire l'élas- » ticité de l'air, qui éteignent les flammes, etc... » Toutes les vapeurs qui résultent des substances » végétales et animales en combustion, celles des » corps pourrissans et des latrines, sont encore » [illegible] espèces de *gaz*... L'air fixe proprement dit, » ou *gaz méphitique*, est un fluide élastique,

» transparent, sans couleur, miscible à l'eau en
» toute proportion, etc... Il ne diffère de l'air
» commun par aucune de ses propriétés... Mais
» ce gaz diffère de l'air, 1°. en ce que sa pesan-
» teur spécifique est plus grande...; 2°. en ce
» qu'il est capable d'entretenir la vie et la respi-
» ration des animaux. Aussitôt qu'on introduit
» un animal dans un récipient rempli de gaz mé-
» phitique, il périt dans le même instant en con-
» vulsion... 3°. Le gaz méphitique ne peut en-
» tretenir la combustion d'aucun corps combus-
» tible, parce que cette faculté, de même que
» celle d'entretenir la vie des animaux terrestres,
» est propre et particulière à l'air, exclusivement
» à toute autre substance. Ainsi, non-seulement
» on ne peut allumer dans le gaz méphitique au-
» cun corps combustible, mais les corps les plus
» inflammables, allumés d'abord dans l'air, et
» plongés dans le gaz méphitique, s'y éteignent
» aussi subitement que si on les plongeoit dans
» l'eau; avec cette seule différence, que l'extinc-
» tion dans le gaz méphitique se fait sans aucun
» bruit ni frémissement, et que comme il ne
» mouille point les corps, ils peuvent être ral-
» lumés aussitôt dans l'air commun... La qua-
» trième propriété qui distingue le gaz méphitique
» de l'air commun, c'est de se mêler avec l'eau
» en quantité beaucoup plus grande que l'air pur...
» Une observation qu'il est bon de faire, c'est
» que, quoique le gaz méphitique fasse mourir en
» un instant les animaux qui le respirent, on peut
» boire de l'eau qui en est toute remplie, sans au-

» cun danger ; et qu'au contraire elle est salu-
» taire et propre à guérir plusieurs maladies. Cela
» prouve bien que ce n'est pas par aucune qualité
» caustique ou corrosive particulière, que ce gaz
» tue les animaux ; mais plutôt, parce que n'é-
» tant pas de l'air, il ne peut tenir lieu de ce
» fluide, le seul qui soit propre à la respiration,
» ainsi qu'à la combustion ». (M. DE BOMARE.)

FIN DU TOME SECOND.

651140